

6441

A. Lyrangis

TRAITE

DE

VERSIFICATION LATINE

EDAD AUTÓNOMA DE NUEV
CCIÓN GENERAL DE BIBLIOTE

PA2333

Q5

C.1

AUTORISATION UNIVERSITAIRE.

Extrait de la lettre adressée à M. L. Quicherat, pour lui notifier
la décision du Conseil royal de l'Instruction publique, relative
à son TRAITÉ DE VERSIFICATION LATINE.

Paris, le 10 septembre 1828.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous annoncer que le Conseil royal de
l'Instruction publique a pris, dans sa séance du 2 septembre
courant, une décision en vertu de laquelle la deuxième édition
de votre ouvrage intitulé : *Traité de Versification latine* est
autorisé dans les classes de l'Université.

Vous êtes libre de donner à la décision dont il s'agit toute
la publicité que vous jugerez convenable.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

Le Ministre secrétaire d'État de l'Instruction publique,

H. DE VATIMESNIL.



1080046466

TRAITÉ

DE

VERSIFICATION LATINE

A L'USAGE

DES CLASSES SUPÉRIEURES DES LETTRES

PAR

L. QUICHERAT

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

AUTEUR DU TRÉSOR DES POÉTIQUES DE LA LANGUE LATINE

OUVRAGE AUTORISÉ PAR L'UNIVERSITÉ

Unde parentur epes ; quid aliat formetque poetam,
Quid deceat, quid non ; quo virtus, quo ferat error
(HORAT. Ars poet.)

DOUZIÈME ÉDITION



Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 12

1848

54882

34621

PA2333

Q5

Avis de l'Editeur.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de notre griffe sera réputé contrefait.

L. Machette et Cie



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

Impimerie d'E. DUBRACER, rue de Verneuil, n. 4.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

(1826).

Les Prosodies adoptées dans nos collèges sont des ouvrages élémentaires plus ou moins complets, plus ou moins méthodiques; mais enfin ce ne sont que des ouvrages élémentaires. Leur objet unique est d'apprendre la quantité des syllabes et la structure du vers. Elles ajoutent à ces règles quelques mots sur la cadence, sur les coupes du vers hexamètre, sur l'harmonie imitative et sur les licences; mais, comme elles ne font qu'effleurer ces matières, elles deviennent bientôt superflues. Dès la Troisième elles sont abandonnées, et il faut que les maîtres par leurs leçons, les élèves par l'étude des poètes, remplissent cette lacune.

Rollin, le premier, sentit que cette partie toute technique des Méthodes de versification avait besoin d'un complément, et il a laissé quelques pages où il pénètre, avec sagacité jusqu'aux plus secrètes intentions de la poésie. L'auteur du *Guide des Humanistes*, s'emparant de ces esquisses, les a transportées dans un cadre plus étendu; et son livre, malgré quelques défauts dont la prolixité est le plus saillant, offre beaucoup de remarques judicieuses, et mérite d'être consulté. Un célèbre professeur de l'Académie de Paris⁽¹⁾ publia, il y a quelques années, le *Manuel du Versificateur latin*, ou *Supplément au petit Traité de Rollin sur la Versification latine*. On pouvait espérer, que ce travail ne laisserait rien à désirer: il sortait de mains habiles; le poète avait précédé le critique,

(1) M. Planche.

et des vers connus de tous les littérateurs déposaient en faveur du nouvel ouvrage. Cependant l'auteur a-t-il bien recueilli tous ses souvenirs sur cette matière? Nous croyons qu'il est loin de l'avoir épuisée; et, après avoir rendu hommage à la justesse des aperçus qu'il a jetés dans ce peu de pages, nous tenterons d'en offrir de nouveaux. Nous nous adressons aux élèves qui connaissent les règles de la quantité et le mécanisme du vers hexamètre, et nous avons pour but de rechercher les effets que produit la poésie latine, pour les désigner à leur admiration, et de les initier dans le secret des ressources poétiques, afin de faciliter leur travail.

Ici une objection se présente, un scrupule nous arrête. La versification latine mérite-t-elle ces laborieuses recherches et ces officieuses recommandations? Le temps que l'on consacre à en poser les préceptes n'est-il pas perdu, aussi bien que celui que l'on passe à les appliquer? Tel est, je le sais, l'avis de plus d'un détracteur; car la poésie latine est en butte à de nombreuses attaques, et notre siècle surtout lui prodigue un superbe mépris. L'industrie, le commerce, les sciences exactes ont pris de nos jours un développement qui frappe tous les yeux. L'élan des esprits vers ces objets a dû les habituer aux résultats matériellement utiles, aux solutions rigoureuses, à ce qu'on appelle le positif, et les rendre peu sensibles aux arts d'imagination, dont l'utilité, tout intellectuelle, est moins facile à apprécier, et n'est pas soumise au calcul. Ils n'y voient qu'un jeu d'esprit frivole, qui pouvait séduire quand les sociétés, moins civilisées, étaient occupées de moindres intérêts, mais dont un siècle de lumières doit faire justice, et que dédaigneront également le vrai philosophe et le vrai citoyen. Le rêve de Platon, sous ce rapport du moins, n'est pas loin de se réaliser; les poètes seront chassés de nos sages gouvernements:

Ignavam fucos pecus a præsepibus arcent.

Toutefois n'exagérons point. Si l'ami des arts est souvent froissé par les sèches doctrines de l'industrialisme, il faut avouer que ces idées n'ont pas encore tout envahi, et que la réforme n'est pas encore opérée. Il est des gens qui sentent et honorent les beaux-arts.

et qui pensent que ce qui élève l'âme en lui procurant de nobles jouissances, ce qui développe et entretient dans l'homme le sentiment du beau, qui n'est, après tout, que le sentiment du bien, se légitime assez, même au tribunal d'une philosophie qui se fonde sur l'intérêt. Il est des gens qui aiment et cultivent les arts, et ne se croient pas obligés, de par le dix-neuvième siècle, de passer leur vie dans un comptoir, dans une manufacture ou dans un laboratoire.

Mais, il faut le dire, si les beaux-arts et les lettres en particulier sont encore en honneur, l'utilité de la versification latine est souvent contestée, et des hommes recommandables par leur savoir s'étonnent de la voir figurer si honorablement dans notre système d'éducation. Ils pensent que les jeunes gens auraient quelque chose de mieux à faire que d'aligner péniblement des dactyles et des spondees; qu'il vaudrait mieux les occuper d'idées que de les faire ainsi compasser des mots par une sorte de procédé mécanique; que ce travail a pour but de déguiser à leurs yeux la nullité du fond par la pompe d'une expression que l'on appelle poétique. Si tel est l'objet de la versification latine, elle justifie toutes les attaques, et nous nous rangeons du côté des censeurs. Mais on calomnie à la fois et l'Université qui la protège, et les professeurs qui l'enseignent, et les élèves qui s'y adonnent sérieusement. On ne fait que reproduire ici un sophisme bien commun de nos jours, et qui, pour avoir été tant de fois appliqué à la religion, à la philosophie, à la politique, commence à être usé, et n'échappe pas aux moins clairvoyants: il consiste à juger une chose par quelques abus qu'elle désavoue. Nous ne pouvons nier que la versification latine ne produise pas toujours les effets qu'elle se propose. Quelques élèves, prévenus contre ce genre d'étude, beaucoup d'autres, ennemis de toute espèce de travail, se contentent de rendre à leur professeur la matière qu'il leur a donnée, après l'avoir défigurée par quelques épithètes insignifiantes, quelques synonymes ridicules. Tous leurs vœux se bornent à compléter les six pieds de l'hexamètre; ils les forment sans réflexion, de pièces de rapport; ils font des vers pour ainsi dire comme une mosaïque. Sortis des collèges, ils se rappellent la manière dérisoire dont ils s'occupaient de ce

travail, quels fruits ils en ont recueillis, et ils sont très-conséquents en voulant le proscrire. Envisageons-le sous un point de vue plus élevé, et essayons de le défendre contre les dédains de la paresse et l'erreur du préjugé.

Le but de l'instruction est de développer l'esprit. L'étude des langues est très-propre à remplir cet objet. Les langues anciennes ont été choisies de préférence, tant à cause de la beauté qui les recommande qu'à cause des nombreux trésors dont elles sont dépositaires. L'enfant qui commence cette étude a des mots, des règles à apprendre; sa mémoire surtout est mise en jeu. Peu à peu son jugement se forme; on lui donne à traduire d'une langue dans une autre. Ce travail exige de lui une parfaite intelligence du texte; il s'habitue à se rendre compte des idées d'un auteur; le besoin d'analyser pénètre insensiblement dans cette jeune tête. Jusqu'ici il s'agit de comprendre, et non de produire: des pensées étrangères doivent être rendues avec exactitude; y ajouter, ce serait manquer au devoir d'interprète. Ce n'est qu'en Seconde, et surtout en Rhétorique, qu'on demande aux élèves, non plus seulement l'œuvre de leur jugement, mais l'œuvre de leur imagination. La versification latine, qui les prépare à ce travail, sert de lien, d'intermédiaire entre la Rhétorique et les classes inférieures. Les sujets qu'ils ont à traiter provoquent leur activité: ils s'interrogent, pour trouver en eux-mêmes ce que la matière a omis à dessein. Une épithète heureuse, une phrase incidente, un court développement, tel est d'abord le résultat de leurs modestes découvertes; mais déjà leurs essais portent l'empreinte de leur pensée. Plus tard ils trouveront des développements plus étendus; ils ajouteront de nouvelles idées; on reconnaîtra que les données de la matière ont passé par une intelligence: ici un trait de sensibilité, là des détails descriptifs en révéleront les traces. Qu'il est intéressant de voir ainsi la pensée comme jaillir d'un esprit; de le voir devenir créateur, c'est-à-dire s'élever à toute la dignité de sa nature! Non, il n'est pas perdu pour lui, ce travail par lequel il pénètre les sentiments de l'homme, ou se transporte devant une scène de la nature; il n'est pas perdu pour lui, ce travail par lequel il cherche la forme qu'il donnera à

ses conceptions, jusqu'à ce qu'il ait réussi à les revêtir d'une expression noble et harmonieuse. La difficulté d'écrire en vers s'ajoute d'abord à la difficulté d'inventer; mais une application constante ne tarde pas à l'aplanir, et l'on peut alors concentrer ses efforts sur le véritable objet qui en est digne. La pensée est le but; la versification n'est que le moyen. C'est l'oubli de cette vérité qui donne prise aux censures, et qui justifie les reproches adressés à quelques vers remplis de riens emphatiques:

Sunt versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Qu'on ne pense pas que les entraves de la quantité soient superflues, et que des compositions en prose présenteraient des résultats plus satisfaisants. Si nous reconnaissons que la pensée doit être la base de toute composition littéraire, on reconnaîtra aussi que la pensée ne vaut que par l'expression, et qu'un style dépourvu d'élégance défigure l'idée la plus heureuse, et en détruit tout l'effet. Abusant de la liberté que leur laisse la prose, les jeunes gens ne soignent pas assez l'expression: ils n'ont pas la patience de s'astreindre à une recherche souvent pénible, et ils courent d'une idée à une autre, sans apprendre à écrire. La mesure poétique arrête cette funeste précipitation; elle les force à passer en revue un grand nombre de mots et de tournures, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à ce qu'elle exige; et, s'ils ne sont pas toujours maîtres de choisir ce qu'ils ont vu de mieux, du moins ils l'ont vu, et cet exercice porte ses fruits. Plus tard, quand ils écriront, soit en vers, soit en prose, soit en latin, soit en français, ils seront toujours pénétrés de la nécessité d'ornez et d'ennoblir l'expression négligée qui se présente ordinairement la première.

Mais hâtons-nous de voir dans la poésie autre chose qu'une difficulté qui impose le travail, et parlons de ce charme qui séduit l'imagination. Une pensée revêtue des couleurs poétiques acquiert une puissance magique dont on ne peut ni se défendre, ni rendre compte. Se nourrir des grands modèles en ce genre, s'efforcer de les imiter, c'est ouvrir à son intelligence une source inépuisable de jouissances et de progrès: on trouve dans leur lecture des idées élevées, de nobles sentiments, qui, grâce au prestige du rythme

poétique, pénètrent encore plus avant dans de jeunes esprits. Ils admirent ces mouvements entraînants qui répondent à leur insu à l'élan naturel de leur âge; et cette admiration ne sera point stérile. Ces idées grandes qui les auront frappés seront l'objet de leurs recherches, en même temps que le type de leurs jugements; ces sentiments généreux qui les auront émus les feront descendre en eux-mêmes, pour en puiser de semblables dans leur cœur. Cette harmonie enchanteresse qui les aura flattés deviendra pour eux un besoin, et ils emprunteront quelque chose de ces vives couleurs dont ils auront vu la poésie revêtir les objets.

Rollin dit que, pour sentir les poètes latins, il faut absolument s'être exercé dans leur poésie. Je sais que bien des gens contestent cette assertion: ils prétendent que le goût suffira toujours pour apprécier ce qui est beau, et ils consentent tout au plus à apprendre ce que c'est qu'un dactyle et un spondee, et de combien de pieds se compose le vers hexamètre. Cette concession est déjà un hommage rendu à la vérité du principe proclamé par Rollin. Sans doute la perfection dans les arts frappe tout le monde, et les ouvrages qui n'obtiennent l'admiration que d'une classe particulière de spectateurs ou d'auditeurs ne sont pas des chefs-d'œuvre. Mais n'y a-t-il pas des degrés dans le plaisir qu'ils font éprouver aux différents individus; et les plus vives jouissances ne sont-elles pas pour ceux qui, apercevant dans l'œuvre du génie des faces qui échappent aux yeux des autres, ajoutent aux émotions vagues d'une admiration instinctive celles qui naissent des lumières de l'esprit? Plus on étudie un art, plus on pénètre ses secrets, et plus on découvre de mérite dans ses productions sublimes. Après s'être exercé à faire des vers latins, on saisit dans les poètes une foule de délicatesses dont n'ont aucune idée ceux qui sont étrangers à cette étude. J'en appelle à nos adversaires eux-mêmes, qui ont été contraints d'acquiescer quelques notions sur le vers hexamètre. Que voient-ils dans les odes d'Horace? de belles idées, rendues en termes énergiques ou gracieux; mais ils sont insensibles au charme du rythme. Les vers d'Horace ne sont, pour beaucoup de lecteurs, que de la prose poétique. Combien une étude approfondie de ces diverses espèces de

mesures n'ajouterait-elle pas à leurs jouissances? Nous sommes donc autorisé à conclure qu'un travail sérieux sur le vers hexamètre tend indéfiniment à en perfectionner en nous le sentiment. Nous apprendrons à mieux goûter la cadence, à admirer la place d'un mot, à saisir l'intention d'un rejet, d'une suspension, à atteindre le genre d'expression produit par le dactyle, le spondee, l'élosion, etc. Qu'on n'accuse pas ces observations d'être subtiles, et soyons en garde contre les dédains de la légèreté. Si les esprits supérieurs trouvent des beautés par un heureux instinct, est-ce une raison pour que le commun des hommes néglige d'en pénétrer le secret, et sous le prétexte d'imiter le génie, faut-il se condamner à ne pas le sentir? Au reste, il n'est pas si vrai qu'on veut bien le dire que le génie se dispense de ces laborieuses recherches; et souvent on s'étonnera que la grandeur des effets s'allie avec des moyens si minutieux. Qu'on demande aux orateurs de l'antiquité jusqu'à quels détails vécilleux ils poussaient le travail de l'éloquence. Cicéron, Quintilien nous montrent qu'ils entraient dans une analyse bien profonde des ressources de leur art, et leurs remarques pourront quelquefois paraître mesquines et étroites à des esprits superficiels. Mais l'homme de goût leur sait gré de l'initier ainsi dans les secrets de leur travail, et il use de cette méthode de décomposition, de cette espèce d'anatomie, pour découvrir des merveilles cachées dans les monuments de la littérature. Or, si pour bien sentir les orateurs, il faut avoir fait des études de style, il est encore plus vrai de dire qu'en fait de poésie, on n'acquerra cette profonde sagacité qu'après s'être exercé à la versification.

Nous pourrions citer, dans l'intérêt de cette défense, les noms de beaucoup de grands écrivains modernes qui ont ajouté à ces études l'autorité de leur exemple: toutes les nations de l'Europe nous montreraient les Muses latines cultivées par leurs premiers génies. Mais ce serait jouer un mauvais tour à nos adversaires, que de produire des témoignages si imposants, même à leurs yeux, en faveur d'une étude qu'ils condamnent sans retour. Ils seraient peut-être embarrassés de concilier l'admiration qu'ils professent pour ces grandes renommées avec les dédains ironiques dont ils se-

raient forcés d'accueillir cette partie de leurs ouvrages. Au reste, ces exemples ne prouvent rien à la rigueur, sinon que ces écrivains trouvaient dans la versification latine un délassement agréable. Or, nous avons prétendu établir quelque chose de plus. En recommandant les vers latins, nous n'avons pas seulement eu en vue un plaisir qui, il est vrai, est assuré à ceux qui veulent y donner une attention sérieuse; nous avons trouvé dans ce travail une utilité réelle et incontestable; nous avons reconnu que cet exercice développe l'esprit en le forçant à produire, l'enrichit en lui imposant l'étude des grands modèles, l'éclaire en lui révélant les secrètes intentions de la poésie.

Il nous reste à dire un mot du plan que nous avons adopté. Cet ouvrage sera divisé en deux parties : la première contiendra des remarques sur la manière dont s'expriment les poètes latins, abstraction faite du genre de vers dans lequel ils ont écrit. Ces remarques auront le double but de faciliter le travail des élèves et l'intelligence de la poésie latine; car elle a beaucoup d'idiotismes dont l'étude de la prose ne saurait rendre compte; et, si certaines irrégularités que l'on trouve quelquefois dans les poètes ne doivent pas être imitées, il est bon de se familiariser avec elles, pour ne pas être embarrassé lorsqu'elles se présentent. La deuxième partie traitera de chaque espèce de vers en particulier, et recherchera les beautés qui leur sont propres. Les plus longs développements ont été naturellement consacrés au vers hexamètre : la noblesse de sa marche, la variété de ses coupes, la richesse de ses effets, l'emploi presque exclusif de ce mètre dans les chefs-d'œuvre que le temps nous a conservés, tout lui mérite cette distinction. Le vers pentamètre, son ami, a été aussi traité avec quelque honneur. On verra, dans les recherches que nous nous sommes imposées relativement à la cadence de quelques autres vers, un regret et un vœu. Nous nous étonnons que l'on n'exerce pas les rhétoriciens, au moins dans les mètres qu'Horace a affectionnés. On doit à ce grand poète, dont les ouvrages sont mis pendant plusieurs années entre les mains des jeunes gens, d'enseigner à sentir l'harmonie de ses odes. Mais cette raison, qui devrait suffire, n'est rien auprès du

charme que l'on trouve à tous ces vers, lorsqu'on sait les goûter. Les strophes alcaïque et sapphique ont plus de grâce, surtout plus de variété que le vers hexamètre. Le vers asclépiade nous plaît aussitôt, à cause de sa ressemblance avec notre vers alexandrin. Le vers iambique, qu'il faut absolument connaître pour lire Horace, Sénèque le tragique, et tout le théâtre grec, mérite bien aussi quelques études. Nous sommes persuadé que les jeunes gens feraient volontiers de temps en temps quelques infidélités à l'éternel hexamètre, pour composer dans les mètres d'Horace; et ce travail, qui d'abord n'aurait pour eux que l'intérêt de la nouveauté, ne tarderait pas à leur faire trouver un nouveau mérite dans leur modèle. Les vers dont nous venons de parler ne sont pas les seuls dignes d'être imités : on pourra choisir parmi les autres ceux dont le mètre paraîtra le plus agréable. Au moins faut-il connaître la mesure de tous ceux qu'a employés un auteur qu'on étudie. Aucun des vers d'Horace n'a été omis; ceux de Phèdre ont aussi été examinés; enfin, nous avons passé en revue ceux des Comiques latins. Nous ne sommes pas entré dans les interminables discussions que font naître bien des irrégularités qui s'y rencontrent; mais nous avons donné des règles générales qui pourront conduire à lever toutes les difficultés.

Je ne me dissimule pas tout ce qui doit manquer à un ouvrage fait sans modèle; cependant j'espère qu'il renferme ce qu'il y a de plus important. J'ai consulté tous les traités de versification que j'ai pu connaître, et je leur ai emprunté sans réserve et sans amour-propre les idées qui ont pu me servir. J'ai interrogé mes anciens professeurs, l'honneur de l'Académie de Paris, qui ont bien voulu m'éclairer encore de leurs lumières. J'ai puisé mes exemples, non-seulement dans Virgile, Horace et Ovide, mais encore dans les poètes du second ordre, Lucain, Stace, Silius Italicus, Sénèque le tragique, Claudien, etc.; et j'avais plusieurs raisons pour le faire. D'abord, ils ne méritent point l'oubli dans lequel ils sont relégués; en second lieu, je pense qu'en matière douteuse, plusieurs autorités valent mieux que beaucoup de citations d'un même auteur; enfin, quand il s'agit de versification, leur exemple me semble d'un grand poids; car, à cet égard, ils ont poussé très-loin la dé-

licatesse et même le scrupule. On trouvera peut-être que j'ai quelquefois prodigué les exemples : il m'a bien fallu appuyer certains principes que je ne voyais nulle part, ou qui étaient en contradiction avec quelques règles que je trouvais établies ; ensuite, je pense que des exemples frappent bien plus qu'un précepte aride, et qu'on les retient souvent, quand le précepte est oublié. J'ajouterai que les règles de la poésie, ainsi que celles des autres arts, ne sont pas susceptibles d'une rigueur mathématique. M'adressant à des jeunes gens déjà avancés dans leurs études, je n'ai pu affirmer dogmatiquement certains préceptes, dont la lecture des poètes aurait fait reconnaître l'imprudente généralité. Il a donc fallu comme transiger avec le précepte général, et produire plusieurs exemples dans lesquels il avait été violé, pour que l'on reconnût à quelles conditions il peut l'être. On verra que certains développements, qui font diversion à la sécheresse des règles générales et sont destinés à former le goût, n'ont besoin que d'une lecture attentive, et on les distinguera de la partie didactique, qui doit être apprise par cœur.

Sans avoir la moindre prétention au système, je crains de contrarier quelquefois des idées reçues. Je suis prêt à me rendre à toutes les remarques dont on me fera sentir la justesse ; je recevrai avec soumission et reconnaissance les lumières qu'on voudra bien me communiquer. Heureux si cet ouvrage, tel qu'il est, peut faciliter le travail des élèves, et alléger la tâche des professeurs ! heureux si quelques suffrages sont pour moi la récompense d'une jeunesse vouée sans réserve à l'instruction publique !

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

J'ai cru plusieurs fois avoir mis la dernière main à cet ouvrage. Mais une étude assidue apporte à chaque journée de nouvelles découvertes, et il faudrait plaindre un esprit que vingt ans de travail n'auraient pas modifié. Je me devais à moi-même, je devais au public, qui accorde depuis longtemps sa constante faveur au *Traité de Versification latine*, d'introduire dans cette nouvelle édition toutes les améliorations que l'expérience m'indiquait.

La partie destinée aux classes, celle qui traite de la facture du vers hexamètre, n'a reçu que de très-légers changements. Les livres composés à l'étranger s'occupent peu de cette sorte d'esthétique du vers latin. Quelques ouvrages composés en France, et surtout mes propres études, m'avaient fourni un fonds assez riche, que la lecture de traités spéciaux, soit anciens, soit modernes, ne pouvait guère augmenter.

Mais la partie consacrée aux autres mètres, à partir du vers *iambique*, a été complètement refondue et considérablement amplifiée. Quand j'ai rédigé ce livre, je suivais fidèlement les traces des philologues en renom qui ont écrit sur la matière. Aujourd'hui j'ai visité moi-même les sources auxquelles ils avaient puisé ; aujourd'hui je puis aussi donner mon avis sur les questions de métrique, et même combattre quelquefois, avec le témoignage des grammairiens latins, des opinions mal assises. J'ai cité constamment les auteurs anciens à l'appui de mes assertions ; les renvois suppléeront au silence du texte, et j'ose dire qu'aucun ouvrage ne présente autant de secours à celui qui voudrait approfondir les règles de chaque mètre.

J'ai ajouté un chapitre sur l'*accent*, dont il n'est parlé dans aucune de nos grammaires latines classiques. Bien

des gens cependant désiraient un ouvrage où il fût possible de puiser ces notions. L'accent et la quantité ont tant de rapport que le même mot (*prosodia*) les désigne l'un et l'autre. Le chapitre dont je parle figure donc naturellement dans mon ouvrage.

Les règles générales de l'accent latin sont très-simples ; mais les règles particulières ne sont nulle part exposées d'une manière satisfaisante. Le traité de Priscien est bien incomplet. Heureusement les ouvrages de cet auteur contiennent beaucoup de remarques disséminées qu'on peut réunir. D'autres grammairiens, notamment Servius dans son commentaire sur Virgile, offrent un grand nombre de détails précieux. Le traité spécial de Servius, publié récemment dans les *Analecta grammatica* de MM. Eichenfeld et Endlicher (*Vindobonæ*, 1836) renferme d'utiles développements sur un des points les plus obscurs, l'accentuation des mots empruntés au grec : je l'ai souvent cité dans cette partie. Je crois avoir reproduit tout ce que les Latins ont dit sur leur accent. Je me suis sévèrement tenu dans une observation prudente, empruntant à mes autorités jusqu'aux mots qu'ils donnent pour exemples. Je n'ai rien affirmé sans avoir un garant ; s'il y a eu quelque conséquence à tirer, quelque omission à remplir, je l'ai fait sous ma responsabilité, et avec une formule de doute.

Puisse ce travail ne pas rester stérile ! Mon but, je l'avoue, serait de provoquer une réforme dans notre manière de prononcer le latin. Cette réforme serait d'une exécution très-facile, et ne prêterait à aucune des objections qu'on élève contre la réforme de la prononciation grecque. Je serais heureux de la voir se réaliser, et d'y avoir concouru.

Juillet 1846.

TRAITÉ

DE VERSIFICATION

LATINE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA VERSIFICATION LATINE EN GÉNÉRAL.

Introduction.

Il faut un long travail pour revêtir les idées, même les plus poétiques, de formes qui satisfassent à la fois aux règles de la versification et du goût. Avant de trouver cette expression réclamée par le besoin du vers, on est forcé d'essayer plusieurs tournures, plusieurs constructions, de passer en revue une foule de mots ; et ce n'est qu'après bien des tâtonnements que l'on parvient à soumettre sa pensée aux entraves du mètre. Il faut donc dès l'abord s'habituer à toutes ces substitutions, et apprendre à retourner son idée de plusieurs manières, pour en trouver une enfin qui réponde en même temps aux exigences du style et de la prosodie. En conséquence, notre devoir est de familiariser les élèves avec les divers changements dont l'expression d'une pensée est susceptible, et de déployer à leurs yeux toutes les ressources poétiques. Lorsqu'ils les auront présentes à la mémoire, ils feront à l'instant même une infinité d'essais, et choisiront rapidement parmi toutes les formes que ce travail leur révélera. Bientôt ils manieront le vers avec facilité, et leur idée, loin de souffrir des entraves de la versification, lui devra un charme nouveau, aussi puissant qu'indéfinissable.

des gens cependant désiraient un ouvrage où il fût possible de puiser ces notions. L'accent et la quantité ont tant de rapport que le même mot (*prosodia*) les désigne l'un et l'autre. Le chapitre dont je parle figure donc naturellement dans mon ouvrage.

Les règles générales de l'accent latin sont très-simples ; mais les règles particulières ne sont nulle part exposées d'une manière satisfaisante. Le traité de Priscien est bien incomplet. Heureusement les ouvrages de cet auteur contiennent beaucoup de remarques disséminées qu'on peut réunir. D'autres grammairiens, notamment Servius dans son commentaire sur Virgile, offrent un grand nombre de détails précieux. Le traité spécial de Servius, publié récemment dans les *Analecta grammatica* de MM. Eichenfeld et Endlicher (*Vindobonæ*, 1836) renferme d'utiles développements sur un des points les plus obscurs, l'accentuation des mots empruntés au grec : je l'ai souvent cité dans cette partie. Je crois avoir reproduit tout ce que les Latins ont dit sur leur accent. Je me suis sévèrement tenu dans une observation prudente, empruntant à mes autorités jusqu'aux mots qu'ils donnent pour exemples. Je n'ai rien affirmé sans avoir un garant ; s'il y a eu quelque conséquence à tirer, quelque omission à remplir, je l'ai fait sous ma responsabilité, et avec une formule de doute.

Puisse ce travail ne pas rester stérile ! Mon but, je l'avoue, serait de provoquer une réforme dans notre manière de prononcer le latin. Cette réforme serait d'une exécution très-facile, et ne prêterait à aucune des objections qu'on élève contre la réforme de la prononciation grecque. Je serais heureux de la voir se réaliser, et d'y avoir concouru.

Juillet 1846.

TRAITÉ

DE VERSIFICATION

LATINE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA VERSIFICATION LATINE EN GÉNÉRAL.

Introduction.

Il faut un long travail pour revêtir les idées, même les plus poétiques, de formes qui satisfassent à la fois aux règles de la versification et du goût. Avant de trouver cette expression réclamée par le besoin du vers, on est forcé d'essayer plusieurs tournures, plusieurs constructions, de passer en revue une foule de mots ; et ce n'est qu'après bien des tâtonnements que l'on parvient à soumettre sa pensée aux entraves du mètre. Il faut donc dès l'abord s'habituer à toutes ces substitutions, et apprendre à retourner son idée de plusieurs manières, pour en trouver une enfin qui réponde en même temps aux exigences du style et de la prosodie. En conséquence, notre devoir est de familiariser les élèves avec les divers changements dont l'expression d'une pensée est susceptible, et de déployer à leurs yeux toutes les ressources poétiques. Lorsqu'ils les auront présentes à la mémoire, ils feront à l'instant même une infinité d'essais, et choisiront rapidement parmi toutes les formes que ce travail leur révélera. Bientôt ils manieront le vers avec facilité, et leur idée, loin de souffrir des entraves de la versification, lui devra un charme nouveau, aussi puissant qu'indéfinissable.

CHAPITRE PREMIER.

DES ÉQUIVALENTS.

Souvent un mot qui, au premier abord, semble ne pouvoir faire partie d'un vers, peut s'y conserver à l'aide d'un *équivalent*. Nous appelons *équivalents* les différentes formes que certains mots ont à la fois, les différentes constructions que d'autres peuvent admettre.

1^o Ainsi l'on dit également :

Prudente	ou prudenti.
Cometa, æ	comete, es.
Vultur, uris	vulturius, ii.
Uteris, utaris	utere, utare.
Celebraberis	celebrabere.
Amaverunt	amavere.
Amaverat	amârunt.
Amavero, amaverim	amâro, amârim.
Invenerunt	invenerè.
Petivi	petii.
Petivissem	petiissem, ou petissem ¹ .

Vulpis, qui abrège la finale, au lieu de *vulpes*, qui l'allonge.

2^o Certains noms sont de deux genres :

Dies est du masculin ou du féminin.

¹ Beaucoup de noms empruntés au grec présentent plusieurs terminaisons à certains cas : *Agamemnon* et *Agamemno*, *Pythagoram* et *Pythagoran*, *Spartam* et *Sparten*, *Daphnim* et *Daphnin*, *Menelaum* et *Menelaon*, *Hectorem* et *Hectora*, *Orpheum* et *Orphea*, *Tethyn* (de *Tethys*) et *Tethya*, *Adonis* (génitif de *Adonis*) et *Adonidis*, etc.

² Ajoutez *audeam* ou *ausim*, *libuit* ou *libitum est*.

DES ÉQUIVALENTS.

3

On dit *crater*¹, *eris*, m., et *cratera*, æ, f.; *ebenus*, i, f., et *ebenum*, i, n.; *loci*, *joci*, *freni*, ou *loca*, *joca*, *frena*.

3^o Le comparatif s'emploie quelquefois pour le positif :

Clementior aura Favoni. Cl.

Tristior, et *lacrimis oculos suffusa nitentes*. V.

Après le comparatif, on met *quàm*, *ac*, ou l'ablatif².

Après le superlatif, on met le génitif, ou l'ablatif avec *e* ou *ex*, ou l'accusatif avec *inter*.

Il y a des adjectifs et des verbes qui gouvernent plusieurs cas. Exemple :

Quæ regio in terris nostri non plena laboris? V.

Alter Amazoniam pharetram, plenamque sagittis. V.

Illa ferax cæco est. V.

Terra ferax cereris. O.

Exuvias indutus Achilli. V.

Turne, hinc spoliis indute meorum;

Eripiare mihi? V.

Et Phaetonteï conscia silva rogi. M.

Et gens si qua jacet nascenti conscia Nilo. L.

Stat ferri acies mucrone corusco

Stricta, parata neci. V.

Fidens animi, atque in utrumque paratus. V.

Ad vimque paratus. Q.

Oblitus decorisque sui sociùmque salutis. V.

Quisquis es, amissos hinc jam obliviscere Graios. V.

¹ Ajoutez *tanx*, *etis*, m., et *tapetum*, i, n.; *Ilios*, f., et *Ilium* ou *Ilion*, n.; *Mænalus*, m., et *Mænala*, n. pl.; *Argos*, n., et *Argi*, *orum*, m. pl.

² Les grammairres enseignent les cas où l'une de ces constructions est seule admissible, ou du moins plus régulière; car la poésie a plus de latitude que la prose. Elle peut dire : *justâ plus parte relinquit* (Virg.), *magis te rege beatus* (Hor.), *fluctuque magis mobile vulgus*. (SEN.)

Juvenum primos tot miserit Orco! V.
Mittitur et magni Venulus Diomedis ad urbem. V.

Mille meae Siculis errant in montibus agnae. V.
Infandi Cyclopes, et altis montibus errant. V.
Rara per ignotos errant animalia montes. V.

Quand un attribut est joint à un verbe réfléchi, il peut se rapporter au régime, ou, poétiquement, au sujet :

Talis erat Dido, talem se lata ferebat. V.
Quò te ipse, senior, obvium morti ingeris? SEN.
Cui mater mediâ sese tulit, obviam silvâ. V.
Mox sese ad littora præceps
Cum fletu precibusque tulit. V.
Nec minùs Æneas se matutinus agebat. V.

L'interjection *O* se construit avec le vocatif et l'accusatif :

O felix una ante alias Briameja virgo! V.
O fortunatos nimium, sua si bona nôrint
Agricolâs! V.

En, ecce, prennent le nominatif ou l'accusatif :

En quatuor aras. V.
En deus, en deus, en : linguisque animisque favete. O.

4^o Quelquefois on est libre de choisir entre plusieurs temps d'un verbe :

Adspice ut insignis spoliis Mæcellus opimis
Ingreditur, victorque viros supereminet omnes. V.
Cernis ut insultent Rutuli, Tarnusque feratur
Per medios insignis equis. V.
Nonne vides, quæcumque morâ fluidove calore
Corpora tabuerint, in parva animalia verti? O.
Scilicet expectem, libeat dum prælia Turno
Nostra pati, rursusque velit concurrere victus? V.
Quid tum? sola fugâ nautas comitabor orantes? V.

Aut doluit miserans inopem, aut invidiâ habenti. V.
Ignarosque viâ mecum miseratus agrestes,
Ingredere. V.

Pour ordonner, on emploie l'impératif ou le subjonctif; quelquefois aussi le parfait du subjonctif et les deux futurs :

Tuque adsis, inceptumque unâ decurre laborem. V.
Adsis o tantum, et propius tua numina firma! V.
Tu ne cede malis, sed contra audentior ito! V.
Nullam, Vare, sacrâ vite prius severis? arborem. H.
Hunc quoque (nam mediis fervoribus acrior instat)
Arcebis gravido pecori. V.

On se sert des mêmes temps pour défendre :

Aut aliqui latet error : equo ne credite, Teucri. V.
Ne forte credas, etc. H.
Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim. H.
Luant peccata, neque illos
Jueris auxilio. V.

On construit de différentes manières la conjonction *si* :

Ante focum, si frigus erit ; si messis, in umbrâ. V.
Tempora si fuerint nubila, solus eris. O.
Quid non proclames, in corpore judicis ista
Si videas? Juv.
Si quid inæperlum scenti committis, et audeas
Personam formare novam. H.

1 Ce futur s'emploie seulement quand il s'agit de l'avenir.

2 Parfait du subjonctif ou futur passé de zero.

3 Le ton.

4 Il est à propos de remarquer que *si* ne pourra pas toujours se construire avec tous ces temps. Le bon sens et les méthodes latines serviront de guide à cet égard. Lorsque l'action marquée par le verbe n'est pas incertaine, et que *si* a le sens de *quand*, *cu que*, il faut mettre nécessairement l'indicatif :

Si periturus abis, et nos rape in omnia tecum. V.

Si non possumus omnes,

Hic arguta sacrâ pendebit fistula pinu. V.

CHÂPITRE II.

DES SYNONYMES.

Quand un mot ne se prête pas à la construction du vers, on le remplace par un *synonyme*; c'est-à-dire par un mot qui ait le même sens.

Ainsi on pourra dire :

Non tibi *diva parens* } au lieu de { *haud tibi dea mater,*
Ut *pelagus tenuere rates* } { *ubi mare tenuerunt naves.*

1° Les mots donnés par le Dictionnaire poétique comme *synonymes* d'un autre mot ne sont pas toujours admissibles; c'est au goût à prononcer. Quelquefois un mot ne peut être remplacé par aucun autre.

Horace dit :

*Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres.*

Et Ovide :

Omnia sub leges Mors vocat atra suas.

La *Mort* est ici personnifiée; c'est une divinité que nous voyons agir : *obitus, nex, funus*, etc., seraient également impropres.

2° Quand un mot est pris dans un sens métaphorique, on ne peut admettre à sa place aucun *synonyme* :

*Desine meque tuis incendere teque querelis. V.
Clamore incendunt urbem. V.*

Il serait ridicule de substituer *cremare* ou *inflam-
mare*, etc., à *incendere*.

Invadunt urbem somno vinoque sepultam. V.

DES SYNONYMES.

7

Tumulare, inhumare, quoique *synonymes* de *sepelire*, ne pourraient le remplacer ici.

3° On trouve dans toutes les langues certaines locutions qui se composent de la réunion de deux ou de plusieurs mots : si l'on change l'un ou l'autre, on devient inintelligible. Les Latins disent *morem gerere*¹, mais ici ni *mos* ni *gerere* n'admettraient de *synonyme*. L'expression entière pourrait être remplacée par *obsequi*.

Quelquefois aussi un mot a des *synonymes* que le Dictionnaire n'indique pas. Il faut alors chercher dans sa mémoire des expressions latines qui rendent aussi bien, et mieux, s'il est possible, l'idée de la matière. Supposons qu'on ait à mettre en vers *fluctus scindere*. A la place de *scindere*, on pourra employer *secare*; le Dictionnaire ne fournira pas d'autres *synonymes* admissibles : mais on n'a qu'à se rappeler les verbes analogues qui se construisent avec *fluctus*, et l'on trouvera *findere, verrere, fatigare, tranare, sulcare, arare*, etc.

¹ Obéir ou complaire à quelqu'un

CHAPITRE III.

CHANGEMENTS DU SUBSTANTIF.

1° On peut remplacer un nom pluriel par un nom collectif au singulier. Exemple :

Armorum sonitum toto *Germania* celo
Audit. V.
au lieu de *Germani*.

Nobilitas cum plebe perit. L.
au lieu de *nobiles*.

Servitus obnoxia...
Affectus proprios in fabellas transtulit. Ph.
au lieu de *servi*.

2° Les poètes mettent élégamment un adjectif à la place d'un substantif au génitif :

Pacatumque reges *patriis* virtutibus orbem. V.
au lieu de *patris*.

Casus abies visura *marinos*. V.
au lieu de *maris*.

Addit et *Herculeos* arcus, hastamque Minerva. J.
au lieu de *Herculis*.

Qualem *virgineo* demissum pollice florem... V.
au lieu de *virginis*.

3° Ils prennent la cause pour l'effet :

Cujus alloquiis anima hæc moribunda revixit,
Ut vigil infusa *pallade* flamma solet. O.
c'est-à-dire *oleo*.

Bacchus amat colles, *Aquilonem* et frigora taxi. V.
c'est-à-dire *vitis*.

CHANGEMENTS DU SUBSTANTIF.

9

Dant famuli manibus lymphas, *cerere*namque caustris
Expediunt. V.
c'est-à-dire *panem*.

Accendamque animos insani *martis* amore. V.
c'est-à-dire *belli*.

4° L'effet pour la cause :

Nudus
Arboris Othrys erat, nec habebat Pelion *umbras*. O.
pour *arbores*.

Vix adeo agnovi pavitantem, ac dira tegentem
Supplicia. V.
pour *vulnera*.

Te quoque magnanimæ viderunt, *ismare*, gentes
Vulnera dirigere. V.
pour *tela*.

Pars pressa sequuntur
Signa pedum, cupiuntque *suum* reperire periculum. O.
pour *aprum*.

5° Le contenant pour le contenu :

Ille impiger hausit
Spumantem *pateram*. V.
c'est-à-dire *vinum*.

Mutabit mercem. V.
c'est-à-dire *nautæ*.

Pabula parva legens, *nidis*que loquacibus escas. V.
c'est-à-dire *pullis*¹.

¹ Lamotie a dit de même :

Un jour, n'apportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine. (Liv. I, fab. II.)

Ægyptum, viresque Orientis, et ultima secum
Bactra vehit. V.
 c'est-à-dire *Ægypti et Bactrorum populos*.

6° Le signe pour la chose signifiée :

Non illum populi *fascēs*, non *purpura* regum
 Flexit. V.
 c'est-à-dire *consulatus, regnum*.

Hunc *socii* cepere pedem, grandesque *cothurni*. H.
 c'est-à-dire *comœdia, tragedia*.

Victrices *aquilas* alium laturus in orbem. L.
 c'est-à-dire *vexilla*.

Cedant *arma togæ*, concedat *laurea* linguæ. Cic.
 c'est-à-dire *ars militaris privata conditioni, victoria*
eloquentiæ.

7° La partie pour le tout :

Tum *pavidæ* matres *tectis* ingentibus errant. V.
 c'est-à-dire *regiâ*.

Audiit *Omnipotens*, oculosque ad *mœnia* torsit. V.
 c'est-à-dire *urbem*.

Tertia dum *Latio* regnantem viderit *æstas*. V.
 c'est-à-dire *annus*.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
 Tam cari *capitis*? H.
 c'est-à-dire *viri*.

8° Le tout pour la partie :

Ipsius ante oculos ingens a vertice *pontus*
 In puppim ferit. V.
 c'est-à-dire *fluctus*.

Qui *Tiberim* *Fabarim*que bibunt. V.
 c'est-à-dire *aquam Tiberis et Fabaris*.

9° L'espèce pour le genre :

Aut, ubi *navigiis* violentior incidit *Eurus*. V.
 c'est-à-dire *ventus*.

Piscium et summâ genus hæsit *ulmo*,
 Nota quæ sedes fuerat *columbis*. H.
 c'est-à-dire *arbore, avibus*.

10° Le genre pour l'espèce :

At frigida *Tempe*,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
 Non absunt. V.
 La vallée de Tempé pour dire une vallée délicieuse.
 Velut inter *ignes*
Luna minores. H.
 c'est-à-dire *sidera*.

11° La matière dont une chose est faite pour la
 chose même :

Ære ciere viros, martemque accendere cantu. V.
 c'est-à-dire *tubâ*.

Hæret lateri letalis *arundo*. V.
 c'est-à-dire *sagitta*.

Agrestem tenui meditabor *arundine* musam. V.
 c'est-à-dire *fistulâ*.

Falyum mandunt sub dentibus *aurum*. V.
 c'est-à-dire *frenum*.

Tota licet veteres exornent undique *cere*
Atria. J.
 c'est-à-dire *effigies*.

Tous ces changements, à l'exception des deux
 premiers, rentrent dans les deux figures connues
 sous le nom de *métonymie* et de *synecdoque*. Elles
 sont d'un usage perpétuel en poésie.

12° Un substantif de qualité se change quelquefois en un substantif de personne, de cette manière :

Parent promissis, dissimulantque deos. O.

Vultuque deam confessa, recessit. V.

c'est-à-dire *divinitatem*.

Mentiris juvenem tinctis, Lentine, capillis. M.

c'est-à-dire *juventam*.

Indue mento patrem. G.

c'est-à-dire *paternas sensus*.

Dedidit jam pace ducem. L.

c'est-à-dire *ducis munia*.

13° Quelquefois encore on peut remplacer un substantif par un verbe à l'infinitif ou au gérondif :

Au lieu de on pourra dire

Lacrimarum pudet. *flere pudet*.

Mortem optare. *velle mori*.

Memoriam horreo. *meminisse horret*.

Dulces querelas (sunt). *dulce queri*.

Dignus vitâ. *dignus vivere ou qui vivat*.

Au lieu de *medendi*, qu'on voit dans le vers suivant :

Scire potestates herbarum, usumque *medendi*. V.

une matière de vers pourrait donner *medicinae*.

Forsitan et, pingues hortos qua cura *colendi*

Ornaret, canerem. V.

culturae.

Quidquid solamen *humandi* est. V.

sepulturae.

Superanda omnis fortuna, *ferendo* est. V.

patientia.

Sic quisque *parento*

Dat vires fama. L.

metu.

14° Enfin le substantif se remplace par un verbe à l'indicatif, de cette manière :

Ut sibi committat *quidquid dolet*. O.

au lieu de *dolores*.

Fas odisse viros, atque omnia ferre sub auras,

Si qua tegunt. V.

au lieu de *arcana*.

CHAPITRE IV.

CHANGEMENTS DANS LES NOMBRES ET DANS LES CAS.

I. CHANGEMENTS DANS LES NOMBRES.

1° On emploie fréquemment, en poésie, le pluriel pour le singulier. Ainsi Virgile dit :

Quæ te tam *lata* tulerunt

Sæcula ?

au lieu de *sæculum*.

Et *patrios* fedâsti sanguine vultus. V.

au lieu de *vultum*.

Quos illi fors ad pœnas ob *nostra* reposcent

Effugia. V.

au lieu de *effugium*.

Sanguine *quærendi* reditus. V.

au lieu de *quærendus reditus*.

Ante *expectatum portus* tenuere petitos. O.

au lieu de *portum*.

Cependant il faut user avec discrétion de cette liberté. On ne mettra pas *aura*, *ferra*, pour *aurum*, *ferrum*, ni *patres*, *matres*, au lieu de *pater*, *mater*. L'usage et le goût doivent ici servir de guides¹.

¹ Horace dit, en parlant d'Icare : *Vitreo daturus nomina ponto*; et Ovide dans la même circonstance : *Icarus et vasta nomina fecit aquæ*. Ce poète fait un fréquent usage de *nomen* au pluriel. Martial a mis de même, *sancta Maronis nomina*. Ovide emploie souvent *corpora* pour *corpus*; il remplace, comme le font aussi Horace et Virgile, *flumen* par *flumina*, *fluenta*; il dit : *sidera solis*, et Virgile, *Titania astra*. Nous citerons encore : *Clypeum Didumaonis artes*, *specus spiracula Ditis*, (*Pallantis umbris* (Virg.)); *lactis alimenta*, *clypeum gestamina dextræ*, *taum meæ crimina vulnus*. *Canceri signa rubescunt*, *judicis ossa verenda mei*, (*Remi umbris* (Ov.)). Le pluriel semble forcé dans cet exemple de Stace : *redeunt in pectora sæcus*.

CHANGEMENTS DANS LES NOMBRES.

15

Remarque. Souvent un pluriel s'emploie fort heureusement pour le singulier, quand le poète veut agrandir son idée par l'expression. Virgile, faisant l'éloge de l'Italie, dit qu'elle a produit

Decios, Marios, magnosque Camillos.

Junon se plaint de ce qu'Énée vient ravir Lavinie à l'époux qui lui était destiné :

Quid soceros legere, et thalamis abducere pactas ! V.

Latinus annonce que les dieux lui envoient, d'une contrée étrangère, un gendre illustre :

*Externi veniunt generi, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferent. V.*

2° Le singulier s'emploie souvent pour le pluriel :

Uterumque armato milite complent. V.

Sectâque intextunt abiete costas. V.

Mollique fluentem

Fronde premit crinem fingens. V.

Nudus

Arboris ¹ *Othrys erat*. O.

II. CHANGEMENTS DANS LES CAS.

1° Les poètes latins, à l'exemple des Grecs, mettent élégamment, après certains adjectifs, le nom de la matière, de la partie, de la manière, de l'instrument^R, au génitif, lorsque la prose demanderait l'ablatif. Ainsi on trouve dans Virgile : *Fessi rerum*, *fidens*, *victus*, *furens*, *dubius animi*, *ævi matorum*, *læta laborum*, *dives opum*, *trunca pedum* (animalia), etc. ;

¹ Le même poète dit, d'une manière peut-être un peu hasardée : *Plenos flore referre sinus*; *arbitrium tu, dea, floris habe*.

dans Ovide : *Felicem studiique locique, exsul mentisque domusque, gravidam, fecundam metalli, etc.* ; dans Horace : *Felicem cerebri, o seri studiorum, notus in fratres animi paterni*¹, etc.

Ce dernier poëte recherche les hellénismes, et il construit certains verbes avec le génitif : *Desine molium tandem querelarum ; Regnavit populorum ;*

Mox ubi lusingis : Abstinet.
Dixit, irarum calidaeque rixa.

2° Avec des verbes qui marquent mouvement ou direction vers, on met poëtiqnement le datif, au lieu de l'accusatif avec *in* ou *ad* :

Il clamor carb. V.
Quis novus hic nostris successit manibus hospes ? V.
Illa subit, medicæque minans illabitur urbi. V.
Transque caput jace. V.
Membra ministerii nutrit, reparatque labori. O.

3° Le datif se trouve souvent dans Virgile, au lieu de l'ablatif avec *in* ou sans préposition :

Arde apex capiti.
Tegmen habent capiti.
Foram (corpus) tumulo, patriæque reponam ?
Truncumque relinquit arena.
Socios ignota linquere terra.

¹ Tacite a dit, même en prosé : *Titus Livius eloquentia ac fidei præclarus.* (Ann. IV, 34.)

² J'aime mieux rapporter au paragraphe précédent les passages : *Includunt cæco lateri, utroque inclusit urbi.* (Virg.) Ciceron met souvent l'accusatif avec ce verbe : *Tantum numerum civium in custodias includere* (Suppl. c. 55) ; *tanquam in equum Trojanum includit* (Phil. 2, 13).

4° On peut mettre au datif le régime du verbe passif :

Neque cernitur ulli. V.
Pæne simul visa est, dilectaque, raptaque Diti. O.
Dum tibi Cadmeæ dicuntur, Pontice, Thebæ. Prop.
Nutritosque mihi scandis, Patrocle, jugales. Sr.
Scriberis Varro. H.

5° Le datif remplace élégamment le génitif dans les exemples suivants :

Quod scelus ut pavidas miseræ mihi contigit aures. O.
Et geminas, causam lacrimis, sacraverat aras. V.
Miseris heu ! præscia longè
Horrescunt corda agricolis. V.

6° Il s'emploie encore avec les verbes qui expriment une idée de combat, d'opposition :

Solus tibi certet Amyntas. V.
Stat conferre manum Æneæ. V.
Nec Phinæus ausus concurrere cominus hosti. O.
Forma est diversa priori. O.
Differt sermoni. H.

7° On peut se servir, à la quatrième déclinaison, d'une forme archaïque et poétique de datif, qui a la terminaison de l'ablatif :

Sæpius et sese mortali ostendere cætu
Caecicolæ, nondum spretâ pietate, solebant. Cat.
Siste gradum, teque ad aspectu ne subtrahe nostro. V.
Armenias curru subjungere tigres. V.
Namque aliæ invigilant victu. V.
Invis humano gressu. Cl.

¹ Cette forme est fréquente dans Tacite : *Præsedis nuper seminam exercitio cohortium, decursu legionum* (Ann. III, 33). *Diversus a veterum instituto per cultum et munditias, copia et affluentia luxu prior* (Id. ib. 30). *Eaponi suo luaru* (Id. ib. 34). Voyez la remarque d'Aulu-Gelle et les exemples cités par ce grammairien (IV, 16).

8° Souvent, en poésie¹, au lieu de l'ablatif, le nom de la partie et le nom de l'instrument se mettent à l'accusatif, par imitation d'une construction grecque :

Os humerosque deo similis. V.

Caput detectus honestum. V.

Exuvias indutus Achilli. V.

Miles ait, multo jam fractus membra labore. H.

Et inutile ferrum

Cingitur. V.

Et de même au moral :

Tum verò ancipiti mentem formidine pressus. V.

Necdum antiquum saturata dolore. V.

9° Après *in*, marquant le terme d'une action, on met quelquefois l'ablatif, au lieu de l'accusatif :

At non ille, satum quo te mentiris, Achilles

Talis in hoste fuit Priamo. V.

Sæpe suo victor lenis in hoste fuit. O.

Ego hanc (uro) in Daphnide laurum. V.

10° Quelques substantifs de la troisième déclinaison ont en poésie une forme d'ablatif semblable au datif :

Atque illum in præceps prono rapit alveus *amni. V.*

Nec minùs ex *imbri* soles et aperta serena... V.

Nunc torrete *igni*² fruges, nunc frangite saxo. V.

¹ Et quelquefois même en prose. Tite-Live dit : *Vir cetera egregius; Annibal tacitè curâ animam incensus*; et Tacite : *Contactus humeros ferinâ pelle; clari genus.*

² Ces mots sont les plus usités. On voit encore dans Virgile *tridenti*, dans Horace *ungui*, dans Ovide *postî*.

CHAPITRE V.

CHANGEMENTS DE L'ADJECTIF.

1° L'adjectif peut se changer en un substantif au génitif :

Jampridem *cæli* nobis te regia, Cæsar,

Invidet. V.

au lieu de *caelestis*.

Depulsus ab ubere *matris. V.*

au lieu de *materno*.

Mais en général l'adjectif doit être préféré :

Maternâ redimitus tempora lauro. V.

Maternas agnoscit aves. V.

2° Les poètes mettent quelquefois au neutre l'adjectif attribut se rapportant à un substantif masculin ou féminin :

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres. V.

Dulce satis humor. V.

Triste rigor nimius? Torquati despue mores. Cl.

Dulcis amor regni *blandumque* potestas. Sr.

3° On trouve souvent une autre construction, empruntée aux Grecs comme la précédente. Au lieu de faire accorder l'adjectif avec le nom, les poètes l'emploient substantivement, et le mettent au pluriel neutre; le nom passe au génitif :

Obsedere alii telis *angusta* viarum. V.

pour *angustas vias*.

Ferimur per opaca locorum. V.

pour *opaca loca* ¹ :

Cette construction est plus rare avec le génitif singulier :

Ardua dum metuunt, amittunt vera viam. La.
pour *veram viam*.

4° On peut encore changer l'adjectif en substantif de cette manière :

Inclementia divam
Has evertit opes. V.
au lieu de *inclementes divi*.

Et molem mirantur equi. V.
au lieu de *ingentem equum*.

Hospitio prohibemur arena. V.
au lieu de *hospitali arenâ*.

Venit et Crispi jucunda senectus. J.
au lieu de *Crispus, jucundus senex*.

Gulaque credens colli longitudinem. Pa.
pour *collum longum*.

5° Quelquefois un adjectif se remplace par un ad-
verbe. Mais il faut plutôt rechercher le changement
contraire, qui consiste à remplacer un adverbe par
un adjectif. Nous en parlerons plus loin.

Miseros fortuna tenaciter urget. O.
au lieu de *tenax*.

¹ Horace a dit : *cuncta terrarum, vilia verum, amara curarum*,
pour *cunctas terras, viles res, amaras curas*, et Scaevola : *concussa pla-*
garum, pour *concussas plagas* (contrées).

CHAPITRE VI.

CHANGEMENTS DU VERBE.

I. MODES.

1° Dans un récit on peut employer l'infinitif, au lieu
de l'indicatif :

Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem
Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignes. V.
Hinc semper Ulysses
Criminibus terrere novis; hinc spargere voces
In vulgum ambiguas, et querere conscius arma. V.
au lieu de *trepidamus, terrabat, etc.*

2° Quelquefois encore on met l'infinitif, au lieu de
l'indicatif, après une exclamation de douleur, d'in-
dignation, de désespoir, etc.

Mene incepto desistere victam! V.
Mene Iliacis oecumbere campis
Non potuisse, tuâque animam hanc effundere dextra! V.
Invidisse deos, patriis ut redditus aris,
Conjugium optatum et pulchram Calydonâ viderem! V.

Le sujet alors, comme on le voit, se met à l'accu-
satif ¹.

3° Au lieu de l'imparfait et du plus-que-parfait du
subjonctif dans le sens conditionnel, les poètes aiment
à mettre les mêmes temps de l'indicatif. La prose en
fournirait aussi quelques exemples.

Portus erat, si non violentior insula Cauros
Exciperet saxis. L.

¹ Tit-Live a dit de même : *Hoc vos scite! hoc posteris memoriam*
traditam iri, etc.

Ferimur per opaca locorum. V.

pour *opaca loca* ¹ :

Cette construction est plus rare avec le génitif singulier :

Ardua dum metuunt, amittunt vera viai. La.
pour *veram viam*.

4° On peut encore changer l'adjectif en substantif de cette manière :

Inclementia divam
Has evertit opes. V.
au lieu de *inclementes divi*.

Et molem mirantur equi. V.
au lieu de *ingentem equum*.

Hospitio prohibemur arena. V.
au lieu de *hospitali arenâ*.

Venit et Crispi jucunda senectus. J.
au lieu de *Crispus, jucundus senex*.

Gulaque credens colli longitudinem. Pa.
pour *collum longum*.

5° Quelquefois un adjectif se remplace par un ad-
verbe. Mais il faut plutôt rechercher le changement
contraire, qui consiste à remplacer un adverbe par
un adjectif. Nous en parlerons plus loin.

Miseros fortuna tenaciter urget. O.
au lieu de *tenax*.

¹ Horace a dit : *cuncta terrarum, vilia verum, amara curarum*,
pour *cunctas terras, viles res, amaras curas*, et Scaevola : *concussa pla-*
garum, pour *concussas plagas* (contrées).

CHAPITRE VI.

CHANGEMENTS DU VERBE.

I. MODES.

1° Dans un récit on peut employer l'infinitif, au lieu
de l'indicatif :

Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem
Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignes. V.
Hinc semper Ulysses
Criminibus terrere novis; hinc spargere voces
In vulgum ambiguas, et querere conscius arma. V.
au lieu de *trepidamus, terrabat, etc.*

2° Quelquefois encore on met l'infinitif, au lieu de
l'indicatif, après une exclamation de douleur, d'in-
dignation, de désespoir, etc.

Mene incepto desistere victam! V.
Mene Iliacis oecumbere campis
Non potuisse, tuâque animam hanc effundere dextra! V.
Invidisse deos, patriis ut redditus aris,
Conjugium optatum et pulchram Calydonâ viderem! V.

Le sujet alors, comme on le voit, se met à l'accu-
satif ¹.

3° Au lieu de l'imparfait et du plus-que-parfait du
subjonctif dans le sens conditionnel, les poètes aiment
à mettre les mêmes temps de l'indicatif. La prose en
fournirait aussi quelques exemples.

Portus erit, si non violentior insula Cauros
Exciperet saxis. L.

¹ Tit-Live a dit de même : *Hoc vos scite! hoc posteris memoriam*
traditam iri, etc.

Et si non aliū latē jactaret odorem,
Laurus erat. V.

Major decepta fama est et gloria dextræ:
Si non peccasset, fecerat illa minus. M.

Si mens non læva fuisset,
Impulerat ferro Argolicas frædare latebras. V.

Tu tamen e sacris hederæ cultoribus unum
Numine debueras sustinuisse tuo. O.

On emploie le parfait dans le même sens :

Nec vent, nisi fata locum sedemque dedissent. V.

Si pater Hippodamas, aut si minus impius esset,
Debit illius misereri, ignoscere nobis. O.

Si tibi non fuerant cordi connubia nostra,
Attamen in vestras potuisti ducere sedes. CAT.

4° En poésie on se sert plus volontiers de l'infinitif que du gérondif en *di*, pour exprimer le rapport marqué en français par *de* :

Sed si tantus amor casus cognoscere nostros. V.

Famulæ quibus ordine longo

Cura penum struere, et flammis adolere penates. V.

Vis nulla arcere furentes. Sr.

5° Empruntant une locution grecque, les poètes latins construisent avec l'infinitif certains adjectifs, certains verbes, qui dans la prose demanderaient le gérondif en *dum* avec *ad*, ou en *do* avec *in* :

Incumbunt generis lapsi sarcire ruinas. V.

Diversa exilia et diversas querere terras

Auguriis agimur divum. V.

Et vos trinigeros bellis arserere Caicos

Oppositi. L.

Nec rhombos ideo libertis ponere lautus,

Nec tenuem solers turdarum nasse salivam. PERS.

Gravioraque tela mereri

Servatus Capaneus. Sr.

6° Ils mettent l'infinitif au lieu du supin. Ainsi Horace a dit : *Niveus. videri.*

Roma capi facilis. Luc.

Et, desit si larga Ceres, tunc horrida cerni,
Fædæque contingi maculato carpere morsu. Sr.

Ibat et hirsutas ille videre feras. Prop.

Non nos aut ferro Libycos populare penates
Venimus. V.

7° Ils emploient indifféremment le subjonctif ou l'infinitif après les verbes *timere*, *vetare*, *suadere*, *hortari*, *jubere*, *necesse est*, *oportet*, et quelques autres :

Quid trepidas et adire times? O.

Ulterius tentare veto. V.

Juturnam misero, fateor, succurrere fratri (suasi). V.

Hortatur Cytherea legant. Cl.

Hortamur fari quo sanguine cretus. V.

Seu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari. V.

Magnâ ditione jubeto

Carthago premat Ausoniam. V.

II. TEMPS.

1° Rien n'est plus fréquent, en prose comme en poésie, que de remplacer dans un récit le parfait par le présent. Cette tournure donne de la vivacité au discours : ce que l'écrivain raconte semble se reproduire à nos yeux ; nous assistons à la scène qu'il décrit.

2° Le parfait peut remplacer à son tour le présent. Lorsqu'on veut donner une idée frappante de la rapi-

dité d'une action, on la représente, non plus comme se faisant actuellement, mais comme déjà faite :

Terra tremit, *fugere* fera, et mortalia corda

Per gentes humilis *stravit* pavor. V.

Et pavidæ matres *pressere* ad pectora natos. V.

*Tum verò incumbunt : urget præsentia Turni,

Atque omnis facibus pubes accingitur atris ;

Diripere focos. V.

Même sans vouloir produire cet effet, et en parlant d'une chose habituelle, vraie dans tous les temps, les poètes mettent quelquefois le parfait au lieu du présent ; ils imitent l'aoriste des Grecs.

Dicendum et quæ sint duris messoribus arma,

Quis sinè nec *potuere* serj nec surgere messes. V.

Hæc eadem argenti rivos arisque metalla

Ostendit venis, atque auro plurima *fluxit*. V.

Non aris accrvus et auri

Egrotò domini *deduxit* corpore febres. II.

3° Il est très-commun de voir le parfait de l'infinitif employé pour le présent :

Racchatur vates, magnum si pectore possit

Excussisse deum. V.

Si curat cor spectantis *tetigisse* querelâ. H.

Præcipitantque suos luctus, neuterque recedens

Sustinuit *divisse* : Vale. L.

Membraque qui ferro gaudet *pinxisse* Gelonus. Cl.

Non ultra patiens Fabius *texisse* dolorem. Sil.

Il semblerait qu'alors le poète, fidèle au temps qu'il adopte, ne devrait point en changer : cependant les exemples de parfaits mêlés avec des présents dans ce cas sont si fréquents, qu'on ne saurait en blâmer le mélange :

Tum *certare* odiis, tum res *rapuisse* licebit. V.

Molliri membra videres,

Ossa *pati* flexus, ungues *posuisse* rigorem. O.

Virtus est vitium *fugere*, et sapientia prima

Stultitiâ *caruisse* ¹. H.

4° On emploie indifféremment les deux futurs. Nous remarquerons l'analogie de cet emploi avec le paragraphe précédent :

Quæ, Tiberine, *videbis*

Funera, quum tumulum præterlabere recentem! V.

Quas gentes Italùm, aut quas non *oraveris* urbes! V.

Si quando Thybrim, vicinaque Thybridis arva

Intrâro, gentique meæ data mœnia cernam. V.

5° On trouve souvent le présent du subjonctif pour l'imparfait du même mode, dans le sens conditionnel :

Ni *faciat*, maria ac terras cælumque profundum

Quippe *ferant* rapidi secum, *verrant*que per auras. V.

Continuòque *ineant* pugnas, et prælia *tentent*,

Ni roseus fessos jam gurgite Phœbus Ibero

Tingat equos, noctemque, die labente, *reducat*. V.

III. NOMBRES.

Les verbes peuvent aussi éprouver quelques changements dans les nombres.

1° Le pluriel pour le singulier à la première per-

1 Ajoutez les suivants :

Anhelum *impellere* plantâ

Cornipedem, et *stravisse* feras immittis amabat. Sil.

Ne mihi tum molles sub dio *carpere* somnos,

Neu dorso nemoris libeat *jacuisse* per herbas. V.

Vix tangente vagos ferro *rescicare* capillos

Doctus, et hirsutas *excolutese* genas. M.

sonne donne de la dignité à la pensée. Écoutez Didon sur le point de se donner la mort :

Moriamur inultæ,

Sed moriamur, ait. V.

Déjanire se reprochant sa douleur :

Quid autem

Flemus ¹, ait? O.

2^e Avec un nom collectif on peut, surtout en poésie, mettre le verbe au pluriel :

Pars ingentem formidine turpi

Scandunt rursus equum, et notâ *conduntur* in alvo. V.

Spernebant generos inopes vicina dives. O.

Jussa dei prudens postquam *accepere* senatus. O.

Bellatrix *sedere* cohors. Sr.

On trouve même quelquefois un verbe au pluriel à côté d'un autre au singulier :

Passim Trojana juvenus

Circumfusa ruit, certantque illudere capto.

Pars *stupet* innuptæ donum exitiale Minervæ

Et molem *mirantur* equi. V.

At genus e silvis Cyclopum et montibus altis

Excitum ruit ad portus, et littora *complant*. V.

3^e On peut laisser le verbe au singulier avec deux ou plusieurs sujets, même quand l'un serait pluriel,

¹ On trouve assez souvent dans Ovide et les autres poètes élégiaques, mais rarement dans Virgile, le pluriel joint au singulier, tant pour le verbe que pour le pronom. Ex. :

Pisâ mihi patria est, et ab Elide *ducimus* ævum. O.

Este mei memores (nilul ultra lingua precari

Sustinet), et longo tacite ut *memoremur* in ævo. O.

Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes

Iræ... tanquam hæc sit *nostræ* medicina doloris. V.

Me modò laudabas, et carmina *nostra* legebas. Prop.

Irasci nostro non debes, Cædo, libello :

Ars tua, non vita est carmine læsa *meo*. M.

pourvu que le sujet auquel on fait rapporter le verbe soit au singulier :

Et genus, et virtus, nisi cum re, vilior algâ est. H.

Si fortunatum species, et gratia præstat. H.

Cæruleæ cui terga notæ, maculosus et auro

Squamam *incendebat* fulgor. V.

Est Amathus, *est* celsa mihi Paphos atque Cythera,

Idaliæque domus. V.

Quem *juvat* clamor, galeæque læves. H.

Horace semble dans ce cas employer le singulier de préférence.

CHAPITRE VII.

CHANGEMENTS DE L'ADVERBE.

Il faut exclure, autant que possible, les *adverbes* de la poésie, surtout ceux qui sont formés de la seconde déclinaison, et qui se terminent en *è* ou en *ò*, comme *tardè*, *crebrò*. Les *adverbes* qui finissent en *er*, comme *flexibiliter*, les neutres pris adverbiallement, comme *dulcè*, *raucùm*, *torvâ*, et les comparatifs, comme *seriùs*, *moliùs*, peuvent être admis :

Non secus ac liquidâ si quando nocte cometae
Sanguinei lugubrè rubent. V.
Haeret in expletum lacrimans. V.
Sic hostilè tuens fratrem. Sr.

Respondent flexibile ripa. O.

Insuetâ rudentem

Desuper Alcides telis premit. V.

L'*adverbe* se remplace élégamment par un adjectif qu'on fait rapporter tantôt au sujet, tantôt au régime :

Solvite vela citi. V.

pour *citò*.

Creber utraque manu pulsat versatque Dareta. V.

pour *crebrò*.

Nec minus Aeneas se matutinus agebat. V.

Hanc matutinos pectens ancilla capillos

Excitet. O.

pour *manè*¹.

¹ Voyez : De l'Hypallage, ch. XIII.

CHAPITRE VIII.

CHANGEMENTS DES CONJONCTIONS.

Nous ne pouvons passer en revue toutes les conjonctions; mais nous présenterons quelques remarques sur les plus usitées.

1° *Et*, *ac*, *atque*, *que*. — Ces conjonctions sont souvent répétées d'une manière toute poétique, comme dans les exemples suivants :

Regemque dedit, qui federe certo

Et premere et laxas sciret dare jussus habenas. V.

O qui res hominumque deumque.

Eternis regis imperiis. V.

Littoraque et vacuos sensit sine remige portus. V.

Atque deos atque astra vocat crudelia mater. V.

Voici plusieurs de leurs synonymes les plus fréquents :

Nec non galbanoes suadebo incendere odores. V.

Nec non et Teuceri sociâ simul urbe fruuntur. V.

Cum stabulis armenta trahit. V.

Armeniae tigres, iracundique leones,

Cumque lupis ursi. O.

Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,

Terribiles visu formae, Letumque, Labosque,

Tum consanguineus Leti Sopor. V.

Mactat lectas de more bidentes

Evandrus pariter, pariter Trojana juvenus. V.

Corpusque simul, simul elue crimen. O.

On trouve très-souvent dans les poètes *aut* ou *ve* signifiant *et* :

Tectusque recusat

Prodere voce suâ quemquam, aut opponere morti. V.

Quò molem hanc immanis equi statuère? quis auctor?
Quidèe petunt? V.

Non hæc tibi littora suasit
Delius aut Cretæ considerare jussit Apollo. V.

Quò, quò, scelesti, ruitis? aut cur dexteris
Aptantur enses conditi? H.

La conjonction *et* peut être remplacée par un ou plusieurs mots que l'on répète :

Regales accensa comas, *accensa* coronam. V.

Cédite Romani scriptores, *cedite* Graii. Prop.

Hæc tibi prima dies, *hæc tibi* summa fuit. O.

Littore ab Euxino Nasonis epistola veni,

Lassaque facta mari, *lassaque facta* viâ. O.

Sit tibi cura mel, *sit tibi cura* tul. O.

Dat mare, *dant* amnes, *dat tibi* terra viam. O.

2° *Nec*. — Ce mot est souvent remplacé par *aut* ou *ve* :

Non mihi Tyndaridis facies invisa Lacæna,

Culpatusve Paris. V.

Nec ulla requies, tempus *aut* ullum datur. Sen.

La poésie emploie *et* ou *que* à la place de *nec* : alors la négation placée en tête du premier membre domine la phrase tout entière¹ :

Neque eum juvere in vulnere cantus

Sonniferi, *et* Marsis quasitæ in montibus herbæ. V.

Nec solos tangit Atridas

Iste dolor, solisque licet capere arma Mycenis. V.

¹ Cette synonymie est fréquente dans Lucain :

Non tam cæco trahis omnia cursu,

Teque nihil, Fortuna, pudet.

C'est-à-dire, *Nec nihil (et aliquid) te, Fortuna, pudet*. Et tu as quelques égards, quelques considérations te retiennent.

CHAPITRE IX.

CHANGEMENTS DE TOURNURE.

Il ne suffit pas de savoir ainsi changer un mot de la phrase, il faut encore pouvoir au besoin substituer une tournure à une autre. Rien ne facilite plus la versification que la connaissance de ces transformations diverses.

1° Le vocatif peut remplacer différents cas :

Nox ubi jam media est, somnoque silentia præbet,

Et canis, et variæ conticuistis aves. O.

au lieu de *aves* au nominatif¹.

Terretur minimo pennæ stridore columba,

Unguibus, *accipiter*, saucia facta tuis. O.

au lieu de *unguibus accipitris saucia*.

Dextra sed Ausonio manus est subjecta Peloro,

Læva, *Pachyne*, tibi. O.

Læva Pachyno.

Et te, *Catilina*, minaci

Pendentem scopulo. V.

Et Catilinam.

Il ne faut pas abuser de ces apostrophes, comme le fait Lucain, qui met à chaque page : *Roma, Fortuna, Magne*, etc.

2° Supposons qu'on ait dans une matière : *Quis te, Palinure, deus nobis eripuit?* On chercherait peut-

¹ La quantité est la même ; mais on voit que le verbe a subi un changement important.

être longtemps, avant de trouver cette substitution si simple :

Quis te, Palinure, *deorum*

Eripuit nobis ? V.

Voici d'autres exemples :

Enean hominum quisquam *divamque* subegit

Bella sequi ? V.

Namque *aliae*, nullis *hominum* cogentibus, ipsae

Sponte sua venient. V.

3° On a fréquemment besoin de changer un actif en passif, *et vice versa*. Ainsi au lieu de, *Eamque caecus ignis carpit*, on met :

Et caeco carpitur igni. V.

La quantité de certains mots peut embarrasser. Par exemple *Cynthiam*, *consciâ*, ne peuvent guère entrer dans un vers hexamètre¹. En changeant l'actif en passif, ou le passif en actif, les mêmes mots pourront être admis. Au lieu de, *Non ullum damnum Cynthiam gravius tentat*, on aura :

Non ullo gravius tentatur *Cynthia* damno. Prop.

Souvent il faut avoir recours à un verbe qui régit un autre cas que celui de la matière. Ainsi, au lieu de, *Habeo fistulam*, on dira :

Est mihi disparibus septem compacta cicutis

Fistula. V.

Au lieu de, *Lentam salicem superat pallens oliva* :

Lenta salix quantum *pallenti* cedit *oliva*. V.

¹ A la rigueur ces mots pourraient y être admis à l'aide d'une élision ; mais l'emploi en est très-rare, et il faut l'éviter.

4° Quelquefois on changera un verbe en un substantif :

Vos ducebam deviendra :

Dux ego vester eram. V.

Non diva te genuit :

Non tibi *diva parens*. V.

5° Le participe, après *videre*, *audire*, peut se remplacer par l'infinitif :

Te quoque magnanimæ viderunt, *Ismare*, gentes

Vulnera dirigere, et *calamos armare veneno*. V.

Demens ! nec *Zephyros audis spirare secundos* ! V.

Le vers suivant se prête au même changement :

Gaudetque comantes

Excutiens cervice toros. V.

On serait libre de mettre *excutere* ou *excussisse*, si la quantité le demandait.

6° On peut souvent changer le participe présent actif en un substantif :

Geminæ quum fortè *columbæ*

Ipsa sub ora viri caelo venere *volantes*. V.

A la place de *volantes*, on pourrait mettre *volatu*, mais il serait bon alors d'ajouter une épithète au substantif :

Trepido petit arva *volatu*. O.

Pulchroque secat *Galatea natatu*

Flumen. C.

Au lieu de *turpiter formidantes*, on dit élégamment :

Pars ingentem *formidine turpi*

Scandunt rursus equum. V.

Remarque. On trouve quelquefois le gérondif à la place du même participe ; mais en général il est mieux de l'éviter :

Nec potis Ionios fluctus æquare *sequendo*. V.

Mobilitate viget, viresque acquirit *eundo*. V.

7° D'autres fois on emploie le participe passé pour le participe présent, et réciproquement, de cette manière :

Ille hæc *depositâ* tandem *formidine* fatur. V.

au lieu de *deponens formidinem*.

Effundens lacrimas équivaut à *lacrimis obortis*.

8° On peut, à la place du participe présent, mettre un verbe au même temps que le verbe précédent, en les unissant par *et* :

Tuane hæc, genitor, per vulnera servor,
Morte tuâ *vivens* ! V.

Ce second membre deviendrait alors : *Et morte tuâ vivo*.

Au lieu de, *Ni gens me ferro invasisset, prædam putans*, Virgile dit :

Ferro invasisset, prædamque ignara *putâsset*.

Au lieu de, *Celerare fugam, nocti fidentes* :

Sed celerare fugam in silvas, et *fidere* nocti.

Au lieu de, *Aneas sic fatur, prætendens ramum olivæ* :

Tum pater Aneas puppi sic fatur ab altâ,
Paciferæque manu ramum *prætendit* olivæ.

On peut employer dans le même cas le participe passé, en mettant le substantif à l'ablatif absolu :

Ipse inter primos *correptâ* dura *bipenni*

Limina *perrumpit*. V.

Correptâ bipenni équivaut à *corripit bipennem, et....*

9° Nous allons voir le participe présent devenir verbe, et le verbe devenir participe indifféremment :

Sic *fatur lacrimans*.

Talia *fundebat lacrimans*.

Sic ait *illacrimans*. V.

Et en permutant ces deux modes :

Sic *memorans*, largo fletu simul ora *rigabat*.

Sic *memorans*, vultum lacrimis atque ora *rigabat*. V.

10° On peut substituer au participe passif un indicatif précédé de l'adjectif conjonctif, *qui, quæ, quod*. Ainsi, au lieu de, *Ignes sacratos ab ipso*, on dira :

Sanguine fedantem, quos *ipse sacraverat*, ignes. V.

On peut opérer le changement inverse : *Phæbe, qui semper miseratus es Trojæ labores*, deviendra :

Phæbe, graves Trojæ semper *miserate* labores. V.

Et de même :

O tandem magnis pelagi *defuncte* periculis. V.

O nimum celo et pelago *confise* sereno. V.

au lieu de, *Qui defunctus es, çui confisus es*.

11° Les phrases où se trouve une des conjonctions *quum, si, postquam, ut*, etc., peuvent souvent se tourner par un participe. Ex. : *Socratis morti illacrimari soleo, Platonem legens (quum lego). Equum empturus, solvi jubes stratam.* (Une matière de vers pourrait mettre, *Si equum empturus es.*) *Mendaci, ne*

verum quidem dicenti, creditur (etiãsi verum dicit).

Læto complerant littora cœtu,

Visuri Eneas. V.

Ut viderent.

Sic demum socios, consumptâ nocte, reviso. V.

Quum nox consumpta esset.

Remarque. Lorsque *quum* signifie toutes les fois que, on peut y substituer *si quando*¹:

Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat
Amphion. V.

Non secus ac liquidâ si quando nocte cometa
Sanguinei lugubrè rubent. V.

12° Il est élégant de remplacer un adverbe par un verbe, en tournant la phrase comme il suit:

Obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo. H.

mieux que, *trepidat œgre.*

Certantque illudere capto. V.

au lieu de, *certatim illudunt.*

Properes anni spem credere terræ. V.

crede citò.

Ne dubites in proelia poscere Turnum. V.

posce audacter.

Ces infinitifs facilitent beaucoup la facture des vers. Voici les verbes qui les précèdent le plus souvent:

¹ On dit de même (au lieu de l'adjectif conjonctif *qui, quæ, quod*), *si quis* ou *si qui*, *si qua*, etc. Ex.:

Illi etiam, si quos obscurâ nocte per umbram
Fudimus insidiis... V.

Et gens si qua jacet nascenti conscia Nilo. Luc.

*Certare, laborare, niti, conari, luctari, tendere, gaudere, gestire, amare, studere, flagrare, ardere, properare, festinare, instare*¹, etc.

Les adverbes de quantité *multum, tantum, plus*, etc., suivis d'un génitif, peuvent être remplacés par l'adjectif correspondant. Virgile a dit:

Et tantum superesse maris.

Il a dit aussi:

Tantæne animis cœlestibus iræ?

Quantum animis erroris inest! O.

Apibus quanta experientia parcis. V.

Il est impossible d'indiquer tous les changements de tournures qu'on peut faire subir aux phrases; nous nous contentons d'avoir parlé des principaux. L'important est d'appeler l'attention sur une ressource aussi féconde.

¹ L'emploi de l'infinitif est encore d'un grand secours dans le cas suivant. Quand on ordonne ou que l'on conseille de ne pas faire une chose, la tournure la plus simple est *ne*, avec l'impératif, le présent ou le parfait du subjonctif (voy. p. 5). Mais que de mots les poètes nous fournissent pour introduire ici l'infinitif! Ainsi l'on trouve dans Horace: *Occidere noli* (ail-leurs *nolis, nolito*); *oderis curare; mitte sectari; omitte mirari; remittat querere; fuge suspicari; aufer me terrere*; dans Virgile: *Parcite procedere; absiste moreri; desine sperare; occurrere cauto*, etc.

CHAPITRE X.

DES PÉRIPHRASES.

Les *périphrases* ne sont que des synonymes plus étendus. Elles disent en plusieurs mots ce qui pourrait être dit en un seul.

La *périphrase* procède de plusieurs manières :

1° Elle conserve le substantif primitif, en y ajoutant un autre substantif qui le décrit. Ainsi on dira :

Clypei non enarrabile textum. V.

au lieu de *clypeum*.

Sub pedibusque deæ, clypeique sub orbe teguntur. V.
sub clypeo.

Loricæque moras et pectus perforat ingens. V.
loricam.

*Reddit specus atrî vulneris undam
Spumantem.* V.
vulnus.

*Onerantque canistris
Dona laborata cereris.* V.
cererem.

Ait sententia diæ Catonis. H.
au lieu de *Cato* ¹.

Dans l'exemple suivant, le substantif principal a été changé en adjectif :

Perrupit Acheronta Hercules labor. H.
au lieu de *Hercules*.

¹ On voit par quelques-uns de ces exemples que l'un des substantifs, et même tous les deux, peuvent prendre une épithète. Cette addition contribue beaucoup à la richesse du style poétique.

2° La *périphrase* supprime entièrement le nom des objets, et les désigne en rappelant leur famille, leur patrie, leur nature, etc. :

Hæc ait, et Matæ genitum demittit ab alto. V.
au lieu de *Mercurium*.

Unus Pellæo juveni non sufficit orbis. Juv.
au lieu de *Alexandro*.

Qualem ministrum fulminis alitem... H.
au lieu de *aquilam*.

*Jam maris immensi prolem et genus omne natantùm
Proluit (fluctus).* V.
au lieu de *pisces*.

3° Si l'on veut développer un verbe au moyen d'une *périphrase*, on peut employer le substantif qui correspond à ce verbe. Ainsi, au lieu de *quiescere*, on dira :

*Oculos ubi languida pressit
Nocte quies.* V.

Corpus mandare quieti. Lr.
Procubuit, seramque dedit per membra quietem. V.
Placidâ laxârant membra quiete. V.

4° Ou bien on remplace le verbe par une courte description. Au lieu de *navigare*, on dit :

Vela dare, facere, etc.
Fluctus, æquor, etc., scindere, tranare, metiri, etc. [®]

Au lieu de *arare* :

Terram exercere, domare, etc.
Glebas invertere, convellere, etc.
Telluri insindere sulcos.

Ces deux manières sont souvent réunies :

Agricola incurvo terram dimovit aratro. V.
 Quid labor aut benefacta juvant? quid vomere terras
 Invertisse graves? V.
 Ergo ægre rastris terram rimantur. V.
 Pauca tamen suberunt prisca vestigia fraudis,
 Quæ tentare Thetis ratibus (jubeant). V.
 Non aliter quàm qui adverso vix flumine lembum
 Remigiis subigit. V.

Celerique carinâ

Ægeas metiris aquas. O.

5^e Jusqu'ici nous n'avons indiqué que des *périphrases* de mots; il y a aussi des *périphrases* de pensées. Ainsi, pour rendre l'idée de *cras*, les poètes diront :

Crastina puniceos quum lux detexerit ortus. Cl.
 Quum primùm crastina celo
 Puniceis invecta rotis Aurora rubebit. V.

1^{re} *Remarque.* Ils évitent les superlatifs, et les expriment au moyen d'une circonlocution. Au lieu de, *Misenum præstantissimum ære ciere viros*, ils disent :

Misenum Æoliden, quo non præstantior alter
 Ære ciere viros, martemque accendere cantu. V.

Au lieu de *pulcherrimus* :

Quo pulchrior alter

Non fuit Æneadum. V.

Cette tournure est la plus fréquente. On trouve aussi celles qui suivent :

Turnus ego, haud ulli veterum virtute secundus. V.
 O felix una ante alias Priamæa virgo! V.
 Dat signum cælo, quo non præsentius illum
 Turbavit mentes Italas. V.
 Jamque aderat Phæbo ante alios dilectus Iapis. V.
 Scelere ante alios immanior omnes. V.

2^e *Remarque.* Ils remplacent ordinairement un nombre par une *périphrase* qui en énonce les deux moitiés ou les trois tiers, etc. :

Bis quinos silet ille dies. V.

Martia ter senos proles adoleverat annos. O.

Abdita sunt illis auri bis quinque talenta,

Bis sex assueti vincere semper equi. O.

Vix juga movissent quinque bis illud onus. O.

Ce dernier poète exprime ainsi la division du calendrier faite par Numa :

Is decies senos tercentum et quinque diebus
 Junxit, et e pleno tempora quinta die.

La poésie cherche surtout à éviter ce qui est prosaïque. De là ces formes nouvelles et gracieuses :

Alter ab undecimo tum vix me ceperat annus. V.

Jamque unus lustris geminis accesserat annus. Sil.

Hic propè ter senas vidit olympiadas. O.

Tertia mandatas acceperat area messes,

Inque cavos ierant tertia musta lacus. O.

pour dire *douze, onze, soixante-douze, trois ans*, etc.

Nous avons montré que dans certains cas un mot ne peut avoir de synonyme. Il en est de même ici : souvent un mot ne saurait être remplacé par une *périphrase*. Par exemple, nous voyons dans Virgile :

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni,
 Carthago.

Il faut absolument, cette fois, nommer *Carthage* par son nom. Plus tard le poète pourra l'appeler *urbs Tyria*, *Tyriæ arces*, etc. ; toutes ces *périphrases* alors seront claires et élégantes.

C'est au goût de prononcer à cet égard. Un instant de réflexion vaudra mieux que tous les préceptes.

CHAPITRE XI.

DES ÉPITHÈTES.

I. DES ÉPITHÈTES EN GÉNÉRAL.

Nous nous sommes contenté jusqu'ici de faire connaître les divers changements dont les mots sont susceptibles ; nous n'avons encore rien ajouté aux données d'une matière. La plus simple des additions est celle que l'on connaît sous le nom d'*épithète*, ou adjectif qui qualifie le substantif : l'emploi en est bien plus fréquent encore dans la poésie que dans l'éloquence. Nous allons présenter quelques observations sur le choix qu'il faut en faire, et sur la place qu'elles doivent occuper.

Les *épithètes* sont indispensables, ou de pur ornement. Quelquefois un substantif n'offre qu'une idée vague et incomplète, parce qu'il convient à plusieurs objets : il faut, pour l'éclaircir, l'accompagner d'une *épithète* qui lui serve pour ainsi dire de prénom, et empêche l'esprit de se méprendre. Par exemple, plusieurs villes dans l'antiquité ont porté le nom de Thèbes : il y en avait une située en Béotie, une autre en Cilicie, une troisième dans la Haute-Égypte. Le poète a soin de spécifier celle qu'il a en vue, par le moyen d'une *épithète* :

Dum tibi *Cadmea* dicuntur, Pontice, *Thebæ*. Prop.

OEdipodionia quid sunt, nisi fabula, *Thebæ*? O.

Quid *Pandionia* jam sunt, nisi nomina, *Thebæ*? O.

Il s'agit ici de Thèbes en Béotie, désignée par son fondateur et ses rois. Ovide appelle la Thèbes de Cili-

cie *Ectionia*, du nom de son roi *Ection*, père d'Andromaque. Ces *épithètes* sont si nécessaires à la clarté, que, si on les supprime, il faut y suppléer par quelques développements qui produisent le même effet :

Cecidere Thebæ : vidit Ection capi

Sua regna victus. SEN.

Juvénal désigne la Thèbes d'Égypte par ses cent portes :

Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Virgile a dit :

Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei.

On ne peut confondre cet Ajax (fils d'Oilée) avec Ajax, fils de Télamon.

Mais le plus souvent l'*épithète* n'est que pour l'ornement : elle contribue à l'effet de la pensée, de l'image, du sentiment ; elle rend l'expression plus énergique, ou plus noble, ou plus harmonieuse, ou plus pathétique, ou plus piquante, ou plus pittoresque. Si elle ne remplit pas l'une de ces conditions, elle doit être bannie comme un mot parasite. Qu'on se rappelle cet adage : *Obstat quidquid non adjuvat*¹. Autant des *épithètes* bien choisies et placées avec discrétion relèvent la poésie, autant des *épithètes* insignifiantes, semées avec profusion, l'énervent et la dégradent. Aristote dit qu'il faut s'en servir non comme d'une nourriture, mais comme d'un assaisonnement. Marmontel compare les *épithètes* froides et surabondantes à ces bracelets et à ces colliers qu'un mauvais peintre avait mis aux Grâces.

¹ Quintil. VIII, 6.

II. DES DIVERSES SORTES D'ÉPIHÈTES.

ÉPIHÈTES TIRÉES DE LA NATURE DES CHOSES. — Les plus anciens poètes étaient moins exigeants que nous sur le choix des *épihètes*. Ils peignaient les objets par leurs qualités les plus frappantes. On voit dans Homère de ces *épihètes* qui sont devenues presque inséparables du substantif, et qui, vu leur emploi perpétuel, cessent de provoquer l'attention. Il en a transmis quelques-unes à Virgile; mais elles sont beaucoup moins nombreuses dans ce dernier, et elles disparaissent presque totalement chez les poètes postérieurs. Nous serions encore plus sévères dans notre langue, et nous trouverions trop peu de sens aux *épihètes* suivantes :

Cumque gubernaculo *liquidus* projecit in undas. V.

Delphinum similes qui per maria *humida* nando

Carpathium Libycumque secant. V.

Cependant il ne faut pas s'interdire entièrement l'usage des *épihètes* tirées de la nature des choses ¹.

Remarque. Une *épihète* toute simple, et qui le plus souvent s'emploierait sans produire le moindre effet, peut être relevée par l'usage heureux que le poète sait en faire : elle cesse alors d'être commune, et semble

¹ N'oublions pas qu'il s'agit de poésie latine, et soyons un peu en garde contre le penchant qui nous ferait juger avec la rigueur moderne les *épihètes* qu'elle emploie. Permettons aux jeunes gens qui la cultivent d'imiter quelquefois leurs modèles, et ne leur reprochons pas d'employer des mots sans idée, s'ils mettent, comme Virgile l'a mis tant de fois : *Pueri innuptæque puellæ*. Ne proscrivons pas trop sévèrement une *épihète* pareille à celle-ci :

Quos neque Tydides, nec *Larissæus* Achilles,
Non anni domuere decem, non mille carinæ. V.

avoir été créée pour la circonstance. L'*épihète* de *cornipes* ajoutée à *equus* n'a certainement rien de bien remarquable : Virgile a su lui donner un grand sens, lorsqu'il parle de Salmonée imitant le bruit de la foudre :

Demens ! qui nimbos et non imitabile fulmen
Ære et *cornipedum* pulsu simulârat equorum !

L'*épihète* de *Neptunia* donnée à *Troja* n'est qu'une *épihète* historique ; mais quelle valeur elle acquiert dans ce vers du même poète, où la ruine de Troie contraste d'une manière si frappante avec sa céleste origine !

Omnis humo fumat *Neptunia Troja*.

ÉPIHÈTES DE CARACTÈRE. — Elles expriment la qualité dominante d'un homme ou d'une chose, considérés hors de leur espèce. Ces *épihètes* sont déjà meilleures que les précédentes, parce qu'elles sont plus individuelles ; elles n'appartiennent pas nécessairement à toute une classe, mais elles en caractérisent certains membres :

Sum *pius* Æneas, famâ super æthera notus. V.

Transadigit costas, et pectora *candida* rumpit. V.

Énée couronne sa tête de myrte ; il est fils de Vénus :

Sic fatus, velat *maternâ* tempora lauro. V.

ÉPIHÈTES DE CIRCONSTANCE. — Les *épihètes* que l'on doit surtout rechercher sont les *épihètes* de circonstance. Elles ne sont pas l'attribut inhérent d'une classe ni même d'un individu ; elles ne conviennent à un individu que dans un cas donné : il s'en-

suit qu'elles peuvent être variées à l'infini. C'est ici que le Dictionnaire poétique n'est plus d'aucun secours : ces *épithètes* ne sauraient être fournies par les yeux ; c'est à la réflexion seule qu'on les devra ¹.

Priam arme son bras débile d'un glaive qui n'est plus fait pour son âge :

Arma diu senior desueta tremantibus ævo
Circumdat nequidquam humeris, et inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes. V.

Juvénal dit qu'un avare avait coutume

Filaque sectivi numerata includere porri.

1^{re} Remarque. Au lieu de mettre une *épithète*, prise dans la nature ou dans la circonstance, à un nom général, comme *mare*, on peut mettre un adjectif qui le particularise. Ce n'est plus une mer quelconque, c'est la mer *Ionienne*, *Caspienne*, etc., quoique le fait soit vrai pour toutes les mers. Cette manière de s'exprimer est fréquente dans les poètes, et surtout dans Horace :

Quicumque Bithynâ lacessit
Carpathium pelagus carinâ. H.

Ne Cypriæ Tyriæque merces
Addant avaro divitias mari. H.

Delphinum similes, qui per maria humida nando
Carpathium Libycumque secant. V.

En parlant des changements du substantif, nous avons dit qu'on prenait quelquefois le genre pour

¹ L'intelligence, à peu près oisive lorsqu'il ne s'agit que de feuilleter un dictionnaire pour trouver un adjectif qui ait telle quantité, s'exerce et se développe lorsqu'elle exige telle idée de l'adjectif qui doit satisfaire au besoin de la versification. Aussi les *épithètes de circonstance* bien choisies dénotent la sagacité de l'esprit, et lui font honneur.

l'espèce ¹ : l'*épithète* dont nous parlons ici remplit une fonction analogue. Dans l'exemple suivant, ces deux remarques trouvent à la fois leur application. Voici d'abord l'idée simple et dépouillée d'ornements : *Non semper e cælo cadunt imbres, nec in mari sæviunt procellæ, nec in montibus glacies riget, nec arbores ventorum turbinibus agitantur :*

Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros; nec mare Caspium
Vexant inæquales procellæ
Usque, nec Armeniis in oris,
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes, aut Aquilonibus
Querceta Gargani laborant,
Aut foliis viduantur ornî ². H.

2^e Remarque. L'*épithète* de circonstance et l'*épithète* de caractère expriment souvent une idée tout opposée. Ainsi, dans cette phrase :

Ubi libera colla

Servitio assuérint. V.

on conçoit que le poète aurait pu, au lieu de *libera*, mettre une *épithète* dans le sens de *soumis*, *dociles*.

Ordinairement l'*épithète* de caractère fait antithèse avec l'ensemble de la pensée :

¹ Ci-dessus, p. 11.

² Il faut cependant avoir soin de choisir des lieux renommés par la qualité qu'on leur attribue :

Vel quum Gortynia tendis

Spicula. Cl.
Calthæque Pæstanas vincat odore rosas. O.
Nunquam dimoveas ut trabe Cypriâ
Myrtoum pavidus nauta secet mare. H.

Les flèches de la Crète, les roses de Pæstum, les forêts de l'île de Cypré, les tempêtes de la mer Egée, étaient célèbres chez les anciens.

Quum caput obscurâ *nitidum* ferrugine textit. V.

Quæ causa indigna *serenos*

Fœdavit vultus? V.

Cur dexteris

Aptantur enses *conditi*? H.

L'*épithète* de circonstance confirme l'idée du verbe :

Turnus ut *infractos* adverso marte Latinos

Defecisse videt. V.

Mutatamque insita poma

Ferre pirum. V.

III. DE L'EMPLOI DE PLUSIEURS ÉPITHÈTES.

1° On donne quelquefois deux *épithètes* à un substantif, ou à un pronom sous-entendu, ou bien on redouble l'attribut. Dans ces trois cas, il faut que les adjectifs soient unis par une conjonction. Ex. :

Quem dixere chaos : rudis *indigestaque* moles. O.

Pressitque jacentem

Dulcis et *alta* quies. V.

Telephus et Peleus, quum pauper et *exsul* uterque. H.

Remarque. On doit observer toutefois que le redoublement des *épithètes* et des attributs, si fréquent en prose, et surtout dans Cicéron ¹, est assez rare en

¹ Voici quelques exemples pris dans la Milonienne : *Purâ mente atque integrâ Milonem.* — *Abjeoti homines et perditî.* On peut même dire que le redoublement d'un substantif, d'un verbe, etc., est plus dans le génie de la prose que dans celui de la poésie. On lit dans le même discours de Cicéron : *Hunc diem Campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus et facinus præ se ferens et confitens.* Cet exemple doit faire sentir la différence de l'un et de l'autre langage. Dans le vers suivant, Lucile accumule les adverbes d'une manière bien prosaïque :

Læliu' præclarè et rectè sophus, illaque verè.

poésie. Il y a quelque chose de prosaïque dans les exemples suivants :

Rugosi *passique* senes eadem omnia quærent. LUCR.

Exitus ut classi faustus *felixque* daretur. LA.

Quod si cum sociis stultus *cupidusque* hibisset. H.

Hoc genus omne

Mæstum ac *sollicitum* est cantoris morte Tigelli. H.

Au lieu de redoubler ainsi l'adjectif, il est mieux d'ajouter une *épithète* soit au sujet, soit à un autre substantif de la phrase. Supposons que l'on ait cette ligne de prose : *Talia magniloquo tumidoque ore memoraverat.* Elle deviendra poétique si l'on met :

Talia magniloquo *tumidus* memoraverat ore ¹. O.

2° Il ne faut pas donner à un substantif deux *épithètes* qui ne soient pas liées par une conjonction ². Ainsi l'on n'imitera pas cet exemple de Virgile :

Fulgebatque altâ *decurrrens aureus* arcu.

3° Cependant lorsqu'on fait une description ou un portrait, on peut accumuler sans conjonctions les *épithètes* ou les attributs :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum. V.

¹ De même : *Et viri sævam immitemque mentem sectere,* deviendra : *Mentemque sævam sectere immitis viri.* SEN.

² Cette règle a été établie par les grammairiens anciens, et Servius a recueilli, pour les blâmer, les passages où Virgile l'a violée. En voici quelques-uns : *Lucent genialibus altis Aurea fulcra toris.* — *Nec littora longæ Fida reor fraternæ Erycis.* — *Altera candenti perfecta nitens elephanto.*

Les vieux poètes latins réunissaient souvent deux *épithètes* sans copule :

Adstâ, atque Athenas antiquum, *opulentum oppidum*

Contempla. ENN.

Varronum et Rupicum squarrosa, *incondita* rostra. LUCR.

Dulcem aquam bibit, *salubrem.* VARR.

Ad summam, sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum. H.

4° Quand une *épithète* est nécessaire pour compléter le sens du substantif, elle passe comme inaperçue, et une *épithète* d'ornement peut s'y ajouter ¹ :

*Postera vix summos spargebat lumine montes
Orta dies. V.*

*Quum primùm erastina celo
Puniceis invecia rotis Aurora rubebit. V.
Cornea bina ferunt præfixo hastilia ferro. V.
Corpusque exsanguè sepulcro*

Reddidit Hectoreum. V.

*Mensæ sed erat pes tertius impar. O.
O felix una ante alias Priamæia virgo! V.*

Regia conjux

Parta tibi. V.

5° Si les deux *épithètes* ont un sens bien distinct, et qu'on ait soin de les séparer, on peut encore en faire usage :

*Amissos queritur fetus, quos durus arator
Observans nido implumes detrahit. V.*

Victorque Sinon incendia miscet

Insultans. V.

Scandit fatalis machina muros,

Feta armis. V.

Namque volans rubrà fulvus Jovis ales in æthrâ,

Littoreas agitabat aves turbamque sonantem

Agminis aligeri, subito quum lapsus ad undas,

Cycnum excellentem pedibus rapit improbus uncis. V.

¹ Duplex epitheton faciliè admittitur quum alterum est nomen proprium; ut noster *carm. 1, 1: Et domus exilis Plutonia; et Virg. Æ. X, 108: Horrida per latos actus Vulcania campos. (Benf. ad Hor. Serm. 1, 9, 30.)*

IV. DE LA PLACE DES ÉPITHÈTES.

L'*épithète* doit se placer avant le substantif, et, autant que possible, en être séparée :

*Tityre, tu patula recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ;
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva. V.*

1^{re} Remarque. C'est surtout lorsque l'*épithète* aurait la même consonnance, qu'il faut l'éloigner du substantif. Ainsi l'oreille n'aime pas :

*Quis tamen exiguos elegos emisit auctor. H.
Rancidum aprum antiqui laudabant. H.*

2^e Remarque. Mais l'adjectif et le substantif peuvent se suivre immédiatement quand l'un et l'autre sont terminés en *a* :

*Transadigit costas, et pectora candida rumpit. V.
Subit aspera silva. V.*

3^e Remarque. Il est permis de rapprocher l'*épithète* du substantif si leurs désinences diffèrent :

Immortale jecur tondens. V.

Pallentes violas¹ et summa papavera carpens. V.

Hoc juvenem egregium præstanti munere donat. V.

4^e Remarque. Quelquefois le goût lui-même exige [®]

¹ Ceci ne contredit pas la règle précédemment établie. Si dans ce vers il n'y avait pas un second régime, et *summa papavera*, on mettrait *Pallentes carpens violas*, plutôt que *Pallentes violas carpens*. Nous voyons dans le même poète :

*Non corpore notæ
Sufficiunt vires, nec vox aut verba sequuntur.*
et non pas : *notæ Vires sufficiunt.*

*Maria antè exurere Turno
Quàm sacras dabitur pinus. V.*

que la règle générale soit abandonnée. Quand une *épi-
thète* est frappante, soit par le sentiment qu'elle
exprime, soit par le tableau qu'elle présente, elle pro-
duira plus d'effet, si elle est rejetée après le substantif.
On connaît cet exemple, souvent cité :

Navem in conspectu nullam. V.

Jetés par la tempête sur les côtes d'Afrique, les
Troyens cherchent à découvrir sur les flots quelques
traces de leurs compagnons. Ils n'aperçoivent *rien*.
Qu'y a-t-il de terrible dans ce spectacle? c'est cette
immensité déserte, ce néant qui semble planer sur le
sein des mers : c'est aussi le mot exprimant cette idée
qui doit faire impression. Que l'on mette :

Nullam in conspectu navem;

après les trois premiers mots, l'esprit a déjà saisi
toute la pensée, et le substantif *navem* devient en
quelque sorte superflu.

Énée fait tous ses efforts pour ajouter à l'éclat de la
pompe funèbre qui doit ramener à Évandre le corps
de son fils Pallas. Le poète ajoute :

Solatia luctus

Exigua ingentis. V.;

et ces deux *épi-
thètes*, rejetées à la fin, éveillent en
nous le sentiment profond de la douleur paternelle.

Depuis sept ans les Troyens errent sur toutes les
mers, et ils n'entrevoient pas encore cette Italie qui
leur est promise :

Dum per mare magnum

Italiam sequimur fugientem, et volvitur undis. V.

La place de ces *épi-
thètes* ne rend-elle pas plus éner-
gique l'expression du désespoir?

Succurritis urbi

Incensa. V.

dit Énée à ses compagnons, qui prétendent sauver
Troie; et cet adjectif, d'une effrayante énergie, a dû
porter le découragement dans leur âme.

On frémit comme si l'on voyait la main gigantesque
de Polyphème, en lisant ce vers de Virgile :

*Vidi egomet, duo de numero quum corpora nostro,
Prensa manu magnâ, medio resupinus in antro,
Frangeret ad saxum.*

CHAPITRE XII.

DES SOURCES DE DÉVELOPPEMENTS.

La *périphrase* et l'*épithète* offrent déjà le moyen d'enrichir une matière. Nous parcourons successivement toutes les autres sources de développements, et nous arriverons par degrés jusqu'aux plus fécondes.

1° RÉPÉTITION. — Elle consiste à reproduire un mot sur lequel on veut attirer l'attention :

Sequitur pulcherrimus Astur,

Astur equo fidens. V.

Vincis me miserum, *vincis*, natura, parentem. Sr.

Dat populus, *dat* gratus eques, *dat* tura senatus. M.

Terra negat sedem, *sedem* negat ossibus unda. O.

2° EXPRESSION REDOUBLÉE. — Non contente de se servir d'un mot pour exprimer une idée, la poésie en emploie souvent deux qui ont le même sens :

Ex quo reliquias diviniq[ue] ossa parentis

Condidimus terrâ. V.

Nunc ultro ad cineres ipsius et ossa parentis...

Adsumus. V.

Sed non idcirco *flammæ* atque *incendia* vires

Indomitas posuere. V.

Quum vitam in silvis, inter deserta ferarum

Lustra domosque traho. V.

Littora tum patriæ lacrimans portusque relinquo. V.

Si les deux substantifs ont chacun une épithète, le *redoublement* devient encore plus poétique :

Vivo tentat prævertere amore

Jam pridem *resides* animos *desuetaque* corda. V.

Errantesque deos *agitataque* numina Trojæ. V.

DES SOURCES DE DÉVELOPPEMENTS.

55

Threiciâ fretus citharâ fidibusque canoris. V.

Ut notæ fulsere aquilæ Romanæque signa. L.

Au lieu de mettre deux substantifs synonymes, souvent les poètes emploient d'abord une expression générale, puis une autre dont le sens est plus restreint, et qui précise et éclaircit la première :

Arentem in silvam, et *virgulta sonantia lauro. V.*

Sanguine placâstis ventos et *virgine casâ,*

Quum primùm Iliacas, Danaï, venistis ad oras;

Sanguine quærendi reditus, *animâque* litandum

Argolicâ. V.

Illa fugâ silvas *saltusque* peragrat

Dictæos. V.

3° APPPOSITION. — L'*apposition* est un substantif qui sert d'attribut à un autre substantif :

Effodiuntur opes, *irritamenta malorum. O.*

Nec tamen interea *raucæ, tua cura,* palumbes,

Nec gemere aeriâ cessabit turtur ab ulmo. V.

Et geminas, *causam lacrimis,* sacraverat aras. V.

Atque hic ingentem comitum affluxisse novorum

invenio admirans numerum, *matresque virosque,*

Collectam exsilio pubem, miserabile vulgus. V.

On peut joindre l'*apposition* au substantif principal par une conjonction. On dirait, par exemple : *Effodiuntur opes et irritamenta malorum.* De même :

Protinus Andromeden et tanti præmia facti

Indotata rapit. O.

Hic malè defensus *flammis et dote* paternâ

Cacus. O.

Ite, rates curvas et leti textile causas. Pnor.

Quelquefois l'*apposition* sert d'attribut, non plus à un substantif, mais à toute une phrase :

Primus turmas invasit agrestes

Aeneas, omen pugnae. V.

Vicina coegi

Ut quamvis avido parentur arva colono,

Gratum opus agricolis. V. (?)

4° INCISE. — L'incise n'est pas indispensable dans la phrase; mais elle la rend plus pleine, en y introduisant une nouvelle idée :

Natum perquirere Cadmo
Imperat, et poenam, si non invenerit, addit
Exsiliam, facti pius et sceleratus eodem. O.
Fatale aggressi sacro avellere templo
Palladium, caesis summæ custodibus arcis. V.
Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica petunt, multis tamen ante futuri
Exitio. V.

L'incise est quelquefois une exclamation de douleur, d'indignation, de surprise, etc. :

Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. V.
Egyptum, viresque Orientis, et ultima secum
Bactra vehit, sequiturque (nefas!) Ægyptia conjux. V.
Ecce autem gemini a Tenedo, tranquilla per alta,
(Horresco referens) immensis orbibus angues
Incumbunt pelago. V.
Hujus apes summum densæ, mirabile dictu!
Obsedere apicem. V.

D'autres fois, c'est une parenthèse sans mouvement :

*Aeneas (neque enim patrius consistere mentem
Passus amor) rapidum ad naves præmittit Achatem. V.
Impastus ceu plena leo per ovilia turbans
(Suadet enim vesana fames) manditque trahitque
Molle pecus. V.*

5° ABLATIFS POÉTIQUES. — La poésie ne se contente pas de dire sèchement qu'une chose a lieu : elle exprime les circonstances d'une action, la manière dont elle s'est faite, les sentiments qui l'ont inspirée, l'instrument dont l'agent s'est servi, etc. Elle emploie des *ablatifs* pour rendre ces idées accessoires¹. Ex. :

Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Ereza inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris. V.

Ablatifs exprimant la matière dont une chose est faite, l'instrument avec lequel elle se fait :

Comprehensaque tenet, pedibusque eviscerat uncis. V.
Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat. V.

Tum dente tenaci
Ancora fundabat naves. V.

Robore sectæ
Ingentem struxere pyram. V.
Nunc perat, Teucrisque pio det sanguine penas. V.
Quum duo conversis inimica in prælia tauri
Frontibus incurunt. V.

Versantque tenaci forcipe ferrum. V.

Labat ariete crebro
Janua. V.

La manière :

Positis inglorius armis
Exigat hic ævum. V.

¹ La recherche de ces *ablatifs* est très-propre à exercer l'imagination des jeunes gens : elle les force à se représenter une action ou à en pénétrer les motifs, pour trouver, à l'aide de cette réflexion féconde, un sentiment vrai ou une image pittoresque.

Sic fatus, *validis ingentem viribus hastam*
Contorsit. V.

Ergo omnes circum *magno clamore fremebant*. V.
Demisit lacrimas, *dulcique affatus amore est*. V.
Tandem progreditur, *magnâ stipante catervâ*. V.
Spernit humum *fugiente pennâ*. H.

Les sentiments d'un personnage :

Prosequitur pavitans, *et feto pectore fatur*. V.
Maximus Ilioneus *placido sic pectore cœpit*. V.
Et super hæc *inimico pectore fatur*. V.
Ille hæc, *depositâ tandem formidine*, fatur. V.
Perculsâ mente dederunt
Dardanidæ lacrimas. V.

Le temps :

Postera quum *primâ lustrabat lampade terras*
Orta dies. V.
Conticuit tandem, *factoque hic sine quievit*. V.
Abnegat *eversâ vitam producere Trojâ*. V.
Donec talis erit, *mutato corpore*, qualem
Videris, etc. V.
Otia *sopitis ageret quum cantibus Orpheus*. Ci.

Le lieu :

Quid struis? aut quâ spe *Libycis teris otia terris?* V.
Præcipitemque Daren *ardens agit æquore toto*. V.
Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam. V.
Ad terram fugit, *et portu se condidit alto*. V.
Lætique cavo se robore promunt. V.
Atque illi Misenum *in littore sicco*,
Ut venere, *vident indignâ morte preceptum*. V.

La cause :

Tendebantque manus *ripæ ulterioris amore*. V.
Ereptæ virginis irâ
Undique collecti *invadunt*. V.

Pars ingentem *formidine turpi*
Scandunt rursus equum. V.
Instar montis equum, *divinâ Palladis arte*
Ædificant. V.

6^e PENSÉE DÉVELOPPÉE. — On développe une pensée, soit en ornant toutes les parties d'un membre de phrase unique, soit en la reproduisant successivement sous plusieurs formes. La première sorte de développement n'est qu'une longue *périphrase*.

Jamque rubescebat stellis Aurora fugatis. V.
pour *mané*.

Atque indignatum magnis stridoribus æquor. V.
pour *mare agitatum*.

La poésie aime à exprimer la même idée dans plusieurs membres de phrase :

Sæpe fugam Danai Trojâ cupiere relictâ
Moliri, *et longo fessi discedere bello*. V.
Ut primùm cessit furor, *et rabida ora quiêrunt*. V.
Postera jamque dies primo surgebat Eo,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram. V.
Discessu mugire boves, *atque omne querelis*.
Impleri nemus, et colles clamore relinquit. V.

Il faut, autant que possible, que la seconde expression enchérisse sur la première. Les poètes débutent souvent par une expression vague, qu'ils éclaircissent par une autre plus précise :

Hæc adeo ex illo mihi jam speranda fuerunt
Tempore quum ferro cœlestia corpora demens
Appetii, *et Veneris violavi vulnere dextram*. V.
Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ,
Et molem mirantur equi. V.

Nec me adeò fallit, veritam te mœnia nostra,
Suspectas habuisse domos *Carthaginis* altæ. V.

On peut développer une idée en montrant dans un second membre de phrase le résultat du premier :

Si duo præterea tales Idæa tulisset
Terra viros, ultro Inachias venisset ad urbes
Dardanius, et versis iugeret *Græcia* fatis. V.

Ipsæ omnem longo decedere circo
Infusum populum, et campos jubet esse patentes. V.
Ut primum discussæ umbra, et lux reddita menti. V.

Quelquefois c'est une idée contraire que l'on ajoute :

Collectasque fugat nubes, solemque reducit¹. V.
Præterea regina, tui fidissima, dextrâ
Occidit ipsa suâ, lucemque exterrita fugit. V.
Gaudia non remeant, sed fugitiva volant. M.

7^e AMPLIFICATION. — Nous arrivons à des développements plus étendus : il ne s'agit plus seulement ici de reproduire deux fois une même idée : l'*amplification* y insiste avec complaisance.

Virgile représente Alecton donnant le signal des combats :

At sava e speculis tempus dea nacta nocendi,
Ardua tecta petit stabuli, et de cœmine summo
Pastorale canit signum, cornuque recurvo
Tartaream intendit vocem : quâ protinus omne
Contremuit nemus, et silvæ intonuerunt profunda ;
Audit et Trivia longè lacus ; audit amnis
Sulfuræa Nar albus aquâ, fontesque Velini,
Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.

¹ Lucrèce avait dit :

Occidit extemplo lumen, tenebræque sequuntur.

Tityus déchiré par un vautour :

Nec non et Tityon, Terræ omniparentis alumnus,
Cernere erat : per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur ; rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tendens, secundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore, nec fibris requies datur ulla renatis.

8^o ÉNUMÉRATION DES PARTIES. — Elle consiste à passer en revue les différentes parties d'un tout ou les espèces comprises dans le genre.

Virgile, montrant Énée en présence de la nouvelle Troie élevée sur le rivage de l'Épire, en offre un exemple :

Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum
Agnosco, Scææque amplector limina portæ.

Le même poète passe en revue les différentes occupations des hommes :

Sollicitant alii remis freta cœca, ruuntque
In ferrum ; penetrant aulas et limina regum.
Hic petit excidiis¹ urbem miserosque penates,
Ut gemmâ bibat, et Sarrano indormiat ostro.
Condit opes alius, defossoque incubat auro.
Hic stupet attonitus rostris ; hunc plausus hiantem
Per cuneos, geminatus enim, plebisque patrumque
Corripuit ; gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exsilioque domos et dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Agricola incurvo terram dimovit aratro.

¹ On écrit ordinairement *excidium*, en le dérivant de *excido*. Mais dans ce cas, la deuxième syllabe serait longue. *Excidium*, venant de *excindo*, est préférable.

9^e ACCUMULATION. — L'*accumulation* se rapproche beaucoup de l'espèce de développement qui précède. Au lieu d'analyser les parties d'un tout, on rassemble ici beaucoup de traits éparés qui ont du rapport avec l'idée principale.

Ovide veut développer cette idée : *On redoute un danger auquel on a échappé une fois*; il se sert de l'*accumulation* :

Da veniam, quæso, nimioque ignosce timori :
Tranquillas etiam naufragus horret aquas.
Qui simul est læsus fallaci piscis ab hamo,
Omnibus unca cibus æra subesse putat.
Sæpe canem visum longè fugit agna, lupumque
Credidit, et ipsa suam nescia vitat opem.
Membra reformidant mollem quoque saucia tactum,
Vanaque sollicitis incutit umbra metum.

Et dans un autre endroit :

Terretur minimo pennæ stridore columba,
Unguibus, accipiter, saucia facta tuis.
Non procul a stabulis audet secedere, si qua
Excussa est avidi dentibus agna lupi.

Vilaret cælum Phaethon, si viveret, et quos
Optârat stultè, tangere nollet equos.

Il est difficile à un poète qui a de l'imagination de se tenir ici dans de justes limites. Il faut prendre pour exemple la judicieuse sobriété de Virgile.

CHAPITRE XIII.

LICENCES POÉTIQUES.

Quelques privilèges accordés à la poésie rendent un peu moins gênantes les entraves de la versification. Nous distinguerons deux espèces de *licences* : celles qui ont rapport à la syntaxe, ou *licences grammaticales*, et celles qui sont relatives à la quantité, ou *licences métriques*.

LICENCES GRAMMATICALES.

CONSTRUCTION. — 1^o Rien n'est plus fréquent en poésie que de modifier dans certains cas la construction exigée par la prose. Ainsi les conjonctions *et*, *ac*, *atque*, *aut*, *vel*, *sed*, *nec*, etc., pourront n'être que les seconds mots de la phrase :

Ferret iter, celeres *nec* tingeret æquore plantas. V.
Mensa *sed* erat pes tertius impar. O.
Piscium *et* summâ genus hæsit ulmo. H.
Operum *hæud* ignara Minervæ. V.
Sæpe oleo tardi costas agitator aselli,
Vilibus *aut* onerat pomis. V.

Les conjonctions *que* et *ve* peuvent avoir deux mots avant elles, si le premier est une préposition :

Sub pedibusque deæ, clypeique sub orbe teguntur. V.
Perque tuos oculos, per Geniumque rogo. O.

Si le second mot de la phrase est un monosyllabe, *que* peut encore se mettre le troisième mot¹ :

¹ On trouve quelquefois, surtout dans les poètes élégiaques, ces conjonctions rejetées trop loin :

Prima Ceres docuit turgescere semen in agris,

9° ACCUMULATION. — L'accumulation se rapproche beaucoup de l'espèce de développement qui précède. Au lieu d'analyser les parties d'un tout, on rassemble ici beaucoup de traits éparés qui ont du rapport avec l'idée principale.

Ovide veut développer cette idée : *On redoute un danger auquel on a échappé une fois*; il se sert de l'accumulation :

Da veniam, quæso, nimioque ignosce timori :
 Tranquillas etiam naufragus horret aquas.
 Qui simul est læsus fallaci piscis ab hamo,
 Omnibus unca cibus æra subesse putat.
 Sæpe canem visum longè fugit agna, lupumque
 Credit, et ipsa suam nescia vitat opem.
 Membra reformidant mollem quoque saucia tactum,
 Vanaque sollicitis incutit umbra metum.

Et dans un autre endroit :

Terretur minimo pennæ stridore columba,
 Unguibus, accipiter, saucia facta tuis.
 Non procul a stabulis audet secedere, si qua
 Excussa est avidi dentibus agna lupi.

Vilaret cælum Phaethon, si viveret, et quos
 Optârat stultè, tangere nollet equos.

Il est difficile à un poète qui a de l'imagination de se tenir ici dans de justes limites. Il faut prendre pour exemple la judicieuse sobriété de Virgile.

CHAPITRE XIII.

LICENCES POÉTIQUES.

Quelques privilèges accordés à la poésie rendent un peu moins gênantes les entraves de la versification. Nous distinguerons deux espèces de licences : celles qui ont rapport à la syntaxe, ou licences grammaticales, et celles qui sont relatives à la quantité, ou licences métriques.

LICENCES GRAMMATICALES.

CONSTRUCTION. — 1° Rien n'est plus fréquent en poésie que de modifier dans certains cas la construction exigée par la prose. Ainsi les conjonctions *et*, *ac*, *atque*, *aut*, *vel*, *sed*, *nec*, etc., pourront n'être que les seconds mots de la phrase :

Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas. V.
 Mensa sed erat pes tertius impar. O.
 Piscium et summâ genus hæsit ulmo. H.
 Operum hæud ignara Minervæ. V.
 Sæpe oleo tardi costas agitator aselli,
 Vilibus aut onerat pomis. V.

Les conjonctions *que* et *ve* peuvent avoir deux mots avant elles, si le premier est une préposition :

Sub pedibusque deæ, clypeique sub orbe teguntur. V.
 Perque tuos oculos, per Geniumque rogo. O.

Si le second mot de la phrase est un monosyllabe, *que* peut encore se mettre le troisième mot¹ :

¹ On trouve quelquefois, surtout dans les poètes élégiaques, ces conjonctions rejetées trop loin :

Prima Ceres docuit turgescere semen in agris,

Flammæque furentes

Culmina *perque* hominum volvuntur, *perque* deorum. V.
Postera *jamque* dies primo surgebat Eoo. V.

2° Les prépositions se mettent bien entre leur régime et son épithète, ou entre l'épithète et le régime:

Ipsa pyram *super* ingentem stans saucia Dido. V.

Littus *ad* Ausonium tot *per* vada cœrula vexit. V.

Vadimus *haud* dubiam *in* mortem. V.

Ossaque nomen

Hesperia *in* magna¹, si qua est ea gloria, signat. V.

Les prépositions *per*, *inter*, *sinè*, *contra*, peuvent se mettre après leur régime² :

Transtra *per* et remos. V.

Spemque *metamque* *inter* dubii. V.

Quis *sinè* nec potuere seri, nec surgere messes. V.

Carthago, Italiam *contra* Tiberinaque longè

Ostia. V.

3° Les conjonctions *quum*, *dum*, *donec*, *quòd*, *ut*, *ubi*, *ne*, et quelques autres; les adverbes de lieu; quelques interjections; les adjectifs conjonctifs *qui*,

Falce coloratas *subsecnitque* comas. O.

Nondum cœruteas pinus contempserat undas,

Effusum ventis præbueratque sinum. Tin.

Audire magnos et video duces. H.

Deteret invalidos et via longa pedes. Tin.

Fiant absentes et tibi, Gallia, comae. M.

De pareilles constructions se trouvent bien rarement dans Virgile. Il a dit cependant :

Fas odisse viros, atque omnia ferre sub auras.

Si qua tegunt, teneor patriæ nec legibus ullis.

1 L'anastrophe de *in* est plus rare quand le régime n'a pas d'épithète:

Dardana qui Paradis dextri tela manusque

Corpus *in* Æscidæ. V.

2 Voyez la note à la fin du volume.

quis, *quantus*, *qualis*, etc., se placent dans les vers avec plus de liberté que dans la prose :

Priami *dum* fata manebant. V.

Fecissentque *utinam!* V.

Electram maximus Atlas

Edidit, ætherios dorso *qui* sustinet axes. V.

Punica se *quantis* attollet gloria rebus! V.

Impastus stabula alta leo *ceu* sæpe peragrans. V.

Itur ad Herculei gelidas *quâ* Tiburis arces. M.

Nulla dies adeò est Australibus humida nimbis,

Non intermissis *ut* fluat imber aquis. O.

Æolium dones *si* mihi, Phryxe, decus. M.

Tam vicina tibi *cur* tenet antra deus? M.

Pieriâ caneret *quum* fera bella tubâ. M.

Effectus impediret *ne* segnîs mora. Pa.

Memora, quod unum scire cœlicolæ volunt,

Contaminârît rege *quis* cæso manus. Sen.

TMÈSE. — Certains mots composés peuvent se décomposer en poésie, et être séparés par un ou plusieurs autres mots. On fait alors une *tmèse* (τμήσις, de τέμνω, je coupe).

Quò me *cumque* rapit tempestas, deferor hospes. H.

Quàmque *libet* longis cursibus aptus equus. O.

Jamque adeò *supèr* unus eram. V.

Hæc Trojana *tenus* fuerit fortuna secuta. Y.

Et multo nebula *circum* dea fudit amictu. V.

Talis hyperboreo *septem* subjecta trioni¹. V.

Les poètes séparent plus volontiers l'adverbe de la conjonction dans *antequam*, *priusquam* :

Antè, pudor, *quàm* te violo. V.

At *prius* ignotum ferro *quàm* scindimus æquor. V.

1 On trouve dans Martial : Argique *letum* (Argiletum).

Cette licence a besoin d'être légitimée par l'exemple d'un bon auteur. Beaucoup de *tmèses*, employées par Lucrèce ¹, étaient déjà tombées en désuétude dans le siècle d'Auguste :

Exanimatque indignos inque merentes,
au lieu de *immerentes*.

Languidior porrò disjectis disque sipatis,
au lieu de *dissipatis*.

ELLIPSE. — 1° La poésie retranche souvent certaines prépositions que la prose exigerait :

Nulli certa domus, lucis habitamus opacis. V.
sous-entendu *in*.

Devenere locos latos et amœna vireta. V.
sous-entendu *in*.

Iri, decus cœli, quis te mihi nubibus actam
Detulit in terras? V.
sous-entendu *de*.

Gemito quum talia reddit. V.
sous-entendu *cum*.

Quas vento accesserit oras. V.
sous-entendu *ad*.

2° En prose on peut sous-entendre *ut* après quelques verbes, tels que *oportet*, *necesse est*, *volo*, *rogo*, etc. Chez les poètes cette *ellipse* a lieu avec un plus grand nombre de verbes :

Hortantur socii, Cretam proavosque petamus. V.
Experiar; tu deinde jubeto certet Amyntas. V.

¹ Voyez la note à la fin du volume.

3° L'*ellipse* du verbe *esse* est si fréquente à la troisième personne du singulier et du pluriel, qu'il est inutile d'en donner des exemples. Avec la première et la seconde personne, elle est particulière à la poésie :

Protinus ad Priami sedes clamore vocati. V.
sous-entendez *sumus*.

Nunc illas promite vires,
Nunc animos, quibus in Gætulis Syrtibus usi. V.
sous-entendez *estis*.

Hinc fore ductores, revocato a sanguine Teucri,
Pollicitus. V.
sous-entendez *eras*.

4° Les poètes omettent assez souvent le pronom personnel, sujet d'un infinitif :

Testor in occasu vestro nec tela nec ulla
Vitavisse vices Danaùm. V.
c'est-à-dire *me vitavisse*.

Infelix Dido, verus mihi nuntius ergo
Venerat exstinctam. V.
c'est-à-dire *te exstinctam*.

Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis. V.
c'est-à-dire *te hausurum*.

Quiane auxilio juvat antè levatos? V.
c'est-à-dire *eos levatos*.

5° Les prosateurs disent plus volontiers : *Rerum natura, orbis terrarum, acies oculorum*. Les poètes suppriment d'ordinaire ces génitifs.

6° Le verbe *dicere* peut se sous-entendre, surtout quand la situation est animée :

Colloquiumque petit : nam se monstrare relictum

Velle latens illi, quod nato redderet, aurum. O.

sous-entendu *dicebat*.

Hoc tantum Ascanius : Teueri clamore sequuntur. V.

Hæc secum : Mene incepto desistere victam ! V.

sous-entendu *dixit*.

7° On dit : *Ad Vestæ, ad Castoris* (Hor.), en sous-entendant *templum*. La prose admet aussi cette *ellipse*.

8° Il y a d'autres *ellipses* plus hardies¹, dont quelques-unes seulement pourraient être imitées :

Di meliora piis, erroremque hostibus illum ! V.
suppléez *dent, tribuant*.

Di melius : similis non fuit ille tuf. O.
sous-entendu *dederunt*.

PLÉONASME. — La poésie a la faculté d'employer certaines prépositions dans beaucoup de cas où la prose les supprime :

Interiisse, neque a morbo, neque fortè veneno. L^a.

Qui semel est læsus fallaci piscis ab hamo. O.

Sæpe, sequens agnam, lupus est a voce retentus. O.

At bona posteritas puppim formavit in are. O.

Oculos (dolor) invadit in ipsos. L^a.

Neu simili penetrare putes primordia formæ

In nares hominum². L^a.

¹ Voyez la note à la fin du volume.

² Virgile : *Penetrant aulas, Illyricos penetrare sinus,*

Jam senior, madidâque fluens in veste Menotes. V.

Crudeles gaudent in tristi funere fratris. L^a.

Insistit, priscoque deos e more precatus. O.

Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum. V.

Quare agite, et primo læti cum lumine solis

Vestigemus. V.

On trouve dans les poètes beaucoup d'autres *pléonasmes*. Nous nous bornons à indiquer ici le plus fréquent et le plus utile¹.

SYNCOPE. — 1° Les noms de la deuxième déclinaison, terminés en *ius* ou *ium*, peuvent faire au génitif singulier *i*, au lieu de *ii* :

Studiis florentem ignobilis otii². V.

Pauperis et tuguri congestum cespitem culmen. V.

Virtus Scipiadae, et mitis sapientia Læli. H.

Hic simul accepit patrimoni mille talenta. H.

On change quelquefois en *ium* les génitifs pluriels terminés en *orum*, ceux en *ium*, et ceux en *arum* (noms masculins de la première déclinaison) :

Nec galeis densisque virum seges horruit armis. V.

Cara deum soboles. V.

Oriturque miserrima cædes

Defendentium armis aditus, inque arma ruentium. V.

Ultima caelestium, terras Astræa reliquit. O.

Cælicolum regi mactabam in littore taurum. V.

Il faut ici consulter l'usage, et n'employer que les génitifs qu'il a consacrés³. La *syncope* des noms

¹ Voyez la note à la fin du volume.

² Si l'on écrit *otii*, on aura une contraction ou *synchèse*. Voy. ci-après, p. 84.

³ On trouve souvent dans Virgile : *Superum, ditum, virum, equum,*

neutres de la seconde déclinaison, comme *armium*, est complètement interdite.

On peut retrancher le premier *u* dans certains substantifs terminés en *ulum* :

Per Trojam, et rursus caput objectare *periculis*. V.

Cumque *gubernaculo* liquidas projecit in undas. V.

Il faut encore ici s'en tenir aux exemples connus : de ce qu'on dit *periculum*, *vincla*, on ne serait nullement autorisé à dire *miraculum* ou *spectaculum*¹.

2° Les *syncopes* des verbes employées par la prose, comme *amarat*, *amarit*, *amasset*, etc., sont d'un grand secours pour la versification. Il en est d'autres particulières à la poésie.

On termine en *ibam*, au lieu de *iebam*, les imparfaits de la quatrième conjugaison² :

lenibant curas, et corda oblita laborum. V.

Tum mihi prima genas *vestibat* flore juvena. V.

Certatim squamis serpentum auroque *polibant*. V.

Mons *parturibat*, gemitus immanes ciens. Pn.

Propterea quod *servibas* liberaliter. Ter.

On trouve dans Lucrèce *postus* pour *positus*. Le

Teucrum, *Danaum*, *Aeneadum*, *Dardanidum*, etc. Il termine en *um* le génitif pluriel de tous les participes; mais il n'a mis qu'une fois *calestum*, *agrestum*, *juvencum*, *socium*. Ovide se sert en plusieurs endroits de *mensum*. Ce mot est aussi employé par Sénèque (*Thebais*), et par Silius. Ce dernier a dit : *cadum*, *cladum*; et Stace : *avum* (*avorum*), *viridum*.

1 Bien qu'on trouve ces mots dans Lucile et dans Propertius :

Miracula ciens elephantas. Lucil.

Spectaculum captâ nec minus urbe fuit. Prop.

On doit encore bien moins imiter *spiclorum*, employé par Lucrèce, au lieu de *spiculatorum*. On lit dans Catulle, dans Virgile, dans Ovide, *oraclum*, pour *oraculum*. Le *Thesaurus poeticus* donne à leur ordre alphabétique toutes les *syncopes* usitées.

2 Quelques grammairiens pensent que *ibam* était la forme primitive.

simple n'est guère usité; mais les composés *repostus*, *compostus*, etc., sont fréquents :

Manet altâ mente *repostum*

Judicium Paridis. V.

Nunc placidâ *compostus* pace quiescit. V.

Obvia ventorum furiis, *expostaque* vento. V.

Il y a une infinité d'autres *syncopes*, pour lesquelles il est impossible d'établir des règles. Nous nous contenterons d'en rassembler un certain nombre :

Dardana qui Paridis *direxiti* tela manusque

Corpus in Æacida. V.

pour *direxisti*.

Implèssemque foros flammis, natumque patremque

Cum genere *extinxem*, memet super ipsa dedissem. V.

pour *implevissem*, *extinxissem*.

Cetera, quâ *jusso*, mecum manus inferat arma. V.

pour *jussero*.

Cingite fronde comas, et pocula *porgite* dextris. V.

pour *porrigite*¹.

PARAGOGE. — Les poètes ajoutent quelquefois *er* à l'infinitif présent passif. Cette licence avait déjà vieilli au siècle d'Auguste.

Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras. Ln.

Atqui nec divis homines *componier* æquum est. Cat.

1 On trouve encore dans Virgile : *explerit* (pour *expleverit*), *vixet* (*vixisset*), *accessit* (*accessisset*), *traxe* (*traxisset*);

Dans Horace : *remorant* (*removerant*), *submosses* (*submovisses*), *divisse* (*divisisset*), *percussit* (*percussisset*), *surpite* (*surripite*), *complesti* (*complevisisti*), *surrexe* (*surrexisset*), *erepsimus* (*erepsissemus*);

Dans Ovide : *concrevise* (*concrevisse*), *flèsti* (*flèvisisti*);

Dans Propertius : *consumpsisti* (*consumpsistis*), *duxiti* (*duxistis*); dans Martial, et souvent dans Térence : *dixiti*, *addixiti* (*dixisti*, *addixisti*); dans Stace : *decreveras* (*decreveras*); dans Silius : *protraxiti* (*protraxistis*), *evassit* (*evassisset*); dans Ausone : *scripsit* (*scripsisset*).

Consimili impositum torquerier igni. Prop.

Turni defendier hospitis armis. V.

Hortos egregiasque domos mercarter unus. H.

Il faut remarquer que dans ce cas l'antépénultième est toujours longue. On ne dirait pas *colier* pour *coli*.

HYPALLAGE. — Nous avons vu ¹ qu'en poésie on change souvent l'adverbe en adjectif :

Nocturnisque Hecate triviis bacchata per urbes. V.

pour *noctu*.

Cette licence se nomme *hypallage* (ὕπαλλαξις, *change-ment*).

1° L'*hypallage* applique à une chose une épithète qui ne convient qu'à une personne :

Hæu ! fuge crudeles terras, fuge litus avarum. V.

c'est-à-dire *la Thrace*, où règne un roi cruel et avare.

Cléopâtre, dans son délire, rêvait la chute du Capitole :

Dum Capitolio

Regina dementes ruinas,

Funus et imperio parabat. H.

pour *demens*.

Le même poète dit, en s'adressant à Paris :

Tamen hæu ! serus adulteros

Crines pulvere collines.

pour *tui adulteri*.

2° L'*hypallage* fait accorder l'adjectif avec un sub-

¹ Ci-dessus, p. 28.

stantif qui semble ne pas lui convenir. Horace dit, en parlant de Mécène :

Tyrrhena regum progenies.

En prose il faudrait *regum Tyrrhenorum*.

Ignis Alexandri *Phrygio* sub pectore gliscens. Lx
pour *Phrygii*.

Hæc ait, et socii cessarunt æquore jusso. V.
pour *jussi*.

Post Cilicasne vagos, et lassæ Pontica regis
Prælia? L.
pour *Pontici*.

Hausitque nefando
Pectoræ Plexippi, nil tale timentia, ferro. O.
pour *timentis*.

Cette figure hardie est d'un grand usage en poésie. Elle donne au langage une couleur que la prose ne saurait emprunter ; et l'on peut remarquer que le style poétique perd toute sa noblesse et toute sa grâce par les substitutions que nous avons faites pour éclaircir l'*hypallage* ¹.

SYLLEPSE. — Quelquefois un adjectif se rapporte à l'idée exprimée par un substantif, et non à ce substantif même. Cette licence se nomme *syllipse* (σύλληψις, de σύν, λαμβάνω, *comprehendo*).

Horace nous montre Auguste voulant charger de chaînes la reine d'Égypte :

¹ Voyez la note à la fin du volume.

Daret ut catenis
Fatale monstrum. *Quæ* ' generosius
Perire quærens, etc.

Quæ ne se rapporte pas à *monstrum*, mais à Cléopâtre, que ce mot fait entendre.

Rauca Parætonio decedunt agmina Nilo,
Quum fera ponit hiems. *Illæ*, clangore fugaci,
Umbra fretis arvisque volant. *St.*

Illæ ne s'accorde avec aucun mot de la phrase précédente, mais avec *grues*, sous-entendu, et désigné par *agmina rauca*, *Nilo*.

Hic genus antiquum Terræ, Titania pubes,
Fulmine dejecti. *V.*

Titania pubes équivaut ici à *Titanes*.

TOURNURE NON SUIVIE. — On trouve des passages dans lesquels un verbe régit d'abord un substantif, puis un autre verbe :

Discite *justitiam* moniti, et non *temere* divos. *V.*

Di, Jovis in tectis, *iram* miserantur inanem
Amborum, et tantos mortalibus *esse* labores. *V.*

Non illa *colo calathisve* Minervæ

Femineas assueta manus, sed *prælia* virgo

Dura *pati*, cursuque pedum *prævertere* ventos. *V.*

Viresque peractas

Ingemit², et campis alios *regnare* leones. *St.*

Les phrases suivantes offrent des irrégularités analogues :

Arcades ad portas *ruere*, et de more vetusto
Funereas *rapuere* faces. *V.*

¹ On trouve de même dans Térence *ca* se rapportant à *monstrum* (Andr. I, 5, 15).

² *Leo*.

Cernimus Idæâ claram se *condere* silvâ,
Signantemque vias. *V.*

Vidi ego *labentes acies* et *tela caduca*,
Atque hostes turpi *terga dedisse* fugâ¹. *Prop.*

LE NOMINATIF POUR LE VOCATIF. — Les poètes, à l'imitation des Grecs, et surtout des Attiques, mettent quelquefois le nominatif au lieu du vocatif. Ex. :

Equitem, *Messapus*, in armis,
Et cum fratre Coras, latis diffundite campis. *V.*
O nemos, o fontes, solidumque madentis arenae
Littus, et æquoreis *splendidus* Anxur aquis! *M.*

Degener o *populus*! *L.*

O *funestus* multis populi

Dirusque favor! *Sen.*

LE VOCATIF POUR LE NOMINATIF. — Virgile a dit :

Tu, Tityre, *lentu* in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

et telle est la construction régulière. Mais le poète était libre de mettre *lente* au vocatif. Ainsi :

Turne, hinc spoliis *indute* meorum,

Ecripiare mihi. *V.*

Matutine pater, seu *Jane* libentiùs audis. *H.*

Sic venias *hodie*; tibi dem turis honores. *Tis.*

Stemmate quod Tusco ramum *millesime* ducis. *Pers.*

¹ De semblables tournures se trouvent quelquefois dans nos poètes :

Achille seul, Achille à son amour s'applique;

Voudrait-il *insulter* à la crainte publique,

Et que le chef des Grecs, irritant les destins,

Préparât d'un hymen la pompe et les festins? (Iphig., acte I, sc. 2.)

Il veut avec leur sœur *ensevelir* leur nom,

Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,

Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle. (Phèd., acte I, sc. 1.)

Il reste un exemple de cette construction dans l'expression fréquente *macte esto*.

LICENCES PLUS RARES. — Les licences dont il nous reste à parler ne sont guère susceptibles d'être imitées ; mais comme elles se trouvent dans les poètes latins , il est à propos de les connaître.

1° On voit quelques génitifs en *ai*, au lieu de *æ*, au singulier de la première déclinaison. C'est un archaïsme dont il reste peu d'exemples au siècle d'Auguste¹ :

Olli respondit rex *Albai longai*. Enn.
 Plusculum habent in se rationis, plusque *operai*. La.
Aulai in medio libabant pocula Bacchi. V.
 Dives opum, dives *pictai* vestis et auri. V.
 Ætherium sensum, atque *aurai* simplicis ignem. V.

2° Quand le verbe de la proposition complétive est à l'infinitif, l'attribut doit être à l'accusatif. Quelquefois cependant les poètes mettent cet attribut au nominatif, en le rapportant, par attraction, au sujet de la phrase principale. Cette construction est un hellénisme.

Sensit medios *delapsus* in hostes. V.
 pour *se delapsum*.
Uxor invicti Jovis esse nescis. H.
 pour *te uzorem*.

Vir bonus et patiens dignis ait esse *paratus*. H.
 pour *se paratum*.

¹ Martial se moque d'un de ses contemporains qui affectionnait cette vieille forme :

Attonitusque legis *terrai frugiferai*,
 Attius et quidquid Pacuviusque vorant.

Phaselus ille, quem videtis, hospites,
 ait fuisse navium *celerrimus*. Cat.
 pour *se celerrimum*.

Sed enim quia rettulit Ajax
 Esse Jovis *pronepos*. O.
 pour *se pronepote*.

3° Les poètes emploient dans un sens réfléchi certains verbes qui sont toujours actifs dans la prose :

Aeneas : Quò deinde ruis ? quò proripis ? inquit. V.
 Dixit, et *avertens* roseà cervice refulsit. V.
 Et lateri *agglomerant* nostro. V.
Accingunt omnes operi. V.
 Pedibusque *volutans*. V.

Il faut expliquer tous ces verbes comme s'ils étaient accompagnés de *te* ou de *se*.

4° Ils mettent quelquefois le présent au lieu du passé :

Hei mihi, qualis erat ! quantum mutatus ab illo
 Hectore, qui *redit* exuvias indutus Achillis ! V.
 Cratera antiquum, quem *dat* Sidonia Dido. V.
 At Maïam, auditis si quidquam credimus, Atlas,
 Idem Atlas *generat*, cœli qui sidera tollit. V.
 Aëriam cœlo nam Jupiter Irim
 Demisit, germanæ haud mollia jussa ferentem,
 Ni Turnus *cedat* Teucrorum monibus altis. V.

Tum, ne qua futuri
 Spes saltem trepidas mentes *levet*, addita fati
 Pejoris manifesta fides. L.

5° Le présent au lieu du futur :

Nec credere quivi
 Hunc tantum tibi me discessu *ferre* dolorem. V.
 pour *laturum*.

Jam flammis urere gentem

Jurabat Phrygiam. SII.

pour *se usturum*.

6° On trouve des verbes, qui devraient être au même temps, employés à des temps différents :

Quamquam animus meminisse horret, luctuque refugit. V.

Libra die somnique pares ubi fecerit horas,

Et medium luci atque umbris jam dividit orbem. V.

Maiâ genitum demittit ab alto,

Ut terræ atque novæ pateant Carthaginis arces

Hospitio Teucris, neu fati nescia Dido

Finibus arceret. V.

Lapsa ancilia cælo

Extuderat : castæ ducebant sacra per urbem

Pilentis matres in mollibus. Hinc procul addit

Tartareas etiam sedes. V.

7° Quelquefois les poètes expriment par deux substantifs au même cas, et réunis par *et*, *atque* ou *que*, une idée qui demanderait un seul substantif accompagné d'une épithète, ou suivi d'un autre substantif lui servant de complément. Cette licence se nomme *hendiadyin* (ἐν δὲ δύοῖν, *unum duobus*).

Munera lætitiæque² dei (mittit). V.

pour *munera lætifica* (Bacchi).

Sensit enim nimîa cæde atque cupidine ferri. V.

pour *cædis cupidine*.

At procul excelso miratus vertice montis

Adventum sociasque rates. V.

¹ Vulcanus.

² C'est ainsi que Boileau a dit :

J'aime mieux Arioste et ses fables comiques.

pour *adventum sociarum ratium*¹.

Irruimus ferro, et divos ipsumque vocamus

In partem prædamque Jovem. V.

pour *in partem prædæ*.

Hic tamen indicio penam linguæque videri

Commeruisse potest. O.

pour *linguâ indice*.

Cras nato Cæsare festus

Dat veniam somnumque dies. H.

pour *veniam somni*.

Noctis erat medium, curasque et pectora somnus

Solverat. O.

pour *pectora curis*.

8° D'autres fois l'ordre de deux idées est interverti. Le nom d'*hystérologie* a été donné à cette figure (ὕστερολογία, de ὕστερον, λέγω, *præposterè dico*). Virgile dit de Minos :

Castigatque auditque dolos.

Castigat présuppose *audit*.

Moriamur, et in media arma ruamus. V.

Moriamur n'est que le résultat de leur action.

Tum vita per auras

Concessit mæsta ad Manes, corpusque reliquit. Y.

Il faut que l'âme ait quitté le corps, pour qu'elle puisse descendre au séjour des ombres.

Dardaniumque ducem...

Alloquere, et celeres defer mæa dicta per auras. V.

Mercure ne peut adresser la parole à Énée qu'après avoir traversé les airs.

¹ *Ratium* se trouve dans les *Halieutiques* d'Ovide (v. 100), et dans Lucain (III, 579 et 706).

9° On trouve certaines phrases où le substantif a pris le cas de l'adjectif conjonctif, par attraction :

Sed, quibus ipse *malis careas*, quia cernere suave est. LR.
c'est-à-dire : *suave est cernere mala quibus careas.*

Urbem quam statuo, vestra est. V.
au lieu de *urbis*.

Populo ut placerent, quas fecisset fabulas. TER.
pour *fabulæ*.

10° Virgile a dit :

Postquam arma dei ad Vulcania ventum est.

Le mot *dei*, attribut, et par conséquent espèce d'adjectif, se rapporte à *Vulcani*, compris dans le mot *Vulcania*.

Et Horace :

*Quam mea nemo
Scripta legat, vulgo recitare timentis.*
pour *mei timentis*.

*Quis meas miseræ deus,
Aut quis juvare Dædalus flammæ queat?* SEN.
pour *mei miseræ* ¹.

11° Le génitif, terme d'un rapport, est presque toujours pris dans le sens passif. Il a quelquefois le sens actif, surtout dans les poètes ² :

*Multa gemens ignominiam, plagasque superbi
Victoris.* V.

¹ Cette locution est imitée du grec. Hélène dit dans Homère, en montrant Agamemnon :

Δαίηρ αὐτ' ἐπὶ δὲ ἔσπευ κινώπιδος (Il. Γ', 180).

² Cicéron a dit (*Mil.* 20) : *Qui, ipsius loci spe, facere impetum cogitabat* (la confiance que donnait le lieu).

c'est-à-dire, les blessures *que lui a faites* son fier vainqueur.

Nec minor Euryali cædes. V.
le carnage *fuit par* Euryale.

Lacrimas dilectæ pelle Creusæ. V.
les larmes *que* Creüse *fait verser*.

Ut venatorum fugeret instantem necem (cervus). PH.
la mort *dont les chasseurs le menaçaient*.

12° Contre l'usage encore, on donne quelquefois au gérondif un sens passif :

Annulus in digito subtertenuatur habendo. LE.
tandis qu'il *est porté* ¹.

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis. V.
au moyen *des enchantements*.

*Namque ante domandum,
Ingentes tollent animos (equi).* V.
antequam domentur.

LICENCES MÉTRIQUES.

Les licences *métriques* altèrent les règles de la versification.

1° On trouve certains vers qui ont une syllabe de trop. Cette syllabe est susceptible d'être élidée, et le vers suivant commence par une voyelle, pour que l'élosion puisse avoir lieu. Ces vers se nomment *hypermètres* (ὕπερ, μέτρον, *super metrum*).

¹ Virgile a emprunté ce verbe à son devancier :

Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.

Nous disons en français : à l'usage.

Sternitur infelix alieno vulnere, cœlumque
Adspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos. V.
Et magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque
Exiit. V.

Ne solus rusve peregrève

Exirem. H.

L'emploi de cette licence est justifié par un assez grand nombre d'exemples. Il faut seulement observer que la syllabe élidée est toujours *que* ou *ve*, et qu'il n'existe point de repos entre les deux vers ¹.

2° Les poètes allongent certaines syllabes par le redoublement d'une lettre ². Ainsi, au lieu de *religio*, *reliquia*, *restitutit*, *restitutit*, ils disent *relligio*, *rettulit*, etc. Cette licence se nomme *épenthèse* ou *diplasiaste* (ἐπένθεσις, διπλασιασμός).

Antiquâ populum sub religione tueri. V.
Troas, reliquitas Danaûm atque immitis Achilli. V.
Hæsit, et in decimum vestigia rettulit annum. V.
Sunt alii, quos ipse viâ sibi repperit usus. V.
In quem reccidimus quidquid mortale creamur. O.

Il faut s'en tenir aux exemples fournis par les poètes. On dit *relligio*, mais on ne dirait pas *relligat*.

L'*épenthèse* du parfait, *reppulit*, *repperit*, ne serait pas admise au présent.

¹ Voyez la note à la fin du volume.

² Voyez la note à la fin du volume. — Les philologues qui dans ce cas ne redoublent pas la consonne, et laissent *religione* en vers, voient dans cette licence l'*ectase* ou *diastole*. Mais les anciens réservaient le nom d'*ectase* pour l'allongement de la première syllabe dans *Diana*, *Priamides*, et autres mots analogues.

3° Lorsque, dans une énumération, il se trouve plusieurs *que*, on peut allonger le premier ¹ :

Æstusquē, pluviasque, et agentes frigora ventos. V.
Terrasquē, tractusque maris, cœlumque profundum. V.
Othrysquē, Pindusque, et Pindo major Olympus. O.
Sideraquē, ventique nocent, avidaque volucres. O.

4° La licence par laquelle on abrège *e* à la troisième personne du pluriel du parfait est autorisée par de nombreux exemples. En général, la figure par laquelle on abrège une longue s'appelle *systole* (συστολή) :

Matri longa decem tulerunt fastidia menses. V.
Miscueruntque herbas et non innoxia verba. V.
Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ. H.
Ut genus audierunt, animos pater agnitus auget. O.
Nec cithara, intonsæ profueruntve comæ. Tib.
Nec tua defuerunt verba, Thalasse, tibi. M.

5° On peut abrégier la pénultième de *fervere*, *fulgere*, *stridere* ² :

Fervère Leucaten, auroque effulgère fluctus. V.
Stridère apes utero. V.

6° Il est permis de retrancher l'*e* de *ne* interrogatif, et même d'altérer la désinence du mot précédent, quand on a des exemples consacrés. Cette licence se nomme *apocope* (ἀποκοπή) :

Mortalin' decuit violari vulnere divum? V.
Pyrrhin' connubia servas? V.

¹ Homère allonge *τε* dans le même cas.

² Ces infinitifs se sont conservés de l'ancienne conjugaison *feruit, fulgit*, dont il reste des exemples. Lucrèce a dit encore *sonere*, au lieu de *sonare*.

*Tun' sanus, populum si cadere saxis
Incipias* † H.

Nostin' an exciderint mecum loca ? O.

Viden' ut geminæ stant vertice cristæ ? V.

Vin' tu gaudere relictis ? PERS.

pour *mortaline, Pyrrhine, tune, nostine, videsne, visne.*

7° La fusion de deux syllabes en une se nomme *contraction, synérèse* ou *crase* (συναίρεσις, κρᾶσις, de συναίρειν, κεράννυμι, *complexor, misceo*). Il y a des *synérèses* qui sont nécessaires, telles que *dein, cui, suave, suetus, deerit*, etc. D'autres sont facultatives :

Ferreique Eumenidum thalami. V. *

Ilionei monitu, et multum lacrimantis Iuli. V.

Inceptoque et sedibus hæret in isdem ¹. V.

Dependent lychni laquearibus aureis. V.

Enâ eddemque viâ sanguis animusque sequuntur. V.

Nec tantum Rhodope miratur et Ismarus Orphea. V.

LICENCES PLUS RARES. — 1° Les poètes allongent, mais bien rarement, une syllabe brève qui finit un mot, quand le mot suivant commence par deux consonnes, dont la seconde n'est pas une liquide ² :

Ferte citi flammæ, date tejâ, scandite muros. V.

Nulla fugæ ratio, nullâ spes, omnia muta. CAT.

Pro segetê spicas, pro grege ferre dapem. TIB.

2° On trouve quelques brèves allongées par la césure :

¹ On écrit aussi *isdem* ou *isdem*. Ajoutez *otii, Lacti*, etc., quand on fait ces mots de deux syllabes. Voy. ci-dessus, p. 69.

² Voyez la note à la fin du volume, et la *Nouvelle Prosodie latine*, p. 21.

Luctus ubique, payôr, et plurima mortis imago. V.

Olli serva datûr, operum haud ignara Minervæ. V.

Qui non defendit, alio culpante. H.

Dona dehinc auro graviâ, sectoque elephanto. V.

3° Quelquefois l'élosion est omise :

Quid struit? aut quâ spê inimicâ in gente moratur ? V.

Et succus pecorî, et lac subducitur agnis. V.

Posthabitâ coluisse Samô : hic illius arma. V.

Et vera incessu patuit deâ. Ille ubi matrem

Agnovit. V.

Pareillement on omet l'élosion de la finale en *m* :

Cocto nûm ¹ adest honor idem ? H.

4° D'autres fois, au lieu d'élider une syllabe longue suivie d'une voyelle, les poètes l'abrègent ². Virgile fait bref le mot *qui* devant *amant*. On trouve encore :

Victor apud rapidum Simoenta, sub Iliô alto. V.

Insulâ ³ Ionio in magno. V.

Flêrunt Rhodopeiâ arces. V.

Tê, amice, nequivi, etc. V.

Si mē amas, inquit, paulum hic ades. H.

Lenis ades, precibusque meis favê, Ilithya. O.

On peut expliquer ces exemples en disant qu'une longue équivaut à deux brèves, et qu'ici, une brève étant élidée, l'autre reste encore.

¹ Cette licence était d'un grand usage chez les anciens poètes latins :

Insignita ferê tunc millia militum octo. ENN.

Corporum augebit numerum, summamque sequetur. LA.

Voyez la *Nouvelle prosodie latine*, p. 105.

² Voyez la note à la fin du volume.

³ Servius dit : « *Quoties vocalem longam vocalis sequitur, superiori cires detrahât; ut : Insulâ Ionio in magno, et sub Iliô alto.* » (*Ad Æn.* 1, 41.)

5° Aux *synèreses* dont nous avons parlé ci-dessus¹, on peut ajouter les suivantes, qu'on trouve souvent : *tenuis*², *genia* (deux syllabes), *ariete*, *pariete*, *ariete* (trois syllabes). Il y en a d'autres qui sont très-rares :

Fluviōrum rex Eridanus. V.

Quin protinus omnia

Perlegerent oculis. V.

Sperne colli tenuiore lyrā. Sr.

Cetera sinuatis glomerat sub pectore gyris. Su.

Hinc omne principium³, hūc refer exitum. H.

6° Il ne faut pas imiter les *dièreses* suivantes (*διαλοσει*, de *διαπέω*, *disjungo*) :

Rellicūas⁴ tamen esse vias in mente patentes. La.

Nunc mare, nunc silvæ. H.

On trouve assez souvent chez les poètes élégiaques la *dièrèse* de *solvere*, *volvere*, et de leurs composés :

Ne temere in mediis dissoluantur aquis. O.

¹ Page 84.

² Voyez la note à la fin du volume.

³ Ordinairement les syllabes *cipi*, de *principium*, forment deux brèves. Ici le dernier *i* prend la valeur d'une consonne, ce qui allonge la syllabe *ci*, et rend possible l'éllision *pium* (*princip-jum*).

⁴ Pour *reliquas*.

CHAPITRE XIV.

RÉSUMÉ.

ANALYSE D'UN MORCEAU DE VIRGILE, OU L'ON MONTRÉ L'EMPLOI DES RESSOURCES CI-DESSUS INDIQUÉES.

Matière.

Ille (Sol) etiam, post Cæsaris mortem, Romam miseratus est, quum caput texit ferrugine, ita ut ætas impia æternam noctem metuerit. Quanquam tunc temporis signa quoque a terrâ, ponto, canibus avibusque dabantur. Sæpe Ætnam vidimus in Cyclopeos agros efferventem, et flammæ saxaque volventem. Arma in æthere sonantia audierunt Germani; Alpes præter morem tremuere. Ingens etiam in silvis vulgò audita vox, et pallida simulacra sub obscuram noctem visa; et pecudes verbis usæ sunt. Sistunt amnes; dehiscit terra; templorum ebur lacrimis, æs sudore madet. Silvas contorquet Eridanus, et undique armenta stabulaque rapit. Tunc etiam semper victimarum fibræ minaces apparuere, sanguis puteis manavit, et noctu luporum ululatus sonuere urbes. Tunc potissimum cœlo sereno cecidere fulgura, et cometæ arserunt.

5° Aux *synèreses* dont nous avons parlé ci-dessus¹, on peut ajouter les suivantes, qu'on trouve souvent : *tenuis*², *genia* (deux syllabes), *ariete*, *pariete*, *ariete* (trois syllabes). Il y en a d'autres qui sont très-rares :

Fluviōrum rex Eridanus. V.

Quin protinus omniā

Perlegerent oculis. V.

Sperne colli tenuiore lyrā. Sr.

Cetera sinuātis glomerat sub pectore gyris. Su.

Hinc omne principium³, hūc refer exitum. H.

6° Il ne faut pas imiter les *dièreses* suivantes (*διαλοσει*, de *διαπέω*, *disjungo*) :

Rellicūas⁴ tamen esse vias in mente patentes. La.

Nunc mare, nunc silvā. H.

On trouve assez souvent chez les poètes élégiaques la *dièrèse* de *solvere*, *volvere*, et de leurs composés :

Ne temere in mediis dissōlūantur aquis. O.

¹ Page 84.

² Voyez la note à la fin du volume.

³ Ordinairement les syllabes *cipi*, de *principium*, forment deux brèves. Ici le dernier *i* prend la valeur d'une consonne, ce qui allonge la syllabe *ci*, et rend possible l'éllision *pium* (*princip-jum*).

⁴ Pour *reliquas*.

CHAPITRE XIV.

RÉSUMÉ.

ANALYSE D'UN MORCEAU DE VIRGILE, OU L'ON MONTRÉ L'EMPLOI DES RESSOURCES CI-DESSUS INDIQUÉES.

Matière.

Ille (Sol) etiam, post Cæsaris mortem, Romam miseratus est, quum caput texit ferrugine, ita ut ætas impia æternam noctem metuerit. Quanquam tunc temporis signa quoque a terrâ, ponto, canibus avibusque dabantur. Sæpe Ætnam vidimus in Cyclopeos agros efferventem, et flammæ saxaque volventem. Arma in æthere sonantia audierunt Germani; Alpes præter morem tremuere. Ingens etiam in silvis vulgò audita vox, et pallida simulacra sub obscuram noctem visa; et pecudes verbis usæ sunt. Sistunt amnes; dehiscit terra; templorum ebur lacrimis, æs sudore madet. Silvas contorquet Eridanus, et undique armenta stabulaque rapit. Tunc etiam semper victimarum fibræ minaces apparuere, sanguis puteis manavit, et noctu luporum ululatibus sonuere urbes. Tunc potissimum cœlo sereno cecidere fulgura, et cometæ arserunt.

Vers.

Ille etiam extincto ¹ miseratus ² Cæsare Romam,
 Quum caput obscurâ ³ nitidum ⁴ ferrugine textit,
 Impiaque ⁵ æternam timuerunt ⁶ sæcula ⁷ noctem.
 Tempore quanquam illo ⁸ tellus ⁹ quoque, et æquora ponti ¹⁰,
 Obscenique ¹¹ canes importunaque ¹² volucres ¹³
 Signa dabant ¹⁴. Quoties ¹⁵ Cyclopus ¹⁶ effervere ¹⁷ in agros
 Vidimus undantem ¹⁸ ruptis fornacibus ¹⁹ Ætnam,
 Flammarumque globos ²⁰ liquefactaque ²¹ volvere ²² saxa!
 Armorum sonitum ²³ toto ²⁴ Germania ²⁵ cœlo ²⁶
 Auduit; insolitis ²⁷ tremuerunt ²⁸ motibus ²⁹ Alpes.
 Vox quoque ³⁰ per ³¹ lucos ³² vulgò exaudita ³³ silentes ³⁴
 Ingens; et simulacra modis ³⁵ pallentia ³⁶ miris
 Visa sub obscurum noctis ³⁷; pecudesque locuta ³⁸,
 Infandum ³⁹! Sistunt amnes, terraque ⁴⁰ dehiscunt;
 Et moestum ⁴¹ illacrimat ⁴² templis ⁴³ ebur, æraque ⁴⁴ sudant ⁴⁵.
 Proluit ⁴⁶ insano contorquens vortice ⁴⁷ silvas,
 Fluviorum rex ⁴⁸ Eridanus, camposque per omnes ⁴⁹
 Cum ⁵⁰ stabulis armenta tulit ⁵¹. Nec ⁵² tempore eodem ⁵³
 Tristibus ⁵⁴ aut extis ⁵⁵ fibræ ⁵⁶ apparere minaces,
 Aut ⁵⁷ puteis manare cruor ⁵⁸ cessavit ⁵⁹, et altæ ⁶⁰
 Per noctem ⁶¹ resonare ⁶² lupis ululantibus ⁶³ urbes.
 Non aliàs ⁶⁴ cœlo ceciderunt ⁶⁵ plura sereno
 Fulgura, nec diri ⁶⁶ toties arsere ⁶⁷ cometæ.

1 Changement de tournure. — 2 Ellipse de *est*. — 3 Epith. tirée de la nature. — 4 Epith. de caract. — 5 Syn. — 6 Syn. et chang. de nombre. — 7 Périph. — 8 Epith. de circonst. — 9 Chang. de voix. — 10 Syn. par exclamat. — 11 Chang. de Padj. en subst. — 12 Changement du participe en infinitif. — 13 Ablat. poétique. — 14 Nom collectif pour un pluriel. — 15 Équivalent. — 16 Changement de la périphrase et ellipse de *sunt*. — 17 Incise par exclamat. — 18 Chang. de nombre et addition de *que*. — 19 Chang. de la périph. — 20 Chang. de cas. — 21 Chang. de nombre. — 22 Verbe redoublé. — 23 Apposition. — 24 Parf. pour le présent et syn. — 25 *Victimarum*, mot inutile, retranché. — 26 Addition d'une conjonction. — 27 Chang. du subst. en participe. — 28 Ellipse de la prépos. et épith. de circonst.

CHAPITRE XV.

DU STYLE POÉTIQUE.

Il ne faut pas croire que la poésie ne diffère de la prose que par l'obligation gênante qui lui est imposée d'avoir égard à la quantité des syllabes, et de renfermer sa pensée dans un certain nombre de pieds. Horace nous fournit un moyen infaillible de reconnaître le style poétique : il veut que l'on détruise la symétrie du vers : le style qui résistera à cette épreuve, et qui, en perdant le charme du rythme, n'aura rien perdu de sa dignité, sera le vrai langage de la poésie. Il fait lui-même cet essai sur deux vers d'Ennius :

Postquam Discordia tetra

Belli ferratos postes portasque refregit;

et il remarque fort bien que, si l'on change cette construction, il restera quelque chose qui ne sera pas de la prose : la pensée ne cessera pas d'être grande, majestueuse ; on reconnaîtra encore *disjecti membra poetæ*. Horace consent à se sacrifier, pour confirmer, par un aveu sincère et modeste, la loi du bon goût qu'il vient d'établir, et il ne voit dans ses Satires que de la prose soumise aux règles de la versification :

1 Primum ego me illorum, dederim quibus esse poetis,
 Excerptam numero : neque enim concludere versum
 Dixeris esse satis ; neque, si quis scribat, uti nos,
 Sermoni propiora, putes hunc esse poetam....
 Non satis est parvis versum perscribere verbis ;
 Quem si dissolvam, quivis stomacheum eodem,
 Quo personatus pacto pater. His, ego que nunc,
 Olim que scripsit Lucilius, eripias si
 Tempora certa modosque, et, quod prius ordine verbum est,
 Posterius facias, præponens ultima primis,

Nous ne contredirons pas ce jugement : elles offrent peu de poésie ; mais ce genre, où doit régner une sorte d'abandon et de négligence, n'exigeait ni plus de richesse dans l'expression, ni plus de sévérité dans la facture du vers¹. Quand nous voudrions retrouver le poète, nous lirons ses Odes.

La prose parle à la raison, la poésie s'adresse à l'imagination ; la première se contente d'instruire, la seconde se propose de peindre ; quand l'une ne demandera que de la clarté et de la précision, l'autre exigera de l'éclat et de l'abondance. Les pensées de la poésie seront plus élevées, ses tours plus hardis, ses expressions plus nobles. Virgile nous représente la Discorde frémissant de voir la paix donnée au monde :

Claudentur Belli portæ ; Furor impius intus
Sæva sedens super arma, et centum vinctos ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

La prose oserait-elle jamais offrir un pareil tableau ? Oserait-elle imiter la hardiesse de cette apostrophe :

Hinc procul addit *

Tartareas etiam sedes, alta ostia Dilis,

Non... invenias disjecti membra poeta. (Sat. I, 4, 30, suiv.)

Avons-nous besoin d'excuse auprès des admirateurs d'Horace, si nous ne proposons pas ses vers hexamètres pour modèles ? Il est bien entendu que nous parlons de poésie élevée ; et dire que la versification de ses Épîtres et de ses Satires ne ressemble pas à celle d'une épopée, c'est un éloge et non une critique. Pour notre pleine justification, nous transcrivons ici l'apologie faite par Port-Royal des hexamètres *négligés* : « Quelques-uns les méprisent par ignorance, parce qu'ils n'y trouvent pas la majesté et la cadence des Heroïques, comme dans Virgile : ne sachant pas qu'Horace les a faits ainsi à dessein pour les rendre plus semblables à des discours de prose, et que c'est une négligence étudiée, qui est accompagnée de tant de grâces, et d'une si grande pureté de style, qu'elle n'est guère moins admirable en son genre que la gravité de Virgile. »

¹ Voyez la note à la fin du volume.

² *Vulcanus*.

Et scelerum pœnas, et te, Catilina, minaci
Pendentem scopulo, Furiarumque ora trementem. V.

ou bien emprunter ces expressions figurées : *Cererem corruptam undis*, pour *panem* ; *infusâ pallade*, pour *infuso oleo* ?

Nous avons déjà fait connaître les différentes ressources du langage poétique. Les changements que nous avons présentés dans les chapitres précédents, comme facilitant la facture du vers, contribuent en même temps à l'élégance. En parlant du substantif, nous avons passé en revue à peu près toutes les *figures de mots*, dont la poésie fait un si fréquent usage. Elle évite l'expression triviale et exige de la noblesse : le synonyme et la périphrase répondent à ce besoin ; elle aime à peindre les objets physiques et à caractériser les objets moraux : l'épithète vient à son secours ; et si ce léger ornement ne suffit pas pour remplir son intention, elle emploie l'apposition, l'incise, le redoublement d'idée, l'amplification. La prose a bien aussi recours à ces ornements ; mais elle en use avec plus de sobriété, tandis qu'il est dans l'essence de la poésie d'en être enrichie.

Nous allons encore ajouter quelques développements, pour compléter ce que nous avons à dire sur cette matière.

1° *ESSE, HABERE*. — La pensée se présente d'abord avec des mots simples, comme *esse* et *habere*. Virgile nous apprendra à les remplacer par des mots plus élégants, et qui offrent des images.

Il parle d'une espèce d'abeilles qui choquent la vue par leur difformité :

Ast aliae turpes horrent.

Il veut peindre Apollon revêtu d'un carquois :

Tela sonant humeris.

la caverne ensanglantée de Polyphème :

Sanieque exspersa natarent

Limina. LERE FLAMMAM

des naufragés au haut d'une vague :

Hi summo in fluctu pendent.

la maison retirée d'Anchise :

Secreta parentis

Anchisæ domus, arboribusque oblecta, recessit.

les champs privés de laboureurs :

Squalent abductis arva colonis.

Il parle d'un berger qui a cent jeunes brebis :

Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ.

d'un homme qui a cent charrues :

Terram centum vertebat aratris.

d'un serpent hérissé d'écaillés :

Arrectisque horret squamis.

de la Renommée, qui a cent bouches et cent oreilles :

Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.

d'Égéon aux cent mains :

Jovis quum fulmina contra,

Tot paribus streperet clypeis, tot stringeret enses.

1 De même Tibulle :

Crura licet durâ compede vincita sonent.

des armes dont Énée est revêtu :

Sidereo flagrans clypeo et cœlestibus armis.

d'un temple de Vénus :

Ubi templum illi, centumque Sabæo

Ture calent aræ, sertisque recentibus halant.

On voit dans tous ces exemples les efforts constants du poète pour ennoblir l'expression, et pour mettre l'objet sous les yeux.

2° *IS, HIC, ILLE.* — Les pronoms *is, hic, ille*, se présentent à chaque pas en écrivant. La poésie les admet au nominatif, et de préférence au commencement du vers : *Ille autem, ille ubi, isque ubi*, etc.

Aux cas obliques, ils doivent commencer le vers :

Olli subridens hominum sator atque deorum. V.

Atque illum in præceps prono rapit alveus amni. V.

On évitera de les placer dans le corps du vers, et surtout à la fin. Ovide les emploie d'une manière prosaïque dans les passages suivants :

Qualia (murmura) fluctus

Æquorei faciunt, si quis procul audiat illos...

Non tamen eventu juvenum conterritus horum...

Ils sont ordinairement remplacés par une épithète. la phrase y gagne une image ou un sentiment nouveau. Virgile nous montre un aigle déchirant un serpent :

illa haud minus urget obunco

Luctantem¹ rostro.

1 Au lieu de *eum*, qui pourrait donner une matière.

Énée arrachant le rameau d'or qui doit lui ouvrir le chemin des enfers :

Corripit extemplo Æneas, avidusque refringit
Cunctantem.

un voyageur reculant d'effroi devant un serpent que son pied vient de fouler :

Trepidusque repente refugit
Attollentem iras et carula colla tumentem.

un guerrier qui expire :

Dedit obvia ferro
Pectora, nec misero clypei mora profuit ævi.

les Troyens rendant les derniers devoirs à Misène :

Corpusque lavant frigentis et unguent.

Quelquefois le pronom se remplace par le substantif même, que l'on répète :

Et Lausum increpitat, Lausoque minatur. V.
Qui bene pro patriâ cum patriâque jacent. O.

D'autres fois, par le participe du verbe précédent :

Germanamque rapit, raptæque insignia Bacchi
Induit. O.

ou par ce participe joint au substantif :

Umbra viri visa est, visam fera sævit in umbram. O.

ou enfin par un substantif nouveau, ou même par une phrase entière. Dans la fable du Lion devenu vieux, Phèdre dit :

Infestis Taurus mox confodit cornibus
Hostile corpus.

Nous avons vu Diomède, disent les députés des Latins, et notre main a touché la sienne :

Contigimusque manum quâ concidit Iliâ tellus. V.

Mettez *manum ejus*, et comparez !

Remarque. Il est des cas cependant où l'adjectif démonstratif est non seulement admissible, mais encore élégant : il agrandit le sujet dont on parle, et donne de l'énergie à la phrase.

Virgile, sous le nom de Tityre, dit en parlant d'Auguste :

Hic illum vidi juvenem, etc.

Turnus exprime par le simple adjectif *isto* son profond mépris pour Drancès :

Nunquam animam talem dextrâ hac, absiste moveri,
Amittes : habitet tecum, et sit pectore in isto. V.

Ovide a aussi heureusement employé et placé à la fin du vers le génitif *hujus* :

Quum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi.

Ce petit mot rend le noble dédain qu'a pour cette vie un poète qui compte sur l'immortalité.

3^e La substitution d'une épithète au pronom de la troisième personne est aussi applicable à ceux de la première et de la seconde, et quoique *me* et *te* puissent bien s'employer en poésie, voici comment on peut les remplacer avec avantage :

Alitibus linquere feris, aut gurgite mersum
Unda feret. V.

au lieu de *te*.

Ni gens crudelis madidâ cum veste gravatum,
Prensantemque uncis manibus capita aspera montis,
Ferro invasisset. V.

au lieu de *me*.

Il en est de même pour *nos* et *vos*.

4^e RÉPÉTITION. — La répétition d'un mot peut donner au style beaucoup de grâce ou de force :

Ad cælum tollens ardentia lumina frustra,
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas. V.
Per tamen ossa viri subito malè tecta sepulcro,
Semper iudicii ossa verenda meis. O.
Regina extulerat notum penetralibus ensem,
Ensem sceptriferi spodium lacrimabile Laïi. Sr.

Un monosyllabe (adverbe ou pronom) répété deux fois consécutivement ajoute à la phrase de la vivacité et de l'énergie :

Sed moriamur, ait : sic, sic juvat ire sub umbras. V.
Hortatur Mnestheus : Nunc, nunc consurgite remis. V.
Me, me, adsum qui feci. V.
Quò, quò, scelesti, ruitis? H.
Te, te, laborum socia et adjutrix, precor. Sen.

Quand le poète veut fixer encore plus fortement l'intérêt sur un objet, il répète un mot jusqu'à trois fois :

Quum procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam : Italiam primus exclamat Achates ;
Italiam lato socii clamore salutant. V.
Flebile nescio quid queritur lyra ; flebile lingua
Murmurat exanimis ; respondent flebile ripæ. O.
At pater infelix, nec jam pater : Icare, dixit,
Icare, dixit, ubi es ? quæ te regione requiram,
Icare ? O.

Ovide veut peindre l'empressement des dieux pour voir les ouvrages d'Arachné ; il répète un demi-vers :

Deseruere sui Nymphæ vineta Timoli ;
Deseruere suas Nymphæ Pactolides undas.

5^e POLYPTOTE. — La poésie latine aime à rappro-

cher symétriquement deux mots semblables. Elle emploie le même nom ou le même adjectif à deux cas différents, ou bien le même verbe à deux temps différents, ou encore un nom et un verbe de la même famille. Cette répétition s'appelle *polyptote* (πολύπτωτον, de πολὺς, πίπτω, *multos casus habens*) :

Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis. V.

Mortali urgemur ab hoste,

Mortales. V.

Illum absens absentem auditque videtque. V.
Falle dolo, et notos pueri puer indue vultus. V.
Uxor amans flentem, flens acrius ipsa, tenebat. O.
Non mihi, qui poenam fateor meruisse, sed illi
Parcite, quæ nullo digna dolore dolet. O.

6^e ANTI THÈSE. — Si l'on rapproche deux mots qui expriment une idée opposée, il y a *antithèse* :

Taliter exuta est veterem nova Roma senectam. M.
Flagrabant sancti sceleratis ignibus ignes,
Mixtaque erat flammæ flamma profana piæ. O.
Solatia luctûs

Exigua ingentis. V.

L'usage des contrastes est connu dans tous les arts. L'éloquence a souvent recours à l'*antithèse* ; mais la poésie en fait au moins un aussi fréquent usage, et il est à propos de voir les effets qu'elle en tire. Dans les exemples précédents, les mots étaient opposés aux mois. Les meilleures *antithèses* sont celles qui opposent les pensées aux pensées.

Virgile, parlant d'Évandre, qui conduit Énée au Capitole, offre un beau rapprochement :

Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.

Lorsque Troie va succomber sous la ruse de Sinon,
il rappelle les vains efforts de la Grèce armée :

Talibus insidiis perjurique arte Sinonis
Credita res, captique dolis lacrimisque coactis,
Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
Non anni domuere decem, non mille carinæ.

Lucain, décrivant les funérailles de Pompée, rap-
pelle, par une *antithèse* pleine de grandeur, que ce
héros avait reçu trois fois les honneurs du triomphe :

Collegit vestes, miserique insignia Magni,
Armaque, et impressas auro, quas gesserat olim,
Exuvias, pictasque togas, velamina summo
Ter conspecta Jovi.

Claudian, montrant Proserpine occupée à cueillir
des fleurs, introduit au milieu de cette scène riante
un contraste fort touchant :

Quas inter, Cereris proles, nunc gloria matris,
Mox dolor, æquali tendit vestigia gressu.

7° APOSTROPHE. — La figure nommée *apostrophe*
sert à rendre un sentiment soudain de douleur, de
tendresse, d'indignation, etc.; elle fait éviter la mo-
notonie d'une énumération, d'une description, ou
simplement elle donne à la phrase un tour plus
élégant.

Virgile, après avoir fait la description du temple de
Cumes orné par la main de Dédale, s'écrie :

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes!

Énée, racontant le funeste stratagème des Grecs,

déplore l'aveuglement de ses concitoyens, qui mépri-
sèrent les conseils de Laocoon :

Et, si fata deum, si mens non læva fuisset,
Impulerat ferro Argolicas foedare latebras;
Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres! V.

Le même poète, énumérant les soldats qui forment
l'armée de Turnus, varie la forme du récit par quel-
ques *apostrophes* :

Et te montosæ misère in proelia Nersæ,
Ufens, insignem famâ et felicibus armis.

Séreste veut offrir en trophée au dieu Mars les
armes de son ennemi :

Arma Serestus

Lecta refert humeris, tibi, rex Gradive, tropæum! V.

8° HARDIESSE D'EXPRESSION. — La poésie est surtout
remarquable par la hardiesse de ses expressions : on
regarderait comme ambitieuse la prose qui voudrait
rivaliser avec elle sous ce rapport.

Voyons comment Virgile exprime cette idée : *pous-
ser des cris* :

Incendunt clamoribus urbem,
Plangoribus ædes

Femineis ululant.

Immugit regia luctu.

Adresser des vœux au ciel :

Oneravitque æthera votis.

Il dit d'un nuage : *Solis inardescit radius*; d'un
homme : *Sidereo flagrans clypeo*.

1 Ailleurs : *Clamores incendunt calum*.

L'éclat d'une pierre précieuse est rendu d'une manière non moins hardie dans ce vers :

Vivis gaudēbat digitos *incendere* gemmis. Sr.

S'agit-il de peindre une armée rangée en bataille ?

Latē *ferreus* hastis

Horret ager, *campique* armis sublimibus *ardent*. V.

La maison d'Ucalégon est déjà la proie des flammes :

Jam *proximus* ardet

Ucalégon. V.

Hercule est dévoré par la robe sanglante de Nessus :

Totusque furit per viscera *Nessus*. Sr.

9^e PÉRIPHRASE. — La *périphrase* est d'un grand usage en poésie : elle présente la pensée sous une forme moins commune et plus ingénieuse. Ovide, parlant de l'hirondelle qui fait son nid, se sert de cette *périphrase* :

Et *tuteum* celsā sub trabe *figit opus*.

Il dit, pour désigner la *grue* :

Et, quæ *Pygmæo* sanguine *gaudet*, avem.

Lucain met *silva Dodones*, pour *quercus*.

Mellifer electis *exercitus* obstrepit herbis. Cl.

c'est-à-dire *apes*.

La *périphrase* sert aussi à donner plus d'énergie à la pensée :

Si *furor* *Encladi* projectā mugiat *Ætāā*. Cl.

Frangit manu telum *Phrygiæ prædonis*, et ipsum

Pronum sterne solo. V.

Æneæ serait un mot bien froid dans la bouche des

Latines suppliantes. Turnus s'écrie ailleurs, à peu près dans le même sens :

Da sternere corpus,

Loricamque manu validā lacerare revulsam

Semiviri Phrygis. V.

larbe, animé aussi du plus violent dépit contre le héros troyen, le désigne par ces mots :

Et nunc illē *Paris*. V.

La *périphrase* de pensée offre au poète le moyen de déployer toute la richesse de l'expression. Virgile veut rendre cette idée : *Postquam senex fui* : il dit élégamment :

Candidior postquam tondenti barba cadebat.

Au lieu de : *Quum adolescens eris*, Claudien met :

Per tua lanugo quum serpere cœperit ora.

Sæpe illi agnum mactabo, devient :

illius aram

Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus. V.

Annus est (ex quo), etc. :

Annus exactis completur mensibus orbis. V.

10^e ANTONOMASE. — La poésie désigne souvent les personnes ou les objets d'une manière détournée, qui plaît à l'imagination. Elle se sert d'un nom général au lieu d'un nom particulier. Cette figure s'appelle *antonomase* (ἀντωνόμασις, de ἀντί, ὄνομα, *changement de nom*). Virgile appelle Didon *Phænissa* ; l'épée d'Énée, *Dardanium* ; Ulysse, *Ithacus*, du nom de leurs patries.

Stace dit d'un jeune enfant dont il déplore la mort :

Pylia nec fata senectæ

Maluerit, *Phrygiis* aut degere longius annis.

c'est-à-dire la vieillesse de Nestor et de Priam¹.

Les forêts étaient attirées par la lyre d'Orphée :

Silvaque *Bistoniam* sæpè secuta chelyn. C.

mot à mot la lyre de Thrace.

L'antonomase met encore un nom particulier pour un nom général. Cet emploi est bien moins fréquent que le précédent.

Nous venons de voir : *Et nunc ille Paris*, en parlant d'Énée : *Paris* signifie ici un homme efféminé. Horace dit qu'il faut soumettre ses ouvrages à la censure d'un ami : *Fiet Aristarchus*. On lit dans Ovide :

Irus et est subito, qui modò *Cræsus* erat.

c'est-à-dire, le riche devient pauvre.

11° COURTE PROSOPÉE. — Elle transporte aux objets insensibles des expressions qui ne conviennent qu'aux êtres animés :

Dissultant ripæ, refluitque *exterritus* amnis. V.

Purpureus veluti quum flos succisus aratro

Languescit moriens. V.

Miraturque novas frondes et non sua poma (arbos). V.

Pontem indignatus Araxes. V.

On trouve plusieurs expressions semblables dans l'exemple suivant, où Virgile décrit la chute d'un arbre que l'on abat :

¹ Ces antonomases semblent avoir eu vogue dans ce siècle : elles se retrouvent fréquemment dans Martial :

Longa, precor, *Pylia*que veni numerosior tevo (dies)...
Promisit *Pyliam* quater senectam.

Illa usque *minatur*,

Et tremefacta *comam* concusso vertice nutat ;

Vulneribus donec paulatim *evicta*, supremum

Congemuit, trahitque jugis avulsa ruinam.

Cette figure prête aux animaux les sentiments de l'homme :

It tristic arator,

Mœrentem abjungens fraternâ morte juvenum. V.

Post bellator equus, positis insignibus, Æthon

It lacrimans, guttisque humectat grandibus ora. V.

Qualis populæ mœrens Philomela sub umbrâ,

Amisso queritur fetus, quos durus arator

Observans nido implumes detraxit : at illa

Flet noctem, ramoque sedens, miserabile carmen

Integrat, et mœstis latè loca questibus implet. V.

12° STYLE PITTORESQUE. — La poésie excelle à mettre un tableau devant les yeux.

Virgile veut représenter Polyphème couché :

Jacuitque per antrum

Immensus.

Cerbère, frappé de stupeur :

Tenuitque inhians tria Cerberus ora.

Hector, trainé dans la poussière :

Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento

Pulvere, perque pedes trajectus lorâ tumentes...

Squalentem barbam, et concretos sanguine crines,

Vulneraque illa gerens quæ circum plurima muros

Acceptit patrios.

Le père qui, étendu dans sa grotte, voit son troupeau suspendu au flanc d'une montagne :

Non ego vos posthac, viridî projectus in antro,

Dumosa pendere procul de rupe videbo.

La louve qui allaite les fondateurs de Rome :

Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
 Procubuisse lupam : geminos huic ubera circum
 Ludere pendentes pueros , et lambere matrem
 Impavidos ; illam tereti cervice reflexam
 Mulcere alternos , et corpora fingere lingua.

13^e ABONDANCE DU STYLE. — La poésie se distingue par la richesse et la variété de ses expressions. Admirez dans Virgile le tableau d'une éruption de l'Etna :

Horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
 Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem
 Turbine fumantem piceo et candente favilla,
 Attollitque globos flammaram, et sidera lambit ;
 Interdum scopulos avulsaque viscera montis
 Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
 Cum gemitu glomerat, fundoque exastuat imo.

Le fond de l'idée est que l'Etna vomit des matières embrasées : quel parti le génie fécond du poète a su en tirer !

Ailleurs il offre la peinture d'une eau en ébullition :

Magno veluti quum flamma sonore
 Virgea suggeritur costis undantis aheni,
 Exsultantque æstu latices : furit intus aquæ vis,
 Fumidus atque altè spumis exuberat amnis,
 Nec jam se capit unda, volat vapor ater ad auras.

L'eau, qui est le sujet de cette comparaison, est désignée avec variété par tous ces mots, *undantis*, *latices*, *aquæ vis*, *fumidus amnis*, *unda*, *vapor*.

Dans le combat d'Hercule et de Cacus, la caverne du monstre est appelée *spelunca*, *vastum recessum*, *saxum opceum*, *vastum antrum*, *ingens regia*, *un-*

brosa caverna, *cavum saxum*, *domum caligine cæcam*, *ingentem specum*, *domum atram*. Dans la fable de l'Aigle, la Chatte et la Laie, on remarquera par combien d'expressions Phèdre désigne leurs petits : *fetum*, *progeniem*, *grege*, *porcellos*, *prolem*, *cum suis*, *catulis*.

Pouvons-nous parler de cette qualité sans citer Ovide, dont l'inépuisable richesse dégénère assez souvent en diffusion et en subtilité ?

Midas change tout en or :

Vixque sibi credens, non altà fronde virentem
 Illice detraxit virgam, virga aurea facta est ;
 Tollit humo saxum, saxum quoque palluit auro :
 Contigit et glebam, contactu gleba potenti
 Massa fit ; arentes Cereris decerpit aristas,
 Aurea messis erat ; demptum tenet arbore pomum,
 Hesperidas donasse putes ; si postibus altis
 Admovit digitos, postes radiare videntur.
 Ille etiam liquidis palmas ubi laverat undis,
 Unda fluens palmis Danaen eludere posset...
 Tum verò, sive ille suâ Cerealia dextrâ
 Munera contigerat, Cerealia dona rigebant ;
 Sive dapes avido convellere dente parabat,
 Lamina fulva dapes, admoto dente, nitebant ;
 Miscuerat puris auctorem muneris undis,
 Fusile per rictus aurum fluitare videres.

Sans doute ce tableau est un peu chargé ; mais chaque détail en particulier a tant de charme que la critique ne saurait dire lequel est de trop.

¹ C'est-à-dire *Bacchum*. Cette expression n'est pas de bon goût : on ne verse pas le dieu *Bacchus* dans une coupe. Ovide affectionne cette sorte de jeu de mots. Il dit, en parlant du Sommeil qui s'éveille : *Excussit sibi se* ; et d'une Nymphé qui pénètre dans la demeure de la Faim : *Visa sensisse Famem*.

CHAPITRE XVI.

ABUS DU STYLE POÉTIQUE.

La dignité et le naturel du style ne sont pas faciles à concilier : en outrant les qualités qui caractérisent le langage poétique, on tombe dans l'exagération. Or le goût, qui condamne l'absence d'ornements, n'en réproouve pas moins l'excès, et le secret du talent est de garder cette juste mesure dont parle Horace :

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Nous allons signaler les écueils où peut conduire une recherche indiscrette du style poétique.

1° Nous avons parlé de l'*antithèse*, et nous avons vu que cette figure prête à la poésie de grandes beautés ; mais il est à craindre qu'elle ne tombe dans l'affectation. Virgile n'a pas évité ce défaut, quand il fait dire à Junon :

Heu ! stirpem invisam, et fatis contraria nostris
Fata Phrygum ! Num Sigeis occumbere campis,
Num capti potuere capi ? num incensa cremavit
Troja viros ?

L'*antithèse* du premier vers ne mérite que des éloges ; mais on ne saurait pardonner les deux autres : « Troie a été prise, s'écrie la déesse, et les Troyens sont « libres ! Troie a été livrée aux flammes, et les habitants ont échappé ! » On a remarqué avec raison que le fond de ces idées n'a rien que de naturel. Voici le sens de la phrase : « Tous les périls que je leur ai « suscités n'ont donc pu les atteindre ! » Mais l'expres-

sion trahit des intentions subtiles, incompatibles avec la vivacité de la passion : la fureur ne s'amuse pas ainsi à combiner des mots. L'expression *capti* manque même de justesse : c'est Troie qui est prise, et non les Troyens, puisque c'est dans cette distinction que se trouve toute l'idée. On est donc obligé de donner un sens différent à *capti* et à *capi*.

Sénèque tombe souvent dans ce défaut. Il veut dire que Priam est privé des honneurs de la sépulture :

Ille tot regum parens,
Caret sepulcro Priamus, et flammâ indiget,
Ardente Trojâ.

Rien de plus recherché que cette dernière pensée. Malheur au poète qui vise à l'esprit au milieu du tableau d'une si terrible catastrophe ! Le cœur, dont il refroidit l'émotion, fait justice de ces jeux de mots puérils.

2° L'*apostrophe* peut devenir emphatique. Nous avons déjà reproché à Lucain¹ de la prodiguer, et de s'écrier à chaque instant : *Cæsar*, *Magne*, *Libertas*, *Roma*, *Fortuna*, etc.

Pelagus jam, *Magne*, tenebas.

Voilà une tournure bien solennelle, pour dire une chose toute simple.

Ce vice est surtout frappant dans les discours : il se retrouve dans les plaintes de Cornélié sur la mort de Pompée, et y répand la froideur. Comment partager la douleur d'une femme qui paraît assez maîtresse d'elle-même pour chercher des tournures pompeuses et viser à l'effet ?

¹ Ci-dessus, page 31.

Ergo indigna fui, dixit, *Fortuna*, mariti
 Accendisse rogam ?...
 Non tamen hic, longè qui fulget luce malignâ,
 Ignis, adhuc aliquid, Phario de littore surgens,
 Ostendit mihi, *Magne*, tui. L.

3° Une hardiesse exagérée conduit à l'enflure et à l'obscurité. Les poètes postérieurs au siècle d'Auguste tombent souvent dans ce défaut : pour être neufs, ils s'éloignent de la nature.

Stace, voulant exprimer les rugissements d'un tigre affamé, se sert des deux mots *jejunum murmur* :

Non secus, *afflavit* molles si quando juvenas
 Tigridis Hyrcanæ *jejunum murmur*.

Le verbe *afflavit* rend encore cette expression plus forcée.

Ailleurs il montre Œdipe offrant les traces hideuses des blessures dont il mutila son visage :

Effossæ squalent vestigia lucis.

Effossa lux pour *effossi oculi* : autre exemple de mauvais goût.

Il parle d'une armée qui vient de se désaltérer à un fleuve :

Pulsa sitis fluvio; *populataque* gurgitis *alveum*,
 Agmina linquebant ripas, *amnemque minorem*.

Populata alveum est une expression aussi ambitieuse que l'idée *linquebant amnem minorem*.

Juvénal, armé des traits de la satire, avait déjà critiqué cette pensée, employée par un poète de son temps :

Credimus altos

Defecisse amnes; epotaque flumina Medo
 Prandente, et madidis cantat quæ Sostratus alis.

4° L'expression peut encore être recherchée dans le genre gracieux. L'auteur alors vise à la finesse et non à la force; mais il n'est que prétentieux. Un poète moderne met ces vers dans la bouche de Narcisse :

Vix ego *frigidula* requieram margine ripæ,
 Mersurus *gelido flamma* labra lacu,
 Ecce repercussos parit unda *puerpera* vultus,
 Blanditurque oculis *æmula* forma meis. (Sautel.)

Frigidula, que nous pardonnerions s'il était seul, rentre dans ce système général d'affectation. *Gelido, flamma* forment une antithèse puérile¹. Mais c'est surtout *unda puerpera* (une eau mère d'un enfant!) qui est le comble du faux esprit.

5° Nous avons loué certaines manières détournées de désigner une personne ou une chose; mais elles deviennent répréhensibles, quand le poète impose un travail à l'esprit.

Lucain appelle les mânes de Pompée *Thessalici manes* :

Toto littore busta
 Surgunt, *Thessalici* reddentia manibus ignem.

¹ Voyez avec quel goût Horace, plaisantant sur la fin tragique d'Empédocle, se sert d'un pareil rapprochement :

Insuluit.
Ardentem frigidus Ænam

Nous invitons les jeunes gens à faire souvent de semblables comparaisons : ils auront occasion de se convaincre que les mêmes idées, les mêmes expressions, pourront être louables ou ridicules, suivant la place qu'on leur donnera.

Cette expression trop éloignée ne désigne pas suffisamment le héros.

Sénèque parle d'un crime qui fait presque reculer d'horreur le soleil :

Stat ecce Titan dubius, emerito die,
Suave currat, an Thyestæ viâ.

L'énergie ici n'est que de l'exagération et de l'obscurité. Racine, empruntant cette idée, mais éclaircissant l'expression, fait dire à Clytemnestre :

Et toi, soleil, et toi, qui dans cette contrée
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule : ils t'ont appris ce funeste chemin !

6° Nous avons vu quel parti les poètes peuvent tirer des expressions figurées ; mais on trouve aussi des *métaphores* bizarres et forcées.

Claudien représente Proserpine occupée à broder un ouvrage dont les zones étaient le sujet. Voici comment il s'exprime au sujet de la zone torride :

Squalebat adustus
Limes, et assiduo stitiebant stamina sole.

Et peu après, il dit des zones glaciales :

Torquentes traxit geminas, brumâque perenni
Fœdat, et æterno contristat frigore telas.

Cet exemple nous montre un tissu sensible aux impressions du froid et du chaud. Il y a loin de cette prétention à la simplicité de Virgile :

Quinque tenent celum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni ;
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur
Cæruleâ glaciæ concretæ atque imbribus atris.

Ennius avait dit : *Effundit irarum quadrigas*. Virgile, ou plutôt le siècle de Virgile, corrigea ce que cette expression avait de forcé :

Irarumque omnes effundit *habenas*.

Un poète chrétien parle ainsi des conversions opérées par saint Paul :

Paulus in orbe docet, fideique ligonibus omnes
Excolit, et fidei cogit flavescere messem,
Errorum fugiente gelu. ARAT.

Il est difficile de pousser plus loin le mauvais goût.

7° On peut prêter d'une manière ridicule des sentiments humains aux animaux. Sénèque parle des chevaux d'Hippolyte, qui viennent de renverser leur maître de son char, et il ajoute :

Sensere pecudes facinus¹.

Ce vers rappelle celui de Théophile² :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traitre !

Le même Sénèque a, dans un autre passage, épuisé tout son esprit à personnifier des êtres inanimés. Il parle de Thyeste qui apprête son horrible festin :

illa (viscera) flammatus latex,
Querente ahenò, jactat ; impositas dapes
Transiluit ignis, inque trepidantes focos
Bis ter regestus, et pati jussus moram,
Invitus ardet. Stridet in veribus fecur ;

¹ Florus prétend que les éléphants de Pyrrhus, ornant le triomphe des vainqueurs, étaient sensibles à leur humiliation : *Non sine sensu captivitate, submissis cervicibus, victores equos sequebantur.*

² Poète du commencement du dix-septième siècle.

Nec facile dicam, corpora an flammæ magis
 Gemuere. Piceus ignis in fumos abit;
 Et ipse fumus, tristis ac nebulâ gravis,
 Non rectus exit.

Ces vers diffus offrent en outre le défaut qui sera signalé à l'article 9.

8° La *périphrase* trop prolongée rend le style languissant : alors, en croyant ajouter de la richesse à la pensée, on ne fait qu'en retarder la marche.

Virgile a dit :

Antè, pererratis amborum finibus, exul
 Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim.
 Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

La *périphrase* contenue dans le second vers a plusieurs fois été reproduite par les Latins et les modernes. Tout le monde connaît les vers de Boileau :

Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
 Arnaud à Charenton devenir huguenot,
 Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

La même idée est rendue par Sénèque avec une abondance fastidieuse :

Lucida dum current annosi sidera mundi,
 Oceanus clausum dum fluctibus ambiat orbem,
 Lunaque dimissos dum plena recolliget ignes,
 Dum matutinos prædicet Lucifer ortus,
 Altaque caruleum dum Nerea nesciet Arctos,
 Candida formosi venerabimur ora Lyæi.

9° En voulant offrir un tableau pittoresque, on s'appesantit quelquefois sur des détails qui inspirent

le dégoût, et que saurait écarter avec soin un écrivain judicieux.

On a lu cent fois dans Racine la magnifique description de la mort d'Hippolyte, et l'on a pu remarquer avec quelle sage réserve il s'abstient de toute peinture révoltante. Les exemples suivants feront encore ressortir ce mérite.

Dans Ovide, Hippolyte raconte lui-même sa triste aventure :

Excutior curru : lorisque tenentibus artus,
 Viscera viva trahit, nervos in stirpe teneri,
 Membra rapi partim, partim reprehensa relinqui,
 Ossa gravem dare fracta sonum, fessamque videres
 Exhalari animam, nullasque in corpore partes
 Noscere quas posses; unumque erat omnia vulnus.

Ces vers offrent un hideux tableau. Les derniers méritent des éloges; le plus beau qu'on en puisse faire, c'est de dire que Racine les a presque traduits; mais notre langue n'atteindra jamais à l'harmonie imitative de cette phrase :

Fessamque videres

Exhalari animam.

La même critique doit s'adresser à Sénèque, qui toutefois ne met pas le récit dans la bouche de la victime :

Latè creuntat arva, et illisum caput
 Scopulis resultat. Auferunt dum comas,
 Et ora durus pulchra populatur lapis,
 Peritque multo vulnere infelix decur.
 Moribunda celeres membra provolvunt rota...

Inde semianimem secant

Virgulta; acutis asperi vepres rubis;
 Omnisque truncus corporis partem tulit.

Ce derniers vers surtout présente une image si exagérée qu'elle devient plaisante.

10° Le poète sans goût qui prétend à la richesse du style, tombe dans la diffusion. Sénèque veut peindre l'effroi inspiré par la présence du monstre :

Tremuere terræ; fugit attonitum pecus
Passim per agros, nec suos pastor sequi
Meminit juvencos. Omnis e saltu fera
Diffugit; omnis frigido exanguis metu
Venator horret.

A quoi bon ce luxe d'imagination? C'est bien de cela qu'il s'agit ici! Le monstre va causer la mort d'Hippolyte : voilà ce qui doit sans cesse occuper, émouvoir le poète. Mais il est calme; il fait des frais d'esprit, quand on lui demande des sentiments. En outre, il n'y a point de gradation dans ce tableau : *tremuere terræ* est le trait le plus fort; *venator horret* est le plus faible.

Ovide avait dit :

Ipsa quoque immunis, rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus.

Claudien paraphrase cette idée. Cérès annonce à la Sicile que, pour gage de reconnaissance, elle lui donne en partage la fécondité :

Premia digna manent : nullos patière ligones,
Et nullo rigidi versabere vomeris ictu;
Sponte suâ florebit ager, cessante juvenco,
Ditior oblatas mirabitur incola messes.

Jupiter fait un signe de tête, et tout l'Olympe est ébranlé :

Annuit, et totum nutu tremefecit Olympum. V.

C'est bien autre chose à la voix de Pluton :

Talia celso
Ore tonat : tremefacta silent, dicente tyranno,
Atria; latratum triplicem compescuit ingens
Janitor, et presso lacrimarum fonte resedit
Cocytus, tacitisque Acheron obmutuit undis,
Et Phlegethontæ requiêrunt murmura ripæ. Cl.

Comparons à cet exemple un passage de Virgile qui y ressemble au premier coup d'œil : le poète décrit les enfers émus par les accents d'Orphée :

Quin ipsæ stupuere domus atque intima Leti
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides; tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis¹.

Il y aurait beaucoup à dire en faveur du chantre d'Aristée : 1° Il a précédé Claudien, qui, on le voit, avait lu son devancier; 2° le modèle ne présente pas l'harmonie emphatique de la copie; 3° en quatre vers, Virgile a renfermé beaucoup plus d'idées que son imitateur : tous les enfers sont sous nos yeux : bourreaux, victimes, rien n'est omis; et Claudien, qui

Souvent pour ne rien dire ouvre une bouche immense, répète trois fois que les fleuves des enfers furent trou-

¹ Ovide, traitant le même sujet, a dit :

Talia dicentem, nervosque ad verba moventem,
Exsanguis flebant animæ; nec Tantalus undam
Captavit refugam; stupuitque Ixionis orbis;
Nec carpere jecur volucres, urnisque vacarunt
Belides; inque tuo sedisti, Sisyphæ, saxo.

Les détails sont ici plus abondants que dans Virgile, et pourtant ils me semblent à l'abri de la critique : ce qui n'est qu'un objet secondaire dans le récit de Protée, est le fond même du sujet dans les Métamorphoses.

blés; 4^e enfin, et cette différence est capitale, Virgile décrit un fait extraordinaire; il doit insister sur son idée pour bien nous pénétrer de ce pouvoir miraculeux de l'harmonie; au lieu que Pluton parle tous les jours: pourquoi tout ce luxe de développements! Virgile, comme nous l'avons vu, et Homère qu'il imitait, n'ont pas mis cinq vers pour dire que Jupiter fait trembler l'Olympe d'un signe de tête.



CHAPITRE XVII.

DE L'USAGE DES DÉVELOPPEMENTS. — DE LA COMPARAISON.

I. DE L'USAGE DES DÉVELOPPEMENTS.

1^o AMPLIFICATION. — Les articles précédents offraient des développements que le goût réprovoque. En parlant plus haut de l'*amplification*, nous avons donné des exemples et non des préceptes. Revenons sur cette importante matière, et ne nous contentons pas d'indiquer l'*amplification* comme une ressource poétique, mais justifions-en l'emploi.

Nous allons voir quel parti elle sait tirer des idées suivantes.

Trojam relinquo :

Littora tum patriæ lacrimans portusque relinquo,
Et campos ubi Troja fuit. V.

Postquam Troja cecidit :

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum Superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja. V.

Utinam sub mœnibus Trojæ cecidissem :

Mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tuâque animam hanc effundere dextrâ,
Sævus ubi Æacidæ felo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon; ubi tot Simois correpta sub undis
Scuta virûm, galeasque et fortia corpora volvit! V.

*Clamorem tollit (Polyphemus), quo omnia circum
intremuere.*

Clamorem immensum tollit, quo pontus et omnes
Intremuere undæ, penitusque exterrita tellus
Italia, curvisque immugiit Ætna cavernis. V.

Voyez cette idée : *Bellorum reliquias arator inveniet*, amplifiée dans les Géorgiques :

Scilicet et tempus veniet quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila;
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris. V.

L'*amplification* est une manière d'insister fortement sur une idée : or l'idée doit mériter ce privilège. Si l'on veut rendre un sentiment profond ou présenter un tableau pittoresque, le goût demande qu'on choisisse tous les traits qui pourront communiquer au lecteur cette impression énergique, ou mettre sous ses yeux cette peinture vivante ; mais si l'*amplification* recouvre une idée secondaire, accessoire, de peu de valeur, elle glace l'intérêt, et fatigue l'esprit, dont la juste impatience s'élance au delà.

Examinons les exemples précédents, pour reconnaître si l'*amplification* a été légitime. 1° Nous voyons d'abord le regret cuisant de fuir la patrie : l'idée est touchante : la développer, c'est prolonger l'émotion. 2° Cette pompe et cette richesse dans l'expression nous pénètrent de la grandeur de Troie, et nous compatissons davantage à sa chute. 3° Quelle consolation pour un héros de reposer auprès de tant de héros ! Énée justifie à nos yeux son regret, en énumérant tant de nobles victimes. 4° Virgile veut rendre d'une manière frappante la voix redoutable de Polyphème : pouvait-il mieux y réussir qu'en montrant toute la

nature ébranlée, pour ainsi dire, par un cri du cyclope ? 5° Enfin le poëte semble agrandir les désastres des guerres civiles, en comptant tous les débris que le soc doit heurter.

On voit que tous ces développements sont autorisés et même exigés par le sujet. Qu'on les retranche, et l'on verra tout ce que l'idée perd de force, de grandeur, de pathétique.

2° ÉNUMÉRATION DES PARTIES. — Nous en avons déjà cité deux exemples (chap. XII, pag. 61). Dans le premier, Énée contemple la nouvelle Troie qu'Andromaque a fait bâtir pour charmer son exil. Combien il doit se complaire à ce touchant spectacle ! Il examine jusqu'aux moindres détails : le Xanthe, la porte Scée, rien n'échappe à sa curieuse ivresse, et les détails donnés par le poëte font passer en nous la vive émotion dont chaque objet remplit son héros. L'autre développement avait pour but de faire ressortir le bonheur de la vie champêtre. Ce bonheur paraîtra d'autant plus grand que le poëte aura décrit avec plus d'abondance et de pompe les carrières les plus brillantes et les plus enviées.

Voyons de nouveaux exemples, auxquels nous appliquerons ces règles de critique. Virgile énumère les divinités qui siègent à la porte des enfers :

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia Curae,
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,
Terribiles visu formæ, Letumque, Labosque,
Tum consanguineus Leti Sopor, et mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum.

Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.

Ovide chante le retour du printemps :

Omnia tunc florent, tunc est nova temporis ætas :
Et nova de gravido palmite gemma tumet ;
Et modo formatis amicitur frondibus arbor,
Prodit et in summum seminis herba solum ;
Et tepidam volucres concentibus æra mulcent,
Ludit et in pratis luxuriatque pecus,
Tum blandi soles, ignotaque prodit hirundo,
Et luteum celsa sub trabe fingit opus.

Nous voyons ici des développements fort étendus ; mais ne perdons pas de vue l'intention des deux poètes. Peindre les divinités des enfers et l'influence du printemps, voilà tout leur objet : la richesse des détails rendra le tableau plus achevé.

Mais si l'idée n'était qu'accessoire, il faudrait abréger de beaucoup l'énumération ; autrement on ferait languir l'intérêt. Virgile, parlant des différents arbres coupés pour construire un bûcher, dit, avec son goût ordinaire :

Itur in antiquam silvam, stabula alta ferarum :
Procumbunt piceæ ; sonat icta securibus illex,
Fraxineaque trabes, cuneis et fissile robur
Scinditur ; advolvunt ingentes montibus ornos.

Et ailleurs :

Ferro sonat icta bipenni
Fraxinus ; evertunt actas ad sidera pinus ;
Robora nec cuneis et olentem scindere cedrum,
Nec plaustis cessant vectare gementibus ornos.

Lucain même, qui souvent est si prodigue de détails inutiles, est resté dans une juste mesure, lors-

qu'il a décrit la forêt de Marseille tombant sous les coups des Romains, qui viennent y chercher des machines de guerre :

Procumbunt orni, nodosa impellitur illex,
Silvaque Dodones, et fluctibus aptior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus
Tunc primum posuere comas.

Ces exemples feront ressortir le défaut d'un autre poète, qui, ayant à parler, comme Virgile, des apprêts d'une cérémonie funèbre, donne carrière à son imagination, et surcharge sa pensée d'une abondance de détails extrêmement choquante :

Cadit ardua fagus,
Chaoniumque nemus, brumæque illasa cupressus ;
Procumbunt piceæ, flammis alimenta supremis,
Ornique, ilicæque trabes, metuendaque succo
Taxus, et infandos belli potura cruores
Fraxinus, atque situ non expugnabile robur.
Hinc audax abies, et odoro vulnere pinus
Scinditur ; acclinant intonsa cacumina terræ,
Alnus amica fretis, nec inhospita vitibus ulmus. Sr.

Certainement ce sont là des vers bien tournés ; ils sont élégants et harmonieux ; tous les traits qui peignent les différentes espèces d'arbres sont bien choisis : et cependant l'ensemble est défectueux, parce que l'intention même du développement est condamnable.

Qui croirait que l'on pût encore aller au delà du mauvais goût offert par cet exemple ? Ovide y a réussi : c'est lorsqu'il énumère les arbres attirés par la lyre d'Orphée. Nous citerons ce passage en entier, parce que les bons préceptes se tirent des mauvais exemples

comme des bons, et ensuite parce que chaque vers pris à part est digne de servir de modèle :

Non Chaonis abfuit arbor,
 Non nemus Heliadum, non frondibus æsculus altis,
 Non tiliæ molles, nec fagus, et innuba laurus,
 Et coryli fragiles, et fraxinus utilis hastis,
 Enodisque abies, curvataque glandibus ilex,
 Et platanus gemialis, acerque coloribus impar,
 Amnicolaque simul salices, et aquatica lotos,
 Perpetuoque virens buxus, tenuesque myricæ,
 Et bicolor myrtus, bæccis et cærulea tinus.
 Vos quoque, flexipedes hederæ, venistis, et unâ
 Pampinea vitæ, et amictæ vitibus ulmi,
 Ornique et picæ, pomoque onerata rubenti
 Arbutus, et lentæ, victoris præmia, palmæ,
 Et succincta comas hirsutaque vertice pinus,
 Grata deùm Matri : siquidem Cybeleius Atys
 Exiit hac hominem, truncoque induruit illo.
 Adfuit huic turbæ metas imitata cupressus.

3° ACCUMULATION. — On peut appliquer à cette figure tout ce que nous avons dit de la précédente : car on ne saurait faire une *énumération de parties*, sans faire à la fois une *accumulation*, et réciproquement. On peut relire les exemples d'Ovide que nous avons donnés ci-dessus (p. 62), et qui pèchent déjà par l'étendue. Nous renvoyons les jeunes gens studieux à la lecture de deux passages du même auteur, où la diffusion est encore plus frappante : dans l'un il accumule les noms des chiens qui devorent Actéon (*Met.* III, 207—225); dans l'autre il énumère les guerriers qui doivent combattre le sanglier de Calydon (*ib.* VIII, 300—318).

Virgile et Horace seront ici, comme sous les autres

rapports, les meilleurs modèles à suivre. Jamais on ne trouve dans leurs ouvrages de ces développements maladroits, qui font languir l'intérêt ou détruisent l'émotion. Les autres poètes, étudiés parallèlement, seront aussi très-profitables, en ce qu'ils offriront, par leurs défauts, les moyens d'appliquer les préceptes puisés dans les oracles du bon goût.

4° DESCRIPTION. — Lorsqu'un objet est digne de fixer toute notre attention, et qu'une épithète, une périphrase, une apposition, un redoublement d'idée, etc., ne le feraient pas suffisamment connaître, on le dépeint dans tous ses détails; on en fait la *description*. C'est là que la poésie déploie toute sa pompe et toutes ses richesses : elle choisit les couleurs les plus vives, et nous met sous les yeux un tableau animé. Nous assistons à la tempête décrite par Virgile au premier livre de l'Énéide :

Hæc ubi dicta, cavum conversâ cuspide montem
 Impulit in latus : ac venti, velut agmine facto,
 Quâ data porta, ruunt, et terras turbine perfiant.
 Incubere mari, totumque a sedibus imis
 Unâ Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
 Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus.
 Insequitur clamorque virûm, stridorque rudentum.
 Eripiunt subitò nubes cœlumque diemque
 Teucrorum ex oculis ; ponto nox incubat atra.
 Intonare poli, et crebris micat ignibus æther ;
 Presentemque viris intentant omnia mortem.

On se trompe étrangement, quand on croit mieux remplir le but de la *description* en prodiguant les détails : le mérite du poète consiste à savoir choisir les traits intéressants, et non à accumuler sans goût tous

ceux que lui fournit une pénible recherche. Ovide a aussi fait une *description* de tempête (*Metam.* XI, 440, suiv.) : elle ne renferme pas moins de quatre-vingts vers. Le poète décrit pour décrire : heureux de trouver un champ ouvert à son imagination, il oublie Célyx et Halcyone. Virgile, au contraire, ne perd pas de vue son héros ; tous les détails descriptifs ne sont que secondaires ; ils sont destinés à émouvoir plus vivement la pitié en faveur d'Énée : on le suit au milieu de la tempête ; on entend, au milieu du bouleversement de la nature, l'expression pathétique de sa douleur.

Lucain est tombé dans le même défaut qu'Ovide : on peut voir sa *description* au livre V (v. 560, suiv.) de la Pharsale. Mais rien n'est plus chargé que le détail qu'il donne des prodiges qui annoncèrent la guerre civile (liv. I, 522, suiv.) :

Tum, ne qua futuri
Spes saltem trepidas mentes levet, addita fati
Pejoris manifesta fides, Superique minaces
Prodigiis terras implerunt, aethera, pontum.
Ignota obscuræ viderunt sidera noctes,
Ardentemque polum flammis, cœloque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi
Sideris, et terris mutantem regna cometen.
Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno,
Et varias ignis denso dedit aere formas.

Il reste encore une soixantaine de vers, qu'on peut achever dans l'original. On fera bien de comparer à ce morceau la fin du premier livre des Géorgiques.

S'il faut éviter de trop prolonger les *descriptions*, on doit à plus forte raison prendre garde qu'elles ne

soient entièrement déplacées. « Il faut, dit Marmon-
« tel, réserver les peintures détaillées pour les mo-
« ments de calme et de relâche ; dans ceux où l'action
« est vive et rapide, on ne peut trop se hâter de
« peindre à grandes touches ce qui est de spectacle et
« de décoration. Je n'en citerai qu'un exemple. Le
« lever de l'aurore, la flotte d'Énée voguant à pleines
« voiles, le port de Carthage vide et désert ; Didon,
« qui du haut de son palais voit ce spectacle, et qui,
« dans sa douleur, s'arrache les cheveux et se meur-
« trit le sein ; tout cela est exprimé dans l'Énéide en
« moins de cinq vers :

Regina e speculis ut primum albescere lucem
Vidit, et æquatis classem procedere velis,
Littoraque et vacuos sensit sine remige portus,
Terque quaterque manu pectus percussa decorum,
Flayentesque abscissa comas : Proh Jupiter ! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis !

« On sent que Virgile était impatient de faire parler
« Didon et de lui céder le théâtre. C'est ainsi que le
« poète doit en user toutes les fois que l'action le
« presse de faire place à ses acteurs. »

II. DE LA COMPARAISON.

Il s'agit ici, non plus de reproduire l'idée de la matière sous d'autres formes, mais de trouver une nouvelle idée qui ait du rapport avec la première, de présenter parallèlement deux objets qui se ressemblent. Quoique la *comparaison* convienne plus particulièrement au style épique, elle trouve encore sa place dans les autres genres de poésie : elle éclaire,

colore, embellit son objet, souvent l'élève et l'agrandit.

Si la *comparaison* présente une image simple et fidèle, elle atteint son but. On a cité bien des fois ces beaux vers de Virgile où Didon, égarée par l'amour, est comparée à une biche qui fuit, emportant le trait enfoncé dans son flanc :

Qualis coniecta cerva sagittâ,
Quam procul incautam nemora inter Cressia fixit
Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum
Nescius : illa fugâ silvas saltusque peragrat
Dictæos ; hæret lateri letalis arundo.

Lucain dit que Pompée dans sa vieillesse était encore entouré du respect des Romains, qui n'avaient pas oublié sa jeunesse triomphante. Il le compare à un vieux chêne chargé d'offrandes et de trophées :

Qualis frugifero quereus sublimis in agro,
Exuvias veteres populi sacratæque gestans
Dona ducum ; nec jam validis radicibus hærens,
Pondere fixa suo est ; nudosque per aera ramos
Effundens, trunco, non frondibus efficit umbram :
At, quamvis primo nutet casura sub Euro,
Tot circum silvæ firmo se robore tollant,
Sola tamen colitur.

On ne peut trouver un rapport mieux saisi et plus poétiquement exprimé.

Un poète moins connu, et qui ne manque pas de *comparaisons* heureuses, Stace, peignant le désespoir d'Hypsipyle, lorsqu'elle aperçoit Archémore, son nourrisson, baigné dans son sang, ajoute :

Ac velut aligeræ sedem fetusque parentis
Quum piger umbrosâ populatus in ilice serpens,

Illâ redit, querulaque domûs mirata quietem,
Stat super impendens, advectosque horrida mæsto
Excutit ore cibos : quum solus in arbore carâ
Sanguis, et errantes per capta cubilia plumæ.

Nous avons dit que la *comparaison* agrandit quelquefois son objet. Horace compare Drusus à l'oiseau qui porte le tonnerre :

Qualem ministrum fulminis alitem,
Cui rex decorum regnum in aves vagas
Permisit, expertus fidelem
Jupiter in Ganymede flavo.
Olim juventas et patrius vigor
Nido laborum propulit inscium,
Vernique, jam nimbis remotis,
Insolitos docuere nisus
Venti paventem ; mox in ovilia
Demisit hostem vividus impetus ;
Nunc in reluctantes dracones
Egit amor dapis atque pugnae.

Énée se dispose à partir pour la chasse : on le prendrait, dit le poète, pour Apollon. Quelle noble idée cette *comparaison* nous donne du héros !

Qualis, ubi hibernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo,
Instauratque choros, mixtique altaria circum
Crelesque Dryopesque fremunt pæctique Agathyrsi :
Ipsè jugis Cynthi graditur, mollique fluentem
Fronde premit crinem fingens, atque implicat auro ;
Tela sonant humeris. V.

En général la *comparaison* présente une image. Telles sont celles que nous fournit l'antiquité. Les auteurs modernes ont quelquefois renversé ce rapport, et comparé des objets sensibles à des objets

immatériels. On lit dans Télémaque : « Les vents
« commencèrent à s'apaiser, et la mer mugissante
« ressemblait à une personne qui, ayant été long-
« temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et
« d'émotion. Elle grondait sourdement, etc. » L'il-
lustre auteur du *Génie du Christianisme*, a dit : « Quel-
« quefois une haute colonne se montrait seule debout
« dans un désert, comme une grande pensée ¹ s'élève,
« par intervalles, dans une âme que le temps et le
« malheur ont dévastée. »

Quand on compare deux objets, il faut choisir les points de contact, et abandonner tout le reste : la *comparaison* doit cesser où cesse le rapport. Homère se laisse souvent entraîner au plaisir de compléter un tableau par des traits étrangers au premier terme de la *comparaison* ; mais chez les nations modernes, qui jugent tout avec une raison sévère, cette abondance serait condamnée.

Les *comparaisons* pèchent par défaut de *justesse* : l'auteur alors s'est mépris sur la ressemblance de deux objets, et a rapproché des choses disparates. Par défaut de *force* : c'est lorsque le second terme du rapport ne rend qu'imparfaitement l'idée que nous nous faisons du premier : indigne de ce parallèle, il rapetisse ce qu'il devrait agrandir, et affaiblit l'impression que l'on aurait sans lui. Par défaut de *noblesse* : une comparaison basse dégrade le premier

¹ Cette sorte de comparaison entre un objet physique et une idée abstraite appartient à une civilisation plus avancée. Aussi a-t-on remarqué comme une chose curieuse qu'Homère en ait fait usage dans l'*Odyssée*, quand il compare la rapidité des vaisseaux à celle de la pensée.

Τῶν νῆες ὡκείτω ὡσεὶ πτερόν ἢ ῥόνημα (H¹, 36).

objet du rapport. On a reproché à Virgile d'avoir comparé Amate, agitée par les plus vives inquiétudes, à la toupie que l'enfant fouette sans relâche. Par défaut de *convenance* : la *comparaison* ne peut pas s'employer indistinctement dans tous les cas. Placée mal à propos, elle produit un mauvais effet. Dire qu'elle marque toujours un travail de l'esprit, c'est la proscrire de tous les cas où l'on ne demande qu'un élan du cœur. Pour en déterminer l'emploi, nous ne saurions mieux faire que de citer les judicieuses observations de Marmontel. « Plus l'âme est occupée de son objet di-
« rect, moins elle regarde autour d'elle ; plus le mou-
« vement qui l'emporte est rapide, plus il est impa-
« tient des obstacles et des détours ; enfin, plus le
« sentiment a de chaleur et de force, plus il maîtrise
« l'imagination et l'empêche de s'égarer. Il s'ensuit
« que la narration tranquille admet des *comparaisons*
« fréquentes ; qu'à mesure qu'elle s'anime, elle en
« veut moins, les veut plus concises et aperçues de
« plus près ; que dans le pathétique elles ne veulent
« être qu'indiquées par un trait rapide ; et que, s'il
« s'en présente quelques-unes dans la véhémence de
« la passion, un seul mot les doit exprimer. »

CHAPITRE XVIII.

DE L'IMITATION.

O imitatores, servum pecus!

a dit Horace; et par là il a condamné ces écrivains timides qui, se trainant toujours sur les traces des autres, n'osent avoir une pensée qui leur appartienne, et dont l'esprit inactif et stérile n'est occupé qu'à choisir entre leurs dépouilles. Mais Horace, qui lui-même devait tant aux Grecs, savait bien pardonner une imitation légitime, celle qui consiste à s'approprier la pensée d'un auteur pour la reproduire avec avantage.

I. CHEZ LES ANCIENS.

Virgile imita ses devanciers; mais la supériorité de son style déguisait ces emprunts. Cependant on lui reprocha de leur dérober des expressions, et quelquefois des vers entiers. Ainsi Lucrèce avait dit avant lui¹: *Ære renidescit tellus* (lib. II, 326. — Virg. G. II, 282); *aterno devinctus vulnere amoris* (I, 35. — Æ. VIII, 394); *si fert ita fortè voluntas* (III, 44. — Æ. VI, 675); *simulacra modis pallentia miris* (I, 124. — G. I, 477).

¹ Virgile modifia légèrement quelques-unes de ces expressions: *Fluctuat omnis Ære renidenti tellus; aterno devinctus amore; si fert ita corde voluntas.*

Nous ne parlons pas ici des larcins qu'il fit aux vieux poètes Ennius, Attius, etc. On peut voir à ce sujet les remarques des grammairiens. Macrobe (VI, 2) nous apprend, entre autres choses, que le passage du 1^{er} livre de l'Énéide où Vénus implore Jupiter en faveur des Troyens battus par la tempête, avait été emprunté par Virgile au poème de Névius (*Belium Punicum*). Catulle, qui ne l'avait précédé que de quelques années, fournit aussi à son imitation.

Les poètes postérieurs à Virgile, tout en l'imitant, ont évité en général de conserver ses expressions. Voici comment ils lui empruntent.

Lucaïn décrit les prodiges qui annoncèrent la guerre civile:

Ignota obscuræ viderunt sidera noctes,
Ardentemque polum flammis, cœloque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi
Sideris, et terris mutantem regna cometen.
Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno.

Ces vers sont une longue paraphrase de ceux de Virgile:

Non aliàs cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura, nec diri toties arsere cometa.

Et les suivants:

Ipsè caput medio Titan quum ferret Olympo,
Candidit ardentès atrâ caligine currus,
Involvitque orbem tenebris, gentesque coegit
Desperare diem; qualem, fugiente per ortus
Sole, Thyestea noctem duxere Mycena.
Ora ferox Sicula laxavit Mulciber Ætna.

FleBILE SAVI

Latraverè canes.

Veteremque jugis nutantibus Alpes
Decussere nivem.
Tum pecudum faciles humana ad murmura lingua. L.

rappellent ceux-ci du même passage des Géorgiques:

Ille etiam extincto miseratus Casare Romam,
Quum caput obscurâ nitidum ferrugine textit,
Impiaque æternam timerunt sæcula noctem.

Quoties Cycloperum effervere in agros
Vidimus, undantem ruptis fornacibus, Ætnam
Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa!

Obscenique canes, importunaque volucres
Signa dabant.

Insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Pecudesque locuta.

Claudien parle des chevaux que Neptune destine à
Honorius et à son frère :

Vobis Ioniâ virides Neptunus in algâ
Nutrit equos, qui summa freti per carula possent
Ferre viam, segetemque levi percurrere motu,
Nesciat ut spumas, nec proterat ungula culmos.

On redit à l'instant ces vers si connus, qui expriment
la légèreté de Camille :

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas;
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumentis.
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas. V.

Une peinture charmante de la ressemblance de deux
frères jumeaux :

Simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error. V.

a fourni au même Claudien le modèle des vers suivants :

Juvat ipse Tonantem

Error, et ambigua placet ignorantia matri;
Eurotas proprios discernere nescit alumnos.

Comparez encore le portrait d'Encélade :

Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hæc, ingentemque insuper Ætnam
Impositam, ruptis flammam expirare caminis;
Et, fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, et cælum subtexere fumo. V.

In medio scopulis se porrigit Ætna perustis,
Ætna gigantes nunquam tacitura triumphos,

Enceladi bustum, qui, saucia membra revinctus,
Spirat inexhaustum flagranti pectore sulphur;
Et quoties detreecat onus cervice rebelli
In dextrum lævumve latus, tunc insula fundo
Vellitur, et dubiæ nutant cum mœnibus urbes. Cl.

Parmi les poètes qui ont imité Virgile, on remarque
surtout Silius Italicus. Non content de dérober à son
modèle des conceptions importantes, il copie encore
ses tournures, et ne fait que changer l'expression,
qu'il affaiblit. Dans Virgile, Vénus apparaît à Énée,
lui montre tous les dieux conjurés contre Troie, et lui
ordonne de céder à la destinée : dans Silius, c'est
Juno qui se présente à Annibal, pour qu'il s'éloigne
de Rome.

Adspice : namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam. V.
En age, namque oculis amotâ nube parumper,
Cernere cuncta dabo. Sil.

Hic, ubi disjectas moles, avulsaque saxis
Saxa vides, mixtoque undantem pulvere fumum,
Neptunus muros magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit. V.

Surgit quæ celsus ad auras,

Adspice, montis apex, vocitata Palatia regi
Parrhasio, plenâ tumet en resonante phœtrâ,
Intenditque arcum, et pugnas meditatur Apollo. Sil.

Assez rarement les poètes du second ordre em-
pruntent à Virgile ses propres expressions. En voici
un exemple de Stace :

It tamen, et medicâ firmat vestigia virgâ.

On lit dans l'Énéide :

Trunca manum pinus regit, et vestigia firmat.

Sidoine Apollinaire dit que Virgile dut à Auguste de pouvoir chanter les bergers. Il désigne ingénieusement la poésie bucolique par le premier vers de la première églogue :

*Tityrus ut quondam, patula sub tegmine fagi,
Volveret inflatos murmura per calamos,
Præstitit afflicto jus vitæ Caesar et agri.*

II. CHEZ LES MODERNES.

Les modernes qui s'exercent dans la poésie ancienne peuvent, sous le rapport de la forme, être moins timides dans leur *imitation* : une expression, une tournure, heureusement empruntées, ont pour nous beaucoup de charme; nous applaudissons à cet ingénieux larcin, qui nous fait jouir de nos réminiscences.

Vida, dans sa *Poétique*, a joint l'exemple au précepte :

*Quum verò cultis moliris furta poetis,
Cautiùs ingredere, et raptus memor occule versis
Verborum indicitis, atque ordine falle legentes
Mutato : nova sit facies, nova prorsus imago¹.*

Nous allons citer un certain nombre d'*imitations*, puisées dans les poètes modernes, ou dans des recueils publiés de nos jours².

¹ Virgile, parlant de Cacus, qui déroba les troupeaux d'Hercule, avait dit :

*Atque hos, ne qua forent pedibus vestigia rectis,
Caudâ in speluncam tractos, versisque viarum
Indicitis raptos, saxo occultabat opaco.*

² Les *Annales des Concours généraux* et le *Recueil de discours, narrations, pièces de vers latins*, publié par M. Pierrot.

1° Quelquefois on se contente d'emprunter une expression brillante.

ILLACRIMABILIS.

Brutus demeure insensible au milieu des larmes de tous les Romains :

*Inter tot lacrimas pater illacrimabilis¹ unus
Constiterat. (Lebeau.)*

RIMOSUS.

Empédocle a tenté vainement d'inspirer un amour durable pour la sagesse :

*Continuò fugit rimosas missa per aures
Vox pia².*

ODORISEQUEUS.

Cette belle épithète a été créée par un très-ancien poète latin³, qui l'applique au chien suivant la trace du gibier. Elle a été empruntée par un moderne, Natalis Comes, dans un poème sur la Chasse :

*Hinc et odorisequi discurrunt æquora campi
Lata canes.*

2° D'autres fois on prend dans un auteur plusieurs mots, qu'on emploie à peu près dans le même sens.

Le ver à soie s'enferme dans son cocon :

Mille legunt releguntque vias, atque orbibus orbes

¹ Horace a dit : *Illacrimabilem Plutona.*

² Ce vers et ceux dont l'auteur n'est pas mentionné, appartiennent à des élèves de notre Université.

³ Il y a ici imitation d'un passage d'Horace :
Et quæ rimosâ bene deponuntur in aure.

⁴ Voyez ci-après, De *Hexamètre miurus.*

Agglomerant , cæco donec se carcere claudant
Sponte suâ : tanta est edendi gloria filii ¹. (Vida.)

La femelle du paon contemple avec joie sa petite
famille :

Adspice , maternam quàm dulcia gaudia mentem
Pertentant ². (Vanière.)

Un jeune rhétoricien ³ apostrophait ainsi saint An-
toine , qui s'empressait d'aller retrouver saint Paul ,
mort pendant son absence :

Quid facis , Antoni ? jam friget Paulus , et altas ,
Immixtus Superis , nec jam tuus , attingit arces ⁴.

Dieu adoucit la barbarie des Gaulois :

Posuere ferocia Galli
Corda , volente Deo ⁵.

Une prêtresse annonce la victoire de Salamine :

Te Marathon rediviva manet ; jam partus Athenis
Alter Miltiades ⁶.

Ici l'on a peint la démarche incertaine d'un homme
ivre :

Murorum alterno videntur ut ruat impete duos
Cæcus in amplexus , quanquam fecunda lucernis
Addiderit numerum generosi copia Bacchi ⁷ ?

¹ Virgile a dit , en différents endroits : *Mille fugit refugitque vias... orbibus orbes impediunt... tanta est generandi gloria mellis.*

² Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus. V.

³ Cité par Rollin.

⁴ Virgile dit , en parlant d'Eurydice :

Invalidasque tibi tendens , heu ! non tua , palmas.

⁵ Ponuntque ferocia Poeni

Corda , volente deo. V.

⁶ *Alius Latio jam partus Achilles. V.*

⁷ *Accessit fervor capiti numerusque lucernis. H.*

3° Tantôt on emprunte un mouvement , une tour-
nure.

Milton dit , en s'adressant à un vieillard :

*Fortunate senex , ergo , quacumque per orbem
Torquati decus et nomen celebrabitur ingens ,
Tu quoque in ora frequens venies plaususque virorum ¹.*

Une mère s'élançe pour sauver sa fille qui va deve-
nir la proie des flammes :

*Atria per mediosque ignes prorumpit , et æstum
Horrendum , sciret si quidquam horrescere mater ² !*

Cerbère lutte contre Hercule :

*Latratus ciet horrendos , quibus Orcus et omnes
Intremuere umbræ , Stygiique exterrita latè
Regia cæca dei ³.*

4° Tantôt l'on imite un effet poétique , une suspen-
sion , une coupe de vers ou une répétition.

On veut représenter une baleine atteinte d'un coup
mortel :

Apparet medio ceu naufragus Oceano mons ⁴.

Une mère qui vient d'arracher une de ses filles à
l'incendie , s'aperçoit que l'autre n'a point suivi ses
pas :

¹ *Fortunate senex , ergo tua rura manebunt ! V.*

² *Quum subita incautum dementia cepit amantem ,
Ignoscenda quidem , scirent si ignoscere Manes ! V.*

³ Virgile parle de Polyphème :

*Clamorem immensum tollit , quo pontus et omnes
Intremuere undæ , penitusque exterrita tellus
Italæ , curvisque immugit Ætna cavernis.*

⁴ *Insequitur cumulo præruptus aque mons. V.*

Mater abit ; jamque insensos evaserat ignes,
Et subito, loca tuta tenens, respexit : ibi alter
Luctus adest misera¹.

Hercule va assiéger la caverne du lion de Némée :

Vix oculis specus horrendum sese obtulit, omnes
Continuere gradum attoniti, et trepidantia turbæ
Corda repentinus stravit pavor².

La chienne de chasse a découvert sa proie :

Consciaque inventi, dominum increpitare videtur
Cunctantem³.

Herculanum sort de ses ruines :

Urbs ignota diu, tacitis rediviva ruinis,
Surgit, et insolita moles, turresque sepultæ
Cælo ostenduntur⁴.

Ève, exilée du Paradis, dit avec amertume :

Expulsos manet⁵.
Terra, horrida terra

Regrets d'Ariane :

*Thesea voce vocat perjurum ; Thesea longum
Dixerunt silvæ ; respondet Thesea litus⁶.*

- 1 Restitit, Eurvidicæque suam jam luce sub ipsâ,
Immemor heu ! victusque animi respexit : ibi omnis
Effusus labor. V.
- 2 Terra tremit, fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor. V.
- 3 Corripit extemplo Aneas, avidusque refringit
Cunctantem (ramum). V.
- 4 Abstractæque hoves, abjuratæque rapinæ
Cælo ostenduntur. V.
- 5 Bella, horrida bella,
Et Thybrim multo spumantem sanguine cerno. V.
- 6 Flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
Murmurat exanimis ; respondent flebile ripe. O.

5° Les meilleures *imitations* sont celles qui détournent le sens des mots qu'elles empruntent.

Vida parle du ver à soie, qui meurt après son travail :

Ite, animæ egregiæ, fortunatæque laborum,
Citro in fata alacres¹.

Dans une fête de village, un paysan consulte sa bourse, pour voir ce qu'il peut dépenser :

Mox ubi consuluit quid ferre crumena recuset,
Quid valeat².

On a appliqué aux orages des passions ce que Virgile dit d'une tempête³ :

Ille homini, miserâ si quando libidine corda
Incipiunt stimulatâ tumescere, dexter adhæret
Usque comes (animus).

Un homme a mangé avec excès :

Fercula nocte prement, stomacho non sumpta pudenter⁴.

Remarque. Ce n'est que dans ce cas qu'il est permis de copier un vers entier. Vida parle d'une certaine composition de mots qui est plutôt dans le génie de la langue grecque que dans celui de la langue latine :

- 1 Ite, ait, egregias animas, quæ sanguine nobis
Hanc patriam peperere suo, decorate supremis
Muneribus. V.
- 2 Ille mihi ante alios fortunatusque laborum,
Egregiusque animi, etc. V.
- 3 Et versate diu quid ferre recusent.
Quid valeant humeri. H.
- 4 Continuo ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere. V.
- 5 Dabiturque licentia sumpta pudenter. H.

Argolici, quos ista decet concessa libido,
Talia connubia et toles celebrant hymenæos.

Ce dernier vers, auquel le poète a donné ici un sens figuré, est pris au propre dans Virgile.

On a dit d'un écolier :

Musarum Phœbique recens doctoris alumnus,
Postquam longa decem tulerant fastidia menses¹.

On sent ici la nécessité de connaître les poètes latins, et surtout Virgile, dont le lecteur se souviendra plutôt. Les Odes d'Horace offrent aussi une source féconde d'heureuses imitations. Qu'on tâche de transporter quelques-unes de ses expressions dans le vers hexamètre : c'est une conquête légitime.

DU CENTON.

Nous dirons quelques mots du *centon*, non pas que nous attachions une grande valeur au résultat de ce travail, mais parce qu'il présuppose la connaissance des poètes classiques, et offre un utile exercice de mémoire². Nous savons que plusieurs professeurs proposent ce genre de devoir, sinon à toute une classe, du moins aux élèves d'élite.

Le *centon* est une pièce entièrement composée de vers ou de fragments de vers empruntés à un poète.

Le plus ancien *centon* latin qui nous ait été conservé est la *Médée* d'Hosidius Géta, écrivain du siècle

¹ Matri longa decem tulerunt fastidia menses. V.

² Centonem vocant qui primi hac concinnatione luserunt. Solius memorie negotium sparsa colligere, et integrare lacerata. (Auson. ad Paul.)

d'Auguste¹. Ce drame est fait en entier avec des vers de Virgile.

L'empereur Valentinien avait décrit une cérémonie nuptiale avec des vers également extraits de Virgile. A sa demande, Ausone traita le même sujet². Il trace ainsi les règles de ce genre : « C'est un échafaudage poétique construit de pièces de rapport : on accole deux hémistiches pour en former un vers, ou l'on joint un vers et demi à la moitié d'un autre. Placer deux vers entiers de suite serait une gaucherie, et trois à la file une véritable sottise. On partage ces lambeaux à toutes les césures admises par le vers héroïque. »

Au lieu d'emprunter un exemple à la pièce d'Ausone, qu'il est facile de trouver, nous aimons mieux citer un fragment d'un *centon* moins connu. Il est de Falcidia Proba, poétesse de la même époque, qui avait composé avec des vers de Virgile une histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Voici les recommandations faites par Dieu à Adam et à Ève, au sujet du fruit défendu :

Vos contra, quæ dicam, animis advertite vestris³.
In medio, ramos annosaque brachia tendens⁴,
Est in conspectu⁵ ramis felicibus arbos⁶.
Quam neque fas igni cuiquam nec sternere ferro⁷.
Religione sacrâ nunquam concessa moveri⁸.
Hac quicumque sacros decerpserit arbore fetus⁹,
Morte luet meritâ¹⁰ : nec me sententia vertit¹¹.

¹ Voy. *Poet. Min.* t. VIII, p. 446 (Ed. Lemaire).

² *Epist. ad Paulum.* — Et *Poet. Min.* t. VII, p. 512.

³ Virg. *Æ.* II, 712. — ⁴ VI, 282. — ⁵ II, 21. — ⁶ G. II, 81. — ⁷ *Æ.* VII, 892. — ⁸ III, 700. — ⁹ VI, 141. — ¹⁰ XI, 849. — ¹¹ I, 269.

Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor¹
 Commaculare manus², liceat te voce moneri³ —
 Femineâ, nec te ullius violentia vincat⁴,
 Si te digna manet divini gloria juris⁵.

DE LA PARODIE.

La *parodie* consiste à substituer des pensées triviales à des idées élevées. Ce genre ne mérite pas d'exercer les jeunes latinistes. Nous ferons seulement remarquer qu'une *parodie* peut être ingénieuse et piquante.

Jos. Scaliger cite⁶, avec un éloge mérité, le commencement d'une imitation plaisante de Catulle, et l'on regrette qu'il ne l'ait pas transcrite en entier. Catulle vante les qualités d'un esquif :

Phaselus ille, quem videtis, hospites,
 Ait fuisse navium celerrimus;
 Neque ullius natantis impetum trabis
 Nequisset præterire, sive palmulis
 Opus foret volare, sive linteo⁷.

Le parodiste anonyme parle du muletier Sabinus :

Sabinus ille, quem videtis, hospites,
 Ait fuisse mulio celerrimus;
 Neque ullius volantis impetum cist
 Nequisset præterire, sive Mantuam
 Opus foret volare, sive Brixiam.

¹ G. II, 314. — ² E. VIII, 48. — ³ E. III, 461. — ⁴ XI, 354. —
⁵ G. I, 168.

⁶ In *Catul.*, p. 14.

⁷ Voy. ci-après, Du Vers Iambique trimètre.

DEUXIÈME PARTIE.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE VERS.

DU VERS HEXAMÈTRE.

Le plus beau comme le plus ancien de tous les vers est le vers *hexamètre* ou *héroïque*. L'invention en a paru si merveilleuse qu'on l'a attribuée aux dieux. N'est-ce pas en effet un phénomène bien frappant, que le génie des Grecs ait trouvé, au berceau de l'art, ce rythme si harmonieux, qui est resté une des plus belles conceptions de l'esprit humain¹?

Le vers *hexamètre* convient à tous les sujets, se prête à tous les tons. Le domaine des autres mètres, nous en ferons plus loin la remarque, est plus limité; mais aucune matière n'est interdite à l'*hexamètre*. Nous le voyons dans Virgile, approprié au langage naturel et naïf de l'épique, simple et précis du poème didactique, noble et majestueux de l'épopée. On le comparerait mal à notre vers *alexandrin*: le vers français a une pompe qui lui est inhérente, et il est peu propre à la poésie légère. Le vers latin, au contraire, sait descendre de sa dignité, et partage le privilège des autres mètres qui sont consacrés aux sujets familiers ou gracieux.

¹ Les érudits en rapportent l'origine à *Phénonoe*, première prêtresse de Delphes (Pausan. x, 5, 4; Proclus, Chrestom. apud Phot., pag. 540; Eustath. *ad Iliad.*, pag. 4, 1). Ennius fut le premier qui le transporta chez les Romains.

Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor¹
 Commaculare manus², liceat te voce moneri³ —
 Femineâ, nec te ullius violentia vincat⁴,
 Si te digna manet divini gloria juris⁵.

DE LA PARODIE.

La *parodie* consiste à substituer des pensées triviales à des idées élevées. Ce genre ne mérite pas d'exercer les jeunes latinistes. Nous ferons seulement remarquer qu'une *parodie* peut être ingénieuse et piquante.

Jos. Scaliger cite⁶, avec un éloge mérité, le commencement d'une imitation plaisante de Catulle, et l'on regrette qu'il ne l'ait pas transcrite en entier. Catulle vante les qualités d'un esquif :

Phaselus ille, quem videtis, hospites,
 Ait fuisse navium celerrimus;
 Neque ullius natantis impetum trabis
 Nequisset præterire, sive palmulis
 Opus foret volare, sive linteo⁷.

Le parodiste anonyme parle du muletier Sabinus :

Sabinus ille, quem videtis, hospites,
 Ait fuisse mulio celerrimus;
 Neque ullius volantis impetum cisti
 Nequisset præterire, sive Mantuam
 Opus foret volare, sive Brixiam.

¹ G. II, 314. — ² E. VIII, 48. — ³ E. III, 461. — ⁴ XI, 354. —
⁵ G. I, 168.

⁶ In *Catul.*, p. 14.

⁷ Voy. ci-après, Du Vers Iambique trimètre.

DEUXIÈME PARTIE.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE VERS.

DU VERS HEXAMÈTRE.

Le plus beau comme le plus ancien de tous les vers est le vers *hexamètre* ou *héroïque*. L'invention en a paru si merveilleuse qu'on l'a attribuée aux dieux. N'est-ce pas en effet un phénomène bien frappant, que le génie des Grecs ait trouvé, au berceau de l'art, ce rythme si harmonieux, qui est resté une des plus belles conceptions de l'esprit humain¹?

Le vers *hexamètre* convient à tous les sujets, se prête à tous les tons. Le domaine des autres mètres, nous en ferons plus loin la remarque, est plus limité; mais aucune matière n'est interdite à l'*hexamètre*. Nous le voyons dans Virgile, approprié au langage naturel et naïf de l'épique, simple et précis du poème didactique, noble et majestueux de l'épopée. On le comparerait mal à notre vers *alexandrin*: le vers français a une pompe qui lui est inhérente, et il est peu propre à la poésie légère. Le vers latin, au contraire, sait descendre de sa dignité, et partage le privilège des autres mètres qui sont consacrés aux sujets familiers ou gracieux.

¹ Les érudits en rapportent l'origine à *Phénonoe*, première prêtresse de Delphes (Pausan. x, 5, 4; Proclus, Chrestom. apud Phot., pag. 540; Eustath. *ad Iliad.*, pag. 4, 1). Ennius fut le premier qui le transporta chez les Romains.

CHAPITRE XIX.

DE LA FIN DU VERS HEXAMÈTRE.

Il faut soigner avec une attention particulière les deux pieds qui terminent le vers *hexamètre*. L'oreille en juge sévèrement l'harmonie, et l'esprit demande de la valeur aux mots qui les remplissent.

LONGUEUR DU MOT FINAL. — Le dernier mot du vers *hexamètre* doit être un mot de deux ou de trois syllabes :

Contiguere omnes, intentique ora *tenebant* :
Inde toro pater *Aeneas* sic orsus ab *alto*. V.

Remarques. 1° Un vers peut finir quelquefois par deux monosyllabes, ou par le verbe *est* précédé d'une élision :

Versibus exponi tragiciis res comica *non vult*. H.
Grammatici certant, et adhuc sub iudice *lis est*. H.
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus; *et jam*
Bis medium amplexi. V.
Quæ postquam vates sic ore effatus amico *est*. V.

Les monosyllabes *que*, *ve* et *ne* (interrogatif) se mettent très-bien à la fin du vers :

Involvens umbrâ magnâ terramque polum*que*. V.
Si quis in adversum rapiat casusve deuste. V.
O magnis posthac inimicus risus! *uterne*
Ad casus dubios fidet sibi certius? H.

C'est qu'en effet ces mots ne sont plus des mono-

syllabes : ils s'incorporent avec le mot précédent, et lui donnent une syllabe de plus¹.

Ces cas exceptés, les monosyllabes doivent être proscrits de la fin du vers, et l'on n'imitera pas les exemples suivants :

Tum sic ignarum alloquitur : *Vigilans*, deum *gens*? V.
Nil ergo optabunt homines, si consilium *vis*. H.
Nam mihi continuo major quaerenda foret *res*? H.

Horace est encore plus négligé quand il met :

Reddes dulce loqui, reddes ridere decorum, *et*
Inter vina fugam Cinaræ, etc.

2° Il faut éviter avec grand soin de mettre à la fin du vers un mot de quatre syllabes composé de deux brèves et de deux longues :

Propter egestatem linguæ et rerum *novitatem*. Ln.
Stes capite obstipo, multum similis *metuenti*. H.
Quum populum gregibus comitum premat hic *spoliator*. J.

Cependant on admet à cette place un mot de quatre syllabes, si c'est un nom propre ou un nom de matière. *Hymenæi*, *ululatus*, sont aussi consacrés par l'exemple des poètes.

Dic mihi, Damoeta, eujum pecus? an *Melibæi*? V.
In foribus pugnam ex auro solidoque *elephanto*
Gangaridum faciam. V.

¹ A plus forte raison *uterque*, dans lequel la conjonction est inséparable, terminera-t-il bien le vers. Voy. ci-après *De l'Accent*.

² Virgile a mis à la fin du vers *sus*, *opum vi*, *virum vir*. Il est probable que ces finales étaient consacrées par quelque ancien poète, Ennius, je pense. Pour *opum vi*, il n'y a pas de doute (cf. *Macrob.* VI, 1).

On verra plus tard des exemples où les poètes ont violé la règle précédente pour produire un effet.

Les vers *hypermètres*¹ finissent pour l'œil par un mot de quatre syllabes, mais réellement par un mot de trois, puisque la dernière est élidée. On met bien :

Et magnos membrorum artus, magna ossa lacertosque
Exiit. V.

Il n'est pas non plus question ici du vers *spondaique*, lequel, à peu d'exceptions près, finit par un mot de quatre syllabes², mais de quatre syllabes longues :

Cara deum soboles, magnum Jovis incrementum. V.

3° On doit encore bannir de la fin du vers les mots de cinq syllabes, tels que ceux-ci :

Sunt igitur solidâ primordia simplicitate. Lx.
Te nostris ducibus, te Grâiis antefereudo. H.
Ut linguas mancipiorum
Contemnas. J.

4° Évitez à plus forte raison les mots de six syllabes, comme :

Quisquis luxuriâ, tristive superstitione,
Aut alio mentis morbo calet. H.

NATURE DU MOT FINAL. — 1° Si nous examinons maintenant les mots, non plus par rapport à leur quantité, mais par rapport à leur nature, nous reconnaitrons que la partie du discours qui termine le plus souvent

¹ Pag. 81.

² On trouve à la vérité dans Virgile :

Cum sociis, natoque, Penatibus et magnis dis ...
Quæ quondam in bustis, aut culminibus desertis.

Mais ces exceptions très-rares ne détruisent pas la règle.

le vers *hexamètre* est le substantif, parce qu'elle est la plus importante de la phrase :

Belli ferratos rupit Saturnia postes. V.

et non : *Postes Saturnia rupit.*

Aut habeat victos, cedat Lavinia conjux. V.

Arma ferunt alii, et pergunt defendere muros. V.

Illi membra novus solvit formidine torpor. V.

Dant gemitus victi, penduntque ex federe pænas. V.

At non audaci cessit fiducia Turno. V.

Functus erat dapibus; poscunt sua tempora somni¹. O.

S'il se trouve plusieurs substantifs, leur valeur plus ou moins grande dans l'ensemble de la phrase, la clarté, l'harmonie indiqueront lequel doit terminer le vers :

Haud aliter prædam Tiburtum ex agmine Tarcho
Portat ovans. V.

Nimium crudele luisti
Supplicium, Teucros conata lacessere bello. V.

Haud quaquam dictis violentia Turni
Flectitur. V.

Sunt et mea contra
Fata mihi, ferro sceleratam excindere gentem. V.

O mater, neque enim Turno mora libera mortis. V.

Illo quærat conjux Lavinia campo. V.

Certa referre viros, et pacis dicere leges. V.

Visus ab Aurorâ cælum transcurrere nimbus. V.

2° Après le substantif, le mot qui occupe le plus

¹ A moins que le verbe n'ait une grande énergie, ou ne présente une image. Ex. :

Recalent nostro Tiberina fluentia

Sanguine adhuc, campique ingentes ossibus albert. V.

Mettez : *Albertque ingentes ossibus agri*, et le tableau s'efface.

communément la dernière place est le verbe, mot indispensable aussi à l'expression de l'idée.

3° Voilà ce qu'il y a de plus général : ensuite le bon sens même indique qu'il serait bien difficile, et même bien monotone de reproduire sans cesse à la fin du vers l'un de ces deux mots, et l'on y trouve admises de temps en temps les autres parties du discours. Une autre raison vient se joindre à celles-ci : très-souvent la phrase latine ne finit pas avec le vers ; alors les mots qui le terminent perdent de leur intérêt, et l'attention se fixe plus particulièrement sur les mots rejetés ; ce qui fait que l'on est moins exigeant pour la fin du vers. Par exemple, nous voyons dans Virgile :

Pygmalionis opes. Portantur avari

Personne ne s'avise de blâmer ici la place du mot *avari*. Mais si l'auteur eût mis :

Pygmalionis opes portantur avari.

l'épithète ressortirait trop, et paraîtrait faible.

Quelquefois le poète réserve à dessein une épithète pour terminer le vers et la phrase : c'est qu'alors il en attend un effet :

Eripiunt subito nubes cælumque diemque
Teucrorum ex oculis; ponto nox incubat atra. V.

Ici l'épithète fait image.

Neptune irrité gourmande les vents déchainés sans son ordre :

Maturate fugam, regique hæc dicite vestro. V.

Il y a une ironie amère dans l'importance donnée à cet adjectif *vestro*.

Latinus prédit à Turnus le sinistre avenir qui l'attend :

Te triste manebit
Supplicium, votisque deos venerabere seris. V.

L'inutilité des prières tardives que Turnus adressera aux dieux, voilà le point capital de l'idée, et c'est ce que fait habilement ressortir l'épithète rejetée à la fin du vers.

Juvénal veut faire un portrait ridicule d'Annibal passant les Alpes ; il dit :

O qualis facies, et quali digna tabellâ,
Quum Gatula ducem portaret bellua *luscum*!

Toute l'idée porte sur ce seul mot *luscum*. Jusque-là l'esprit est en suspens, et ne sait s'il doit prendre au sérieux le tableau pompeux du poète : dans le dernier mot éclate le sarcasme.

4° Servius, commentateur de Virgile, blâme les participes présents placés à la fin du vers, comme :

Talia flammato secum dea corde *volutans*...
At pius Æneas, per noctem plurima *volvens*. V.

Cette défense est trop sévère, et on les trouve assez souvent employés par les poètes pour pouvoir se les permettre quelquefois.

CHAPITRE XX.

DE L'ÉLISION.

A moins qu'elles ne se trouvent au milieu d'un concours désagréable de consonnes, ou qu'elles ne soient placées à certains pieds que nous allons indiquer, les *élisions* ne produisent point un mauvais effet, et les poètes du second ordre les ont évitées avec une affectation puérile. Virgile, dans les ouvrages mêmes auxquels il a mis la dernière main, et Horace, dans ses Odes, en font un assez fréquent usage : elles donnent de la variété au vers, qui, sans elles, finit par être monotone.

Il ne faut pas croire qu'un vers soit d'autant plus dur qu'il renferme plus d'*élisions*. Il y en a trois dans chacun des suivants, et cependant ils sont très-cou-lants :

Qui cultus habendo

Sit pecori, atque apibus quanta experientia parcis. V.

Num fletu ingemuit nostro, aut miseratus amantem est? V.

Au contraire une seule *élision* peut être choquante, comme nous le verrons bientôt.

1° Si la voyelle élidée et celle qui commence le mot suivant sont les mêmes, l'*élision* n'a rien de désagréable à l'oreille :

Flumina amem silvasque inglorius. V.

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam. V.

Solus ubi in silvis Italis ignobilis ævum

Exigeret. V.

Ergo omnis longo solvit se Teueria luctu. V.

2° Il faut éviter l'*élision* des monosyllabes¹ :

Saxa vocant Itali mediis que in fluctibus aras. V.

Nequaquam satis in re unâ consumere curam. H.

Si quis ad illa deus subito te agat, usque recuses. H.

Le pronom *se* doit être excepté² :

Quarto terra die primum se attollere tandem. V.

Bella sequi, aut hostem regi se inferre Latino? V.

Sed sublimè volans, nubi se immiscuit atræ. Sr.

L'*élision* d'un monosyllabe est bien plus vicieuse encore au commencement du vers :

Me unum esse invenies illorum jure sacratum. CAT.

Si ad vitulam spectas, nihil est quod pocula laudes. V.

Dum ex parvo nobis tantumdem haurire relinquis. H.

L'*élision* du pronom *se* serait également condamnable à cette place.

3° On doit bannir du vers *hexamètre* les mots qui ne peuvent y entrer qu'à l'aide d'une *élision* :

Naufragum et ejectum spumantibus æquoris undis

Sublevem, et a mortis limine restituum. CAT.

Acres procurrunt : magnum spectaculum uterque. H.

O curvæ in terras animæ, et cælestium inanes! PERS.

4° Il faut éviter l'*élision* sur le sixième pied :

Scribendi rectè sapere est et principium et fons. H.

Non ego : namque deos didici securum agere ævum. H. ®

¹ Les particules *que, ve, ne* (interrogatif), sont toujours exceptées, comme faisant réellement partie du mot précédent.

² Parmi les nombreux exemples où on le trouve élidé, nous en avons choisi quelques-uns où, par un léger déplacement de mots, le poète eût évité cette *élision*, s'il l'eût voulu.

Mais l'*élision* de *que*, *ve*, *ne* (interrogatif) et de la dernière de *sine*, est permise à cette place :

Tum cererem corruptam undis cerealiaque arma
Expediunt. V.

Pascitur, itque pecus longa in deserta, sine ullis
Hospitiis. V.

L'*élision* peut avoir lieu au milieu du sixième pied quand elle porte sur le verbe *est*¹ :

Mens agitat mihi, nec placida contenta quiete est. V.

5° On évitera encore l'*élision* sur le cinquième pied, comme dans ces vers :

Fumida quum cœli scintillare omnia templa
Cernentes. Læ.

Piscibus atque avibus quæ natura ac foret ætas. H.

Cum scurris fartor, cum Velabro omne macellum. H.

Imposuit, fixit leges pretio atque refixit. V.

Mais on peut l'admettre quand le mot dont la finale s'*élide* est un tribraque ou un trochée, non terminés par une *m* :

Exercete, viri, tauros, serite hordea campis. V.

Egregiam verò laudem et spolia ampla refertis. V.

Mox etiam, si fortè vacas, sequere, et procul audi. H.

Impositique rogis juvenes ante ora parentum. V.

Ac Tusci turba impia vici. H.

L'*élision* des finales en *m* est plus dure :

Tu quum pro vitulâ statuis dulcem Aulide natam. H.

Et si quis casus puerum egerit Orco. H.

Dicam horrida bella. V.

¹ Voyez ci-dessus, page 144.

Les particules *que*, *ve*, *ne* (interrogatif), s'*élident* bien sur le cinquième pied :

Condit opes alius, defossoque incubat auro. V.

Corpora, captivosque dabit, suaque omnibus arma. V.

6° Le milieu du cinquième pied ne souffre guère d'*élision*. Un vers finirait mal par ces mots : *curre ad honores*. Le même défaut se trouve dans les exemples suivants :

Umbra resonarent triste et acutum. H.

Videas metato in agello. H.

Non ego, avarum

Quum veto te fieri, etc. H.

Mais voici des *élisions* plus douces, qu'on peut imiter :

Juturnamque parat fratris dimittere¹ ab armis. V.

Sæpe in honore deum medio, stans hostia ad aram. V.

Aut tecto assuetus coluber succedere et umbra. V.

Remarque. L'*élision* est répréhensible quand elle est suivie d'un repos dans la pensée, lequel doit être reproduit par la prononciation, ou quand elle porte sur les paroles d'un autre interlocuteur, comme nous les voyons dans les vers suivants :

Primum nam inquiram quid sit furere. Hoc si erit in te. H.

Quantiemptæ? Parvo. Quanti ergo? Octo assibus. Heu heu! H.

¹ Port-Royal remarque fort bien que dans ce vers le poète était libre de mettre : *dimittere fratris ab armis*. Je ne sais quel scrupule a encore retenu le grammairien, et pourquoi il n'a osé autoriser une *élision* si fréquente.

En pareille circonstance, Virgile a négligé l'*élision*¹ :

Et vera incesso patuit *de*a. Ille ubi matrem, etc.

Ceci n'est qu'une exception ; mais elle est plus fondée en raison que l'*élision* précédente².

Nous aurons occasion de parler encore de l'*élision* à propos de l'*harmonie imitative* : nous verrons alors quels effets le poète peut en tirer pour peindre la nature.

¹ Voyez ci-dessus, p. 85.

² Bentley nous semble faire sur ce vers une remarque fort judicieuse (ad Hor. Carm. III, 14, 11) : *Post dea plena distinctio est, et tum nova incipit oratio : et quia in pronuntiatione pausa et moræ spatium intercedit, dea et ille per synalæpham coalescere minimè debuerunt. Vitiosum siquidem foret, si quis in hunc modum versum componeret :*

Et veram incesso patuisse *de*qm. Ille ubi matrem.

CHAPITRE XXI.

DE LA CÉSURE.

La *césure* est indispensable pour l'harmonie. Si chaque pied était composé d'un mot complet, le vers paraîtrait décousu, et le rythme serait rompu à chaque instant :

Sparsis hastis longis campus splendet et horret¹. Exs.

La *césure* est comme une chaîne qui lie les pieds les uns aux autres : elle donne au vers une marche soutenue, et l'oreille distingue sans effort quand il finit ; ce qui serait pour elle un travail, si tous les pieds étaient isolés.

Le vers *hexamètre* peut avoir trois *césures* à la fois² :

Silvestrem tenui musam meditaris avenâ. V.
Infelix Priamus furtim mandarat alendum. V.

1° On sait qu'une seule suffit, quand elle est placée après le second pied³ :

¹ Voici un autre exemple cité et blâmé par le grammairien Marius Victorinus (p. 2516) :
Pythie, Delie, te colo, prospice, vota que firma.

² Les anciens reconnaissaient deux *césures*, celle de deux pieds et demi ou penthémimère (*semiquinaria*, *penthemimeras*) et celle de trois pieds et demi ou hepthémimère (*semiseptenaria*, *hepthemimeras*). Ils ne parlaient pas de la *césure* après un pied et demi. Sur ces deux *césures*, et sur une autre *césure* dite *trochatique*, voy. la note à la fin du volume.

³ M. Varro, in libris Disciplinarum, scripsit se observasse in versu hexametro, quod omni modo quintus semipes verbum finiret, et quod priores quinque semipedes æque magnam vim haberent in efficiendo versum atque alii posteriores septem. Idque ipsum ratione quoddam geometricâ fieri disserit. (Aulu-Gelle, xviii, 15.)

Vitæ cum gemitu fugit indignata sub umbras. V.
Ludit in humanis divina potentia rebus. O.

2° Les vers qui ont deux *césures*, dont l'une est placée après le premier pied et l'autre après le troisième, offrent une heureuse harmonie, que les poètes du second ordre ont souvent recherchée :

Aeræ fugere grues. V.
Despiciens mare velivolum. V.
Erravit sine voce dolor. L.

Observons que dans ce cas le troisième pied doit être un dactyle : autrement le vers sera lourd¹ :

Si curat cor spectantis teligisse querelâ ? H.

Il faut éviter avec grand soin de mettre, après la *césure* du premier pied, un mot de quatre syllabes longues², dont, par conséquent, la dernière fait *césure* :

Lectorem delectando pariterque monendo. H.
Aversus mercaturis, delirus et amens. H.

3° On doit bien se garder de mettre une *césure* au cinquième pied³, comme dans ces exemples :

¹ Cette règle, comme toutes les autres, doit fléchir quelquefois devant une règle plus importante encore, celle de l'arrangement des mots exigé par le goût. Nous voyons dans Virgile :

Accelerat simul *Aeneas*.

Il est probable qu'il eût mis : *Aeneas simul accelerat*, si l'idée se fût arrêtée là ; mais le reste du vers demandait la construction adoptée par le poète :

Accelerat simul *Aeneas*, simul *agmina Teucram*.

La même remarque s'applique au vers suivant :

Et nunc terga fugâ nudant,
Et nudant nunc terga fugâ,

aurait été plus rapide ; mais le style exigeait :

Et nunc terga fugâ nudant, nunc spicula vertunt. V.

² Voyez de la *Cadence*, page 170, n° 7.

³ Voyez la note à la fin du volume.

Nam quanquam antiquæ gentis superant tibi laudes. Tr.
Non solum factò, verum opprobrio quoque turpi. H.

Remarque. Nous avons dit¹ que certains mots de quatre syllabes (deux brèves et deux longues) peuvent être admis à la fin du vers. Dans ce cas, la *césure* au cinquième pied est justifiée :

Talia connubia et tales celebrent hymenæos. V.

4° En défendant de finir un vers par un monosyllabe, nous avons d'avance condamné la *césure* au sixième pied, telle qu'on la trouve dans ce vers :

Atque animos aptent armis, pugnaque parent se. V.

5° Les vers qui n'ont qu'une *césure*, soit après le premier pied, soit après le troisième, sont défectueux :

Ergo aliis latrâsse Dymantida flebile visum est². O.
Non quibus videt immodulata poemata iudex. H.
Ut nostris tumefacta superbiat Umbria libris. Prop.
Immemorable per spatium transcurrere posse. La.
Quòdque aliena capella gerat distentius uber. H.
Ut ridentibus arident, ita flentibus adsent. H.

6° On dit communément qu'un monosyllabe peut tenir lieu de *césure*. Cette règle, énoncée aussi généralement, peut facilement induire en erreur. Il s'en suivrait que le vers suivant aurait une *césure* :

Præter cetera, me Romane poemata censes
Scribere posse ? H.

¹ Page 145.

² Cette faute ne se rencontre que deux fois dans Ovide.

Celui-ci en aurait deux :

Vix credere possis

Quàm sibi non sit amicus : ita ut pater ille Terenti. H.

Celui-ci en aurait trois :

Sed nunc non erat his locus : et fortasse cupressum
Scis simulare. H.

Cependant tous ces vers sont mal cadencés. Voici la règle qu'il faut suivre à cet égard.

Quand le monosyllabe est tellement dépendant du mot précédent qu'ils sont liés par la prononciation, et semblent ne faire qu'un seul mot, la *césure* est suffisante¹ :

Duc, age, duc ad nos : fas illi limina divùm
Tangere. V.

Opprime, dum nova sunt, subiti mala semina morbi. O.

Flebile nescio quid queritur lyra. O.

Jura, fides, ubi nunc, commissaque dextera dextra? O.

Si scelus intra se tacitum quis cogitat ullum.

Facti crimen habet. J.

Jamque moras malè fert. O.

Nympha sub hoc ego sum Cereri gratissima ligno. O.

Deux monosyllabes de suite peuvent aussi faire l'office de *césure* :

Quis te, nate dea, per tanta pericula casus
Insequitur? quæ vis immanibus applicat oris? V.

Cæropide, nec te committe rapacibus undis. O.

Jam satis est : ne me Crispini serinia lippi

Compilasse putes. H.

¹ Le mot qui précède le monosyllabe est alors véritablement *proclitique*, parce qu'il se penche, pour ainsi dire, en avant, et s'appuie sur le mot qui suit. Voy. ci-après *De l'Accent*.

Quand une élision tombe sur le verbe *est* commençant un pied, la *césure* est suffisante :

Jam jam nulla mora est : sequor, et, quæ ducitis, adsum. V.
Quin etiam fama est, quum crastina fulserit Eos. O.

Remarques. Il faut bien comprendre l'intention de la *césure*. Elle est nécessaire, parce que l'oreille exige un enchaînement entre les premiers pieds d'un vers; si cet enchaînement existe, elle est satisfaite, quoique cependant les règles générales ne soient pas rigoureusement respectées¹. Il est à propos de faire les remarques suivantes :

1° Une *césure* placée après le troisième pied suffit, quand celle de la *penthémimère*² est détruite par *que*, *ve* ou *ne* (interrogatif) :

Haud mora, conversisque fugax aufertur habenis. V.
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos. V.

2° Si ces particules sont élidées, la syllabe qui les précède peut faire *césure* :

Exiit, oppositasque evicit gurgite moles. V.
Raucum per lævia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arenia temperat arva. V.

3° Souvent une syllabe qui semblait devoir faire *césure* est élidée sur un des mots *et*, *ac*, *atque*, *aut*, *ut*, *in*, etc. Ex. :

¹ Il faut se garder d'un enchaînement vicieux, qui ne donnerait pas de *césure* réelle, et qui, présentant une suite de fins de vers, tromperait l'oreille à chaque instant :

Sole cadente, juvenens aratra reliquit in arvo.

² Deux pieds et demi (cinq demi-pieds).

Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt. V.
 Intonuerè poli, et crebris micat ignibus æther. V.
 Longa tibi exsilia, et vastum maris æquor arandum. V.
 Vulnera dirigere, et calamos armare veneno. V.

Tous ces vers n'ont qu'une *césure*, soit après le premier pied, soit après le troisième, et ils n'en sont pas moins harmonieux ¹.

4° Par suite de la règle que nous venons d'établir, on trouve quelques vers qui, à la rigueur, n'ont pas de *césure* :

Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes. V.
 Mœnia conspicio, atque adverso fornice portas. V.
 Littora præcipere, et venientes pellere terrâ. V.²

On trouvé même l'*élision* faite au troisième pied sur d'autres mots que les conjonctions et les prépositions indiquées ci-dessus :

Fûgit quum saucius aram
 Taurus, et incertam excessit cervice securim. V.
 Dixerat, et genua amplexus, genibusque volutans. V.
 Septima post Trojæ exscidium * jam vertitur astas. V.

¹ En veut-on une preuve incontestable? qu'on lise ces vers de Virgile :

Arripuitquæ locum, et silvis insedit iniquis.
 Hi tibi Nomentum, et Gabios urbemque Fidenam.
 Compellare virum, et moestas expromere voces.
 Prospiciunt Teucri, ac tenebras insurgere campis.
 Unius ob noxam, et furias Ajacis Oilei.
 Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.
 Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
 Tum sic affari, et curas his demere dictis.

(Ce dernier vers est répété trois fois.) Rien n'était plus simple que d'obtenir la *césure* après le second pied, en remplaçant *et*, *ac*, par *que*. Le poète ne l'a pas voulu, et une infinité d'exemples pourraient venir à l'appui de ceux-ci.

² Voyez la remarque faite ci-dessus, p. 61.

Scilicet hæc Spartam incolumis patriasque Mycenæ
 Adspiciet! V.
 Dum sequor, et notæ excedo regione viarum. V.

Ces exemples suffiront pour former l'oreille à cette harmonie poétique, dont la connaissance est le guide le plus sûr. Nous avons vu des vers très-lourds avec deux *césures*; d'autres au contraire marcher facilement sans en avoir. La lecture des poètes aplanira entièrement cette difficulté.

Il n'est pas exact de dire, comme le prétendent la plupart des Prosodies, que plus un vers a de *césures*, plus il est harmonieux. D'abord ce précepte ne doit pas être pris à la lettre, puisqu'un vers qui aurait cinq *césures* serait fort mauvais. Mais interprétant la règle, et entendant par là que les vers qui ont trois *césures* sont les meilleurs, nous dirons que les poètes ne sont pas si jaloux de donner trois *césures* à leurs vers. On n'en voit que deux dans cette coupe si souvent employée par les poètes postérieurs au siècle d'Auguste :

Inferni raptoris equos. Cl.

En parlant de la *Cadence* ¹, nous indiquerons des cas où l'oreille a demandé que telle ou telle *césure* fût supprimée.

¹ Pag. 168.

CHAPITRE XXII.

DE L'HARMONIE EN GÉNÉRAL.

Si *Pharmonie* du style est nécessaire à l'éloquence, elle l'est bien plus encore à la poésie. Le poëte, en adoptant le rythme cadencé du vers, s'est engagé à offrir à l'oreille un charme qu'elle ne trouvait pas dans la prose : à plus forte raison doit-il, à l'exemple de l'orateur, choisir, parmi les mots qui se présentent à lui, ceux qui sont les plus doux à prononcer, et faire en sorte que leur mélange produise encore une agréable impression. Il sera parlé plus tard de l'*harmonie imitative*; nous verrons alors quelles restrictions il faut mettre au précepte général.

L'*harmonie* a pour juge le sentiment, et ne peut guère être soumise à l'analyse. Qui serait insensible à la douceur de ces vers ?

Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avena :
Nos patriae fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus ; tu, Tityre, lentus in umbra,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas. V.

Ver erat aeternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant Zephyri natos sine semine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat,
Nec renovatus, ager gravidis caneat aristis.
Flumina jam lactis, jam ilumina nectaris ibant,
Flavaque de viridi stillabant ilice mella. O.

1° L'*harmonie* demande que l'on évite de placer de suite deux consonnances pareilles¹, comme :

Quis tamen exiguos elegos emisit auctor. H.

1^{re} *Remarque.* Cependant quand c'est la voyelle *a* qui se trouve répétée, la consonnance n'est pas vicieuse :

Nullaque mortales, præter sua, littora nôrant. O.

2° *Remarque.* Il faut éviter, mais pourtant sans la proscrire absolument, cette fin de vers si facile, où deux mots féminins ou neutres se suivent immédiatement :

Jam subeunt Triviae lucos atque aurea tecta. V.

On doit tâcher alors d'ajouter un mot après les deux désinences semblables :

Cornaque et in duris hærentia mora rubetis. O.

3° *Remarque.* Quand les deux syllabes de consonnance pareille ne sont pas le même cas d'un nom et d'un adjectif, elles peuvent être admises² :

Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra. V.

Silvestris raris sparsit labrusca racemis. V.

¹ Horace a dit : *Et superjecto pavidæ natalurunt Equore damæ* ; et Virgile : *Timidi damæ cervicæ fugaces*. Servius fait cette remarque sur ce dernier exemple : *Mutavit genus, ut vitaret homœoteleuton* (c'est-à-dire la désinence semblable *timidæ damæ*). Il fait la même observation sur cet autre passage :

Equidem et vivis concedere vellem ;
Nec veni, nisi fata locum sedemque dedissent. V.
pour *venissem*.

² Bentley dit à cet égard (*ad Horat. Od. II, 14, 27*) : *Non similia refugiunt summi poetæ, ubi, etsi non litteris, pronuntiatione tamen differunt ; ut Noster, Od. I, 2, Jam satis terris invis ; Virg. Aeternis regis imperiis, Noster iterum, Od. III, 2, Noctes non sine multis Insomnis lacrimis agit.*

Taliaque illacrimans *mutæ jace verba favilla*. PROP.

Est mihi *secundus dotalibus hortus in agris*. O.

Flores *amænæ ferre jube rosæ* ¹. H.

2° Il faut éviter une accumulation de consonnances semblables, comme dans cet exemple :

Pacem me *exanimis*, et *Martis* sorte *peremptis*

Oratis. V.

3° Une suite de mots qui offrent le retour fréquent de la même lettre, blesse l'oreille :

Quæ te tam læta tulerunt

Sæcula ? V.

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes ? V.

Si quis qui, quid agam, fortè requirat, crit. O.

Ne victor tecto morerere recurvo. O.

Remarque. Deux syllabes pareilles dont l'une finit un mot et l'autre commence le mot suivant, ne paraissent point dures à l'oreille des Latins ². Dans les exemples suivants, un simple déplacement de mots eût pu faire éviter cette consonnance :

Multa patri portanda dabat mandata. V.

Agnovit longè gemitum præsaga mali mens. V.

Jam gelidas Cæsar cursu superaverat Alpes,

Ingentesque animo motus, bellumque futurum

Ceperat. L.

¹ On verra dans les exemples suivants qu'il eût été bien facile de faire disparaître la consonnance, si elle eût choqué les Latins :

Dulcis compositis spiravit crinibus aura,

Atque habilis membris venit vigor. V.

Tunc tua vel mediis puppis luctetur in undis. PROP.

Quum fieret tristicis soleendis auctio nummis. M.

² Voyez la note à la fin du volume.

4° Trop de monosyllabes placés de suite donnent de la dureté au vers :

Non sterilis locus ullus ita est, ut non sit in illo

Mixta ferè duris utilis herba rubis. O.

5° Les monosyllabes *que*, *ve*, *ne*, se mettent bien après un *æ* et un *e* long, mais c'est une faute réelle de les placer après un *e* bref ¹ :

Abstractæque boves abjuratæque rapinæ. V.

Tantæne animis cælestibus iræ ? V.

Amissis, ut fama, apibus morboque fameque. V.

Non mihi Dulichium domus est, Ithacæve, Sameæ. O.

Horace et Tibulle ont eu tort de mettre :

Retinere velis, servareque amicos. H.

Talæque sub nostro carmine nomen erit. Tib.

6° Deux vers où nous trouvons une rime ² offrent une mauvaise consonnance :

Quem verò arripuit, tenet occiditque *legendo*,

Non missura cutem, nisi plena cruoris, *hirudo*. H.

Non hæc, o Palla, dederas promissa *parenti*,

Cautiùs ut sævo velles te credere *Marti*. V.

Si le sens n'est pas complet à la fin des deux vers, la consonnance est peu sensible, et l'emploi n'en est pas interdit :

Interea medium *Æneas* jam classe *tenebat*

Certus iter, fluctusque atros *Aquilone* *secabat*. V.

¹ On s'étonne que cette règle ait été omise par la plupart des prosodistes. Cette succession se présente souvent au versificateur, et cependant on ne verra pas une seule fois Virgile l'admettre, à l'exemple de Lucrèce. A plus forte raison les poètes postérieurs à Virgile s'en sont-ils abstenus.

² Il ne faut pas croire que ces vers rimassent pour l'oreille des Latins comme pour la nôtre : la dernière syllabe, n'étant pas accentuée, ne ressortait point dans la prononciation. Voyez ci-après *De l'Accent*.

7° On appelle *léonins*¹ les vers dont la fin rime avec la césure *penthémimère*. Assez souvent cette césure offre une épithète rimant avec le substantif qui termine le vers :

Agricola incurvo terram molitus aratro. V.
Quod nisi et assiduus terram insectabere rastris. V.
Induit ignotas hominum conversa figuras. O.

Ces consonnances n'ont rien de condamnable : il ne faut ni les rechercher ni les éviter².

Mais, quand le vers *léonin* ne présente pas le rapport que nous venons d'indiquer, on doit se l'interdire rigoureusement. Tels sont les suivants :

Somne, quies rerum, placidissime Somne deorum. O.
Si Trojæ fatis aliquid restare putatis. O.
Vir, precor, uxori, mater succurre sorori. O.
Dixit Damatas; invidit stultus Amyntas. V.
Quam nostro illius labatur pectore vultus. V.
Irim de cælo misit Saturnia Juno. V.

8° La fin d'un vers ne doit pas rimer avec le milieu du suivant :

Dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculi. V.

¹ Ils sont ainsi nommés d'un poète du xii^e siècle, Léonius, qui les mit en honneur.

² Voyez la note à la fin du volume.

CHAPITRE XXIII.

DE LA CADENCE.

La *cadence* n'est autre chose que la marche harmonieuse des vers. Pour que les vers soient bien cadencés, la première condition est qu'ils se conforment à toutes les règles de la césure et de l'élision. Il y a peu de chose à ajouter à ces règles bien comprises et bien appliquées.

1° On doit encore avoir égard à la nature des pieds que l'on emploie. Un vers harmonieux offrira le mélange des dactyles et des spondées. Composé uniquement de spondées, il est lourd; de dactyles, il est sautillant¹. On a dans les vers suivants un exemple de ces deux défauts :

Dignum donandâ, Casar, te credere vitâ. L.
Dulce loqui miseris, veteresque reducere questus. S.

2° Le vers est bien cadencé quand les dactyles et les spondées sont entremêlés symétriquement :

Obstupui, retroque pedem cum voce repressi. V.
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ. V.

3° Il l'est encore, lorsque le premier pied est un spondée suivi de deux dactyles :

Non ignara mali, miseris succurrere disco. V.
Expectet facilemque fugam ventosque ferentes. V.

4° Si, pour commencer un vers, on est libre de

¹ Cf. Mar. Victorin. p. 2516.

choisir entre un dactyle et un spondée, on met d'abord le spondée de préférence¹ :

Sic cunctus pelagi cecidit fragor. V.

Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem. V.

Et multo nebulae circum dea sepsit amictu. V.

Nous avons dit² que les poètes ne donnent pas toujours à un vers autant de césures qu'ils pourraient le faire. Guidés par le sentiment de l'harmonie dont nous venons de parler, ils aiment mieux mettre un dactyle au second pied, sans césure après le premier, qu'une césure après le premier, et un spondée au second :

Quidquid ubique est

Gentis Dardaniae. V.

Namque ipsa decoram

Nato caesariem genitrix, lumenque juventae (afflaret). V.

Voici encore des vers auxquels il eût été facile de donner une césure de plus, soit après le premier, soit après le troisième pied :

Fœdat nube diem; nunc motibus astra laeessit. Cl.

Angues Triptolemi stridunt. Cl.

Frontem crista tegit. V.

Votum pro reditu simulant. V.

Vivis gaudebat digitos incendere gemmis. Sr.

Ante diem clauso componet vesper Olympo. V.

Quum levis aetheriis delapsus Somnus ab astris. V.

¹ La lecture de Virgile donnera souvent occasion d'appliquer cette remarque. Ovide me semble, au contraire, commencer plus volontiers par le dactyle : *Posse putes tangi; Summa virenti pinu; Testa parem fecit; Lega tamen certâ; Vota pater solvit; Rursus aquam tangit; Corda micant regis*, etc. C'est au goût de chacun à choisir entre ces deux modèles.

² Pag. 161.

Et supér incumbens, cum puppis parte revulsâ. V.

Altè sublatum consurgit Turnus in ensem. V.

Ne tibi Tyrrhenâ solvatur puppis arenâ. PAOP.

Le vers suivant aurait pu avoir trois césures :

Molli paulatim flavescet campus aristâ. V.

(*Paulatim molli campus flavescet aristâ.*)

5° Si parmi les trois premiers pieds il se trouve un ou plusieurs spondées, il faut tâcher de commencer par un spondée :

Clam ferro incautum superat. V.

Que l'on mette : *Clam superat ferro incautum*, le vers devient languissant.

Hic portus alii effodiunt. V.

Si, pour avoir une césure après le second pied, on change ainsi le vers : *Hic alii effodiunt portus*, on lui donne le défaut du précédent.

Tum victu revocant vires, fusique per herbam, etc. V.

Le poète n'a pas mis : *Tum victu vires revocant*, à cause de la consonnance désagréable *victu vires*. Il n'a pas mis : *Tum revocant victu vires*, parce que le même inconvénient eût encore subsisté, et que de plus le vers eût été lourd. Le dactyle, introduit entre les deux spondées, en tempère la lenteur¹.

¹ On sent que ces règles sont subordonnées à plusieurs autres. Si par exemple cette disposition des dactyles et des spondées produisait un concours désagréable de lettres ou de consonnances, ou si le goût assignait à un mot une place indispensable, ces considérations devraient l'emporter sur la première; nous constatons seulement les exigences générales de la cadence.

6° Il faut prendre garde qu'un vers ne présente, après le quatrième pied, une fin de vers¹ :

Etatis cujusque notandi | sunt tibi mores. H.
Seu cursum mutavit iniquum | frugibus amnis. H.
Seu mihi sint potanda novercæ | pocula Phædræ. PROP.

7° Les mots de quatre syllabes longues font mauvais effet au milieu du vers :

Lectorem *delectando* pariterque monendo. H.

On les place au commencement ou à la fin, de cette manière :

Tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asia. V.
Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam *exhalantem*. V.
Luctantes ventos *tempestatesque* sonoras. V.

Ils se mettent encore, comme on le sait, à la fin du vers *spoudaique*.

Si le mot de quatre syllabes a la première brève, il faut éviter encore de le placer au milieu du vers, comme on le voit ici :

Ex oculisque *vetustatem* subducere nostris. LA.

Voici son unique place :

Insula *inexhaustis* chalybum generosa metallis. V.

Si le mot de quatre syllabes a la dernière brève, on le met au commencement ou à la fin, comme il suit :

Motique verendâ

¹ Ce défaut est lié à un autre, l'absence de la césure ou des césures nécessaires.

Majestate loci. L.

Æneadæ in ferrum pro *libertate* ruebant. V.

Ces places conviennent encore aux mots qui, avec plus de syllabes, ont la même mesure :

Frondesque ferunt remos et robora silvis

Infabricata, fugæ studio. V.

Fervet *avaritiâ* miserâque cupidine pectus. H.

Res *Agamemnonias* victriciâque arma secutus. V.

Eruct ille Argos *Agamemnoniasque* Mycenæ. V.

Voici même des mots qui n'ont qu'une place possible dans le vers :

Inexpectatus in armis. O.

Genus *intractabile* bello. V.

Hic *incredibilis* rerum fama occupat aures. V.

Hinc Gætulæ urbes, genus *insuperabile* bello. V.

Venit summa dies, et *ineluctabile* tempus. V.

Junonis gravis ira, et *inexaturabile* pectus. V.

Amphitryoniadæ magno divisque ferebat. V.

Belligeratores nutrit tellus Arimaspas. AVIEX.

CHAPITRE XXIV.

DES DIFFÉRENTES COUPES DE LA PÉRIODE POÉTIQUE.

Le génie de la poésie latine demande essentiellement que chaque vers ne soit pas terminé par un repos, et que, la plupart du temps, un ou plusieurs mots, nécessaires au sens d'une phrase, soient reportés au vers suivant : en un mot, l'enjambement, interdit à notre poésie, est une condition de la poésie latine. Après un certain nombre de pareils rejets, que l'on a eu soin de varier pour éviter la monotonie, la période se termine avec le vers, et l'esprit, dont l'attention a été soutenue par cet heureux enchaînement, se repose un instant pour la prêter encore.

Le poète ne renvoie pas sans choix au second vers les mots qui n'auraient pu entrer dans le premier : il tient compte et de leur nature et de leur quantité. Sous le premier rapport, les mots rejetés n'auront pas une médiocre importance dans l'ensemble de la phrase. Destinés à fixer les regards, ils doivent en être dignes ; et rien ne nuit plus à l'effet d'une phrase qu'un rejet insignifiant. Les mots que l'on réservera pour le vers suivant seront donc le *substantif*, ou le *verbe*, ou une *épithète* remarquable, ou plusieurs de ces mots à la fois.

Sous le rapport de la quantité, nous allons établir, d'après l'exemple des poètes, les règles qu'il faut suivre.

On peut rejeter un monosyllabe, pourvu qu'un

autre membre de phrase lui soit étroitement uni par une conjonction :

Non reddita contra
Vox, fidamque negant suspecta silentia pacem. Sr.
Cæperat humenti cælum subtexere pallà
Nox, et cæruleam terris infuderat umbram. Sr.

Mais ce cas est rare.

Il est aussi permis de rejeter un trochée :

Infestisque obvia signis
Signa, pares aquilas, et pila minantia pilis. L.
Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, dei jussu non unquam credita Teucris. V.

Mais les rejets les plus fréquents sont :

1° Un dactyle :

Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora. V.

2° Un dactyle est une longue :

Quidve dolens regina deùm tot volvere casus
Insignem pietate virum, tot adire labores
Impulerit. V.

3° Deux pieds et demi (ou la césure *penthémimère*) :

Necdum etiam causæ irarum sævique dolores
Exciderant animo. V.

4° Trois pieds et demi (ou la césure *hepthémimère*) :

Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo. V.

Le poète peut choisir à son gré parmi ces différentes coupes, à moins que l'harmonie imitative ne le force d'adopter l'une de préférence, ou même d'avoir recours à d'autres moins usitées, dont nous parlerons

plus tard. Il doit aussi avoir grand soin de les varier.
Il y a de la monotonie dans les vers suivants :

Siculasque relegat in oras,
*Ingenio confusa loci. Trinacria quondam
Italia pars una fuit. Cl.*

Et plus encore dans ceux-ci :

Festinat enim decurrere velox
*Flosculus, angustæ miseræque brevissima vitæ
Portio : dum bibimus, dum sarta, unguenta rosasque
Pascimus, obrepat non intellecta senectus. J.*

Un seul vers renferme quelquefois un sens complet ;
d'autres fois l'idée est exprimée en deux, trois,
quatre vers, etc. La période poétique peut com-
prendre jusqu'à sept ou huit vers : il est rare qu'elle
en ait neuf.

1. Tanta molis erat Romanam condere gentem !
2. Defessi Æneadæ, quæ proxima littora, cursu
Contendunt petere, et Libyæ vertuntur ad oras. V.
3. Postera quum primo stellas Oriente fugârat
Clara dies, socios in cœtum littore ab omni
Advocat Æneas, tumulique ex aggere fatur. V.
4. Dardanidæ magni, genus alto a sanguine divùm,
Annus exactis completur mensibus orbis
Ex quo reliquias diviniqûe ossa parentis
Condidimus terrâ, mœstasque sacravimus aras. V.
5. At sava e speculis tempus dea nacta nocendi,
Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
Pastorale canit signum, cornuque recurvo
Tartaream intendit vocem : quâ protenus omne
Contremuit nemus, et silvæ intonuerunt profundæ. V.

6. Ac veluti, summis antiquam in montibus ornum
Quum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim, illa usque minatur,
Et tremefacta comam concusso vertice nutat :
Vulneribus donec paulatim evicta, supremum
Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam. V.
7. Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora : multum ille et terris jactatus et alto,
Vi superum, sævæ memorem Junonis ob iram ;
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem,
Inferretque deos Latio : genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ. V.
8. Ac velut, ingenti Silâ summove Taburno,
Quum duo conversis inimica in prælia tauri
Frontibus incurrunt : pavidi cessere magistri ;
Stat nemus omne metu mutum, mussantque juvenæ,
Quis pecori imperitet, quem tota armenta sequantur :
Illi inter sese multa vi vulnera miscent,
Cornuaque obnixi infigunt, et sanguine largo
Colla armosque lavant : gemitu nemus omne remugit. V.
9. Ac velut ille canum morsu de montibus altis
Actus aper, multos Vesulus quem pinifer annos
Defendit, multosque palus Laurentia silvâ
Pavit arundinea : postquam inter retia ventum est,
Substitit, infremuitque ferox, et inhorruit armos :
Nec cuiquam irasci propiusve accedere virtus,
Sed jaculis tutisque procul clamoribus instant :
Ille autem impavidus partes cunctatur in omnes,
Dentibus infrendens, et tergo decutit hastas. V.

Les poètes ont plusieurs secrets pour terminer la
période d'une manière harmonieuse. Nous indique-
rons les coupes dont ils font le plus souvent usage.

Voyons d'abord les cas où le dernier membre de la période commence dans l'avant-dernier vers :

- 1° Imò age, et a primâ dic, hospes, origine nobis
Insidias, inquit, Danaûm, casusque tuorum,
Erroresque tuos : *nam te jam septimâ portat*
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas. V.
- 2° Indomitos ut quum Massylâ per arva
Armenti reges magno leo fregit hiatu,
Et contentus abit : rauci tunc cominus ursi,
Tunc avidi venère lupi, *rabieque remissâ*
Lambunt degeneres alienâ vulnera prædæ. S.
- 3° Tu quoque littoribus nostris, Eneia nutrix,
Æternam moriens famam, Caieta, dedisti :
Et nunc servat honos sedem tuus, *ossaque nomen*
Hesperidâ in magnâ, si qua est ea gloria, signat. V.
- 4° Venit hiems : teritur Sicyonia bacca trâpetis ;
Glandæ sues læti redeunt ; dant arbuta silvæ,
Et varios ponit fetus autumnus, *et altè*
Mittit in apricis coquitur vindemia saxis. V.
- 5° Quum, ut te supplex peterem et tua limina adirem,
Idem orans mandata dabat : nâique patrisque,
Alma, precor, miserere ; potes namque omnia, *nec te*
Nequidquam lucis Hecate præfecit Avernis. V.

Le dernier membre de la période peut être renfermé dans un vers complet :

- 6° Dædalus, ut fama est, fugiens Minoia regna,
Præpetibus pennis ausus se credere cælo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad Arcos,
Chalcidicæque levis tandem super adstitit arcæ. V.

Enfin le dernier trait de la période peut ne pas remplir un vers entier :

- 7° Hos jam mota ducis vicinaque signa petentes

- Audax venali comitatur Curio linguâ :
Vox quondam populi, libertatemque tueri
Ausus, *et armatos plebi miscere potentes.* L.
- 8° Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium pelagi sævumque tridentem,
Sed mihi sorte datum : tenet ille immania saxa,
Vestras, Eure, domos : illâ se jactet in aulâ
Æolus, *et clauso ventorum carcere regnet.* V.
- 9° Ecce autem telis Panthus elapsus Achivum,
Panthus Othryades, arcis Phœbique sacerdos,
Sacra manu victosque deos parvumque nepotem
Ipse trahit, *cursumque amens ad limina tendit.* V.
- 10° Quàm multa in silvis, autumnî frigore primo,
Lapsa cadunt folia, aut ad terram gurgite ab alto
Quàm multæ glomerantur aves, ubi frigidus annus
Trans pontum fugat, *et terris immittit apricis.* V.
- 11° Invadunt urbem somno vinoque sepultam :
Cæduntur vigiles ; portisque patentibus omnes
Accipiunt socios, *atque agmina conscia jungunt.* V.
- 12° Ac velut ille, prius quàm tela inimica sequantur,
Continuò in montes sese avius abdidit altos,
Occiso pastore, lupus, magnove juveneo,
Conscius audacis facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, *silvasque petivit.* V.

On peut remarquer dans les exemples précédents que la période, ou, si l'on veut, l'idée finit avec le vers. C'est ainsi que les poètes procèdent presque toujours : lorsque le sens est complet, le vers cesse d'enjamber. Cependant on trouve quelquefois des vers dont le commencement est consacré à compléter une idée, et le reste à exprimer une idée nouvelle, qui peut être toute différente. Ainsi une comparaison ne finit pas nécessairement avec le vers. Ex. :

Qualis, ubi hibernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo,
Instauratque choros, mixtique altaria circum
Cretesque Dryopesque fremunt pietique Agalhyrsi :
Ipse jugis Cynthi graditur, mollique fluentem
Fronde premit crinem fingens, atque implicat auro ;
Tela sonant humeris. Haud illo segnior ibat
Aeneas ; tantum egregio decus enitet ore. V.

Non sic, aggeribus ruptis quum spumeus amnis
Exiit, oppositasque evieit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes
Cum stabulis armenta trahit. Vidi ipse farentem
Cæde Neoptolemum, etc. V.

Lorsqu'un discours a une certaine étendue, il finit ordinairement avec le vers. Au contraire, quelques paroles prononcées dans une situation violente se terminent fort bien sans que le vers soit complet. On trouve même d'assez longs discours qui sont dans ce dernier cas. Quand Énée sort du nuage où il était caché, et se montre à la cour de Carthage, il dit (après douze vers) :

In freta dum fluvii current, dum montibus umbræ
Lustrabunt convexa, polus dum sidera pascet,
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt,
Quæ me cumque vocant terræ. Sic fatus, amicum
Ilionea petit dextrâ, etc. V.

Lucain semble affectionner cette manière de terminer ses discours : il réserve alors pour le vers imparfait un trait énergique, dont l'effet est souvent fort heureux.

Caton veut ranimer ses soldats découragés par la journée de Pharsale : il finit par les inviter à porter sa tête au tyran pour mériter leur grâce :

Nostra quoque invito quisquis feret ora tyranno,
Non parvâ mercede dabit : sciat ista juvenus
Cervicis pretio bene se mea signa secutam.
Quin agile, et magnâ meritum cum cæde parate :
Ignavum scelus est tantum fuga. Dixit, et omnes
Haud aliter medio revocavit ab æquore puppes, etc.

César, après de longs reproches adressés à son armée rebelle, ordonne le supplice des principaux coupables :

At paucos, quibus hæc rabies auctoribus arsit,
Non Cæsar, sed pœna tenet : procumbite terra,
Infidumque caput feriendaque tendite colla.
Et tu, quo solo stabunt jam robore castra,
Tiro rudis, specta pœnas, et discite ferire,
Disce mori. Tremuit sævâ sub voce minantis
Vulgus iners, etc.

Voici un exemple analogue tiré de Stace. Un discours d'un vieillard qui a pénétré les secrets de l'oracle de Delphes, se termine ainsi :

Salve, prisca fides tripodum, obscurique recessus :
Deprendi, Fortuna, deos. Sic fatus, etc.

On voit à quelle condition l'on peut se permettre une semblable coupe : il faut alors que les derniers mots de la période en soient le digne complément. Comme ce repos de la pensée dans le corps d'un vers est moins naturel, il semble qu'on soit plus exigeant, et qu'il faille l'autoriser par une beauté.

Cette remarque va nous offrir une matière à critique, et cette fois Virgile lui-même en sera le sujet. Tout le monde connaît le magnifique début du troisième livre de l'Énéide :

Postquam res Asiæ, Priamique evertere gentem
Immeritam visum superis, ceciditque superbam

Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja,
 Diversa exsilia et desertas quarere terras
 Auguriis agimur divum, classemque sub ipsâ
 Antandro et Phrygiâ molimur montibus Idæ,
 Incerti quò fata ferant, ubi sistere detur;
Contrahimusque viros. Vix prima inceperat ætas,
 Et pater Anchises dare fatis vela jubebat, etc.

Le dernier trait, *Contrahimusque viros*, nuit à l'effet de cette belle période. Il est faible après tout ce qui précède, et il trompe l'oreille, qui attendait un repos, au moins après le septième vers.

CHAPITRE XXV.

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

La poésie ne doit pas seulement offrir une suite de sons capables de charmer l'oreille. Tel semble pourtant avoir été le but unique des poètes latins du second ordre. Ils possédaient à fond la facture du vers : ils ont avec scrupule choisi les consonnances, respecté les césures, évité les élisions, et leurs vers, pleins de nombre, flattent d'abord, parce qu'on en peut dire ce qu'Horace dit des Grecs :

Dedit ore rotundo

Musa loqui.

Mais cette harmonie soutenue et uniforme ne tarde pas à fatiguer : tous les vers semblent jetés dans le même moule, et on les a comparés fort justement à une cloche qui tinte toujours le même son. Outre que la monotonie est un défaut, la poésie, en se bornant à cette harmonie pour ainsi dire d'étiquette, méconnaît son objet et sa puissance. Elle a pour but de peindre la nature, et, pour y réussir, elle doit varier ses couleurs. Il y a une certaine harmonie qui semble inhérente à l'idée, et qui doit changer selon les objets qu'on décrit, selon les sentiments qu'on exprime. Les poètes dont nous accusons ici le goût n'ont pas su empreindre leurs vers de cette teinte locale ; ils rendent les détails les plus familiers de la vie domestique avec le ton solennel d'une description ou d'un discours d'apparat. Fidèles à leur froide harmonie, ils ne

Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja,
 Diversa exsilia et desertas quarere terras
 Auguriis agimur divum, classemque sub ipsâ
 Antandro et Phrygiâ molimur montibus Idæ,
 Incerti quò fata ferant, ubi sistere detur;
Contraimusque viros. Vix prima inceperat ætas,
 Et pater Anchises dare fatis vela jubebat, etc.

Le dernier trait, *Contraimusque viros*, nuit à l'effet de cette belle période. Il est faible après tout ce qui précède, et il trompe l'oreille, qui attendait un repos, au moins après le septième vers.

CHAPITRE XXV.

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

La poésie ne doit pas seulement offrir une suite de sons capables de charmer l'oreille. Tel semble pourtant avoir été le but unique des poètes latins du second ordre. Ils possédaient à fond la facture du vers : ils ont avec scrupule choisi les consonnances, respecté les césures, évité les élisions, et leurs vers, pleins de nombre, flattent d'abord, parce qu'on en peut dire ce qu'Horace dit des Grecs :

Dedit ore rotundo

Musa loqui.

Mais cette harmonie soutenue et uniforme ne tarde pas à fatiguer : tous les vers semblent jetés dans le même moule, et on les a comparés fort justement à une cloche qui tinte toujours le même son. Outre que la monotonie est un défaut, la poésie, en se bornant à cette harmonie pour ainsi dire d'étiquette, méconnaît son objet et sa puissance. Elle a pour but de peindre la nature, et, pour y réussir, elle doit varier ses couleurs. Il y a une certaine harmonie qui semble inhérente à l'idée, et qui doit changer selon les objets qu'on décrit, selon les sentiments qu'on exprime. Les poètes dont nous accusons ici le goût n'ont pas su empreindre leurs vers de cette teinte locale ; ils rendent les détails les plus familiers de la vie domestique avec le ton solennel d'une description ou d'un discours d'apparat. Fidèles à leur froide harmonie, ils ne

savent pas qu'en la négligeant, on obtient souvent d'heureux effets ; ils ne savent pas que c'est quelquefois en choisissant les lettres les plus dures, les consonnances les plus désagréables, en violant les règles de la césure et même de l'élosion, en employant des coupes de vers peu fréquentes, qu'on transporte le lecteur en face de l'objet que l'on peint, et qu'on produit l'illusion : en un mot, l'*harmonie imitative* n'a pas été le but de leurs recherches. C'est sous ce rapport surtout que Virgile est un modèle parfait : on admire dans sa poésie la plus riche variété. Le ton en est toujours conforme au besoin actuel : jamais une idée simple n'y est défigurée par une harmonie pompeuse ; son vers flexible paraît une fidèle copie de la nature.

On voit que nous donnons à ce nom d'*harmonie imitative* un sens fort étendu. Nous n'avons pas seulement en vue l'*onomatopée*, c'est-à-dire l'emploi de certains mots dont les syllabes douces ou rudes, sourdes ou sonores, semblent rendre présente la chose qu'ils expriment : ce serait bien restreindre les moyens d'imitation, et s'en tenir à celui peut-être dont le goût prescrit l'emploi le plus discret. On imite encore la nature en faisant prédominer dans un vers le dactyle ou le spondée ; en le coupant d'une certaine manière ; en plaçant une élosion à propos ; en omettant quelquefois la césure, quelquefois même l'élosion. Nous parcourons successivement ces divers moyens de produire l'*harmonie imitative*. Quoique nous parlions séparément de chacun, on verra, dans les exemples que nous citerons, qu'ils sont souvent réunis.

I. HARMONIE IMITATIVE RÉSULTANT DU CHOIX DE CERTAINES LETTRES, DE CERTAINES SYLLABES.

A. — Les vers suivants, pleins de douceur et de grâce, le doivent à la voyelle *a*, qui y est multipliée :

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ. V.
Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur, aut mixta rubent ubi lilia multâ
Alba rosâ. V.

Elle exprime la majesté dans ce vers :

Omnia sub magnâ labentia flumina terrâ. V.

E. — La voyelle *e* est propre à rendre un bruit sourd et lugubre, un sentiment douloureux :

Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ. V.
Obscenique canes importunæque volucres. V.
Te, veniente die, te, decedente, canebat. V.

U. — Un son plus éclatant, un cri est imité par la syllabe *um* :

Urgeri volucrum raucarum ad littora nubem. V.
Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincta recusantùm, et serâ sub nocte rudentùm ;
Setigerique sues, atque in præsepibus ursi
Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum. V.

S. — Cette lettre pourra exprimer le gazouillement d'un ruisseau :

Unda levi somnum suadebit inire susurro. V. ®

le sifflement des serpents :

Sibila lambebant linguis vibrantibus ora. V.

R, S, T, X. — Les lettres les plus dures à prononcer, comme *r*, *s*, *t*, *x*, serviront à peindre tout ce qui affecte désagréablement un de nos sens.

Écoutez le cultivateur promenant le râteau sur la terre :

Ergo ægre rastris terram rimantur. V.

le bruit d'un atelier :

Tum ferri rigor, atque arguta lamina serræ. V.

N'entend-on pas ici la bruyante manœuvre des vaisseaux?

Unà omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor. V.

Les membres d'Hippolyte se brisent avec fracas :

Ossa gravem dare fracta sonum. O.

C'est maintenant un torrent qui mugit :

Fractorum subitas torrentum audire ruinas. Sr.

Virgile imite ainsi le bruit de la grêle et celui de la charrue :

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando...
Pòst, valido nitens sub pondere, faginus axis
Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.

Il sait rendre une sensation pénible pour le goût,
pour le toucher :

Et ora

Tristia tentantùm sensu torquebit amaro.

Aret

Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.

Il nous fait assister aux détonations de l'Etna :

Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
Ipse : sed horrificis juxtà tonat Ætna ruinis, etc.

Ce qu'il y a encore de remarquable dans ces deux vers
c'est le calme qui règne dans le premier, si bien op-
posé au fracas du second.

RETOUR DE LA MÊME DÉSIGNÉCE. — Les poètes ob-
tiennent quelquefois un effet en reproduisant la même
désinence. Nous avons vu plus haut :

Vincla recusantùm et sævâ sub nocte rudentùm. V.

Ennius a heureusement employé ce moyen dans le
vers suivant :

Mœrentes, flentes, lacrimantes, commiserantes.

Seulement on regrette que l'effet soit exagéré.

II. HARMONIE IMITATIVE RÉSULTANT DU CHOIX DES DACTYLES ET DES SPONDÉES.

1° En multipliant les *dactyles*, les poètes rendent la
rapidité d'une action, ou une émotion vive ¹.

Virgile imite ainsi le galop du cheval :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Des vaisseaux vont lutter de vitesse :

Inde, ubi clara dedit sonitum tuba, finibus omnes,
Haud mora, prosiluere suis : ferit athera clamor. V.

Jupiter dit à Mercure :

Vade, age, nate, voca Zephyros, et labere pennis. V.

Le vers suivant peint la précipitation de guerriers
courant aux armes :

¹ Il ne faut rien outrer : n'allez pas vous astreindre à remplir un vers
de *dactyles*, pour que la peinture soit plus vraie. On détruit tout effet
quand on montre de la recherche. Écoutons Virgile :

Emicat, et summam celeri pede libat arenam....
Atque fugam dedit, et præter vada fervida vexit....
Caruleo per summa levis volat æquora curru.

La nature est parfaitement rendue, et sans la moindre affectation.

Hic gaieam teclis trepidus rapit; ille frementes
Ad juga cogit equos. V.

Celui-ci, la mobilité d'une âme inquiète :

Namque agor ut per plana citus sola verberare turbo. Tib.

Ici c'est une lionne poursuivant le ravisseur qui
emporte ses lionceaux :

Signaque nacta pedum, sequitur, quem non videt, hostem. O.

Ne voit-on pas le mouvement léger d'un rat, en li-
sant ce vers ?

Hæc ubi dicta

Agrestem pepulere, domo levis exsilit. H.

Écoutons le langage pressé de la fureur :

Sequar atris ignibus absens;

Et, quum frigida mors animâ seduxerit artus,
Omnibus umbra locis adero: dabis, improbe, pœnas. V.

Et, dans le même endroit, les cris de la ven-
geance :

Non arma expedient, totaque ex urbe sequentur,

Diripientque rates alii navalibus? Ite,

Ferte citi flammæ, date vela, impellite remos. V.

Voyez quel élan règne dans ces vers! Et comparez à
ce mouvement si naturel un passage où Lucain rend
la même idée :

Præcipitate rates e sicco littore, nautæ;

Classis in adversos erumpat remige ventos;

Ite duces mecum.

Que ces vers sont froids et inanimés! quel contresens,
sous le rapport de la cadence, dans ces syllabes lentes
e sicco, adversos erumpat!

2° La marche du *spondée* est plus grave. Il sert à
exprimer la difficulté, la lenteur, la majesté, la tris-
tesse.

Nous avons trouvé que dans ce vers :

Ergo ægre rastris terram rimantur,

Virgile avait fait un habile usage de la lettre *r*; nous
remarquerons maintenant que les *spondées* concou-
rent aussi à produire l'*harmonie imitative*.

Le pénible travail du laboureur est encore heu-
reusement exprimé par les vers suivants :

Agricola, incurvo terram molitus aratro,

Exesa inveniet scabrâ rubigine pila. V.

Ceux-ci rendent d'une manière pittoresque les ef-
forts des cyclopes et des matelots :

Illi inter sese multâ vi brachia tollunt. V.

Adnixi torquent spumas, et cœrula verrunt, V.

On semble partager la fatigue d'Hercule, qui trois
fois a tenté vainement de pénétrer dans l'ancre de
Cacus, quand on lit dans Virgile :

Ter saxea tentat

Limina nequidquam; ter fessus vallè resedit.

Le même poète nous montre Thésée dans les en-
fers :

Sedet, æternùmque sedebit

Infelix Theseus.

Ces *spondées* peignent admirablement l'éternité du
supplice.

Quel morne abattement règne dans le passage sui-
vant, où Virgile exprime la tristesse du laboureur qui

a perdu un taureau, et le découragement de celui qui survit à son frère !

Il tristis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum.

Ceux-ci respirent aussi une profonde douleur :

Et casum insontis mecum indignabar amici. V.
At non infelix animi Phœnissa. V.

La lenteur d'un vieillard, la dignité d'un roi, sont encore rendues avec vérité par l'emploi du même pied :

Olli sedato respondit corde Latinus. V.

Contemplez le calme et la majesté du maître des dieux :

Vultu quo cœlum tempestatesque serenat,
Oscula libavit natæ. V.

Remarquons ces grands mots *indignabar*, *tempestates*, et reconnaissons qu'ils sont propres à produire les mêmes effets, c'est-à-dire à exprimer la tristesse ou la grandeur.

Cassandre est tombée au pouvoir des Grecs. Virgile commence cette scène par un vers d'une harmonie lugubre :

Ecce trahebatur passis Priamela virgo
Crinibus.

Il rend ainsi le deuil profond des Troyennes, qui, fatiguées de leurs longs voyages, promènent des yeux humides sur l'immensité des flots :

At procul in solâ secretæ Troades actâ,
Amisum Anchisen flebant, cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes.

Priam expire, et le vers exprime la langueur de la mort :

Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem. V.

Énée demande à Hector pourquoi la patrie a été si longtemps privée de son secours. La longue attente de Troie est encore parfaitement rendue par un grand mot :

Quibus, Hector, ab oris
Expectate venis? V.

Dans le même morceau, Hector recommande à Énée de transporter les images des dieux dans le nouvel empire destiné aux Troyens. Mais ils devront auparavant errer sept ans sur les mers :

His mœnia quære,
Magna pererratq; statuas quæ denique ponto. V.

Le laboureur reste immobile d'étonnement à la vue des ossements que découvre sa charrue :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris. V.

La caverne de Cacus est forcée par Hercule : on aperçoit avec effroi le fruit de tant de brigandages :

Abstractæque boves, abjuratæque rapinæ
Cælo ostenduntur. V.

Les grands mots vont exprimer ici la majesté d'Auguste et la richesse des présents que les nations apportent à ses pieds :

Iipse, sedens niveo candentis limine Phœbi,
Donâ recognoscit populorum, aptatque superbis
Postibus. V.

Sans emprunter des exemples à d'autres poètes ¹, nous en trouverions encore une foule dans Virgile. Nous terminerons par la citation d'un vers où Claudien peint avec succès les redoutables efforts des géants :

Aetna gigantes nunquam tacitura triumphos ².

VERS SPONDAÏQUE. — On peut conclure que le vers *spondaïque* est de nature à produire un effet analogue à celui des vers précédents, puisque, comme nous l'avons remarqué, il finit presque toujours par un mot de quatre syllabes. Ce vers, dont on fait peu d'usage, n'en produit que plus d'effet quand il est placé à propos : la lenteur, la gravité de sa désinence le rend propre à exprimer une idée grande, un tableau majestueux, une action de longue durée.

Catulle veut peindre l'étonnement des Néréides à la vue de la flotte des Argonautes :

*Emersere feri candente gurgite vultus,
Aequora monstrum Nereides admirantes.*

Sinon promène longtemps ses regards sur l'armée troyenne :

Constitit, atque oculis Phrygia agmina circumspexit. V.

¹ Je ne puis résister au plaisir d'en citer un d'Ovide, qui rend si heureusement la douleur paternelle :

*Quae pater, haud aliter quam cautus murmura ponti,
Accipit, et natam delamentatur ademptam.*

Peut-être se rappelait-il ce passage de l'Énéide :

*Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danaï.*

mais son vers est beau, même après celui-ci.

² Voici une heureuse imitation de ce vers faite par un poète moderne, sans une inscription qui surmontait la porte de l' Arsenal de Paris :

*Aetna haec Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela gigantes debellatura furores.*

Dans une course à pied, deux concurrents sont séparés par un long intervalle : un grand mot placé à la fin du vers nous donne l'idée de cette distance :

Proximus huic, longo sed proximus intervallo ¹. V.

Ovide retrace à l'imagination la vaste étendue des mers, quand il dit :

Nec brachia longo

Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

On connaît ce beau vers, dont la fin languissante et comme immobile rend si bien la mort de Jésus-Christ :

Supremamque auram, ponens caput, exspiravit. (Vida.)

Virgile, représentant Camille qui rend le dernier soupir, avait dit :

Et captum leto posuit caput, arma relinquens.

Si le poète moderne doit à son devancier la première idée de son vers, et surtout cette coupe si heureuse après le quatrième pied, il faut avouer qu'il a l'avantage sur son modèle, quand on compare les deux derniers pieds.

Remarque. Il est naturel que le poète, voulant attirer l'attention sur quelque chose d'imposant, suspende le sens après le vers *spondaïque*. Un signe de ponctuation nous force de nous arrêter sur ce grand mot, qui, perdu dans une phrase, produirait beau-

¹ Virgile a emprunté sans doute cette idée à Cicéron ; mais le poète a su y ajouter un effet imitatif qui ne se trouve pas dans l'orateur : *Duobus summis, Crasso et Antonio, L. Philippus proximus accedebat, sed longo intervallo tamen proximus* (Brut. 47).

coup moins d'effet. Peu d'exemples contredisent cette règle. Que l'on compare à ce vers de Lucain :

Umbrosis mediam quâ collibus *Apenninus*
Erigit Italiam.

cet autre vers de Silius, où le même mot est employé :

subsidit Alpes? subsidet mole nivali
Alpibus æquatum attollens caput *Apenninus*?²

on avouera que le second poète présente une image beaucoup plus grande, et a mieux rendu la nature¹.

III. HARMONIE IMITATIVE RÉSULTANT DES REJETS.

Nous avons dit² que les poètes rejettent souvent des mots d'un vers à l'autre, sans aucune intention d'*harmonie imitative*. Quelquefois aussi ils adoptent à dessein une certaine coupe, parce qu'elle est capable plus que toute autre de rendre leur idée d'une manière pittoresque.

1° Le *trochée* rejeté au vers suivant peut produire une image.

Cyrène entend les plaintes de son fils Aristée :

At mater sonitum, thalamo sub fluminis alti,
Sensit : eam circum Milesia vellera nymphae
Carpebant. V.

Le mot *sensit* exprime la surprise de la déesse.

¹ Voyez la note à la fin du volume.

² Ci-dessus, p. 172 et suiv.

Protée marche entouré des monstres marins confiés à sa garde :

Quum Proteus, consueta petens e fluctibus antra,
Ibat : eum vasti circum gens humida ponti
Exultans rorem latè dispergit amarum. V.

Le mot *ibat* montre le dieu s'avancant avec majesté.

2° Au nombre des rejets dont nous avons recommandé l'usage, nous n'avons pas mis le *spondée*, qui a quelque chose de lourd¹. Cette raison même en rend quelquefois l'usage fort heureux :

Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens. V.

La lenteur du mot *ingens* rejeté peint avec vérité cette voix effroyable qui se prolonge dans les forêts.

Les nymphes pleuraient Daphnis :

Exstinctum nymphæ crudeli funere Daphni
Flebant. V.

Peut-on mieux rendre l'abattement de la douleur?

Camille est blessée :

Hasta sub exsertam donec perlata papillam
Hæsit, virgineumque altè bibit acta cruorem. V.

Le vers imite l'immobilité du fer qui reste dans la blessure.

¹ Il cesse de l'être quand il est suivi d'une phrase complète, étroitement liée à la précédente, et n'en est séparé que par une virgule, dont encore on peut contester le besoin :

Alie purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas. V.
At liquidi fontes, et stagna virentia musco
Adiunt, et tenuis fugiens per gramina rivus. V.

Ici le poète a su reproduire la gravité d'une cérémonie religieuse :

Armati Jovis ante aras , paterasque tenentes ,
Stabant. V.

Stace offre un bel exemple d'un *spondée* ainsi rejeté. Il parle du supplice de Tityus :

Ipsa horrent , si quando pectore ab alto
Emergunt volucres , immensaque membra jacentis
Spectant , dum miseræ crescunt in pabula fibræ.

Dans ce tableau les vautours semblent se complaire à contempler leur victime.

3° Le rejet du *dactyle*, au contraire, aura pour but de peindre la rapidité.

Nisus lance une javeline :

Dixerat , et toto connixus corpore , ferrum
Conjicit : hasta volans noctis diverberat umbras. V.

En lisant le mot *conjicit*, on suit le mouvement léger du trait. Un habile contraste fait encore ressortir davantage cette beauté : le premiers vers, *et toto connixus*, se traîne avec peine, parce qu'il imite l'effort du guerrier.

Ici l'on assiste à la chute d'un soldat blessé :

Hic juvenis primam ante aciem , stridente sagittâ...
Sternitur. V.

Didon fait un dernier effort pour ouvrir les yeux à la lumière :

Illa , graves oculos conata attollere , rursus
Deficit. V.

Le vers suivant offre une chute analogue :

In segetem veluti quum flamma furentibus Austris
Incidit. V.

La même coupe produit un grand effet dans ce vers. Il s'agit de la mort d'Annibal :

Cannarum vindex , ac tanti sanguinis ullor
Annulus. J.

Admirons en cette circonstance le goût du poète, qui, après avoir parlé avec tant de pompe des triomphes du héros carthaginois, exprime d'une manière si concise et si énergique le faible instrument de sa mort. C'est un anneau qui est chargé de la vengeance du peuple romain ! La pensée, déjà forte par ce rapprochement, le devient bien plus encore par la place du mot *annulus*. Ce *dactyle*, sur lequel la prononciation nous oblige de glisser si rapidement, est à la fin de la période et en tête d'un vers : toute la phrase pour ainsi dire pèse sur lui.

4° Nous avons dit que l'on rejette assez souvent un pied et demi ; mais c'est d'ordinaire un dactyle et une longue, c'est-à-dire un *choriambe*. On rejette aussi quelquefois trois longues, c'est-à-dire un *molosse*. Cette coupe est propre à peindre la lenteur, la difficulté, l'étendue, etc.

Voyez le vieux Priam lançant un javelot :

Sic fatus senior , telumque imbelles sine ictu
Conjicit. V.

et comparez ce vers à cet autre ¹, qui montre le geste

¹ Ci-dessus, n° 3.

rapide de Nisus, *conjicit* : vous reconnaîtrez de part et d'autre le peintre habile de la nature.

L'arrivée d'Énée a suspendu les travaux de Carthage :

Non coep̄ta assurgunt turres, non arma juventus
Exercet. V.

Quelle langueur dans ce rejet ! Les spondées du premier vers contribuent aussi à la peinture de cette ville qui semble inanimée.

Le même poète dit de Polyphème :

Jacuitque per antrum

Immensus.

et il nous met sous les yeux l'image colossale du cyclope.

Créuse veut retenir Énée qui se précipite au combat :

Ecce autem complexa pedes in limine conjux
Hærebat, parvumque patri tendebat tulum. V.

Le mot *hærebat* rend parfaitement les efforts obstinés de la tendresse conjugale.

Énée arrache le rameau d'or qui doit lui frayer le chemin des enfers :

Corripit extemplo Æneas, avidusque refringit
Cunctantem. V.

Quelle rapidité dans le mouvement d'Énée, *avidusque refringit* ! Mais le rameau résiste un instant à son impatience, *cunctantem*.

5° On trouve quelquefois rejeté un grand mol,

composé d'un pied (*dactyle* ou *spondée*), plus un *trochée*. Ce rejet produit beaucoup d'effet. On s'en sert pour rendre un sentiment ou un mouvement rapide, une vive impression de surprise, une action totalement accomplie, à laquelle le calme succède :

Nonne vides, quum præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus. V.

Vitreisque sedilibus omnes

Obstupuere. V.

Fusi per mœnia Teucri

Conticuere : sopor fessos complectitur artus. V.

Barbarico postes auro spoliisque superbi

Procuere : tenent Danaï quæ deficit ignis. V.

Immemores socii vasto cyclopiis in antro

Deseruere. V.

6° On rejette quelquefois deux pieds¹. Cette coupe convient encore pour exprimer la rapidité, ou pour imiter quelque chute.

Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus

In puppim ferit : excutitur, pronusque magister

Volvitur in caput. V.

Virgile nous représente un vaisseau qui vole sur les flots :

Illa Notò citius volucrique sagittà

Ad terram fugit, et porta se condidit alto.

Il peint la rapidité de l'effroi :

Tum verò tremefacta novus per pectora cunctis

Insinuat pavor.

¹ Lorsque l'on coupe un vers après deux, trois ou quatre pieds, il faut remarquer que c'est toujours sur un *dactyle*.

7° Il nous reste à parler d'une coupe encore moins fréquente, qui consiste en deux pieds, plus un *trachée*¹:

Et Tyrii comites passim, et Trojana juvenus,
Dardaniusque nepos Veneris, diversa per agros
Tecta metu petiere: ruunt de montibus amnes. V.
Anna, vides, loto properari littore circum,
Undique convenere; vocat jam carbasus auras. V.
Sed non idcirco flammæ atque incendia vires
Indomitas postuere. V.
Idem omnes simul ardor habet; rapiuntque ruantque;
Littora deseruere: late! sub classibus æquor. V.

Cette coupe, analogue à celle que nous avons indiquée au n° 5, peint aussi une action exécutée avec vivacité et suivie d'un repos.

IV. HARMONIE IMITATIVE RÉSULTANT DES SUSPENSIONS.

On peut donner le nom de *suspensions* à certaines coupes de vers qui offrent l'image d'un objet suspendu, d'un corps qui tombe; ou qui, placées dans un récit, tiennent l'esprit incertain, et lui font attendre avec curiosité ce qui va suivre. Quelques-uns des rejets que nous venons d'indiquer précédemment présentent déjà des *suspensions*.

1° Un homme vertueux et vénéré paraît au milieu d'une sédition. On se demande quel sera l'effet de sa présence. Virgile nous l'apprend, après avoir habilement provoqué notre intérêt:

¹ Sur cette coupe dite *trachée*, voyez, à la fin du volume, la note de la page 155.

Tum pietate gravem ac meritis si fortè virum quem
Conspexere, silent.

2° La même intention se trouve dans ce vers, où Virgile décrit la chute d'une tour:

Ea lapsa repente ruinam
Cum sonitu trahit, et Danaüm super agmina late
Incidit.

3° Dans deux endroits, il peint comme il suit le conducteur de char penché sur ses chevaux:

Frustra retinacula tendens,
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas...
Illi instant verberè torto,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis.

4° Un vers coupé après trois pieds va encore nous offrir un effet analogue:

Ut primum cessit furor, et rabida ora quierunt. V.

Il s'agit de l'inspiration qui abandonne la prêtresse: le vers marque par sa chute que l'inspiration a cessé.

5° Un vers coupé après le quatrième pied convient bien aussi en cette circonstance¹. Virgile, décrivant un orage, dit:

Ipsè Pater, mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ: quo maxima motu

¹ On peut remarquer qu'en général les coupes après des pieds complets, après le second, le troisième, le quatrième et le cinquième, sont propres à peindre une chute ou à exprimer une action surprenante. On est habitué à voir les pieds enchaînés par des césures: quand cet enchaînement est rompu, le vers éprouve une sorte de secousse qui rend les effets que nous venons d'indiquer.

Terra tremit, fugère ferae, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor.

Le vers qui tombe imite l'abattement des mortels.

Lorsqu'Encélade s'agite sous l'Etna, il ébranle toute
la Sicile :

*Et, fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam. V.*

On voit le mouvement du géant, et l'on en attend le
résultat.

Iris coupe le cheveu fatal auquel est attachée la vie
de Didon :

*Sic ait, et dextrâ crinem secat: omnis et unâ
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit. V.*

On ne saurait rendre avec un sentiment plus profond
l'action d'Iris, et l'attente qui y succède.

Claudien, qui n'est pas accoutumé à produire de
pareils effets, a heureusement exprimé l'apparition de
Pluton sur la terre :

Apparet subitus caelo timor.

6° Il nous reste à parler de deux *suspensions* plus
frappantes encore. La première se place au milieu du
cinquième pied.

Ascagne donne à Nisus et à Euryale de vaines
instructions, puisqu'ils vont succomber dans leur
généreuse entreprise :

*Multa patri portanda dabat mandata; sed auræ
Omnia discernunt. V.*

Cette coupe tient le lecteur en haleine; il est impatient
de pénétrer ce secret, que le poëte sait lui faire dé-
sirer.

*Aeneas scopulum interea conscendit, et omnem
Prospectum latè pelago petit. V.
Qualis populeâ mœrens philomela sub umbrâ,
Amisso queritur fetus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit; at illa
Flet noctem, etc. V.*

Juvénal, racontant la mort d'Annibal, emploie très-
habilement une pareille *suspension* :

*Finem animæ, quæ res humanas miscuit olim,
Non gladii, non saxa dabunt, non tela; sed ille,
Cannarum vindex, ac tanti sanguinis ultor
Annulus.*

Pour terminer, nous allons comparer Ovide et Lu-
cain ayant tous deux à rendre une même pensée. Le
premier nous montre Cérés épuisée de fatigue, après
avoir longtemps cherché sa fille :

*Quum tectam stramine vidit
Fortè casam, parvasque fores pulsavit: at inde
Prodit anus, etc.*

Dans Lucain, César va frapper à la porte d'un
pauvre pêcheur :

*Haud procul inde, domus non ullo robore facta,
Sed sterili junco cannâque intexta palustri....
Hæc Caesar bis terque manu quassantia tectum
Limina commovit: molli consurgit Amyclas,
Quæ dabat alga, toro, etc.*

Nous ne parlerons pas ici de l'emphase ridicule du
troisième vers; nous comparerons seulement les deux
exemples sous le rapport de l'*harmonie imitative*.
Ovide a senti et rendu la nature; Lucain ne s'est pas
douté des ressources de son art: il n'a été que bon
versificateur; le premier a été grand peintre.

7° La seconde suspension que nous avons annoncée a lieu après le cinquième pied.

Laocoon court au secours de ses fils et il est à son tour enlacé par les serpents :

Pōst ipsum, auxilio subeuntem ac tela ferentem,
Corripiunt, spirisque ligant *ingentibus*; et jam
Bis medium amplexi, etc. V.

Tableau d'un vaisseau jouet de la tempête :

Tollimur in cœlum curvato *gurgite*, et Idem
Subductâ ad Manes imos desidimus undâ. V.

Tibulle rend ainsi le mouvement d'une devineresse qui tire un nom de l'urne :

Illa sacras pueri sortes ter *sustulit* : illi
Rettulit e triviis omina certa puer.

V. HARMONIE IMITATIVE RÉSULTANT DES ÉLISIONS.

Les poètes savent aussi tirer parti de l'*élision*. Souvent indifférente, elle devient, au besoin, susceptible de produire des effets frappants.

Virgile rend par des *élisions* accumulées la difformité de Polyphème :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Il veut peindre l'hydre qui veille à la porte des enfers :

Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra.

Le *hiatus* produit par le concours de ces deux voyelles offre l'image du monstre, dont on croit voir les cinquante gueules béantes.

Didon, près d'expirer, fait un dernier effort pour entr'ouvrir sa pesante paupière :

illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit. V.

Cette *élision* exprime bien une lutte pénible avec la mort.

L'*élision* d'un monosyllabe va peindre l'épuisement d'un homme qui remonte un fleuve :

Non aliter quàm *qui* adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit. V.

Il semble qu'on partage le poids dont Encélade est accablé, quand on lit ce vers :

Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hac. V.

Cette *élision* est d'autant plus frappante qu'elle se résout sur un monosyllabe placé lui-même à la fin de la phrase. Qu'on mette : *Hac mole urgeri*, l'effet est perdu.

Ovide, dans son récit de la mort d'Hippolyte, a très-heureusement employé l'*élision* pour imiter le choc des roues qui se brisent :

Ni rota, perpetuum quæ circumvertitur axem,
Stipitis occurso fracta ac disjecta fuisset.

Racine avait peut-être admiré ce vers, avant de trouver lui-même cet hémistiche fameux : *L'essieu cris et se rompt*.

Lebeau a senti et reproduit cet effet, lorsque, montrant Hugolin qui ronge les tristes débris de son ennemi, il met :

Fracta, attrita crepant (ossa).

Dans l'exemple suivant, plusieurs *élisions* vont concourir à représenter le combat de deux taureaux :

*Illi inter sese multâ vi vulnera miscent,
Cornuaque obtusi infigunt, et sanguine largo
Colla armosque lavant: gemitu nemus omne remugit.* V.

Nous avons déjà prévenu que les moyens d'expression ne s'excluent pas. L'exemple précédent offre, avec les *élisions*, l'emploi multiplié du *spondée*, bien propre aussi à peindre la difficulté.

Dans quelques vers, très-rare à la vérité, l'*élision* est omise à dessein. Virgile veut rendre les efforts des géants, qui tâchent d'entasser montagne sur montagne :

*Ter sunt conati imponere Pelio Ossam*¹.

Ailleurs il veut peindre les gousses hérissées des châtaignes : il emploie le même artifice :

stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ.

VI. HARMONIE IMITATIVE RÉSULTANT DES CÉSURES.

1° Quelquefois on ne donne à un vers que la *césure* *hepthémimère*, ou de trois pieds et demi, quand on veut exprimer un mouvement précipité. La rapidité de l'idée et de la prononciation rend alors cette *césure* suffisante :

*Idem omnes simul ardor habet; rapiuntque ruantque;
Littora deseruere: latet sub classibus æquor.* V.
*Hæc ubi dicta, cavum conversâ cuspide montem
Impulit in latus; ac ventî, etc.* V.

*Excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput; ast illam, etc.* V.
Namque agor ut per plana citus sola verbere turbo. TIB.

¹ L'*élision* n'est pas omise deux fois dans ce vers : la dernière syllabe de *Pelio* s'abrège, au lieu de rester longue. Nous avons parlé de cette licence (p. 85).

D'autres effets sont encore produits par la suppression des *césures* :

*Namque inflicta vadis, dorso dum pendet iniquo
Anceps, sustentata diu, fluctusque fatigat,
Solvitur.* V.

Il s'agit d'un vaisseau suspendu sur un banc de sable.

*Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus.* V.

« Cette cadence, dit Rollin, qui tient le vers comme « suspendu, n'est-elle pas bien propre à peindre les « vains efforts que fait un homme pour marcher? »

Virgile décrit ainsi les signes précurseurs d'un orage :

*Continuò, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridas altis
Montibus audiri fragor.*

Il semble, en lisant ce vers : *Incipiunt agitata tumescere*, que les flots de la mer se gonflent à nos yeux.

Nous voyons dans le même poète :

*Hinc adeò media est nobis via; namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris: hic, ubi densas
Agricolæ stringunt frondes, hic, Mæri, canamus.*

La beauté du second vers tient précisément à l'absence des *césures*¹. N'aperçoit-on pas ce tombeau qui s'élève dans le lointain (*Incipit apparere Bianoris*)?

¹ Penthémimère et hepthémimère.

2° Nous avons blâmé¹ les vers qui finissent deux fois, et qui ont une chute après le quatrième pied, comme après le sixième :

Etatis cujusque notandi | sunt tibi mores. H.

Cependant Virgile fait un heureux usage de cette coupe, lorsqu'il décrit les travaux des cyclopes :

• Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

Ces deux chutes pareilles imitent parfaitement la nature : il semble qu'on entende le retour symétrique des coups frappés sur l'enclume.

3° L'*harmonie imitative* permet aussi quelquefois de mettre une *césure* au sixième pied.

Un bœuf est frappé d'un coup mortel :

Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bes. V.

Sa chute est exprimée par le monosyllabe *bes*.

S'agit-il de représenter une vague semblable à une montagne ?

Insequitur cumulo præruptus aquæ mons. V.

Tout le vers, qui s'appuie sur ce petit mot, semble nous montrer la mer rassemblée en un point.

La nuit se lève : on croit la voir apparaître :

Vertitur interea cælum, et ruit Oceano Nox². V.

Voyez quelle énergie dans cette manière de rendre l'immobilité d'un guerrier :

¹ Ci-dessus, p. 170.

² Les Grecs avaient donné l'exemple de ces effets :

Ὀράρει δ' οὐρανόνθεν Νύξ. Homer. Odys.
Περὶ δὲ σπι δυσήμεος ἐκτίταται γῆθον. Dionys. Perieg.

Manet imperterritus ille,

Hostem magnanimum opperiens, et mole sua stat. V.

Dans Horace, le petit mot *mus* contraste très-bien avec la pompe du vers, qui montre la montagne en travail :

Parturiant montes, nascetur ridiculus mus.

CONCLUSION.

Nous avons pu reconnaître que, pour produire l'*harmonie imitative*, la poésie est infidèle à ses habitudes. Elle n'a pas coutume de s'imposer tel choix de lettres, de consonnances, telle suspension, tel rejet, etc. ; de violer les règles de la césure et de l'éliision : quand elle le fait, son intention est d'autant plus frappante. Semblable aux autres arts, c'est par des procédés plus rares qu'elle ébranle d'une manière plus énergique. Toutefois il ne faut pas abuser de ces secrets de la poésie : une recherche inconsidérée de l'*harmonie imitative* trahit l'exagération, et des effets trop multipliés se nuisent mutuellement. Employés à propos, qu'ils aient encore le mérite de ne rien présenter de forcé ; qu'ils paraissent naturels, et que le travail ne se laisse pas apercevoir. Nous avons blâmé la prétention ridicule d'un poète qui, pour mieux exprimer la rapidité, exigerait absolument qu'un vers n'eût de *spondée* que le dernier pied. N'allons pas, pour peindre un objet horrible ou une action difficile, accumuler les éliisions les plus dures, et des syllabes qui se refusent à la prononciation. Le génie trouve les beautés ; le faux goût les dénature en les outrant.

CHAPITRE XXVI.

DU VERS PENTAMÈTRE ¹.

SON USAGE. — On sait que le vers *pentamètre*, ou *élégiaque*, ne s'emploie jamais seul : il est toujours précédé d'un hexamètre, et leur réunion se nomme *distique*. Ce rythme offre une harmonie très-agréable, mais il ne convient pas à tous les sujets. Il est propre à exprimer la douleur ou la joie, et en général toutes les nuances du sentiment ; on peut également lui confier une description riante et gracieuse. Le vers hexamètre semble trop lourd pour terminer l'épigramme : la fin rapide du vers *pentamètre* donne à la pensée quelque chose de plus piquant. Mais un sujet élevé, une scène imposante ne trouvent pas assez de pompe dans l'harmonie du vers *pentamètre* ². En outre, les *distiques* offrant un repos uniforme après deux vers, le poète élégiaque ne peut faire usage de ces périodes nombreuses, de ces coupes variées qui sont à la disposition du vers hexamètre. Tibulle a voulu décrire les tourments du Tartare (I, 3, 67 sq.) ; mais il a trop présumé de la puissance de l'instrument qu'il avait à sa disposition. C'est au vers majestueux si bien manié par Virgile qu'il faut laisser cette effroyable et sublime peinture. Properce a voulu sonder les mystères de la

¹ Voyez la note à la fin du volume.

² Un poète élégiaque l'a reconnu lui-même. Ovide se reproche de faire usage de ce mètre pour publier les fastes de Rome :

Quid volui, demens, elegis imponere tantum
Ponderis? heroi res erat ista pedis.

nature (III, 5, 25 sq.) ; mais cette haute philosophie produit un effet bien plus grand avec le vers épique de Lucrèce et de Virgile.

ENJAMBEMENT. — La première loi du vers *pentamètre* est qu'il n'enjambe jamais sur l'hexamètre. Nous voyons cette faute dans l'exemple suivant :

Ereptum est vitâ dulcius atque animâ
Conjugium. CAT.

Il n'est pourtant pas nécessaire que tous les vers *pentamètres* soient terminés par un point : un moindre repos peut leur suffire : on demande seulement qu'ils présentent un sens complet, en sorte qu'on puisse à la rigueur se passer de ce qui suit. Ainsi l'on se contentera souvent de deux points, d'un point et virgule, même d'une virgule, et le vers hexamètre pourra commencer par une des conjonctions *et*, *aut*, *nec*, *sive*, etc. Ex. :

Per tamen ossa viri subito malè tecta sepulcro.
Semper judiciis ossa verenda meis ;
Perque trium fortes animas, meâ numina, fratrum,
Qui bene pro patriâ cum patriâque jacent ;
Perque tuum nostrumque caput, etc. O.

Comme le poète a une entière liberté pour la coupe du *distique*, ses efforts doivent tendre à y introduire le plus de variété possible. Tantôt les deux vers n'offriront un repos qu'à la fin du second ; tantôt chacun séparément renfermera un sens complet ; tantôt l'idée du vers hexamètre se continuera dans le *pentamètre*, ou l'idée du *pentamètre* commencera déjà dans l'hexamètre. On conçoit que ces combinaisons peuvent être

très-nombreuses; nous nous bornerons à en indiquer quelques-unes :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris. O.

Semisepulta virum curvis feriantur aratris
Ossa; ruinosas occulit herba domos. O.

Sed mihi quid prodest vestris disjecta lacertis
Ilios, et, murus quod fuit ante, solum? O.

Ossa mei fratris clavâ perfracta trinodi
Sparsit humi; soror est præda relicta feris. O.

Cujus opes auxere meæ; cui dives egenti
Munera multa dedi, multa data fui. O.

Est tibi, sitque precor, natus, qui mollibus annis
In patrias artes erudiendus erat. O.

Sæpe fui mendax pro te mihi; sæpe putavi
Alba procellosos vela referre Notos. O.

Illa dies fatum miseræ mihi dixit: ab illâ
Pessima mutati cepit amoris hiems. O.

FIN DU VERS. — Le vers *pentamètre* se termine par un mot de deux syllabes, dont la quantité est un *iambe*. La dernière syllabe doit être longue de nature :

Sorte nec ulla meâ tristior esse potest. O.
ou douteuse

Vix Priamus tanti, totaque Troja fuist. O.

ou commune :

Quod tibi donavi, perfide, litus emo. O.

Le vers finit moins bien par une brève :

Materiam cædis ab hoste pete. O.

La recherche de cet *iambe* doit donc occuper avant

tout, et il faut rarement faire usage des autres manières de terminer le vers, dont nous allons parler.

On peut finir quelquefois : 1° Par un monosyllabe, s'il est précédé d'un autre monosyllabe :

Quod si deficiant vires, audacia certè
Laus erit : in magnis et voluisse *sat est*. Prop.

2° Par le verbe *est* précédé d'une élision :

Terra salutiferas herbas, eademque nocentes
Nutrit, et urticæ proxima sæpe *rosa est*. O.

ou d'un mot qui lui est étroitement lié par la prononciation¹ :

Omnis an in magnos culpa deos scelus *est*? O.

3° Par un mot de quatre, de cinq ou de six syllabes :

Forma nihil magicis utitur *auxiliis*. O.
Lis est cum formâ magna *pudivicitia*. O.
Protinus ingentes sunt *inimicitia*². M.

Il faut éviter avec soin de terminer ce vers par un mot de trois syllabes, comme :

Cultor odoratæ dives Arabs *segetis*³. Tib.

¹ Voyez ce qui a été dit plus haut sur la *Cæure*, p. 158.

² On conçoit que ces grands mots ne sont pas fréquents. Ceux de sept syllabes le sont encore moins :

Bellerophonteis *solicitudinibus*. RUTIL.
Qui laxet nodos *Amphitryoniada*. Id.

³ Les Grecs n'ont pas connu cette règle; et en général on peut remarquer que les Latins, en adoptant la versification de leurs maîtres, y ont ajouté des entraves auxquelles ceux-ci n'avaient pas songé. Voilà pourquoi les premiers poètes latins, qui imitaient plus scrupuleusement les Grecs, n'ont pas la sévérité qu'offre la poésie depuis le siècle d'Auguste. On trouve assez souvent dans Catulle des vers *pentamètres* terminés par des trisyllabes; Properce même et Tibulle en fourniraient quelques-uns; mais Ovide, le modèle de la versification élégiaque, n'en a, dans ses nombreux ouvrages, laissé échapper que cinq ou six.

CÉSURE. — La *césure* après le second pied est d'une nécessité absolue¹ : un vers où elle manque est sans harmonie :

Mœsta nec assiduo tabescere lumina fletu
Cessarent, neque *tristi* imbrè madere genæ. CAT.

Elle doit être franche et bien sensible, comme dans ce vers :

Tempora si fuerint nubila, solus cris. O.

On tolère à la *césure* l'éllision des mots *que ou ve* :

Herculis, Antæique Hesperidumque choros. PROP.

Le verbe *est*, précédé d'une éllision, forme une bonne *césure* :

Scilicet, ut fulvum spectatur in ignibus aurum,
Tempore sic duro *est* inspicienda fides. O.

On admet aussi comme *césure* un monosyllabe précédé d'un autre monosyllabe² :

Nec veterum dulci scriptorum carmine Musæ
Oblectant, *quum mens* anxia pervigilat. CAT.

Il en est de même si le monosyllabe adhère au mot précédent, de manière à ne paraître former avec lui qu'un seul mot :

Eurybati *data sum*, Talhybioque comes. O.
Nulla tibi *sine me* gaudia facta, neges. O.

¹ Térentianus Maurus établit cette règle (p. 2422, Putsch.) :

Nam vitiosus erit sic pentameter generatus :

Inter nostros gentilis oberrat equus.

Spondei duo sunt, quos dixi commate primo

Posse dari ; verum syllaba, que sequitur,

Non *penthemimere* verbi cum fine relinquit,

Que data pentametris regula prima sonis, etc.

Ainsi le premier dactyle du second hémistiche doit commencer un mot.

² Voyez cette règle déjà établie pour le vers *hexamètre*, p. 158.

Mais si ces conditions ne sont pas remplies, la *césure* n'est pas assez marquée :

Quantà in amore tuo *ex* parte reperta mea es ! CAT.
Difficile est : verum *hoc* qualibet efficias. Io.

Remarque. Le *pentamètre* est faux quand la *césure* du premier hémistiche est brève¹. C'est par une licence très-rare qu'une brève se trouve allongée² :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito :
Hoc pereunte, fugis ; hoc fugiente, peris. AUS.

ÉLLISION. — Les poètes évitent avec soin les *éllisions* dans la seconde moitié du vers *pentamètre*. Catulle même, dont la versification est moins soignée, en présente peu comme les suivantes :

Suffixum in summâ me meminî esse cruce...
Nec fœdere in ullo
Divum ad fallendos numine abusum homines.

Si l'*éllision* peut quelquefois être admise, c'est lorsqu'elle est douce, comme *numine abusum* dans le vers précédent, et comme celles que l'on voit dans ceux-ci :

Delinet extremo terra aliena solo. CAT.
Nescio, sed fieri sentio, et exercucior. Io.
Attaque mortali deligere astra manu. PROP.
Causa est cur Phœbes ara *sine* igne fuit. O.
Et vox audiri nulla, nisi illa, potest. O.

Primo tempore inermis³ erat. O.

¹ Observabis autem ne novissima syllaba prioris coli, que post duos pedes semipes residet, brevis sit, ne pro spondeo tertius iambus obrepat. (Mar. Vict. p. 2558.)

² Voyez ci-dessus, p. 85.

³ Jupiter.

L'élision de *que* et *ve* est toujours permise :

Appositæ frondes, velleraque alba tegunt. O.
Quid facis? exclamat; membraque ab igne rapit. O.

Nous avons vu plus haut qu'une élision peut précéder les mots *es* ou *est*, placés à la fin du vers.

Dans cette sorte de mètre, comme dans les autres, il faut éviter de multiplier les élisions. Qui peut saisir des pentamètres dans les passages suivants de Catulle?

Troja virum et virtutum omnium acerba cinis...
Quam modò qui me unum atque unicum unicum habuit.

HARMONIE. — Souvent dans le vers pentamètre l'épithète placée à la césure rime avec le substantif placé à la fin du vers, et réciproquement. On ne peut douter que les poètes élégiaques aient affectionné cette consonnance¹.

Aut canerem sicula classica bella fugæ. PAOP.
Pumex et canas tondeat antè comas. TIM.
Et relevant multo pectora sicca mero. O.

¹ Voyez la note à la fin du volume.

CHAPITRE XXVII.

DU VERS IAMBIQUE.

I. IAMBIQUE TRIMÈTRE.

Le vers *iambique*, comme l'indique son nom, est composé d'*iambes* (- -). Horace le définit ainsi :

Syllaba longa brevi subjecta vocatur iambus;
Pes citus, unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen iambeis, quum senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi.

L'*iambique trimètre*, qu'on nomme simplement *iambique*, se compose de trois mètres, c'est-à-dire de six pieds. Les Latins l'appelaient encore *senarius*.

Il faut remarquer que, dans la dénomination d'*hexamètre* et de *pentamètre*, le mot mètre est synonyme de pied. Mais pour l'*iambique*, et presque tous les autres vers dont il va être parlé, les grammairiens entendent par *mètre* la réunion de deux pieds, ou une *dipodie*¹.

L'*iambique trimètre* mérite la première place après

¹ Sex enim pedes tres percussiones habent. (Quintil. IX, 4, 75.) — Quòd autem binis pedibus, et non singulis, scanditur, velus institutum est. (Rufin. p. 2712.) — Per monopodiam quidem sola dactylia scanduntur, per dipodiam verò cetera. (Mar. Vict. p. 2497.) — Feritur senarius iambicus combinatis pedibus ter. (Dion. p. 503.) Terentianus Maurus enseigne la même chose :

Iambus ipse sex enim locis manet :
Et inde nomen inditum est senario ;
Sed ter feritur : hinc trimetrus dicitur,
Scandendo binos quòd pedes jungimus.

Horace avait déjà dit, en parlant des tragédies de Pollio :

Pollio regum

Facta canit pede ter percusso.

L'élision de *que* et *ve* est toujours permise :

Appositæ frondes, velleraque alba tegunt. O.
Quid facis? exclamat; membraque ab igne rapit. O.

Nous avons vu plus haut qu'une élision peut précéder les mots *es* ou *est*, placés à la fin du vers.

Dans cette sorte de mètre, comme dans les autres, il faut éviter de multiplier les élisions. Qui peut saisir des pentamètres dans les passages suivants de Catulle?

Troja virum et virtutum omnium acerba cinis...
Quam modò qui me unum atque unicum unicum habuit.

HARMONIE. — Souvent dans le vers pentamètre l'épithète placée à la césure rime avec le substantif placé à la fin du vers, et réciproquement. On ne peut douter que les poètes élégiaques aient affectionné cette consonnance¹.

Aut canerem sicula classica bella fugæ. PAOP.
Pumex et canas tondeat antè comas. TIM.
Et relevant multo pectora sicca mero. O.

¹ Voyez la note à la fin du volume.

CHAPITRE XXVII.

DU VERS IAMBIQUE.

I. IAMBIQUE TRIMÈTRE.

Le vers *iambique*, comme l'indique son nom, est composé d'*iambes* (- -). Horace le définit ainsi :

Syllaba longa brevi subjecta vocatur iambus;
Pes citus, unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen iambeis, quum senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi.

L'*iambique trimètre*, qu'on nomme simplement *iambique*, se compose de trois mètres, c'est-à-dire de six pieds. Les Latins l'appelaient encore *senarius*.

Il faut remarquer que, dans la dénomination d'*hexamètre* et de *pentamètre*, le mot mètre est synonyme de pied. Mais pour l'*iambique*, et presque tous les autres vers dont il va être parlé, les grammairiens entendent par *mètre* la réunion de deux pieds, ou une *dipodie*¹.

L'*iambique trimètre* mérite la première place après

¹ Sex enim pedes tres percussiones habent. (Quintil. IX, 4, 75.) — Quòd autem binis pedibus, et non singulis, scanditur, velus institutum est. (Rufin. p. 2712.) — Per monopodiam quidem sola dactylia scanduntur, per dipodiam verò cetera. (Mar. Vict. p. 2497.) — Feritur senarius iambicus combinatis pedibus ter. (Dion. p. 503.) Terentianus Maurus enseigne la même chose :

Iambus ipse sex enim locis manet;
Et inde nomen inditum est senario;
Sed ter feritur: hinc trimetrus dicitur,
Scandendo binos quòd pedes jungimus.

Horace avait déjà dit, en parlant des tragédies de Pollio :

Pollio regum

Facta canit pede ter percusso.

l'hexamètre et le pentamètre. C'est le vers dont la comédie et la tragédie font le plus fréquent usage :

Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, et populares
Vincentem strepitus, et natum rebus agendis. H.

Archiloque passe pour en être l'inventeur.

Archilochum *proprio* rabies armavit iambo. H.

Il le consacra au genre satirique. Horace l'emploie avec succès pour faire l'éloge de la vie champêtre, et déplorer les désastres des guerres civiles. On voit qu'il se prête à des genres bien différents.

Dans Archiloque et dans Simonide, le vers *iambique* était presque toujours pur, c'est-à-dire composé de six *iambes*, comme le suivant :

Ἄρχιλοχος ἄννακτις, ποίον ἑρπάζω τῶδε; Arch.

Catulle s'est plu à suivre ces modèles :

Phāsē-|lūs il-|-lē, quēm | vidē-|-tis, hō-|-spītes,
Aīt | fūis-|-sē nā-|-vīum | cēler-|rimus,
Nēque ul-|-llūs | nātān-|-tis im-|-pētūm | trābis
Nēquis-|-sē prā-|-tēri-|-rē, sī-|-vē pāl-|-mūlis
Opūs | fōrēt | vōlā-|-rē, sī-|-vē līn-|-lēo, etc.

Mais l'*iambique* est rarement composé avec cette rigueur; on dit même que les *iambiques* purs sont interdits à la tragédie¹.

Pour rendre ce vers plus majestueux, on a introduit le *spondée* aux pieds impairs :

¹ Notatur autem in tragædiis versus ex omnibus iambris compositus. (Mar. Vict. p. 2571.)

Tardior ut paulò graviorque veniret ad aures,
Spondeos stabiles in jura paterna recepit,
Commodus et patiens; non ut de sedè secundà
Cederet aut quartà socialiter. H.

Le même Horace nous fournira un exemple :

Jāmjam ēf-|-fīca-|-cī dō | manus | scien-|-tiæ,
Sūplēx | et o-|-rō, rē-|-gna per | Proser-|-pinæ,
Per et | Dia-|-nā nōn | moven-|-dā nu-|-mīna,
Per at-|-que li-|-brōs cār-|-minum | valen-|-tium
Rēf-|-xa cō-|-lō dē-|-voca-|-re si-|-dera, etc.

Ce poète présente souvent l'*iambique* pur, et il n'admet guère que le *spondée* pour remplacer l'*iambe* aux lieux impairs. Il introduit rarement les autres substitutions dont nous allons parler.

Comme une longue équivalant à deux brèves, on a admis le *tribraque* (∪ ∪ ∪) au lieu de l'*iambe*, excepté au dernier pied. Par le même principe, en décomposant le *spondée*, on trouve un *dactyle* et un *anapest*; ces pieds pourront donc remplacer le *spondée*.

On va voir tous ces pieds employés dans quelques vers :

¹ Terentianus Maurus (p. 2432 Putsch.) a tracé élégamment les règles du *trimètre* :

Spondeon, et quos iste pes ex se creat,
Admiscuerunt, impari tamen loco.
Pedemque primum, tertium, quintum quoque
Juvere paulum syllabis majoribus.
At qui cothurnis regio actus foret,
Ut sermo pompæ regie capax foret,
Magis magisque latioribus sonis
Pedes frequentant, servata lege tamen,
Dum pes secundus, quartus et novissimus
Semper dicatus uni iambo serviat.

L'emploi de quelques-unes de ces substitutions se trouve déjà dans Archiloque :

Ὅ γάρ τι καλὸς γῶπος, οὐδ' ἑρμῆος,
Οὐδ' ἑρπῆός, οἷος ἀμυλὸς Σιπριάς ποῖός.

Quicum-|que re-|gnō fi-|dit, et | magnā | potens
 Dōmīnā-|tur au-|lā, nec | leves | mētūt | deos,
 Animum-|que re-|bus cre-|dulum | lētis | dedit,
 Mē vidē-|at, et | te, Tro-|ja. Non | unquam | tulit
 Documen-|ta fors | majo-|ra, quā | fragili | loco
 Starent | super-|bī. Cōlū-|men e-|versum oc-|cidit
 Pollen-|tis Asi-|æ, cœ-|litum e-|gregius | labor...
 Victam-|que quam-|vis vidē-|at, haud | credit | sibi,
 Potuis-|se vin-|ci. Spoli-|ā pōpū-|lato | rapit. SEN.

Sénèque admet quelquefois au premier pied le *pro-céleusmatique* (o o o o), qui est un dédoublement du spondée, et un équivalent du dactyle et de l'anapesté :

Pātēfāci-|te acerbā cæde funestam domum...
 Pavet anī-|mus, horret : magna perniciēs adest...
 Ubi Priā-|mus, unum quæris; ego quæro omnia.

Il en offre une quinzaine d'exemples¹.

Le vers *iambique* proscriit surtout le *trochée*. Ce pied, qui est le contraire de l'*iambe*, rompt entièrement la mesure.

Parmi les différents pieds que reçoit le vers *iambique*, on met bien :

- 1° Un *iambe*, un *spondée*, un *dactyle* ou un *anapesté* au premier pied;
- 2° Un *dactyle* au troisième;
- 3° Un *anapesté* au cinquième.

¹ Sanē accidit nonnunquam ut pro anapæsto, aut dactylo, aut spondeo, quatuor breves primo pede ponantur, tanquam :
 Beneficiā pro re colere, sapientis viri est.

(Mar. Vict. p. 2572.)

Il faut éviter :

- 1° L'*anapesté*¹ au troisième pied ;
- 2° L'*iambe*², le *dactyle*³ et le *tribraque* au cinquième ;
- 3° Deux *tribraques* de suite ;
- 4° Un *tribraque* au deuxième pied en même temps qu'au quatrième.

Nous allons donner un tableau des différents pieds du vers *iambique*, tels que nous les trouvons dans Sénèque.

TABLEAU DU VERS IAMBIQUE.

PREMIER MÈTRE ou PREMIÈRE DIPODIE.		DEUXIÈME.		TROISIÈME.	
o	o	o	o		o
-	o	o	o		o
-	o	-	o	-	
o	o	-	o	o	o
o	o				

¹ Nous posons ici des règles générales, sans avoir égard à quelques exceptions, qui ne les détruisent pas plus que certaines licences ne détruisent les règles du vers hexamètre. Voici un des exemples très-rares où l'*anapesté* est admis au troisième pied :

Nullus latus comitante. Quid dubitas? etc. SEN.

² Il va sans dire que, dans l'*iambique* pur, l'*iambe* est admis à tous les lieux.

³ Sénèque en offre très-peu d'exemples :

Virile robur, nulla famæ memoria...
 Tu, tu malorum machinatrix factorum.

CADENCE.

FIN DU VERS. — Le vers *iambique*, ainsi que le vers pentamètre, doit finir par un mot de deux syllabes, dont la quantité soit un *iambe*. Ce mot est quelquefois un *pyrrique* ou *pariambe*.

O magna vasti Creta dominatrix freti,
Cujus per omne littus innumeræ rates
Tenuere pontum, quidquid Assyriâ tenuis
Tellure Nereus pervius rostris secât :
Cur me in penates obsidem invisos datam,
Hostique nuptam, degere atatem in malis
Lacrimisque cogis? SEN.

1^{re} Remarque. Le vers *iambique* finit bien par le verbe *est*, précédé d'une élision :

Patefacta ab imis Manibus retro via est. SEN.

2^e Remarque. Quelquefois il est terminé par un mot de trois syllabes ; mais alors ce mot commence par une voyelle qui supporte une élision¹. On voit dans la première scène de l'*Hercule furieux* :

Ac templa summi vidua deserui atheris.	vers	5
Pariterque natus astra promissa occupet.		25
Mea vertit odia. Dum nimis sava impero.		35
Minorque labor est Herculi jussa exsequi,		41
Quam mihi jubere : lætus imperia excipit. SEN.		42

On y trouve quatorze exemples semblables.

¹ Cette remarque, que j'avais crue nouvelle, se trouve dans Port-Royal : je n'ai donc pas besoin d'y insister.

3^e Remarque. On finit très-rarement par un mot de quatre syllabes :

Revocabo in altâ conditam caligine. SEN.
Intactus aut Britannus ut descenderet. H.

CÉSURE. — Le vers *iambique* admet deux *césures*¹, celle de deux pieds et demi (*semiquinaria*, *penthemimeris*), et celle de trois pieds et demi (*semiseptenaria*, *hepththemimeris*). Ce sont précisément les *césures* du vers hexamètre.

La première est de beaucoup la plus fréquente. Sa syllabe finale est brève ou longue, puisque le troisième pied peut être un *iambe*, un *spondée*, ou un de leurs équivalents :

Jam nocte Titan | dubius expulsâ redit,
Et nube mœstum | squalidâ exoritur jubar ;
Lumenque flammâ | triste luctificâ gerens,
Prospiciet avidâ | peste solatas domos,
Stragemque, quam nox | fecit, ostendet dies. SEN.

D'après ce qui a été dit au sujet du vers hexamètre : on approuvera les *césures* suivantes :

Fractum atque domitum est (monstrum). SEN.
Minorque labor est Herculi jussa exsequi. Id.

Voici des exemples de la seconde *césure* :

Opus foret volare, | sive linteo. CAT. ®
Roges, tuum labore | quid juvem meo ? H.
Quæ sidera excantata | voce Thessalâ ? H.

¹ Accipere autem solet cæsuras duas, quas et heroicum, id est semiquinariam et semiseptenariam. (Asmodius, cité par Priscien, p. 1322.)

² Ci-dessus, p. 159.

Nondum meis exportat | e regnis pedem? SEN.
 Incesse nunc, et cuncta | flagitiaingere...
 Levis est dolor qui capere | consilium potest¹. ID.

L'*iambique* est défectueux lorsqu'il est coupé après chaque dipodie² :

Non Afra avis | descendat in | ventrem meum. H.
 Ut assidens | implumibus | pullis avis. H.

A plus forte raison quand tous les pieds tombent isolément :

Sed mos | illic | nunquam | fuit | patri | meo. PL.

ENJAMBEMENT. — Le vers *iambique* peut rejeter un pied ou un pied et demi :

Nec Sphynge cæcis verba nequentem modis
Fugi; cruentos vatis infandæ tuli
Rictus, et albens ossibus sparsis solum. SEN.
 Infanda timeo, ne meâ genitor manu
Perimatur: hoc me Delphicæ laurus monent. ID.

Mais le rejet le plus harmonieux et le plus fréquent est celui de deux pieds et demi :

Inter ruinas urbis, et semper novis
 Deflenda lacrimis funera ac populi struem,
Incolomis adsto. SEN.
 Elabere, anima: denique hoc unum mihi
Remitte funus. Irrigat fletus genas. ID.

Il ne faut pas cependant que cette coupe soit pro-

¹ Port-Royal dit que les sentences affectent particulièrement la césure de trois pieds et demi. J'ai vérifié l'exactitude de cette observation.

² *Pessimus (versus) qui singula verba in dipodiis habet, qualis est: Presentium | divinitas | coelestium.*

(Mar. Vict. p. 2525.)

diguée comme nous le voyons dans l'exemple suivant :

Quin ipsa tanti pervicax clades mali
Siccavit oculos; quodque in extremis solet,
Periere lacrimæ. Portat hunc æger parens
Supremum ad ignem; mater hunc amens gerit. SEN.

Le vers *iambique*, dont beaucoup de poètes ont fait usage¹, resta soumis aux règles essentielles suivies par Catulle, Horace et Sénèque. Au deuxième et au quatrième pieds il présente toujours l'*iambe* ou le *tribraque*.

Voici le commencement de la description qu'en fait Térentianus Maurus (p. 2432) :

Adesto, iambe præpes et tui tenax
 Vigoris; adde concitum celer pedem,
 Nec alterius indigens opis, veni.

Le propre de ce vers était la rapidité: *pes citus*, a dit Horace. Ausone le caractérise élégamment dans une de ses *Épîtres*² :

Iambe, Parthis et Cydonum spiculis,
 Iambe, pinnis alitum velocior,
 Padi ruentis impetu torrentior,
 Magnâ sonoræ grandinis vi densior,
 Flammis corusci fulminis vibratior,
 Jam nunc per auras Persei talaribus,
 Petasoque ditis Arcados vectus, vola.

II. TRIMÈTRES DES ANCIENS TRAGIQUES ET DE PHÈDRE. ®

Les anciens tragiques latins n'ont pas imité la sévé-

¹ Martial, Pétrone, Ausone, Paulin de Nole, Prudence, Sidoine Apollinaire, etc.

² *Epist.* 21.

rité des tragiques grecs. Ils ont fait usage de l'*iambique libre*, lequel admet aux cinq premiers pieds l'*iambe*, le *spondée*, le *dactyle* et l'*anapeste*¹.

Voici le début de la Médée d'Ennius :

Utinam ne in nêmore Pelio securibus
 Casæ accidissent abiëgnæ ad terram trabes;
 Neve inde navis inchoandæ exordium
 Cœpissêt, quæ nunc nominatur nomine
 Argo : quæ vëcti Argivi delecti viri
 Pëtchânt illam pellem inauratam arietis
 Colchis impërio regis Pëllæ per dolum !
 Nam nunquam hera errans mea domo efferret pedem.

Les pieds dont nous avons indiqué la quantité sont ceux qui s'éloignent des règles précédemment établies.

La versification de Pacuvius et d'Attius, dont l'un était contemporain de Sylla, l'autre de Cicéron, conserva la même liberté, quoiqu'elle fût plus châtiée sous d'autres rapports² :

Responsâ explânat; mandât nê matri fuat
 Cognoscëndi unquam aut contuendi copia. PAC.
 Sol, qui micantem, candido curru, atque equis
 Flammam citatis fervido ardore explicas,
 Quianam tam advërso augurio et inimico omine
 Thebis radiâtum lumen ostendis tuum? ATT.

1. Omnes tam tragædiæ quàm comædiæ veteris latine scriptores eodem matri modo iambici sunt usi, ut omnibus in locis indifferenter ponerent quinque pedes; id est iambum, vel tribrachum, vel anapæstium, vel dactylum, vel spondeum, absque postremo loco, etc. (Prisc. p. 1319.)

2. Ennius usa de certaines licences familières à son siècle, et dont il sera parlé à propos des Comiques. Ainsi nous voyons dans certains de ses vers des crases ou synérèses qui furent interdites dans le siècle suivant :

Quibu' nunc ærumnâ meâ libertatem paro?
 Quibu' servitutem meâ miserâ deprecor?

L'*iambique libre*, celui qui ne conserve invariablement l'*iambe* qu'au dernier pied, est le mètre adopté par Phèdre.

Toutes les substitutions que nous venons de voir dans les anciens tragiques se trouveront donc dans les vers du fabuliste. Il nous suffira de citer son Prologue.

Æsopus auctor quam materiam repperit,
 Hanc ego polivi versibus senariis.
 Duplex libelli dos est : quod risum movet,
 Et quod prudenti vitam consilio monet.
 Calumniari si quis autem voluerit,
 Quod arbores loquantur, non tantum ferae,
 Fictis jocari nos meminerit fabulis.

Tandis que Catulle et Horace employaient l'*iambique* dans toute sa rigueur, Varron écrivait des Satires où il se servait de l'*iambique libre*. Par exemple :

Neque auro, aut gênere, aut multiplici scientiâ...
 Affatûr, non umbrantûr somno pupulæ.

Remarque. Comme l'*iambique libre* peut recevoir les pieds de l'hexamètre, excepté au dernier lieu, s'il arrivait que la pénultième du dernier mot fût commune, on aurait à la fois un *iambique* et un *hexamètre*. C'est ce qui se rencontre dans les vers suivants :

Seponit moecha vestem, mundum muliebrum. PA.
 Excluit : revocat ; redeam ? non, si me obsecret¹. TAN.

1. Horace, citant ce passage, a laissé dans un *hexamètre* les quatre premiers pieds de l'*iambique* ; mais il n'a pas conservé la désinence spondaïque : Excluit : revocat ; redeam ? non, si obsecret. Ecce.

III. TRIMÈTRES DES COMIQUES.

Les Comiques ont fait également usage de l'*iambique libre*¹. L'*iambe* est toujours conservé à la fin du vers ; mais les autres pieds présentent souvent des difficultés. Toutefois nous pensons qu'on a exagéré l'irrégularité de ces vers ; et s'il reste quelques passages dont la métrique ne puisse rendre compte, il faut dire, pour la justification des auteurs, que des gloses ont été introduites dans le texte, ce qui a produit des vers trop longs ; que des archaïsmes ont été effacés ; que d'autres fois l'ignorance des copistes a interverti l'ordre des mots, ce qui a rompu la mesure².

Plaute et Térence reproduisaient le langage familier : la rapidité de la prononciation introduisait dans leur poésie beaucoup de *contractions*, de *synopes* et de *synérèses*³. Aucune langue, dans la conversation, ne fait ressortir toutes les syllabes. Ainsi nous supprimons la plupart des *e* muets, que l'orateur et surtout le poète sont obligés de rétablir⁴.

Un passage curieux de Cicéron (*Divin.* II, 40)

¹ Marius Victorinus (p. 2523) dit qu'ils ont imité les auteurs de l'ancienne comédie grecque, Eupolis, Cratinus, Aristophane, plutôt que ceux de la nouvelle, Philémon, Diphile, Ménandre, dont la versification était plus rigoureuse.

² *His igitur exemplis facillimè diligentes omnium possunt comædiarum metra comprehendere, et versus, si quos imperitia scriptorum confudit, ad integrum restituere musica locum.* (Prisc. p. 1327.)

³ Cf. Prisc. p. 1322.

⁴ Il y a chez nous un genre de poésie, peu noble à la vérité, dans lequel on retranche à volonté les *e* muets. Nos vieux poètes se permettaient la même licence :

Si tel' goulceur lui faict rien confesser. (Marot.)

Dans l'ancien français, *tel*, *quel*, *grant*, étaient du féminin comme du masculin ; mais du temps de Marot, ce féminin ne se conservait que par licence. On lit dans la même pièce :

Et quand il dict, *telle* me soit menée.

nous montre combien à Rome, comme ailleurs, la langue parlée différait de la langue écrite. Lorsque Crassus préparait sa funeste expédition contre les Parthes, on entendit un marchand de Brindes crier dans le port des figues de Caunus¹. Personne alors ne fit attention à cette particularité ; mais, après l'événement, on se la rappela, et l'on crut y voir un avertissement du ciel : *cave ne eas*.

Les difficultés que présente l'*iambique trimètre* des Comiques devront se résoudre à l'aide des remarques suivantes.

1° On sait que les anciens poètes latins pouvaient terminer en *u* devant une consonne au lieu de *us*, en *i* au lieu de *is*, les mots où ces syllabes n'étaient pas longues de nature² :

Volito vivū per ora virūm. ENN.

Sceptra potitus, eadem aliis sopitū quiete est. LA.

Ainsi s'explique la brève dans ces vers :

Ego mē tuā causā, ne erres, non rupturū sum. PR.

Orationem hanc scripsit, quam dicturū sum. T.

On voit souvent aussi la contraction de *est* . *opu' st* ou *opust*, etc. :

Si ma raison en moi se peut remettre,
Si recouvrer *astheure* je me puis. (La Boétie.)

On trouve souvent dans notre ancienne poésie *estpron*, pour *épron*.

¹ Ce marchand prononçait à la grecque *cauneas* ou *caFneas*.

² Cicéron (*Orat.* 48) : *Verborum, quorum erant eadem postrema duæ litteræ quæ sunt in optimis, postremam litteram detrahebunt, nisi vocalis insequatur. Ita non erat offensus in versibus, quam nunc fugiunt poeta novi. Ita enim loquebamur : Qui est omnibus princeps, non omnibus princeps, et Vitā illā dignū loquoque, non dignus.*

Sed quid opū¹ st verbis? sin eveniat quod volo. T.
Et nunc Amphitryo præfectū¹ st legionibus¹. P.

2° Outre les *synérèses* dont l'usage s'est conservé, *di, nil, mi*, etc., pour *dii, nihil, mihi*, et d'autres plus rares, qui se trouvent encore dans les poètes du grand siècle, comme *eodem* et *eodem* (disyllabes), les Comiques en emploient d'autres, dont il est important de noter les plus fréquentes.

Ils réunissent en une diphthongue les deux syllabes ou les deux premières syllabes des mots suivants : *meus, tuus, suus*, à tous les genres et à tous les cas ; *ea, eam, eum, eos*, etc. ; *deos, deum, deorum, dies; ejus, hujus, cujus; ait, fuit, fuisse; duo, diu, prius* :

Bonīs tuīs rebūs meīs res irrides malas. P.
Ibo ad te, fretūs tuā, Fides, fiducia. P.
Laudo, malum quum amici tuūm dūcis malum. P.
Sed is quo pacto serviāt suō sibi patri. P.
Sitque eī paratum quod paratum non erat. P.
Recens nātum eāpse, quod sibi supponeret. P.
Pēr deōs atque homines, ego te obtestor, Hægio. P.
Diēs atque noctes cum cane atatem exigis. P.
Amator nunquam sufferre cū's sumptus queat. T.
Pōst argumentum hūj's eloquar tragædiæ. P.
Cūj's maxime te fieri participem cupis. T.
Ait nimium parcē facere sumptum. Mene? Te. 1b.
Carthaginiensī duā fuere filiæ. P.
Quin etiām diū morabor, quin capio tibi. P.
Tum vinum, prius quā est coctum, pendet putidum. P.

¹ De même Ennius :

Alter nare copit, alter pugnare paratū¹ st.

On trouve souvent dans le théâtre grec : ποῦ στῆ ;

La contraction de *suus* se trouve encore dans Lucrèce, qui écrivait un siècle plus tard :

Læmina suis¹ oculis etiam bonus Ancu¹ reliquit...
Aut quum suis aliās concussis artubus hinnit.

Un vers est dur quand il renferme plusieurs de ces *synérèses*. Tel est celui-ci, qui a été cité plus haut :

Bonīs tuīs rebūs meas res irrides malas².

Les mots *mea, tua, suum*, etc., devenus monosyllabes, peuvent s'élider :

Apud hunc sodalem meum, atque vicinum mihi. P.
Sed istunc³ exora, ut suam esse adsimulet. Scilicet. T.

Les Comiques réduisent encore en une diphthongue les deux dernières syllabes de *istiūs, illiūs*⁴ :

Equum videtur; qui quidem istiūs sit modi. P.

Le mot *invidiam* ne compte que pour trois syllabes dans le vers suivant :

Qui sæpe propter invidjam⁵ adimunt diviti. T.

¹ Il vaudrait peut-être mieux écrire partout *sis, sor, sas*, comme Festus lit dans Ennius. (Voy. *soe, sas, sis*, dans Ennius, ed. Hessel. p. 56, 32, 53.)

² Cicéron (*Attic.* xiv. 20) cite un vers d'Attilius, poète qu'il dit être *durissimus*. On n'a pas vu que la critique était justifiée par la citation même : Suam cuique sponsam, mi meam; i suum cuique amorem, mi meum.

Ce vers est un *trochée septénaire* ou un *iambique tétramètre*. Outre la dureté des syllabes : *suam* *cuique* *sponsam*, il y a deux ou trois contractions : *suam, suum*, et peut-être *meam*. Pareille chose arriverait en français si l'on multipliait les élisions de l'e muet.

³ Nous rendrons bientôt compte de ce premier pied.

⁴ Mais je pense que dans beaucoup de passages où se trouvent ces mots, il faut restituer l'archaïsme *isti, illi*, que les grammairiens constatent dans Caton, et qui doit à plus forte raison appartenir aux écrivains antérieurs. Voici par exemple un vers qui est faux avec la leçon vulgaire *illiūs* (Plaut. *Capt. prol.* 39) :

Hujus illic, hic | illi hodie fert | imaginem.

⁵ Comme ci-dessus, p. 86, *princip-jum*. Prononcez le *j* comme en italien, et non comme en français.

3° De même qu'on dit *mi*, pour *mihi*, les Comiques ne font quelquefois qu'une syllabe de *tibi*, *sibi*, et même ils élident ces mots¹ :

Si quid tib' placēat, quod illi congestum siet. P.
Opinione melius res *tibi* habeat tua. P.
Dicas uxorem *tibi* esse necessum ducere. P.
Salutem *tibi* ab sodali solidam nuntio. P.

4° Ils font presque toujours l'élision dans les mots composés, comme *tametsi* (disyllabe), *deoscolor*, *proinde*, *quemadmodum*, *quamobrem*, *introibant*, etc.

Tametsi² pro imperio vobis quod dictum foret. P.
Multæ sunt causæ quamobrem cupiam abducere. P.

5° Ils raccourcissent un grand nombre de mots par la rapidité de la prononciation. Ainsi l'on trouve fréquemment les *syncopes* suivantes : *Enim*, *senex*, *domi*, *fores*, *foras*, *foris*, *sine* (monosyllabes); *poplus* (*populus*), *voluptas*, *juventus*, *senectus*, *fenestra*, *alterum*, *neminem* (disyllabes), etc. Ex. :

En'mvero dī nos quasi pilas homines habent. P.
Quidquam attingere. En'mvero spectatum satis. T.
Sen'x qui huc Athenas exsul vēnit, non malus. P.
Dom' (domo) quem profugiens dominum abstulerat, vendidit. P.
For's (foris) illic extra scenam fiet proelia. P.

¹ Cette élision n'est guère concevable qu'avec l'explication suivante. Les pronoms eurent primitivement une double déclinaison, de même que l'adjectif conjonctif *qui*, *quis*. On disait *ego, mi; tu, tis* : cela nous est attesté par les grammairiens (*Charis*, p. 118; *Prisc*, p. 955). Or ce génitif nous conduit naturellement au datif *mi, ti, si*. Dès lors *mi* n'est pas pour *mihi*, pas plus que *quis* n'est pour *quibus* : ce sont deux formes équivalentes. L'élision de *ti* et de *si* est toute simple, comme celle de *mi*.

² De même Lucile :

Quo me habeam pacto, *tametsi* non quæri, docebo.

Manendum est soli s'ne illā. Quid tum postea? T.
Nam cum Telebois bellum est Thebaio pōplo. P.
Capiunt vol' ptates, capiunt rursum miserias. P.
Eat in Siciliam : ibi esse homines vol' ptarios. P.
Quo nemo adæquē j' ventute ex omni Atticā. P.
S'nectatem oblectet ; respice ætatem tuam. P.
Quæ ibi aderant, fortè unam adspicō ad'lescentulam. T.
Quid facies? concludere in festram¹ firmiter. P.
Illustriores fecit, festrasque indidit. P.
Nem' nem venire, qui istas assereret manu. P.

Lucrèce use encore de semblables licences. Il fait de deux syllabes les mots *semine*, *virgines* :

Denique cœlesti sumus omnes *sem'ne* oriundi...
Vir'nes nam sibi quisque domi Romanus habet sas.

Nous avons cité plus haut² certaines syncopes dans les verbes que présentent les poètes classiques. Les Comiques en emploient beaucoup d'autres, telles que *dixē* (*dixisse*), *adduxē* (*adduxisse*), *admissē* (*admississe*), *intellexēs* (*intellexisses*), *recessēt* (*recessisset*), *erpuīt*³ (*eripuit*), etc.

6° Ils abrègent la dernière syllabe des impératifs :

¹ Festus remarque qu'on disait anciennement *festram*, pour *fenestram*.

² Page 71.

³ On trouve dans Horace *surpīte*, *surpuerat*.

Il y a dans les comédies latines beaucoup de vers faux, provenant de ce que des syncopes ont été remplies par les copistes. Ainsi dans Plaute (*Pœn*, V, 2, 98) :

Surreptus sum illinc : hic me Antidamas, hospes tuus.

il faut lire *surptus*.

De même dans le vers suivant (Plaut. *Stich*, I, 3, 8) :

Quò minit' laboris illam cepisse existimo.

je crois fortement qu'il faut *cepsē*.

*cave*¹, *vide*, *tace*, *mane*, *tene*, *jube*, *habe*, *roga*, *abi*, *redi*², etc. Ex. :

Tacē tu. Non taceo, quando res vertit bene. P.
Tibi auscultabo. Tenē tu cistellam tibi. P.
Argentum rursum jubē rescribi, Phormio. T.
Sati³ si futurum est : rogā me viginti minas. P.
Abī, Dōrias ; citō hunc deduce ad militem. T.
Quid nunc ! iturus, an non ? Abī sanē domum. P.

Les composés *abidum*, *jubesis*, *jubedum*, *tene-*
sis, etc., abrègent toujours la seconde syllabe. On
trouve dans les poètes classiques *cavesis* et *videsis*
ayant la même quantité.

7° Les Comiques emploient beaucoup de dièrèses
qui n'étaient plus permises sous Auguste. Ainsi ils
disent *relicuus*, *eī*, *iam*, *larua*, etc., pour *reliquus*,
ei, *jam*, *larva*, etc. Ex. :

Ut pernoscatī eequid spe⁴ sit rēlicūm. T.
Nunc, quod rēlicūm⁴ rēstat, volo persolver e. P.

¹ *Cave* est souvent un pyrrhique, même dans les poètes classiques.

² Cette explication, généralement admise, est commode pour scander les vers. Mais il est plus probable que ces mots devenaient monosyllabes, la première étant accentuée et la seconde muette. Nous retomberions alors dans la licence précédente.

³ C'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de *spzi*, sans avoir besoin de recourir à la synérèse. De même, dans les vers suivants :

Et *re* argumentum dicam. Audire odepol lubet. P.

Et *re* operam dare te fuerat aliquantō æquius. P.

Aut aliam, cujus desiderium insideat, *re*. Lā.

Re pour *rei*. (Sur ces génitifs, voy. Aulu-Gelle, IX, 14.)

⁴ On voit aussi dans Phèdre :

Inter *relicuus* merces atque obsonia.

Cet exemple et celui de Plaute montrent qu'il vaut mieux faire trois brèves des trois premières syllabes, que d'expliquer cette licence par l'allongement de la première, *reliquum*, autre moyen que propose Bonat pour le vers de Térence.

Sicyone summo genere eīi¹ vivit pater. P.
Hoc agite, sultis, spectatores, nunc iam. P.
I nunc iam intrō, ne in morā, quum opu' sit, sics. T.
Qui me atque uxorem ludificatu' st, lārīa. P.
Num lārūatus aut cerritus? fac sciam. P.

8° Ils omettent quelquefois l'élosion, ou abrègent
une syllabe longue au lieu de l'élider² :

Ita nunc belligerant Ætoli cūm Aliis. P.
Assequere ac retine, dūm ego huc servos evoco. T.
Is lembus nostræ navi insidias dabat. P.
Esse *adsimulabo*, atque in horum familiam. P.
Edepol *næ* istam tempori gnato tuo. P.
Eius annis³ causā opinor, quæ erat mortua. T.

1^{re} *Remarque*. Cicéron (*Orat.* 45) parle de ces hia-
tus : « *Poetæ... qui, ut versum facerent, sæpe hia-*
bant; ut Nevius :

Vos qui accolitis Istrum fluvium atque Algidum.

Et *ibidem* :

Quam nunquam vobis *Graii* atque barbari.

At *Ennius semel* :

• *Scipio invicte...*

Et *quidem nos*⁴ :

Hoc motu radiantis *Etesie* in vada ponti.

2^{re} *Remarque*. Cette licence a surtout lieu quand la
syllabe qui devrait être élidée se trouve devant une *h*,

¹ De même Lucrèce (III, 555) :

Sive aliud quidvis potius connexius eīi.

² Voyez sur ces licences, p. 81.

³ Archaisme pour *annū*.

⁴ Probablement dans sa traduction d'Aratus.

ou séparée de la voyelle suivante par un repos, notamment quand l'interlocuteur change :

Næ tū habes servum graphicum et quantivis preti. P.
Ego cum illo, quicum tum uno rēm habebam hospite. T.
Percussit illico animūm. — At, at hoc illud est. T.

Dans le même cas, les Comiques allongent une brève terminée par une consonne :

Hic ip̄sus Casinam deperit. Habeo viros. P.

9° L'ancienne langue latine ajoutait souvent un *d* à une voyelle finale, surtout au datif et à l'ablatif du singulier¹. Les Comiques ont conservé *med*, *ted*, pour *me*, *te* :

Si quid mēd erga tu hodie falsum dixeris. P.
Loqui atque cogitare sine tēd arbitro. P.
Quō tēd² hoc noctis dicam proficisci foras? P.

10° Ils suppriment le *d* dans *apud*, *sed*, *quid*, *quod*, et font brève ou élident la syllabe qui le précède :

Valet atque vivit. Ubinam est, quāso? Apūd mē domi. T.
Quantillum argenti mi apūd trapezitam siet. P.
Tuæ quæ daretūr. Sed intus narrabo tibi. P.
Tuo veteri dominō, quod is velit fideliter. P.
De honore populi : verūm quod ad ventrem attinet. P.

11° Ils abrègent la première syllabe de *ille*, *illa*, *illud*, *iste*, *istum*, etc. :

Si sumas in illis exercendis, plus agas. T.

¹ Voyez dans l'inscription de la colonne Duilienne, élevée l'an 494 de Rome : *Præsented maximodictatoređ, altođ marid, navaled pradad*, etc. On y trouve aussi *poplom* (*populum*), que nous avons vu plus haut dans un vers de Plaute. (Cf. Schoell, *Hist. de la Littér. rom.*, t. I, p. 48.)

² Exemple cité par Charisius (p. 87), et par Diomède (p. 436).

Ut ille trepidabat, ut festinabat miser! P.
Lenonis hæ sunt ædes. Malè istis evenat! P.

Les mêmes licences¹ reparaitront quand nous parlerons du vers *trochaïque septénaire*.

12° Il est tout simple que les Comiques admettent au premier pied le *procéleusmatique*, dont nous avons vu des exemples dans Sénèque² :

Pröpëra Igl-|tur fugere hinc, si te dii amat. Abiero. P.

Mais ce premier pied reçoit encore deux autres substitutions : le *bacchius* (∪ - -) et le *crétique* (- ∪ -).

Nous trouvons un exemple du *bacchius* dans le plus ancien poète latin, Livius Andronicus :

Clÿtæmne-|stra juxtim; tertias natæ occupant³.

Plaute et Térence en font assez souvent usage⁴ :

In occul-|to, miseri victitant succo suo. P.
Juben' mi i-|re comites? Sanan' es. Si non jubes. P.
Studet par | referre; præsens absensque idem erit. T.
In hanc no-|stram plateam. Mirum ni hanc dicit, modò. T.
Ego exclu-|dor; ille recipitur. Quâ gratiâ? T.

¹ Priscien constate toutes ces irrégularités quand il dit (p. 1322) : *At illud quoque sciendum, quod omnes quidem crabris synalaphis et episyndalaphis, et collisionibus, et abjectionibus S litteræ sint usi, scandendo versus suos.*

² Ci-dessus, p. 218.

³ *Apud Non.* p. 127 (Merc.).

⁴ Pomets à dessein les exemples (ils sont nombreux) qui peuvent s'expliquer par une autre licence précédemment indiquée :

Sed etsi her-|cle graviter cecidi stultitiâ meâ. P.
Foris il-|lic extra scenam fiēt prælia. P.
Boves qui | convivas faciunt, herbasque oggerunt. P.

Dans le dernier vers, *boves* peut être contracté en une seule syllabe (en grec βῶς).

On voit le *crétique* dans ce vers de l'ancien comique Pomponius¹ :

Mōrē fit, | moriri suam quisque ut uxorem velit.

Les exemples abondent :

Inde me | continuo recipiam rursum domum. P.

Dum quidem hoc | valebit pectus perfidia meum. P.

Nil moror | discipulos mi esse plenos sanguinis. P.

Inde su-|mam : uxori, tibi opus esse, dixero. T.

Nempe Phor-|mionem istum, patronum mulieris. T.

Propter ho-|spitai hujusce consuetudinem². T.

13° Il ne faut pas croire que, du temps des Comiques, la quantité ne fût pas fixée, et qu'on ait eu plus tard à la réformer. C'est même un fait remarquable, qu'elle soit restée invariablement telle qu'ils l'avaient établie ou constatée. Elle n'a varié qu'en un petit nombre de points sans importance.

Quand les Comiques allongent la finale de *citō*, *modo*, *dummodo*, ils traitent ces mots comme tous les adverbess analogues. C'est l'exception qui aurait plutôt besoin d'être légitimée.

On sait que la première syllabe est longue dans *fiō*, et brève dans *feri*, *ferem*. Primitivement la première pouvait être longue³ à tous les temps :

Postquam nos vidimus auro insidias fieri. P.

Injuriū est; nam si esset unde id fieret. T.

¹ Apud Non. p. 127. Il s'agit ici de Pomponius Bononiensis.

² Bentley, dans son traité sur les Mètres de Térence, a parfaitement démontré l'usage de ces deux pieds.

³ Les Comiques font également la première brève dans *feri*, *ferem*, suivant la règle générale.

Les vieux poètes faisaient long le crément des noms propres en *or* empruntés au grec : *Castōris*, *Hectōris*, *Nestōris*¹ :

Hectōris natum de muro jactarier. Enx.

Ils allongeaient également la pénultième dans *Anni-bālis*, *Asdrubālis*², et la première dans *Acheruns* (même mot que *Acheron*), *untis*³.

Ils faisaient longue la première syllabe de *coturnix*⁴, comme on le voit encore dans Lucrèce :

Aut capris adipēs et cōturnicibus auget.

Ils abrégèrent la première de *schema*, quoiqu'il y eût un *ēta* en grec.

CONCLUSION. — En réunissant toutes les licences que nous venons d'énumérer, on trouvera que l'*iambique* des Comiques devait sensiblement différer de l'*iambique* employé au temps de César. C'est ce qui a fait dire à Cicéron que « les *iambiques* de la comédie « étaient souvent si négligés, à cause de leur ressem-

¹ Cf. Varr. L. L. IX, 3; Capel. III, p. 76. Les plus anciens auteurs de Rome pliaient aux habitudes de leur langue les emprunts qu'ils faisaient au grec : ils disaient *Circa*, *a*, plutôt que *Circ*, *es*, et même d'une manière très-fautive *schema*, *a*, au lieu de *schema*, *atis*. Pareillement ici ils assimilaient mal à propos *Hector* à *Amor*. Attius (Varr. l. c.) rectifia cet usage : ce qui fit dire au poète Valérius :

Attius Hectōrem nollet facere; Hectora mallet.

² Cf. Gell. IV, 7. Il cite ce vers *trochaeque septenaire* d'Ennius :

Quique propter Annibālis copias considerant.

³ C'est ce qu'on voit dans un *trochaeque septenaire* de Plaute, et dans un *trochaeque tétramètre* d'Ennius :

Cruciamēta; verūm enimvero nulla adsequē est Acheruns. P.
Adsum atque advenio Acherunte vix viā altā atque arduā. Enx.

⁴ Voici un *trochaeque septenaire* de Plaute :

Aut anates, aut coturnices dantur, quicūm luscit.

« blance avec la conversation, qu'à peine pouvait-on y reconnaître la mesure ¹. »

Horace, qui a jugé Plaute avec sévérité, à cause du dédain que son siècle professait pour les productions contemporaines, a dit :

At nostri proavi Plautinos et numeros, et
Laudavere sales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam stultè mirati.

Toutefois cette critique ne porte pas expressément sur les trimètres du comique.

Quintilien reconnaît l'harmonie de l'*iambique trimètre* de Térence, quand il exprime le regret que le poète ne se soit pas borné à ce mètre ².

Priscien s'étonne qu'on nie la cadence des vers des Comiques, et que certains savants prétendent en pénétrer seuls le secret : *Miror quosdam vel abnegare esse in Terentii comædiis metra, vel ea quasi arcana, et ab omnibus doctis semota, sibi solis esse cognita confirmare.* C'est pour révéler ce prétendu mystère, qu'il a rédigé, en cinq pages, les règles de la métrique des Comiques ³.

Pour faire juger de cette versification, je citerai un fragment pris au hasard dans Plaute (*Trin* I, 1).

¹ *Comicorum senarii, propter similitudinem sermonis, sic sæpe sunt abjecti, ut nonnunquam vix in eis numerus et versus intelligi possit.* (Orat. 55.)

² *Plus adhuc habitura gratiæ (scripta), si intra versus trimetros stetit.* (Instit. Or. X, 1, 99.)

³ Ce grammairien, comme nous l'avons déjà vu, constate que, de son temps, les vers des Comiques étaient souvent defectueux par la faute des copistes : *Versus, si quos imperitia scriptorum confundit, ad integrum restituere musica locum* (p. 1327). Que doit-ce être aujourd'hui ?

J'indiquerai les endroits qui s'éloignent des règles du vers *iambique libre*, suivies par les anciens tragiques et par Phèdre. On verra que ces licences sont assez rares.

Næ, amicum castigare ob meritam noxiam,
Immune est facinus; verùm in ætate utile
Et conducibile. Nãm ego amicum hodie meum
Concastigabo pro commeritâ noxiâ,
Invitus, ni me id invitet ¹ faciam fides.
Nam hic nimium morbus mores invasit bonos;
ita pierique omnes jam sunt intermortui.
Sed dum illi ægrotant, interim mores mali,
Quasi herba irrigua, subcrerunt ² uberrimè:
Neque quidquam hic vile nunc est, nisi mores mali.
Eorum ³ licet jam messem metere maximam,
Nimioque hic pluris pauciorum gratiam
Faciunt pars hominum, quàm id quod prosit pluribus.
Ita vincunt illud conducibile gratiæ;
Quæ in rebus multis obstant, odiosæque sunt.
Remoramque faciunt re ⁴ privatæ et publicæ.

¹ La leçon ordinaire est :

Invitus, ni me id invitet, ut faciam, fides.

Il y a ici quelque altération; car nous voyons un *crétisme* au quatrième pied. On peut corriger la faute au moyen d'une transposition: *Invitus, ni id me invitet ut faciam fides*; c'est la leçon de M. Bothe. On peut retrancher *id* (*ni me invitet ut faciam*). Mais la conjonction *ut* a été souvent ajoutée par les copistes. On sait que les poètes aiment à la supprimer. Nous avons vu ci-dessus: *Hortatur Cytheræ legant* (p. 23); *hortantur petamus* (p. 66).

² Les manuscrits ont *sucreverunt*, ce qui rend le vers faux. On corrige en mettant *sucrevere*. Mais la syncope est une correction plus simple, et tout à fait dans les habitudes des Comiques.

³ *Eorum*, spondée.

⁴ *Re*, et non *rei* comme on lit ordinairement. Les copistes ont presque toujours fait disparaître cet archaïsme, comme ils en effacent beaucoup d'autres.

IV. DU VERS SCAZON.

On appelle *scazon*¹, *choliambique* ou *choliambe*², en latin *claudus* ou *choliambus*, un *iambique trimètre*, dont le dernier pied est un *spondée*. Hipponax est regardé comme l'inventeur de ce vers³. Le *scazon* doit avoir l'*iambe* au quatrième pied, et surtout au cinquième. Ex. :

Si nōn | mōlē-|stum est, tē-|quē nōn | pigēt, | scāzon,
Nōstrō | rōgā-|mūs pau-|eā vēr-|hā Mā-|tērno
Dicās | in aū-|rēm, sic | ūt aū-|diāt | sōlus. M.

Nous voyons dans Catulle :

O quid | solu-|tis est | bea-|tius | curis?
Quum mens | onus | repo-|nit, ac | perē-|grino
Labo-|re fes-|si ve-|nimus | larem ad | nostrum,
Desi-|dera-|toque ad-|quies-|cimus | lecto!

Comme dans le trimètre, le deuxième pied du *scazon* peut être un *tribraque*, le premier un *dactyle* ou un *anapeste*, le troisième un *dactyle* :

Neque in hīc pīti somniasse Parnasso. PENS.
Nil est misērius, nec gulosius Sanctrà. M.
Equi colore dispares, item nati :
Hic bādīus, iste gilvus, ille murinus⁴. VARR.

¹ De σκάζων, claudicans.

² Χολιαμβος, de χολός, boiteux, et ἄμβος.

³ Cf. Sero. p. 1818 ; T. Maur. p. 2436 ; Mar. Victor. p. 2575 ; Hephæst. p. 32 (Gaisf. ed. 1832). Théocrite a fait à Hipponax cette épigramme en vers scazons :

Ὁ μουσοπαῖς ἐνθάδ' Ἰππώναξ κείται
Εἰ μὲν πομπρὸς, μὴ ποτέρῳ τῶν τύμβῳ.

Cicéron (*Orat.* 58) dit qu'il est difficile d'éviter dans la prose les vers sémaitres et les vers hipponactiens. Il est probable qu'il entend parler du *scazon*, que Diomède (p. 507) nomme *hipponacticus*. On attribue au même Hipponax l'*iambique septénaire* (voy. ci-après, p. 250).

⁴ Apud Non. p. 80.

Nōn silice duro, structilive cæmento. M.
Nūmērāre pigri damna qui potest somni. M.
Hédéræ sequaces : ipse semipaganus. PENS.
Vidistis ipsō rāpère de rogo cœnam. CAT.
Sed ligna desūnt : sūbīce balneum thermis. M.

Catulle et Martial ont souvent employé ce mètre. On le trouve encore dans le Prologue de Perse, les Catalectes de Virgile, Ausone¹, etc.

Remarque. L'*iambe* est indispensable au cinquième lieu. Hipponax y admettait de temps en temps le *spondée*. Les grammairiens latins l'en blâment avec raison².

Les poètes de la décadence, qui imitaient perpétuellement les poètes grecs, ont reproduit cette altération condamnable. Ainsi on lit dans Boèce :

Quisquis profundā mente vestigāt verum,
Cupitque nullis ille devīs falli,
In se revolvat intimi lūcē visūs,
Longosque in orbem cogat inflectēns motus.

V. DU VERS SATURNIEN.

Le vers *saturnien* (*saturnius*) paraît le plus ancien dont l'Italie ait fait usage. Diomède³ le dit composé

¹ Le poète Cn. Mattius avait écrit en vers *scazons* des mimiambes dont il reste quelques fragments (cf. T. Maur. p. 2437 ; Gell. XV, 25 ; Non. p. 106).

² Atil. Fortunatianus (p. 2674) : *Hic scazon pessimus erit qui habuerit alium quinto loco quā iambicum : quo tamen sine religione usus est Hipponax*. Il donne pour exemples un *scazon* régulier et un *scazon* déflectueux, composés avec un trimètre d'Horace :

Neque excitatur classico miles truci. H.
Neque excitatur classico truci miles.
Neque excitatur classico miles rauco.

³ Page 512.

de l'*iambique trimètre*, plus une syllabe :

sūmmās | ōpēs | quī rē-|gūm rē-|glās | rēfrē-|git. N.ÆV.

Mais, comme ce vers exige une césure au milieu, les grammairiens le considèrent généralement comme un mélange de l'*iambique* et du *trochaïque*. Ainsi Servius¹ le dit formé d'un *iambique* de trois pieds et demi² et de l'*ithyphallique* (ou trois trochées) : *Saturnius constat dimetro iambico catalectico et ithyphallico* :

Isis | pērer-|rāt ōr-|bēm || crīnī-|būs prō-|fūsis.

Térentianus Maurus (p. 2439) l'envisage sous le même point de vue :

Ut : si vocet Camenas quis novem sorores...

Et : Nævio poeta sic ferunt Metellos,

Quam saepe læderentur, esse comminatos :

Dabunt matum Metelli Nævio poetæ ;

Dabunt matum Metelli, clauda pars dimetri...

Post Nævio poetæ, tres vides trochæos ;

Nam nil obstat trochæo, longa quod suprema est.

Ce mètre fut primitivement chez les Romains celui de l'épopée. Livius Andronicus avait traduit l'*Odyssée* d'Homère en vers *saturniens*. Peu de temps après, Névius avait composé, dans le même mètre, un poème sur la première guerre Punique, intitulé *Belium Punicum*. L'hexamètre, qui fut ensuite consacré à ce genre par Ennius, fit tomber en désuétude le vers *saturnien*.

Gracia capta ferum victorem cepit, et artes

¹ Pag. 1325.

² Voyez ci-après, p. 246, l'anacréontique.

Intulit agresti Latio. Sic horridus ille

Defluxit numerus saturnius, et grave virus

Munditiæ pepulere; sed in longum tamen ævum

Manserunt, hodieque manent vestigia ruris. H.

Les vers *saturniens* qu'on peut reconnaître dans les fragments de Névius ne se plient guère aux règles précédentes, et les grammairiens latins¹ se plaignent de trouver difficilement dans ce poète des exemples à citer. En voici un qui est régulier :

Novem Jovis concordēs | filiæ sorores.

Du reste, si la quantité est arbitraire, la césure paraît constante :

Sicilienses paciscit | obsides ut reddant...

Sanè a suo sonitu | fulgorivit Jupiter...

Seseque eii perire | mavolunt ibidem,

Quàm cum stupro redire | ad suos populares.

Les vers qu'on cite de Livius Andronicus sont également défectueux :

Virum mihi versutum | insece, Camena...

Sancta puer, Saturni | filia, regina.

Nous avons en ce mètre une épitaphe de Névius, qu'il s'était composée lui-même. Elle respire toute la confiance d'un poète, et, ajoute Aulu-Gelle (I, 24), tout l'orgueil d'un Campanien (*plenum Campanæ superbiam*) :

Immortales mortales flere si foret fas,

Flerent divæ Camenæ Nævium poetam.

Itaque, postquam est Orcino traditus thesauro,

Obliti Romæ loquier sunt latinâ linguâ.²

¹ Mar. Vict. p. 2586; Atil. Fort. p. 2679.

² La leçon ordinaire est :

Obliti sunt Romæ loquier latinâ linguâ.

VI. AUTRES ESPÈCES DE VERS IAMBIQUES.

IAMBIQUE MONOMÈTRE¹. — Les Comiques intercalent quelquefois dans une suite ou un système de grands iambiques un petit iambique, qui indique un repos dans la pensée².

En général on nomme *clausule* (*clausula*) un petit vers jeté au milieu de grands vers de même espèce³.

L'iambique monomètre ou de deux pieds est une *clausule* assez rare. Priscien⁴ en cite deux exemples, tirés du *Truculentus* (II, 1) de Plaute :

Pessima, | mane.
Optime, o-|dio es.

Les Grecs avaient employé ce mètre⁵.

MONOMÈTRE HYPERCATALECTIQUE⁶. — Il a une dipo-

¹ Iambici versus vel monometri sunt, ex duobus pedibus simplicibus conjunctis, etc. (Prisc. De Versib. comic. p. 2319.)

² Trimeteris et tetrametris frequenter utuntur comici, alii verò rarò et in medio dispersis, pronuntiationis rhythmica causâ et distinctionis. (Prisc. p. 4319.) Varro clausulas primùm appellatas dicit quòd clauderent sententiam. (Ruïn. p. 2707.)

³ Cf. Mar. Vict. p. 2524. On donne aussi, mais improprement, le nom de *clausules* à des fragments de vers placés au commencement d'un discours et hors du vers. Mar. Victorinus parle ainsi de ces exclamations (p. 2531) : *Sanè generale illud præceptum tenebis, particulas quasdam breves, veluti commata, metro stare, sicut in tragædiis aut comædiis reperimus, ut pape, heu heu. Sunt enim monometra, id est ex uno pede, altero iambico, altero spondeo, subsistentia, quibus affectus exprimitur animorum.* — *Clausula* signifie encore la terminaison d'un vers, le dernier ou les derniers pieds (Cf. Cic. Orat. 64).

⁴ Page 1323.

⁵ Voyez, entre autres, Aristophane (*Equit.* 455).

⁶ On appelle *catalectique* (*catalecticus*; *ζαταληκτικός*) un vers incomplet, tronqué, auquel il manque une syllabe; *acatalectique* un vers complet, dont les dipodies sont entières; *brachycatalectique* un vers auquel il manque un pied; *hypercatalectique* un vers qui a une syllabe surnuméraire.

die, plus une syllabe. On le trouve employé comme *clausule* :

Discruci-|or ani-|mi¹. T.

Saint Augustin² en donne ce modèle :

Bonus beatus :
Deus bonum ejus.

DIMÈTRE. — L'iambique dimètre est composé de deux dipodies ou de quatre pieds. Ces pieds sont soumis aux règles du trimètre³. Ex. :

Et pri-|scâ gēns | mōrtâ-|llum. H.
Vidē-|rē prōpē-|rāntēs | dōmum. H.
Cāndi-|ā⁴ trā-|ctāvīt | dāpes. H.

Dans Horace il est toujours joint à un autre mètre; mais on le trouve seul plusieurs fois dans Sénèque :

Instant sorores squalidæ :
Sanguinea jactant verbera ;
Fert læva semustas faces,
Turgentque pallentes genæ⁵.

Les poètes chrétiens l'ont souvent employé par strophes de quatre vers. En voici une de saint Ambroise :

Deus, creator omnium,
Poliique rector, vestiens
Diem decoro lumine,
Noctem soporis gratiâ.

¹ Apud Ruïn. p. 2707.

² De Musc. IV, 4.

³ Cf.-dessus, p. 219.

⁴ A l'exception de ce nom propre, qu'il emploie deux fois, Horace n'admet au premier lieu que le *spondée* pour remplacer l'*iambique*.

⁵ Voyez aussi une jolie pièce d'Ausone (*Epigr.* 416).

Comme les Hymnes, auxquelles ces strophes appartiennent ordinairement, doivent être chantées, il devient nécessaire de compter les syllabes, et le *spondée* est seul admis aux lieux impairs comme suppléant de l'*iambe*.

L'*iambique dimètre* s'emploie comme *clause* avec les grands vers *iambiques*. Il faut se rappeler que les *iambiques* de la comédie sont libres :

Mirabar quorsum evaderet¹. T.
Sed eccum video ipsum : occidi ! T.
Miseram me ! quod verbum audio ? T.
Multo æquius est coxendicem. P.
An hæc obliti sunt Phryges ? Attius².

Ce mètre a été employé seul par Prudence, Sédulius, Ennodius, Fortunat.

ANACRÉONTIQUE. — Le vers *anacréontique*, ou l'*iambique dimètre catalectique*, a deux pieds plus une syllabe. Le premier est un *iambe* ou un *spondée*, quelquefois un *anapest*; les autres sont des *iambes* :

Vultus | clā-|tūs ī-|rā
Rigēt, et | caput | fero-|ci
Quatens | super-|ba mō-|tu,
Regi | mina-|tur ul-|tro. Sex.
Rursum Camena parvo
Phlêras parat libello. CAPEL.

Ce vers a été employé par Prudence, dans des strophes de quatre vers :

¹ *Dimetro utitur distinctionis causa.* (Prisc. p. 1324.)

² *Apud Rufin. p. 2707.*

Ades, Pater sūpreme,
Quem nemō vidit unquam ;
Patrisque Sermō, Christe,
Et Spiritus benigne.

Les Comiques l'admettent comme *clause*¹ :

Quas tu vides colūbras ? P.
Date. Mox ego huc revertar. T.
Ingratis excitavit. P.

Il est quelquefois employé dans le dialogue. Voici un passage de Plaute² :

Defessus sum pultando.
Hoc est postremum vobis.
— Ibo, atque hunc compellabo.
Salvus sis. — Et tu salve.
— Jam tu piscator factus ?
— Quam pridem non edisti ?

Remarque. On trouve un *anacréontique* qui commence par un *anapest*³; les deux autres sont des *iambes*. Saint Augustin⁴ en cite cet exemple :

Triplici | vides ut ortu
Triviæ rotetur ignis.

Saint Prosper l'a employé une fois :

Age jam, precor, mearum
Comes irremota rerum,
Trepidam brevemque vitam
Domino Deo dicemus.

¹ Cf. Prisc. p. 1326.

² Stich. I, 1, 41, sqq.

³ Ce vers est grec. On le voit dans beaucoup de fragments d'Anacréon; le scholiaste d'Héphestion en parle (Cf. Herman. p. 485 sq.).

⁴ De Music. IV, 16.

On lit dans Claudien :

Age, cuncta nuptiali
Redimita vere tellus,
Celebra toros heriles¹.

DIMÈTRE HYPERCATALECTIQUE. — L'*iambique dimètre hypercatalectique* est composé d'une dipodie, plus une syllabe :

Lēnēs-|quē sūb | nōctēm | sūsūr-|-ri. II.
Stētē-|-rē caū-|-sā cūr | pēri-|-rent. II.

Ce vers² fait partie de la strophe *alcaïque*, dont il sera bientôt parlé. Il ne s'emploie pas seul.

Priscien³ le cite parmi les vers qui peuvent servir de *clausule* :

Hospitio publicitus accipiar. P.

Remarque. L'*alcaïque spondaïque*, dont nous parlerons ci-après (p. 261) est un autre *iambique* de quatre pieds et demi.

DIMÈTRE BRACHYCATALECTIQUE. — Le *dimètre brachycatalectique* est un *dimètre* auquel il manque un pied, ou un *iambique* de trois pieds. Servius en donne ce modèle :

Ajax furit dolens⁴ ?

¹ On le voit aussi dans Sidoine (*Epist.* IX, 13).

² Servius (p. 1818) l'appelle *alcaïque*.

³ Pag. 1323.

⁴ *Centim.* p. 1818. Nous ne donnerons pas tous les vers latins dont les grammairiens latins ont composé des exemples sur le patron grec. Nous nous bornerons à ceux dont il reste des traces dans les poètes.

Priscien¹ le compte parmi les vers qui peuvent servir de *clausule* :

Qui hoc noctis a portu. P.
Ita perègre² accipiar. P.

TRIMÈTRE CATALECTIQUE. — C'est un *iambique* de cinq pieds et demi³ :

Mēa | rēni-|-dēt in | dōmō | lācū-|-nar. H.

Prudence s'en est servi une fois :

Pius, fidelis, innocens, pudicus...
Nec ære deficit expolita pelvis...
Deo obsequelam prastitisse prodest.

Il l'alterne avec des *trochaïques*.

Ce mètre n'est pas toujours composé avec cette rigueur : il admet le *spondée* au premier et au troisième lieux ; le quatrième et le cinquième pieds sont toujours des *iambes* :

Nēc prāta canis albicant pruinis. H.
Trahuntque siccās māchina: earinas. H.

Mais il vaut mieux voir dans ce vers un mélange du système *iambique* et du système *trochaïque*. Nous y reviendrons ci-après.

¹ Page 1323.

² Un *procéleusmatique* au premier pied.

³ Marius Victorinus (p. 2617) le nomme *Archilochium*, et Diomède (p. 507) *colobum Archilochium*. Le mot *colobus* (κολοβός), ajouté à plusieurs sortes de mètres, signifie *tronqué, raccourci* : il est synonyme de *catalectique*. On surnomme ce vers *hendécasyllabe* (cf. *Mar. Vict.* l. c.).

TRIMÈTRE BRACHYCATALECTIQUE. — Il est composé de cinq pieds. Servius¹ en donne cet exemple :

Spērnīs | dēcō-|rā vir-|gīnis | tōros.

Mais il ne paraît pas que ce vers ait été employé par les Latins avec cette rigueur.

Remarque. Le vers *alcaïque*, qui sera le sujet du chapitre suivant, est un *trimètre brachycatalectique* qui admet au premier pied l'*iambe* et le *spondée*. Le quatrième est nécessairement un *anapeste*. Ex. :

Tē pau-|pēr amb-|it sōl-|lētā | prēce. II.

Mais nous adopterons ci-après une autre manière de le scander.

SEPTÉNAIRE. — L'*iambique septénaire* (*septenarius*), ou *iambique tétramètre catalectique*, a été inventé par Hipponax². Les Comiques latins en ont fait usage. Il a sept pieds, plus une syllabe : régulièrement il prend un *iambe* ou un *tribraque* aux lieux pairs ; le septième pied doit être un *iambe*. Il a un repos après la deuxième dipodie³ :

¹ Centim. p. 1818.

² Cf. Rufin. p. 2709. Térentianus (p. 2436) cite la même chose :

Æquē et trimetro junxit Hipponax pedem
Novissimum trisyllabum ex primā brevi,
Longis duabus : antibaccho tamen est.

Héphésion, traitant de ce vers (p. 32), emprunte son exemple à Hipponax.

³ La nécessité de ce repos nous a fait rejeter la manière de scander indiquée par Varron, au rapport de Diomède (p. 514) : *Septenarium versum Varro fieri dicit hoc modo, quum ad iambum trisyllabum pes additur, et fit talis :*

Quid immerentibus nocēs? quid invides | amicis?

Quid im-|mērēn-|tibūs | nocēs? || quid in-|vidēs | amī-|cis? T.
Nām sī | rēmit-|tēt quid-|plām || Philū-|mēnā | dōlō-|res. T.
Rēmit-|tē pāl-|liūm | mīhī || mēūm, | quōd in-|vōlā-|stī. CAT.

Mais il a rarement cette rigueur. Le *septénaire* comique use de toutes les libertés du trimètre. Il prend le *spondée* ou ses équivalents au deuxième lieu, au quatrième et au sixième :

Post id, piscatum hamatitem et | saxatitem aggredimur :
Cibum captamus e mari. | Sin eventus non venit,
Neque quidquam captum est piscium, | salsi lautique pure,
Domum redimus elanculum ; | dormimus incenati. P.

Dans le second vers de cet exemple, nous voyons un *spondée* au septième lieu. Les Comiques y admettent le *spondée* et le *dactyle* à la place de l'*iambe* :

Ipsus mihi Davus, qui intima'st | eorum consiliis, dixit,
Et is mihi suadet, nuptias, | quantum queam, matrem ;
Num, censes, faceret, filium | ni sciret eadem hæc velle? T.
Non, si capiundos mi sciam esse | inimicos omnes homines :
Hanc mi expetivi ; contigit : | conveniunt morēs : vāleant. T.

Rarement l'*anapeste* :

Abi tu, cistellam, Pythias, | domo effer cum mōnūmētis. T.

Il est bien entendu que toutes les licences de quantité dont il a été question à propos du *trimètre* se retrouveront ici.

L'*iambique septénaire* est *asynartète*¹ : le milieu ressemble à une fin de vers, et en a tous les privilèges. Une brève pourra donc à cet endroit devenir *longue* ; l'élosion pourra ne pas avoir lieu :

¹ C'est-à-dire formé de deux parties isolées et indépendantes : ἀσυνάρτητος, de ἀ et de συνάρτησις, non conjunctus.

Sed si tibi viginti minæ || argenti proferentur,
Quo nos vocabis nominē? || Libertos? Non patronos?
Id potiùs. Viginti minæ || hic insunt in crumina. P.

TÉTRAMÈTRE. — L'*iambique tétramètre*, ou *tétramètre acatalectique*, ou *octonaire* (*tetrametrus*, *quadratu*, ou *octonarius*), n'a été employé ni par les tragiques ni par les comiques grecs¹. Les Latins en ont fait un fréquent usage au théâtre. Il admet tous les pieds du *trimètre* libre; le dernier est un *iambe*.

On lit parmi les fragments d'Attius :

Quorū | crudē-|llā-|tēm nūl-|-lā ūquam ex-|-plēt sātī-|ās sān-|
[guinis...
Ita im-|-pēri-|tūs stūpl-|-dītā-|te ērūm-|-pit se, im-|-pōs cōn-|-sill.

Cicéron² nous a conservé ces vers d'un ancien tragique :

O pā-|-trōcēs, | ād vōs | advēni-|-ēns, aū-|-xillūm ēt | vēstrās
[mānus
Pētō, | priūs quān ōp-|-pētām | mālam | pētēm, | dātām hō-|-stili |
[mānū;
seū sān-|-guis ūl-|-lō pōtis | ēst pā-|-ctō prō-|-flūēns | cōnsi-|-stēre,
Seū quā | sāpiēn-|-tīā | māgē vē-|-strā mōrs | devī-|-tārī | pōtest.
Nāmq̄e Ās-|-cūlā-|-pi li-|-hērō-|-rūm saū-|-cū ōp-|-plēt pōr-|-ticus.

Cet exemple montre que l'on coupe l'*octonaire* tantôt après quatre pieds, comme le *septénaire*, tantôt après quatre pieds et demi. Térence préfère ce dernier mode; Plaute, le premier :

¹ Rufin en rapporte l'invention à un poète de Cyzique, Boiscus; d'oh il le nomme *boiscius* (p. 2710 et 2712). Héphésion l'attribue à Alcée.

² *Tusc.* II, 16.

Quid faciam nunc, si tresviri | me in carcerem compegerint? P.
Sed quidnam Pamphilum exanimatum | video? Vereor quid siet. T.

Ce vers peut être *asynartète* :

O Troja, o patria, o Pergamūm! | O Priame, peristi, senex! P.

Il ne l'est pas quand a lieu l'autre coupe :

Concedite, atque abscedite, o-|-mnes de viā decedite. P.

Il ne faut pas oublier que toutes les licences de quantité indiquées pour le *trimètre* sont applicables au *tétramètre*. Ainsi, dans le vers suivant, la première syllabe de *juventutis* est contractée :

J'ventu-|-tis mores qui sciam, | qui hoc noctis solus ambulo. P.

Remarque. Cet *iambique* est, avec le *trochaïque tétramètre*, le plus grand de tous les vers usités¹.

VERS GALLIAMBIQUE. — Ce vers, qui tire son nom des prêtres de Cybèle appelés *Galli*, se compose d'un *iambique dimètre catalectique*, suivi d'un *anapeste*, d'un *tribraque* et d'un *iambe*. Catulle a laissé une pièce de 93 vers *galliambiques* :

sūpēr āl-|-tā vē-|-ctūs āt-|-tis || cēlērī | rātē mā-|-ria,
Phrygiūm | nēmūs | cītā-|-tō || cūplidē | pedē tē-|-tigit,
Ādūt-|-que ōpā-|-cā, sil-|-vis || rēdimi-|-tā, locā | dēā.

On met aussi, au premier lieu, le *spondée* et le *procéleusmatique*; au deuxième, le *tribraque*; au

¹ Priscien (p. 1319) parle d'*iambiques pentamètres* et *hexamètres*, qu'il dit être très-rares. Il n'en donne pas d'exemple, et Servius n'en parle point dans le *Centimètre*. Saint Augustin dit également que le *tétramètre* est le plus long des *iambiques* (*de Musica*, V, 19) : *Jam enim ad octo percentum est pedes, quem numerum versus, sicut satis cognovimus, non fas est excedere.*

premier pied du second hémistiche, le *spondée*, et au deuxième, l'*iambe*.

Il paraît même que l'avant-dernier pied était plus fréquemment un *iambe* qu'un *tribraque*.

Ades, inquit, o Cybêbe, | fera montium dea¹.

VERS ELÉGIAMBIQUE. — Il est composé du second hémistiche de l'élegiaque (ou de la *penthémimère dactylique*) et d'un *iambique dimètre* :

Fabula quanta fui. || Conviviorum ut panitet ! H.

Ce vers est *asynartète* :

Fervidiore merò | arcana promórat loco. H.
Arguit et laterè | petitus imò spiritus. H.

VERS IAMBÉLÉGIAQUE. — Ce vers n'est qu'un renversement du précédent. Ici l'*iambique* précède l'hémistiche élégiaque :

Tu vina Torquato move | consule pressa meo. H.

Il est de même *asynartète* :

Levare diris pectorā | sollicitudinibus. H.

Remarque. C'est à tort que certains éditeurs, faute d'avoir fait l'observation précédente, ont divisé l'*élégiambique* et l'*iambélégiaque* en deux vers. Cette division, contraire aux habitudes d'Horace, qui dans ses Épodes mélange deux mètres différents, et non pas trois, est formellement condamnée par les grammairiens qui ont traité de ces deux vers².

¹ Ce vers est de Mérope (Diam. p. 513). Cf. Serv. p. 1825; T. Maur. p. 2447; Mar. Vict. p. 2602.

² Diom. p. 528; Mar. Victor. p. 2622; Pét. p. 2662; Atil. Fort. p. 2706.

CHAPITRE XXVIII.

VERS ET STROPHE ALCAÏQUES.

Le vers *alcaïque*, un des mètres les plus harmonieux, a, comme son nom l'indique, Alcée pour inventeur. Il nous reste quelques fragments de ce poète. Nous citerons de lui une strophe¹, pour montrer comment Horace a modifié son modèle :

Οὐ χρὴ κακῶσιν θυμὸν ἐπιτρέπειν
Προκόψομεν γὰρ οὐδὲν ἀσάμενοι,
ἢ Βύκχ' φάρμακον ὃ ἄριστον,
Οἶνον ἐναικάμενος μεθύσθην.

Les deux premiers vers, qui ont particulièrement reçu le nom d'*alcaïques*, se composent ainsi :

≡ - | - - | ≡ - - - | - - ≡

Ce mètre a donc quatre pieds et une césure : le premier est un *iambe* ou un *spondée*, le second un *iambe*, suivi d'une césure, qui est longue ou brève; puis viennent deux *dactyles*². Plus simplement, c'est la *penthémimère iambique* suivie de deux *dactyles*.

Le troisième vers de la strophe est un *iambique dimètre hypercatalectique*, dont nous avons parlé précédemment³. Mais le vers grec est moins gêné que le vers latin : il admet partout l'*iambe* :

≡ - | - - | ≡ - | - - | ≡

¹ Conservée par Athénée (X, p. 430).

² Primus (versus) ex syzygiâ iambicâ, et semipedæ, adscitis sibi duobus dactylis. (Mar. Vict. p. 2615.) Alcaicum constat penthemimeri iambicâ et duobus dactylis. (Serv. p. 1825, emendato Putschio.)

³ Ci-dessus, p. 248.

premier pied du second hémistiche, le *spondée*, et au deuxième, l'*iambe*.

Il paraît même que l'avant-dernier pied était plus fréquemment un *iambe* qu'un *tribraque*.

Ades, inquit, o Cybêbe, | fera montium dea¹.

VERS ELÉGIAMBIQUE. — Il est composé du second hémistiche de l'élegiaque (ou de la *penthémimère dactylique*) et d'un *iambique dimètre* :

Fabula quanta fui. || Conviviorum ut panitet ! H.

Ce vers est *asynartète* :

Fervidiore merò | arcana promórat loco. H.
Arguit et laterè | petitus imò spiritus. H.

VERS IAMBÉLÉGIAQUE. — Ce vers n'est qu'un renversement du précédent. Ici l'*iambique* précède l'hémistiche élégiaque :

Tu vina Torquato move | consule pressa meo. H.

Il est de même *asynartète* :

Levare diris pectorā | sollicitudinibus. H.

Remarque. C'est à tort que certains éditeurs, faute d'avoir fait l'observation précédente, ont divisé l'*élégiambique* et l'*iambélégiaque* en deux vers. Cette division, contraire aux habitudes d'Horace, qui dans ses Épodes mélange deux mètres différents, et non pas trois, est formellement condamnée par les grammairiens qui ont traité de ces deux vers².

¹ Ce vers est de Mérope (Diam. p. 513). Cf. Serv. p. 1825; T. Maur. p. 2447; Mar. Vict. p. 2602.

² Diom. p. 528; Mar. Victor. p. 2622; Pét. p. 2662; Attil. Fort. p. 2706.

CHAPITRE XXVIII.

VERS ET STROPHE ALCAÏQUES.

Le vers *alcaïque*, un des mètres les plus harmonieux, a, comme son nom l'indique, Alcée pour inventeur. Il nous reste quelques fragments de ce poète. Nous citerons de lui une strophe¹, pour montrer comment Horace a modifié son modèle :

Οὐ χρὴ κακῶσιν θυμὸν ἐπιτρέπειν
Προκόφοις γὰρ οὐδὲν ἀσάμενοι,
ἢ Βύκχ' φάρμακον ὃ ἄριστον,
Οἶνον ἐναικάμενος μεθύσῃ.

Les deux premiers vers, qui ont particulièrement reçu le nom d'*alcaïques*, se composent ainsi :

≡ - | - - | ≡ - - - | - - ≡

Ce mètre a donc quatre pieds et une césure : le premier est un *iambe* ou un *spondée*, le second un *iambe*, suivi d'une césure, qui est longue ou brève; puis viennent deux *dactyles*². Plus simplement, c'est la *penthémimère iambique* suivie de deux *dactyles*.

Le troisième vers de la strophe est un *iambique dimètre hypercatalectique*, dont nous avons parlé précédemment³. Mais le vers grec est moins gêné que le vers latin : il admet partout l'*iambe* :

≡ - | - - | ≡ - | - - | ≡

¹ Conservée par Athénée (X, p. 430).

² Primus (versus) ex syzygiâ iambicâ, et semipedæ, adscitis sibi duobus dactylis. (Mar. Vict. p. 2615.) Alcaicum constat penthemimeri iambicâ et duobus dactylis. (Serv. p. 1825, emendato Putschio.)

³ Ci-dessus, p. 248.

Le dernier vers, appelé *dactylico-trochaïque tétramètre*, a quatre pieds, dont deux *dactyles* et deux *trochées*¹.

Horace², guidé sans doute par le besoin de sa langue, a fait dans cette strophe un plus grand usage du *spondée*. Ainsi, dans l'*alcaïque* proprement dit, le premier pied est presque toujours un *spondée*, et la césure est toujours longue :

Vēlox | amœ-|-nūm | sēpe Lu-|-cretilem
Mūtāt Lycæ-|-ō | Faunus, et igneam.

On trouve rarement un *iambe*³ au premier pied, comme dans ces vers :

Vides | ut al-|-tā | stet nive | candidum...
Āmo-|-re pec-|-cas. | Quidquid ha-|-bes, age.

Le troisième vers de la strophe n'est pas libre comme celui d'Alcée : le *spondée* et l'*iambe* y sont entremêlés d'une manière rigoureuse :

Spārsis-|-sē nō-|-ctūrnō | crūō-|-re...
Pūgnās | ēt ēx-|-āctōs | tfrān-|-nos.

Le quatrième vers est conforme au modèle.

Voici comment la strophe *alcaïque* a été fixée par le lyrique latin :

¹ Nous indiquerons plus loin (au chap. du vers *Choriambique*) une autre manière de scander ce vers.

² Sur l'*alcaïque* latin, voy. *Diom.* p. 510; *Serv.* p. 1825; *Mar. Victor.* p. 2615; *Atil. Forf.* p. 2691; *August. de Music.* IV, 36.

³ D'après les exemples suivants, et surtout d'après l'examen de l'*alcaïque* primitif, on voit que ce vers est un dérivé de l'*iambique*, ainsi que nous l'avons déjà remarqué (p. 250).

Comme cet *alcaïque* doit avoir invariablement onze syllabes, les grammairiens l'appellent *alcaïque hendécasyllabe*. (Cf. *Mar. Vict.* p. 2615; *Cæs. Bassus*, p. 2665.)

STROPHE ALCAÏQUE.

Ō dī-|-vā, grā-|-tūm | quæ rēgis | Āntium,
Præsēns | vėl i-|-mō | tollērē | dē gradu
Mōrtā-|-lē cor-|-pūs, vėl | sūpēr-|-bos
Vértērē | funērī-|-būs trī-|-ūmphos.

Dans les deux premiers vers, la *césure penthémimère*, généralement respectée par Alcée, l'est aussi par Horace. Les vers, peu nombreux, où elle ne se trouve pas manquent d'harmonie :

Spectandus in certamine Martio...
Mentemque lymphatam Mareotico.

Un monosyllabe, précédé d'un signe de ponctuation, ne peut tenir lieu de *césure* :

Non est meum, si mugiat Africus.

Mais la *césure* est bonne dans ce vers, qui présente deux monosyllabes de suite⁴ :

Venale sed non eloquium tibi. Sr.

On doit éviter l'*élision* à la *césure* :

Mentem sacerdotum incola Pythius⁵. H.

L'*alcaïque* finit mal par un monosyllabe :

Cur non sub altā vel platano, vel hac
Pinu jacentes.

L'*iambique* est le plus souvent coupé après la première dipodie :

⁴ Voy. ci-dessus, p. 158.

⁵ On trouve dans Horace les deux vers suivants :

Vos lene consilium et datis, et dato...
Hinc omne principium, huc refer exitum.

Ils rentrent dans la classe des précédents au moyen d'une *synérèse*. Au lieu d'un dactyle et d'une brève, les mots *consil-jum*, *princip-jum*, ont pour quantité deux longues et une brève. (Voy. p. 86, 229.)

Interque mœrentes | amicos...
Frustra per autumnos | nocentes...
O magna Carthago, | probrosis.

Voici des *césures* plus rares :

Enavigandâ, | sive reges...
Cui donet impermissa | raptim.

Le *dactylique* a la *césure penthémimère* (de deux pieds et demi), ou la *césure trochaïque* (c'est-à-dire un trochée au troisième pied) :

Sisyphus Æolides | laboris...
Sive inopes erimus | coloni...
Corporibus metuemus | Austrum...
Quæ caret ora cruore | nostro?

Le sens n'est pas nécessairement complet à la fin de chaque strophe :

Quàm pæne furvæ regna Proserpinæ,
Et judicantem vidimus Æacum,
Sedesque discretas piorum, et
Æoliis fidibus querentem
Sappho puellis de popularibus
Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ mala, dura belli!

Dans les fragments d'Alcée qui nous restent, il y a toujours un repos à la fin des strophes; et l'on conçoit que ce repos était nécessaire, puisque alors les vers devaient être chantés. Ceux d'Horace ne l'étaient pas, et de là cet enjambement des strophes.

Stace¹ a fait une ode dans laquelle les repos reviennent symétriquement après quatre vers :

¹ Site. IV, 5.

Nunc cuncta vernans frondibus annuis
Crinitur arbos, nunc volucrum novi
Questus, inexpertumque carmen,
Quod tacitâ statuère brumâ,
Nos parca tellus, pervigil et focus,
Culmenque multo lumine sordidum
Solantur, exemptusque testâ,
Quâ modò ferbuerat, Lyæus.

1^{re} Remarque. C'est une règle générale, que l'*élision* n'a pas lieu d'un vers à l'autre : cette règle est applicable à la strophe *alcaïque*.

Hiatus entre le premier vers et le second :

Di me tuentur : dis pietas mea,
Et musa cordi est...
Suspecta Cyrum, ne malè dispari
Incontinentes injiciat manus. H.

Entre le second et le troisième :

Quem sors dierum cumque dabit, lucro
Appone; nec dulces amores...
Quærun latentes, et thyma deviaz
Olentis uxores mariti. H.

Entre le troisième et le quatrième :

Deprome quadrimum Sabinâ,
O Thaliarche, merum diotâ...
Sperare, fortunâque dulci
Ebria. Sed minuit furorem, etc. H.

Deux fois cependant, à l'exemple d'Alcée, Horace² unit par la prononciation le troisième et le quatrième vers, et fait l'*élision* de l'un à l'autre :

Versatur urnâ, seriùs, ociùs
Sors exitura, et nos in æternum
Exsilium impositura cymbæ...

Ritu feruntur, nunc medio alveo
 Cum pace delabentis Etruscum
 In mare, nunc lapides adesos, etc.

2^e Remarque. On dit qu'Horace a une fois allongé la césure :

Si non perirēt¹ immiserabilis
 Captiva pubes.

Il semble avoir omis une fois l'éllision :

Jam Dædaleō ocior Icaro².

3^e Remarque. L'alcaïque est un vers hendécasyllabe. Nous ferons connaître ci-après plusieurs autres mètres ayant le même nombre de syllabes.

SYSTÈME ALCAÏQUE. — On voit rarement l'alcaïque employé hors de la strophe à laquelle il a donné son nom, ou dans un système alcaïque. On le trouve seul dans quelques poètes de la décadence. Ainsi dans Claudien :

Princeps, corusco sidere pulchrior,
 Parthis sagittas tendere certior,
 Eques Gelonis imperiosior,
 Quæ digna mentis laus erit ignea³?

On peut consulter aussi Prudence⁴ et Ennodius⁵.

¹ Mais il a pu faire cette césure brève, à l'imitation d'Alcée.
² Ce passage est sans doute corrompu : des manuscrits portent *notior*. Dans mon édition d'Horace, j'ai donné comme conjecture le mot *cautior* ; et peut-être paraîtra-t-elle assez plausible, si on réfléchit que les copistes ont pu écrire *cotior* (comme on écrivait *Caurus* et *Corus*, *lautus* et *lotus*), puis *cocior*. Ajoutez qu'Horace doit se flatter d'être, non pas plus *rapide*, mais plus *prudent* que le jeune Icare.

³ *Peri Steph.* 14.

⁴ *Hymn.* 8.

ALCAÏQUE SPONDAÏQUE. — Cet alcaïque¹ diffère du précédent en ce qu'il a un spondée au dernier lieu. Sénèque, dans un chœur, en offre quelques exemples :

Audetque vita | ponere finem²...
 Non illa bello victa, nec armis...
 Fuditque Troas falsus Achilles.

On le trouve aussi dans Boëce³ :

Mergatque seras æquore flammas...
 Littus frementi tundere fluctu...
 Legem stupebit ætheris alti.

Il met une fois l'iambe pour premier pied :

Prōpinqua summo cardine labi.

Et une fois le tribraque au deuxième lieu :

Stupetquē sūbitis mobile vulgus.

¹ Servius (p. 1825) l'appelle *alcaicum spondeum*, et donne cet exemple :
 Carmen relaxat | tedia pectoris.

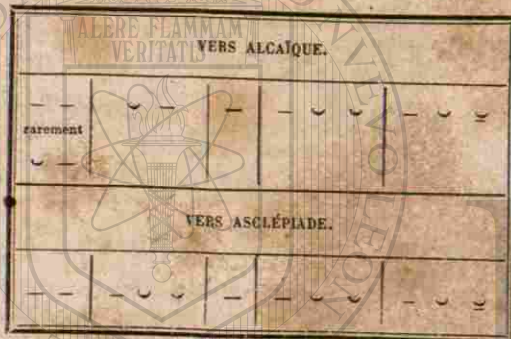
² *Agam.* 608 sq.

³ *Consol.* IV, 5.

CHAPITRE XXIX.

DU VERS ASCLÉPIADE.

Le vers *asclépiade* doit son nom à un certain Asclépiade¹. Il ne diffère du vers *alcaïque* qu'en ce qu'il a pour second pied un *dactyle*, au lieu d'un *iambe*.



Ainsi l'*asclépiade* est composé d'un *spondée*, d'un *dactyle* et d'une *césure* longue, suivie de deux *dactyles*. Le premier hémistiche est la *penthémimère* de l'hexamètre.

Ce vers peut s'employer seul²:

Mæcæ-|-nās atā-|-vīs || ædītē | rēgibus,
 Ō ē | præsidi-|-um, et || dūlcē dē-|-cūs mēum!
 Sūnt quōs | cūriēū-|-lō || pūlvērem Ō-|-l'ŷmpicūm
 Collē-|-gissē jū-|-vāt, etc. H.

Dans ce cas, on doit avoir soin de varier les coupes.

¹ Cf. *Diom.* p. 508; *Attil. Fort.* p. 2700. Saint Augustin (*de Music.* II, 14): *Is erit versus, quem versum dici voluit Asclepiades nescio qui.*
² Il figure aussi dans une strophe dont il sera parlé plus loin.

La plus agréable et la plus fréquente consiste à rejeter la *césure penthémimère*:

Luctantem Icaris fluctibus Africum
 Mercator metuens, otium et oppidi
 Laudat rura sui. H.
 Me doctarum hederæ præmia frontium
 Dis miscent superis; me gelidum nemus,
 Nympharumque leves cum Satyris chori
 Secernunt populo. H.

On rejette bien un *spondée*:

Gaudentem patrios findere sarculo
 Agros, Attalicis conditionibus, etc. H.
 Nec partem solido demere de die
 Spernit, nunc viridi membra sub arbuto
 Stratus, nunc ad aquæ lenæ caput sacræ. H.

Quelquefois aussi on rejette trois longues:

Manet sub Jove frigido
 Venator, teneræ conjugis immemor...
 Donarem tripodas, præmia fortium
 Gratorum: neque tu pessima munerum, etc. H.

On doit rarement se permettre une *élision* à la *césure*:

Eregi monumentum ære perennius. H.
 surtout s'il y a un repos avant les deux *dactyles*:

Non omnis moriar; multa que pars mei
 Vitabit Libitinam: usque ego posterâ, etc. H.

Un monosyllabe, non précédé d'un autre monosyllabe, fait une mauvaise *césure*:

Quod non imber edax, non Aquilo impotens
 Possit diruere, aut innumerabilis...
 Per quæ spiritus et vita redit bonis. H.

Dans ce vers, comme dans le vers *pentamètre*¹, avec lequel il a une grande ressemblance², la césure rime souvent avec la fin du vers :

O et præsidium et dulce decus meum.
 Evitata rotis; palmaque nobilis
 Terrarum dominos evehit ad deos:
 Hunc si mobilium turba Quiritium...
 illum si proprio condidit horreo
 Quidquid de Libycis verritur areis. H.

Ce mètre, fréquent dans les chœurs de Sénèque, se trouve aussi dans Ausone et dans Prudence.

1^{re} Remarque. L'*asclépiade*, composé de douze syllabes³, avec son repos obligé après la sixième, se rapproche beaucoup de notre vers *alexandrin*⁴. Aussi nous semble-t-il plus harmonieux que les autres mètres lyriques.

2^e Remarque. On voit dans Sénèque un *asclépiade* dans lequel le premier pied est un dactyle :

vita dirus amor, quum pateat malis
 Effugi-|um, et miseros libera mors vocet.

ASCLÉPIADE SPONDAÏQUE. — Il y a un autre *asclépiade* qui prend un *spondée* au dernier pied⁵. Il en sera parlé au chapitre du vers *choriambique*, système auquel on rattache aussi l'*asclépiade* proprement dit.

1 Voy. ci-dessus, p. 214.

2 Plusieurs grammairiens y voient un *pentamètre* abrégé d'une syllabe. Diomède (p. 508) compare le premier vers d'Horace à ce *pentamètre* :

Mæcenat avavis edite remigi-|bus.

3 Ce nombre a été noté par les anciens (Cl. Mar. Victor. p. 2557; Cæs. Bass. p. 2663).

4 Bien entendu, cela tient à notre mauvaise prononciation.

5 Voy. ci-dessus (p. 261) un *alcaïque spondatque*.

CHAPITRE XXX.

VERS ET STROPHE SAPHIQUES.

Sapho a donné son nom à cette strophe charmante¹, et qui ne le cède en rien à la strophe *alcaïque*. Nous en rechercherons les règles primitives dans les deux seules odes que le temps nous ait conservées de cet auteur :

Ποικιλόθρον', ἀθάνατ' Ἀφροδίτα,
 Παῖ Διός, δολοπλόκη, λίσσασθαι σε,
 Μή μ' ἄσπασσι, μηδ' ἀνύλαισι δάμνα²,
 Πόντια, θυμόν.

Les trois premiers vers, qu'on nomme *saphiques*, peuvent se scander ainsi :

- u | - u | - u | u - | u - | u

D'où l'on voit que le *saphique* est un vers *trimètre catalectique* : les trois premiers pieds sont des *trochées*, et les deux derniers des *iambes*, suivis d'une syllabe brève ou longue.

Le second pied est souvent un *spondée* :

Ἀλλὰ τοῦδ' εἶθ', αἶ ποκα κότερωτα
 Τῶς ἑμᾶς αὐδᾶς ἀλοισα πόλλυ
 Ἐχλυες³.

1 Diomède (p. 508) attribue l'invention de ce mètre à Sapho ; Héphestion (p. 87) hésite entre Sapho et Alcée. Marius Victorinus (p. 2610) dit qu'Alcée en était l'inventeur, mais que Sapho l'avait employé plus souvent. Suivant Aulus Fortunatianus (p. 2701), on l'appelait *alcaïque* ou *saphique*.

2 Apud Dionys. Halic. de Compos. Verb. c. xxiii.

3 Τοῦδ', dans le premier vers, ne fait qu'une syllabe.

Le dernier vers se nomme *adonique* : il est composé d'un *dactyle* et d'un *spondée*.

Sapho liait le dernier vers avec le précédent :

Ὅππότεροι δ' οὐδὲν ὄρημ', ἐπιζῆρον-
θεύσι δ' ἀκούσι.

Catulle qui, malgré la prétention d'Horace,

*Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos (dicar),*

fit usage du vers *saphique* avant lui, conserve quelquefois le *trochée* au second lieu :

Seu Sacās sagittiferosque Parthos...
Otium, Cātulle, tibi molestum est.

La strophe *saphique* est, avec la strophe *alcaïque*, celle qu'Horace affectionne. Mais, en la transportant en latin, il s'est imposé l'obligation de mettre un *spondée* au second pied. Voici la manière la plus simple de scander ce vers :

- u | - - | - u | - u | - -

Il est composé de cinq pieds, dont le 1^{er}, le 4^e et le 5^e sont des *trochées*; le 2^e un *spondée*, et le 3^e un *dactyle*¹.

Horace s'est prescrit une autre règle plus gênante,

¹ Ausone le décrit ainsi (en vers *phaléciens*) :
Sunt et quos generat puella Sappho,
Quos primus regit hippius secundus,
Ut claudat choriambon antibacchus.

Cette manière de scander est la suivante :
Jam satis ter-|-ris nivis at-|-que diræ.
cf. *Mar. Vict.* p. 2611.

celle de donner à son vers la *césure penthémimère* :

Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore Etrusco violenter undis,
tre dejectum monumenta regis,
Templaque Vestæ,
Illic dum se nimium querenti
Jactat ultorem, etc.

Horace a tellement familiarisé notre oreille avec cette *césure*, que les vers où nous ne la trouvons pas nous semblent mal cadencés :

Mercuri, facunde ¹ nepos Atlantis...
Quem virum aut heroa Ilyræ vel acri...

L'*élision* à la *césure* produit aussi un mauvais effet :

Imbrium divina avis imminentem.

Horace, par la raison que nous avons donnée en parlant du vers *alcaïque*², ne s'astreint pas à avoir un repos à la fin de chaque strophe :

Neve te nostris vitis iniquam
Ociur aura
Tollat.

Pectus. Informes hiemes reducit
Jupiter; idem
Submovet.

¹ Cette division après le troisième pied est plutôt dans le génie du *saphique* grec. Parmi les différentes manières de scander ce vers, les grammairiens (*Dion.* p. 517; *Asil. Fort.* p. 2701) en indiquent une qui consiste à le partager en deux hémistiches, le premier *trochaïque*, le second *iambique* :

Mercuri, facunde | nepos Atlantis.

Cette *césure* est fréquente dans Catulle :

Nec meum respectet, | ut antè, amorem...
Otium, Cātulle, | tibi molestum est.

² Cf. dessus, p. 258.

Cependant ces enjambements sont beaucoup plus rares que dans la strophe *alcaïque*. Lorsque Horace fit des vers destinés à être chantés, il subit la nécessité qui avait été imposée à Sapho, d'enfermer dans la strophe une idée complète : le *Carmen sæculare* présente toujours un repos après le vers *adonique*. On peut voir dans Stace¹ une ode de quatorze strophes qui toutes sont terminées par un point.

La strophe *saphique* était d'un fréquent usage chez les latins. On la voit dans Catulle, Sénèque, Ausone, Prudence, Paulin de Nole, Sidoine, etc. Chez ces auteurs, elle a toujours un repos après l'*adonique*.

Sidoine a décrit élégamment ce mètre² :

Nunc per undenas equitare suetus
Syllabas, lusi celer, atque metro
Sapphico creber cecini, citato
Rarus iambo.

Le vers *saphique* est employé seul dans Sénèque et dans Boèce. Quelquefois ils introduisent l'*adonique* comme *clausule*, après une longue tirade³.

1^{re} Remarque. D'après un exemple précédemment cité :

Neve te nostris vitiiis iniquum
Ociur aura. II.

il semble que la connexion entre le troisième *saphique* et le vers *adonique* n'avait pas lieu aux yeux

¹ Silv. IV, 7.

² Epist. IX, 16.

³ Cf. Boet. Consol. IV, 7.

d'Horace, puisque l'*élision* n'a pas lieu. Il dit encore :

Unde vocalem temere insecutâ
Orphea silvâ...
Nec Jubæ tellus generat, leonum
Arida nutrix.

Cependant le même poète a mis ailleurs :

Labitur ripâ, Jove non probante, u-
xorius amnis...
Thracio bacchante magis sub inter-
lunia vento...
Grospe, non gemmis, neque purpurâ ve-
nale nec auro...
Pendulum zonâ bene te secutâ e-
lidere collum...
Aureos educit in astra, nigroque
Invidet Orco...
Romulâ genti date remque, prolemque
Et decus omne.

Or, comme il n'arrive jamais ailleurs qu'Horace coupe les mots de cette manière, il est fort probable que le vers *adonique* doit être uni au dernier vers *saphique*¹, et qu'il forme avec lui un vers de sept pieds :

Labitur ripâ, Jove non probante, uxorius amnis.

Dans les cas où le cinquième pied serait indépendant du sixième sous le rapport de la quantité et de l'*élision*, le vers serait *asyrtète*² :

Unde vocalem temere insecutâ | Orphea silvâ.

2^{re} Remarque. La rapidité de la prononciation lie

¹ Voyez la note à la fin du volume.

² Comme les vers *tambélégiaque* et *élegiambiue*, dont il a été question plus haut (p. 254).

même quelquefois entre eux les vers *saphiques*, et l'é-
lision a lieu de l'un à l'autre :

Dissidens plebi, numero beatorum
Eximit virtus...
Mugiant vacca, tibi tollit hinnitum
Apta quadrigis equa...
Plorat, et vires animumque moresque
Aureos educit in astra.

Si l'on reconnaît que ces petits vers s'unissent par
la prononciation, on ne s'étonnera pas de voir à la fin
de l'un d'eux un monosyllabe qui par le sens appar-
tient au vers suivant :

Septimi, Gades aditure mecum, et
Cantabrum indoctum juga ferre nostra, et
Barbaras Syrtis...
Pæne natali proprio, quod ex hac
Luce, Mæcenas meus, etc.
Plena miraris, positusque carbo in
Cespite vivo.

3^e Remarque. Une fois dans Horace la césure al-
longe une syllabe brève :

Angulus ridet, ubi non Hymetto
Mella decedunt.

4^e Remarque. Le *saphique* a onze syllabes, comme
l'*alcaïque*, et le rapport entre ces deux mètres n'a pas
échappé aux grammairiens ¹. En reportant au com-
mencement du *saphique* sa dernière syllabe, on a un
alcaïque :

Saph. Cardines; audis minus et minus jam. H.
Alc. Jam cardines audis minus et minus.

¹ Cf. *Mar. Vict.* p. 2616; *Atil. Fort.* p. 2701.

CHAPITRE XXXI.

DU VERS PHALÉCIEN.

Le vers *phalécien* ¹ tire son nom de Phalèque, son
inventeur. On l'appelle encore *hendécasyllabe* ², parce
qu'il a onze syllabes. On le partage en cinq pieds : le
premier est un *spondée*, le second un *dactyle*, suivi
d'un *ithyphallique*, c'est-à-dire de trois *trochées*.

Si l'on transporte à la fin du vers *saphique* le *tro-*
chée qui le commence, on aura un vers *phalécien* :

VERS SAPHIQUE.					
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—
VERS PHALÉCIEN.					
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—

Voici un exemple de Catulle, qui a fait un grand
usage de ce mètre :

Vērān-|-ni, ōm̄nībūs | ē mē-|-is ā-|-micis
Ānti-|-stāns mīhi | millī-|-būs trē-|-cētis,

¹ En latin *phalæcius*. Le poète est appelé *Phalæcus* et *Phalæcius*.
Quelques-uns disent, à tort, *vers phalæque* (*metrum phalæcium*,
Bed. p. 2376). — Sur le mètre *phalécien*, voy. *Diom.* p. 509; *T. Maur.*
p. 2440; *Mar. Vict.* p. 2566.

² Ce surnom est donné à plusieurs mètres; mais, pris absolument, il
désigne spécialement le *phalécien*.

Vēni-|stinē dō-| -mum ād tū-| -ōs pē-| -nātes,
Frātrēs-| -que unānī-| -mōs ā-| -nūmqūē | mātrem ?

Le *phalécien* n'était pas inconnu à Varron :

Nauta remivagam movent celocem ¹.

Horace n'a pas employé ce vers.

On le rencontre souvent dans Martial :

Stella delictum mei, columba,
Veronā licet audiente dicam,
Vicit, Maxime, passerem Catulli.
Tantō Stella meus tuo Catullo,
Quantō passere major est columba.

Comme on le voit, il y a deux manières de couper le *phalécien*, soit après deux pieds, soit après deux pieds et demi. Dans le premier cas, il se rattache au système *trochaïque*; dans le second, au système *iambique*.

Ausone, qui a élégamment décrit ce vers ², y voit un commencement d'*hexamètre* et un fragment d'*iambique* :

Notos fingō tibi, poeta versus,
Quos seis hendecasyllabos vocari :
Sed nescis modulis tribus moveri.
Istos composuit Phalæcus olim :
Qui penthemimerēn habent priorem,
Et post semipedem duos iambos ³.

¹ Apud Non. p. 533.

² Epist. 4.

³ Diomède (p. 509) et Mar. Victorinus (p. 2577) l'envisagent sous le même point de vue. On aura alors :

Fratres-| -que unani-| -mos (| anum-| -que ma-| -trem.

Mais nous avons préféré la manière de scander indiquée par Térentianus (p. 2440), par Servius (p. 1825), et surtout par l'examen du mètre grec.

Il reste quelques exemples du *phalécien* grec. Voici deux vers d'un poète nommé Callistrate :

Ὅσπερ Ἀρμῶδας κ' Ἀριστογείτων...
Φίλιπτα' Ἀρμῶδι', οὔτι που τέθνηκας.

On voit ici le *trochée* au premier lieu. Les Latins ont préféré le *spondée*. Postérieurement au siècle d'Auguste, le *phalécien* commence toujours par ce pied. Catulle, qui se rapproche davantage des modèles grecs, admet de temps en temps le *trochée* :

Sōlūs, in Libyā Indiāve tostā,
Cæsio veniam obvius leoni...
Nūnc āb hospitio bono profecti.

Les poètes latins qui ont les premiers fait usage du *phalécien* admettent quelquefois aussi l'*iambe* au commencement ¹. Nous en voyons un exemple dans de jolis vers de Furius Bibaculus :

Si quis fortē mei domum Catonis,
Depictas minio assulas, et illos
Custodis videt hortulos Priapi,
Miratur quibus ille disciplinis
Tantam sit sapientiam assecutus,
Quem tres cauliculi, et selibra farris,
Rācēmi duo, tegulā sub unā
Ad summam propē nutriant senectam ².

¹ Térentianus reconnaît la substitution du *trochée* et de l'*iambe* au *spondée* du premier lieu :

Sed primi pedis ante lex tenenda est :
Spondeon siquidē videmus istic,
Tanquam legitimum, solere poni...
Non solum recipit pedem, ut loquebar,
Spondeum; sed et aptus est trochæo;
Nec peccat pede natus ex iambo.

² Apud Suet. Gramm. 11.

L*iambe* pour premier pied n'est pas rare dans Catulle :

Adēste, hendecasyllabi, quot estis...
Amicos medicosque convocate...
Mēas esse aliquid putare nugas.

Dans une seule pièce, le même poète admet le *spondée* comme substitution au *dactyle* du second lieu :

Oramūs, si fortē non molestum est,
Dēmōstrēs ubi sint tuæ tenebræ:
Te in Campō quāsvivimus minore.

Le vers *phalécien* a souvent été employé par les Latins. Il convient aux sujets légers, gracieux, et à l'épigramme. On le voit dans plusieurs *Silves* de Stace, et dans Prudence, Sidoine, Boèce, Martianus Capella.

Remarque. On ne peut douter du charme que le nombre de onze syllabes avait pour l'oreille des Romains¹. Le vers héroïque des Italiens est également hendécasyllabe. Puisqu'en italien, comme en latin, la dernière syllabe n'est pas accentuée, ces différents vers ont de l'analogie avec notre vers de dix syllabes à rime féminine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.

L'*e* muet qui termine ce vers forme une onzième syllabe, que l'on entend à peine : la terre a exactement la quantité du mot *minore*, qu'on voit dans le dernier exemple.

¹ Nous avons déjà vu l'*alcaïque* et le *saphique*, qui ont le même nombre de syllabes.

CHAPITRE XXXII.

DU VERS TROCHAÏQUE ET DE SES DÉRIVÉS.

I. VERS TROCHAÏQUE.

Le vers *trochaïque* ou *choraïque* tire son nom du pied *trochée* ou *chorée*, qui primitivement entraînait seul dans sa composition¹. Archiloque passe pour en être l'inventeur.

TROCHAÏQUE MONOMÈTRE. — Il a deux pieds ou une dipodie.

Saint Augustin² en a composé le modèle suivant :

Vērī-|-tāte
Nōn ē-|-gētūr.

Les poètes dramatiques, qui ont fait un fréquent usage des grands vers *trochaïques*, intercalaient le *monomètre* comme *clausule*³ ou comme une exclamation placée hors du vers⁴.

MONOMÈTRE CATALECTIQUE. — C'est un *trochaïque*

¹ Volunt Archilochium esse qui ex omnibus trochaëis constat. (Mar. Victor. p. 2530.) Térentianus (p. 2435) l'attribue également à Archiloque :

Archilochus auctor traditur talis metri.

² De Music. IV, 6.

³ Mar. Vict. p. 2531. Le même auteur (p. 2528) donne cet exemple :
Non labor jam.

Le *trochaïque monomètre* avait été employé par les Grecs. (Cf. Aristoph. Pace, 344.)

⁴ Voy. ci-dessus, p. 244, sur les *clausules* dans les vers *fambigues*.

L*iambe* pour premier pied n'est pas rare dans Catulle :

Adēste, hendecasyllabi, quot estis...
Amicos medicosque convocate...
Mēas esse aliquid putare nugas.

Dans une seule pièce, le même poète admet le *spondée* comme substitution au *dactyle* du second lieu :

Oramūs, si fortē non molestum est,
Dēmōstrēs ubi sint tuæ tenebræ :
Te in Campō quāsvivimus minore.

Le vers *phalécien* a souvent été employé par les Latins. Il convient aux sujets légers, gracieux, et à l'épigramme. On le voit dans plusieurs *Silves* de Stace, et dans Prudence, Sidoine, Boèce, Martianus Capella.

Remarque. On ne peut douter du charme que le nombre de onze syllabes avait pour l'oreille des Romains¹. Le vers héroïque des Italiens est également hendécasyllabe. Puisqu'en italien, comme en latin, la dernière syllabe n'est pas accentuée, ces différents vers ont de l'analogie avec notre vers de dix syllabes à rime féminine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.

L'*e* muet qui termine ce vers forme une onzième syllabe, que l'on entend à peine : la terre a exactement la quantité du mot *minore*, qu'on voit dans le dernier exemple.

¹ Nous avons déjà vu l'*alcaïque* et le *saphique*, qui ont le même nombre de syllabes.

CHAPITRE XXXII.

DU VERS TROCHAÏQUE ET DE SES DÉRIVÉS.

I. VERS TROCHAÏQUE.

Le vers *trochaïque* ou *choraïque* tire son nom du pied *trochée* ou *chorée*, qui primitivement entraînait seul dans sa composition¹. Archiloque passe pour en être l'inventeur.

TROCHAÏQUE MONOMÈTRE. — Il a deux pieds ou une dipodie.

Saint Augustin² en a composé le modèle suivant :

Vērī-|-tāte
Nōr ē-|-gētūr.

Les poètes dramatiques, qui ont fait un fréquent usage des grands vers *trochaïques*, intercalaient le *monomètre* comme *clausule*³ ou comme une exclamation placée hors du vers⁴.

MONOMÈTRE CATALECTIQUE. — C'est un *trochaïque*

¹ Volunt Archilochium esse qui ex omnibus trochaëis constat. (Mar. Victor. p. 2530.) Térentianus (p. 2435) l'attribue également à Archiloque :

Archilochus auctor traditur talis metri.

² De Music. IV, 6.

³ Mar. Vict. p. 2531. Le même auteur (p. 2528) donne cet exemple :
Non labor jam.

Le *trochaïque monomètre* avait été employé par les Grecs. (Cf. Aristoph. Pace, 344.)

⁴ Voy. ci-dessus, p. 244, sur les *clausules* dans les vers *fambigues*.

d'un pied et demi. On le trouve comme *clausule* ou comme exclamation. Ainsi on lit dans Térence¹ :

Ocēi-|-di!

MONOMÈTRE HYPERCATALECTIQUE. — Ce vers a deux pieds et demi. C'est le plus court des *trochaiques* énumérés par Servius², qui en donne cet exemple :

Auctōr | opti-|-mus.

Les poètes dramatiques en faisaient usage. Un grammairien³ nous a conservé cet exemple de Cécilius, ancien comique :

Di boni, quid hoc?

On voit ce mètre dans des chœurs de Sénèque :

Trojā bis quinis...

Decidit caelo...

Hesperium pecus...

Non acies feras.

DIMÈTRE. — Il a quatre pieds ou deux dipodies⁴. On le trouve dans Boèce :

Quōs vi-|-dēs sē-|-dērē | cēlso...

Purpurā claros nitente...

Ore torvo comminante.

Ce mètre est assez fréquent dans les poètes de la

¹ Eun. II, 3, 1.

² Centim. p. 1819. Saint Augustin (*de Music.* IV, 6) offre aussi un modèle de ce vers.

³ Rufin. p. 2707.

⁴ Les grammairiens présentent des modèles de ce mètre (*Sere.* p. 1819; *Mar. Victor.* p. 2531; *August. de Music.* IV, 6).

décadence¹

Scandē caeli templa, virgo. CAPEL.

DIMÈTRE CATALECTIQUE. — Il est composé de trois pieds et demi², qui n'admettent pas de substitution :

Nōn ē-|-būr, nē-|-que aūrē-|-um. H.

Truditur dies die. H.

Immemor struis domos. H.

Il ne s'emploie pas seul.

Prudence s'est servi une fois de ce mètre :

Immolat Deo patri...

Fulget aureus serphus...

Est et olla fictilis.

On le trouve comme *clausule* dans Térence :

Quōd si abesset longiūs...

Quicum loquitur filius?

GLICONIQUE. — On appelle *glyconique*, ou plus particulièrement *choraïque*, un *trochaique dimètre catalectique*.

¹ Cela vient de ce qu'ils partagèrent en deux le vers *septnaire*, dont il sera bientôt parlé. Bèda (p. 2379) établit en règle cette division défectueuse, et donne pour exemple la strophe suivante, où le *trochée* admet partout des substitutions :

Hymnum dicat turba fratrum;

Hymnum cantus personet;

Christo regi concinentes,

Laudes demus debitas.

Les éditeurs varient sur la manière de diviser les vers d'une hymne de Prudence (*Cathem.* 9) :

Da, puer, plectrum, choreis

Ut canam fidelibus.

Les uns font des strophes de six vers, les autres de trois.

² Il est attribué à Euripide, et nommé *Euripideum* (cf. *Sere.* p. 1819; *Plot.* p. 2648; *Hephæst.* p. 35). Marius Victorinus (p. 2617) le nomme *choraicum heptasyllabum*.

tique qui prend au second lieu le *dactyle* ou le *spondée* :

Fātā | si licē-|-āt mi-|-hi
Finge-|-re arbītri-|-o me-|-o,
Tempe-|-rēm Zēphŷ-|-ro le-|-vi
Vela, | nē prēs-|-sæ gra-|-vi
Spiri-|-tu antēn-|-næ ge-|-mant. SEN.

On voit que les substitutions se mettent aux lieux pairs dans le *trochaïque*, comme elles se mettent aux lieux impairs dans l'*iambique*.

Le *dactyle* au deuxième lieu paraît préférable ¹.
Boëce n'y admet jamais le *spondée* :

* Vela Neritii ducis,
Et vagas pelago rates
Surus appulit insulæ, etc.

Dans Catulle on voit le *spondée* au premier lieu :

Tū cūrsu dea menstruo
Metiens iter annum.

1^{re} Remarque. Le *glyconique* employé par Horace commence généralement par un *spondée* ². C'est pourquoi on le rattache plutôt au vers *dactylique* ou au vers *choriambique* ³.

2^e Remarque. Catulle admet quelquefois la conti-

¹ Ce *dactyle* figure constamment dans le *glyconique dactylique*. Voy. ci-après, chap. XXXV.

² On lit dans ce poëte :

Ignis Iliacas domos.

J'aime mieux faire rentrer ce vers dans la règle de l'ancien *glyconique*, que d'y voir une brève allongée par licence.

³ Voy. ci-après, chap. XXXIII et XXXV.

nuité des *glyconiques*, et pratique alors l'élosion d'un vers à l'autre. Ex. :

Flammeum video venire :
Ite, concinite in modum.

DIMÈTRE BRACHYCATALECTIQUE. — Ce mètre se nomme *ithyphallique* quand il prend trois *trochées*. Servius ¹ en donne ce modèle :

Bacchē, | jūngē | tigres.

Les Latins n'en ont pas fait usage ; mais il entre dans la composition de plusieurs vers. Nous l'avons déjà vu terminer le *saturnien* et le *phalécien* ².

1^{re} Remarque. Il y a un autre *dimètre brachycatalectique*, nommé *anacréontique* ³, qui reçoit constamment le *dactyle* au premier lieu :

Lŷdiā, | dīc pēr | ōmnes. H.
Temperet ora frenis. H.

Saint Augustin ⁴ rapporte une tirade en vers de cette mesure :

Ite igitur, Camenæ,
Fonticolæ puellæ,
Quæ canitis sub antris
Mellifluos sonores, etc.

¹ Pag. 1819. Cf. *Mar. Vict.* p. 2534 ; *Attil. Fort.* p. 2693 ; *Aug. de Music.* IV, 6.

² Ci-dessus, p. 242 et 269. Voy. encore ci-après, ch. XXXVI, l'*anapestico-trochaïque*.

³ Cf. *Diom.* p. 519.

⁴ *De Music.* III, 3.

Mais il vaut mieux classer ce mètre dans le système *choriambique*¹.

2^e Remarque. Un autre *trochaïque* de trois pieds prend le *dactyle* au second lieu. Nous le voyons dans un fragment de Mécène :

Debi-|-lēm pēdē, | coxā...
Lubri-|-cōs quātē | dentes.

Catulle l'avait déjà employé :

Prodeas, nova nupta...
Luteumve papaver.

DIMÈTRE HYPERCATALECTIQUE. — C'est un *trochaïque* de deux pieds et demi. Servius² donne pour modèle :

Flōri-|-būs cō-|-rōnā | tēxi-|-tur.

On le voit rarement dans les chœurs de Sénèque :

Nullus hunc terror, nec impotens...
Sensit ortus, sensit occasus.

Remarque. Un autre *trochaïque* de même mesure présente un *trochée*, un *spondée*, une longue, puis les deux derniers pieds de l'hexamètre :

Allū-|-it gēn-|-tēs || frigidā flūctu;
Quasque despectat | vertice summo. SEN.
Si quis Arcturi | sidera nescit³. BOET.

¹ Voy. ci-après, chap. XXXIII.

² Centim. p. 1819. Cf. Aug. de Music. IV, 6.

³ Comparez ce vers à l'*alcatque spondaique*, p. 261.

TRIMÈTRE. Les grammairiens en donnent les règles et le modèle. Servius¹ :

Ārvā | siccā | Nilūs | intrāt : | itē | lāti.

Mais il ne paraît pas que les poètes latins en aient fait usage.

TRIMÈTRE CATALECTIQUE. — Il a cinq pieds et demi. En voici un de Sénèque qui offre des substitutions au *trochée*² :

Lūci-|-dūm cō-|-lī dēcūs, | hūc ād-|-ēs vō-|-tis³.

Remarque. Nous avons vu ci-dessus⁴ un vers *iambique-trochaïque* qui a aussi cinq pieds et demi. On peut le scander autrement que nous n'avons fait, mettre un repos après la *penthémimère iambique*, et finir par un *ithyphallique* :

Trahunt-|-que sic-|-cas || māchi-|-nā cā-|-rinās⁵.

TRIMÈTRE BRACHYCATALECTIQUE. — C'est un *trochaïque* de cinq pieds. Servius⁶ en donne cet exemple :

Rēx pā-|-tēquē | Jūpi-|-tēr dē-|-ōrum.

¹ Pag. 1819. Cf. Mar. Vict. p. 2629; Atil. Fort. p. 2649; Aug. de Music. IV, 6. Diomède (p. 504) le divise, comme l'*iambique*, en trois dipodies : *In triplicem feritur dipodiam.*

² Les grammairiens donnent des exemples entièrement composés de *trochées* (Serv. p. 1819; Atil. Fort. p. 2693; Aug. de Music. IV, 6).

³ Ce vers n'est autre chose que le *saphique*, plus une syllabe.

⁴ Pag. 249.

⁵ Voy. ci-après *grand archiloquien*, p. 290.

⁶ Pag. 1819. Je rectifie la citation d'après deux bons manuscrits qui me serviront encore plusieurs fois dans la suite de cet ouvrage. Putsch donne à tort : *Rex pater qui Jupiter et deorum.* Voir des modèles de ce mètre dans Atil. Fortunatianus (p. 2649) et dans saint Augustin (*de Music.* IV, 6).

On trouve ce mètre employé dans plusieurs chœurs de Sénèque. Il le mêle à différents autres vers, particulièrement à des *saphiques*. Il use de beaucoup de libertés, et ne conserve fidèlement le *trochée* qu'au quatrième lieu. Ex. :

Fregit insultans, duxitque ad ortus...
 Non maria asperis insana Coris...
 Te duce, concedit totidem diebus...
 Extimuit manūs, insueta carpi...
 Motam barbaricis equitum catervis...
 Sidus Arcadium, geminumque Plaustrum.

Remarque. Le vers *saphique*¹ est un *trochaïque* de cinq pieds :

Jam sa-|-lis ter-|-ris nivis | atque | diræ.

TRIMÈTRE HYPERCATALECTIQUE. — C'est un *trochaïque* de six pieds et demi. Marius Victorinus² :

Nūc Jō-|-vēm Il-|-tēmūs, | atque ō-|-rēmūs | sūplf-|-ces.

On voit les suivants dans un chœur de Sénèque :

Vidimus patriam ruentem nocte funestā...
 Vidimus simulata dona molis immensa.

TROCHAÏQUE SEPTÉNAIRE. — Le *trochaïque septénaire* (*septenarius*), ou *tétramètre catalectique*, a sept pieds et demi³. Lorsqu'il est rigoureux, il prend le *trochée* ou le *tribraque* aux lieux impairs ; les lieux pairs admettent

¹ Ci-dessus, p. 265.

² Pag. 2528. Cf. Sere. p. 1819; Aug. de Music. IV, 6.

³ Cf. Sere. p. 1819; T. Maur. p. 2434; Mar. Vict. p. 2530; Atil. Fort. p. 2693; Aug. de Music. IV, 6; V, 7.

le *tribraque*, le *spondée*, le *dactyle* et l'*anapest*. Il a un repos après la seconde dipodie¹. Ex. :

Cōmprē-|-cōr, vūl-|-gūs sī-|-lētūm, || vōsquē | fērā-|-lēs dē-|-os,
 Et Cha-|-os cæ-|-cum, atque o-|-pacam || Ditis | umbro-|-sī do-|
 [-mum,
 Tarta-|-ri ri-|-pis li-|-gatos || squali-|-dæ Mor-|-tīs spe-|-cus :
 Suppli-|-cūs ānl-|-mæ re-|-missis || curri-|-te ād thālā-|-mos no-|
 [-vos.
 Rōtā rē-|-sistat, | membra | torquens ; || tangat | Ixi-|-on hu-|
 [-mum. SEN.

Ce mètre est un de ceux dont les Latins se sont le plus souvent servis. Il était d'un usage populaire, quand la foule adressait des sarcasmes aux triomphateurs. Suétone² nous a conservé plusieurs de ces vers :

Ecce Cæsar nunc triumphat, | qui subegit Gallias.

Un poète dont les ouvrages sont perdus, Porcius Licinius³, rappelait ainsi le poème épique de Nénius (*Bellum Punicum*) :

Punico bello secundo, Musa pinnato gradu
 Intulit se bellicosi in Romuli gentem feram.

Le *septénaire* a rarement cette rigueur. Souvent il est *libre*, et alors il admet aux six premiers lieux le *trochée*, le *tribraque*, le *spondée*, le *dactyle* et l'*anapest*; le septième pied est toujours un *trochée* ou un *tribraque*.

Lucile avait écrit en *trochaïques septénaires* plu-

¹ Saint Augustin (*de Music. V, 17*) : Video primum membrum posse in partes distribui quæ habeant ternos semipedes.

² Cæs. 49. Cf. *ibid.* 51 et 80.

³ Apud Gell. XVII, 21.

sieurs livres de ses Satires. En voici quelques fragments :

Hunc la-|borem | sūmās, | laudem || qui ti-|bi ac fru-|
[-ctum fe-|]-rat.

Mūnifici comesque amicis | nōstris videamur viri.

Prospiciendum ergo in senectā : | nunc est adolescentia.

Quōd si paulisper captare, atque | observare hęc volueris.

Beaucoup de sentences qui nous ont été conservées des mimes de Publius Syrus sont dans ce mètre :

Improbē Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.

Benevoli conjunctio animi maxima est cognatio.

Coutumeliam nec fortis fert, nec ingenuus facit.

On le retrouve encore dans de nombreux fragments de l'ancien théâtre. En voici un de Pacuvius :

Interea, propē jam occidente sole, inhorrescit mare ;
Tenēbræ conduplicantur, noctisque et nimbūm occæcat nigror ;
Flamma inter nubes coruscat, cælum tonitru contremittit ;
Grando mixta imbri largifluo subito præcipitans cadit ;
Undique omnes venti erumpunt, sævi existunt turbines,
Fervet æstu pelagus.

Plaute et Térence emploient le *trochaïque septénaire* presque aussi souvent que l'*iambique trimètre*.

Voici un exemple de Plaute :

Et miser sum et fortunatus, si vos vera dicitis :

Eō miser sum quia malē illi feci, si gnatus meū st.

Heu heu ! cur ego plus minusque feci quam de¹ æquum fuit ?

Quod malē feci, crucior : modō si in-|fectum fieri possiet !

Nous lisons dans Térence :

Non oportuit relictas : portant quid rerum ? Hei mihi !

¹ La leçon ordinaire est *quādm*. Mais voyez Festus, x. *Quamde*.

Aurum, vestem : et vesperascit, et non noverunt viam.

Factum a nobis stultē est. Abdūm tu, Dromo, illis obviām.

^{1^{re}} *Remarque*. Le repos après le quatrième pied est presque toujours conservé¹. Nous avons signalé dans le dernier vers de Plaute un cas assez fréquent : on peut mettre dans le premier hémistiche la première partie d'un mot composé :

Ad caput amnis, quod de cælo ex-|oritur sub solio Jovis. P.

Heu ! qui rem ipsam posset intel-|ligere, et thesaurum tuum. P.

Reddam te, ex ferā, fame man-|suetem² : me specta modō. P.

Tu mihi cognata dudum in-|ter memoratus nomina. Acs.

Le repos de l'hémistiche manque dans un petit nombre d'exemples. J'ai observé qu'alors le second hémistiche commence toujours par une syllabe *accentuée* :

Istæc ego mi semper habui æ-|tati tegumentum meæ. P.

Adolescenti huic genere summo, a-|mico atque æquali meo. P.

Noli succensere, quod ego i-|ratus ei feci malē. P.

Nam qui hero ex sententiā ser-|vire servus postulat. P.

Video exire neminem ; ma-|tronam nullam ; in ædibus. T.

Vestimentis frigus atque hor-|rorem exacturum putat. LUCIL.

Decipit vicinos ; quod mo-|lendum conduxit, comest. POMPON.

O flexanima atque omnium re-|gina rerum oratio ! PAC.

Si unquam quisquam vidit quem cata-|pulta aut ballista ice-|
[rit. CECIL.]

^{2^e} *Remarque*. Pour scander ce mètre dans les *Comiques*, il faudra avoir égard à toutes les licences que nous avons notées à propos de l'*iambique trimètre*³.

¹ Les vers où il manque doivent être tenus pour suspects. Assez souvent des éditeurs, en transposant deux mots, ont rétabli la véritable mesure.

² De l'ancienne forme *mansues*, *etis*.

³ Ci-dessus, p. 227 et suiv.

Alors on ne sera pas arrêté par les vers suivants :

Tristis¹ severitas inest in | atque in verbis fides. T.
 Mānē, dum narro. Quid cessatis? | etc. P.
 At nunc abī sanē, advenisse | familiares dicito. P.
 Possum scire quō profectus? | cūjus sis, aut quid veneris? P.
 Tempus est : exire ex urbe, | priūsquā luciscat, volo. P.
 Fuistin² liber? Fui enimvero, | etc. P.
 Ipse abiit forās; me reliquit, | etc. P.
 Per ego tē deōs oro ut ne illis | animum inducas credere. T.
 Facile est inventu : datur ignis, | tamēsi ab inimicis petas. P.
 Abin³ hinc ab oculis. Enimvero | serō quoniam advenis. P.
 Asini me mordicitus scindant, | bov's incurserunt cornibus. P.
 Nescio unde hāc hic spectavit : | iam ego hūc decipiam probē. P.
 Is Summanum se vocari | dixit, eū reddidi. P.
 Vidē quā iniquus sis prae studio, | dūm id efficias quod cupis. T.
 Nam parasitus oclō hominum | munus facile fungitur. P.
 Nec quisquam prae ter med alius, | quisquam est servus Sosiā. P.
 Ne malē loquere absentī amicō. | Quid ergo? ille ignavissimus. P.
 Sed ipse ubi est? Pōl illum reliqui, etc. P.

3^e Remarque. Ainsi que le septénaire iambique, le septénaire trochaïque est quelquefois asynartète :

Credo ego hac noctu Nocturnū | obdormivisse ebrium. P.
 Mirum ni hic me, quasi muranā | exossare cogitat. P.
 Quidum? Quia senectā etatē⁴ | a me mendicās malum. P.

4^e Remarque. Si dans le vers trochaïque le tribraque peut remplacer le trochée, il faut éviter de mettre une suite de tribragues. Voici un septénaire critiqué avec raison par le grammairien Mallius Théodore⁵ :

¹ Ou, si l'on veut, *etated*.

² Il emprunte à Juba, qui sans doute le donnait lui-même comme un exemple de vers défectueux. Voici ses propres paroles : *Sed offendit aures sine ullā syllabā longae interjectione, et brevium syllabarum prolata conjunctione* (p. 38, Heusing.). On lit le même vers dans Marinus Victorinus (p. 2531), qui offre à tort la variante *rapida pinnis*.

Qualis aquila cita celeribus | avida pinnis transvolat.

5^e Remarque. Nous avons annoncé qu'au déclin de la littérature latine, ce vers, toujours usité, mais dont on ne savait plus les règles, avait été divisé en un trochaïque dimètre et un trochaïque dimètre catalectique¹. Dans les strophes composées de quatre petits vers, il est hors de doute que le septénaire a été dédoublé. On lit dans Martianus Capella :

Scande caeli templa, virgo
 Digna tanto federe :
 Te socer subire celsa
 Poscit astra Jupiter².

6^e Remarque. Ausone, Fortunat, et peut-être Prudence, ont employé ce mètre, sans admettre les facilités du septénaire libre. La pièce élégante connue sous le titre de *Pervigilium Veneris*, est aussi écrite en trochaïques tétramètres catalectiques.

TÉTRAMÈTRE. — Le trochaïque tétramètre³ est appelé par les Latins *octonarius* (octonaire, d'après le nombre des pieds), ou *quadratus* (d'après le nombre des mètres ou dipodies). C'est le plus long des vers trochaïques dont il y ait des exemples en latin⁴. Ser-

¹ Voy. Bêda cité plus haut, p. 277.

² Cependant une hymne très-connue de Fortunat procède évidemment par strophes de trois septénaires :

Pange, lingua, gloriosi praelium certaminis, etc.

³ Cf. Serv. p. 1819; Mar. Vict. p. 2531; Aug. de Music. IV, 6.

⁴ In trochaico genere, non senario solo, sed unde minus incipit usque ad magnitudinem extremam, quae octo pedes habet, miscendos poetas putaverunt quatuor temporum pedes omnes qui adhibentur ad numeros. (August. de Music. V, 24.) Mar. Victorinus (p. 2531) compose un exemple de trochaïque pentamètre, et Héphestion (p. 37) cite un vers pentamètre catalectique de Callimaque.

vius ¹ donne ce modèle du *tétramètre* rigoureux, qui n'admet aux lieux impairs que le *trochée* ou le *tribraque* :

Pārcē | jān, Cā-|-mēnā, | vātī ; || pārcē | jān sã-|-crō fū-|-rōri.

Comme le *septénaire*, il a un repos après le quatrième pied.

Les exemples qui nous restent de ce mètre sont en *tétramètres libres*. Les anciens tragiques en ont fait usage. Ennius :

Īpsē | sūmmis | sāxis | fixūs || āspē-|-ris, ē-|-viscē-|-rātus,
lātērē | pēndēns, | sāxū | spārgēns || tābō, | sānie et | sāngui-|-ne
[ātro.

Voici un vers d'Attius :

Satī jam dictum, neque ego erranti-|-æ animi pravē morigerabor.

Sénèque ne l'a pas employé. On le trouve dans les Comiques :

Optatī cives, populares, | incolæ, accolæ, advenæ omnes,
Date viam quā fugere liceat, | etc. P.
Verba dum sint : verum si ad rem | conferentur, vapulabit.
Thais, ego jam dudum hic adsum. O mi Chreme, te ipsum exspe-
[ctabam. T.

Remarque. Le *trochaïque tétramètre* des Comiques use naturellement des licences ordinaires à leur versification ².

II. DÉRIVÉS DU TROCHAÏQUE.

ARISTOPHANIEN. — L'*aristophanien*, dont nous avons

¹ Pag. 1820.

² Voy. ci-dessus, p. 227 et suiv.

parlé plus haut ¹, tient au genre *dactylique* et au genre *trochaïque* :

Lŷdiā, | die pēr | omnes ². H.

GRAND ALCAÏQUE. — Il a six pieds, plus une longue au milieu. Le premier est un *trochée*, le deuxième un *spondée*, le troisième un *dactyle*. Après la longue, faisant césure, vient l'*aristophanien*, dont nous venons de parler :

Tē dē-|-ōs ō-|-rō, Sŷbā-|-rin || cūr prōpē-|-rēs ā-|-māndo. H.

Horace n'a employé ce mètre qu'une fois ³.

DACTYLICO-TROCHAÏQUE TÉTRAMÈTRE ⁴. — Il a deux *dactyles* et deux *trochées* ⁵ :

Pōst ēquī-|-tēm sēdēt | ātrā | cūra. H.

Nous avons vu ce vers figurer à la fin de la strophe *alcaïque* ⁶.

IAMBICO-TROCHAÏQUE. — Il est composé de la *penthémimère iambique* et de l'*ithyphallique* :

Trāhūnt-|-quē sic-|-cās || māchī-|-næ cā-|-rinas. H.

On peut aussi rapporter entièrement ce vers au

¹ Voy. *dimètre brachycatalectique*, p. 279.

² On peut encore rattacher ce mètre au système *choriambique*.

³ Voy. la note à la fin du volume.

⁴ C'est-à-dire de quatre pieds. Le mot *mètre* redevient synonyme de pied quand il s'agit du *dactylique*.

⁵ Diomède (p. 520) : *Quartus (versus) constat ex dimetro heroico et dimetro trochaico*. On peut aussi rapporter ce vers au système *choriambique*.

⁶ Ci-dessus, p. 256.

système *iambique*¹, en supprimant la division par demi-pied que nous avons faite au milieu.

VERS PRIAPÉEN. — Le vers *priapéen* (*trochaïque*), ainsi nommé parce qu'il était consacré aux chants en l'honneur de Priape, prend les pieds suivants : un *trochée* ou un *spondée*, un *dactyle*, un *trochée*, une syllabe longue faisant césure; puis un *trochée*, un *dactyle* et un *trochée* :

Hūnc lū-|-cūm tibi | dēdī-|-cō || cōnsē-|-crōquē, Pri-|-āpe...
Nam te præcipuē in suis | urbibus colit ora
Hellespontia, ceteris | ostreosior oris². CAT.

Les grammairiens disent que le premier pied du second hémistiche est un *spondée*³. Voici l'exemple donné par Diomède⁴ :

Incidī patulum in specum, | prōcūbente Priapo.

Virgile, au rapport du même Diomède, avait fait

¹ Voy. ci-dessus, p. 249. Mais il faut préférer cette nouvelle manière de scander, indiquée par Térentianus (p. 2448) :

Cum parte iambi | tres habet trochæos.

Elle rend plus sensible la relation qui existe entre les deux mètres réunis par Horace :

Solvitur acris hiems gratà vice | veris et Favoni,
Trabantque siccas | machinæ carinas.

Ailleurs il accouple le même vers à un autre *trochaïque* :

Non ebur, neque aureum
Meâ renidet | in domo lacunar.

Voyez encore Césius Bassus (p. 2665) : *Portio iambi; sequitur ithyphallicus.*

² Voy. la note à la fin du volume.

³ Mar. Victorinus (p. 2576) voit dans ce mètre un composé du *glycolitique* et du *phérecræten*.

Uxor pauperis Ibyci, | cras donaberis hœdo.

Servius (*Centim.* p. 1825) le scande de même, et cite ce vers à l'appui :
Hellespontiacos tuum | numen protegit hortos.

⁴ Pag. 512.

usage de ce mètre dans ses premiers essais poétiques.

GRAND ARCHILOQUIEN. — Ce vers, qu'on appelle aussi *dactylico-trochaïque heptamètre*, est composé de sept pieds¹. Les trois premiers sont des *dactyles* ou des *spondées*; le quatrième est un *dactyle*, auquel se joint un *ithyphallicque* :

Solvitur | acris hī-|-ēms grā-|-tā vicē || vēris | ēt Fā-|-vōni...
Alter-|-no ter-|-ram quati-|-unt pede, || dum gra-|-ves Cŷ-|
[clōpum...
Nunc et in | umbro-|-sis Fau-|-no decet || immo-|-lare | lucis. H.

Il a toujours un repos après le quatrième pied².

Horace n'emploie pas ce mètre isolément; mais on le trouve seul dans Prudence et dans Boëce. Ex. :

Spiritus ille Dei, qui fluxerat auctor in prophetas,
• Fontibus eloquii te cœlitus actus irrigavit. PRUD.

¹ Cf. Sere. p. 1825; Mar. Vict. p. 2612; Cas. Bass. p. 2665; Mall. Theod. p. 27.

² Térentianus Maurus (p. 2448) :

Quem tibi tetrametrum jam diximus, | hunc tribus trochæis
Adjunctis pedibus, talem dedit, | ut dedi gemellos.

Cela est vrai pour Horace, mais ne l'est pas toujours pour Prudence. Voici des vers où l'on regrette que l'*ithyphallicque* ne soit pas détaché :

Et proprius patrias martyr, sed a-|-more et ore noster...
Noverat ex humili cœlum citi-|-us solere adiri.

CHAPITRE XXXIII.

DU VERS CHORIAMBIQUE.

Le mètre *choriambique* tire son nom du pied *choriambre* (— ∪ — ∪ —), composé d'un *chorée* ou *trochée* et d'un *iambe*.

CHORIAMBIQUE MONOMÈTRE HYPERCATALECTIQUE. — Le vers *adonique*, dont il a été question ci-dessus ¹, est rattaché par quelques grammairiens au système *choriambique* ². Il a un *mètre* ³ et demi, un *choriambre*, plus une syllabe :

Tērrūt ūr-|-bem.

DIMÈTRE ⁴. — Ce vers est composé d'un *choriambre* et d'un *bacchius* (— ∪ — ∪ —). Saint Augustin ⁵ cite une tirade composée en ce mètre :

Ite igitur, | Cāmēnæ,
Fonticolæ | puellæ, etc.

On voit dans Horace :

Lūdā, dic | pēr omnes ⁶...
Temperet o-|-ra frenis.

¹ Pag. 266.

² Cf. *Mar. Vict.* p. 2518; *Atil. Fort.* p. 2691; *Aug. de Music.* IV, 35. Mais on le range aussi, et préférablement, dans la classe des *dactyliques*. Voy. ci-après, p. 299.

³ Ici le mot *mètre* redevient synonyme de pied, comme lorsqu'on parle du vers *dactylique*.

⁴ *A dimetro in tetrametrum longatur.* (Diom. p. 505.)

⁵ *De Music.* III, 3. Il le rattache au système *choriambique*. Cf. *Serv.* p. 1822.

⁶ Diomède (p. 519) scande ainsi.

C'est le vers *aristophanien*, dont nous avons parlé précédemment ¹.

En général, les vers *choriambiques* aiment à être coupés après chaque pied.

TRIMÈTRE. — Il a deux *choriambes* et un *bacchius*. Servius ² en donne ce modèle, qui est calqué sur le patron grec ³ :

Virgilius, | Māntūā quē | creāvit.

Si les poètes latins n'offrent pas d'exemple de ce mètre, ils l'ont employé avec quelques altérations.

Le *saphique* ⁴ :

Jām sātis tēr-|-ris nivis at-|-que diræ. H.

On voit que le premier pied est un *épitríte second*.

Le *dactylico-trochaïque* ⁵ :

Pōst æqul-|-tem sedet a-|-tra cura ⁶. H.

Le premier pied est un *dactyle*.

Le *glyconique* ⁷ :

Sic tē, | diva potens | Cypri ⁸. H.

¹ Pag. 279. Il est rangé parmi les *choriambiques*, et nommé *Aristophantum* par Servius (p. 1822. Cf. *Hephæst.* p. 54).

² Pag. 1822.

³ Cf. *Hephæst.* p. 55.

⁴ Voy. ci-dessus, p. 265. Il est classé parmi les *choriambiques* par Mar. Victorinus (p. 2611) et par Atil. Fortunatianus (p. 2701).

⁵ Ci-dessus, p. 256.

⁶ C'est une des manières de scander reconnues par Diomède (p. 519). Nous voyons à la fin de ce vers un *choriambre* suivi d'un *bacchius*, terminaison fréquente des *choriambiques*.

⁷ Ci-après, p. 301.

⁸ Diomède (p. 518) et Mar. Victorinus (p. 2567) reconnaissent cette manière de scander.

Le premier pied est un *spondée*, et le dernier un *iambe*.

TRIMÈTRE CATALECTIQUE. — C'est le *phérecratien*, dont il sera question plus loin ¹ :

Grātō, | Pýrrhā, sūb ān-|tro. H.

TÉTAMÈTRE. — Il a trois *choriambes* et un *bacchius*. Térentianus Maurus ² cite cet exemple de Sertimius Sérénus :

Jānē pātēr, | Jānē tūēns, || dīvē bīcēps, | bīfōrmis ;
O cate re-|rum sator, o || principium | deorum, etc.

Ausone en a fait usage :

Nolō minor | me timeat, || despiciat-|que major.
Vive memor | mortis, uti || sis memor et | salutis.

On le nomme plus particulièrement *choriambique*.

Le repos après la première dipodie est obligatoire.

Ce mètre doit être restitué dans une strophe de Claudien ³, où les éditeurs le divisent à tort :

Omne nemus | cum fluviis, || omne canat | profundum.

1^{re} Remarque. Le *grand alcaïque*, dont il a été parlé ci-dessus ⁴, ne diffère du *choriambique tétamètre* régulier qu'en ce qu'il a un *épitríte second* au premier pied ⁵ :

Tē dēōs o-|ro, Sybarin | cur properes | amando. H.

¹ Pag. 302. Saint Augustin (*de Music.* IV, 35), Térentianus Maurus (p. 2445), et Marius Victorinus (p. 2599), scandent ainsi.

² Pag. 2424. Cf. Sere. p. 1822.

³ *Fescenn. in Nupt. Honor. et Mar.* Les deux petits vers provenant du dédoublement du grand n'existent pas.

⁴ Pag. 289.

⁵ Diomède (p. 519) le scande comme nous faisons ici. Voyez, à la fin du volume, la note sur la p. 289.

2^e Remarque. Le vers *élégiaque*, quand il a un *dactyle* au second pied, est une espèce de *choriambique tétamètre* ¹ :

Cum præ-|dā rēdīt | prōtinūs il-|la suā. O.

3^e Remarque. On peut encore ranger dans cette classe le vers *asclépiade* ² :

Mēcē-|nās, ātāvīs | ēdītē rē-|gībus. H.

TÉTAMÈTRE CATALECTIQUE. — Il est composé d'un *spondée* et de deux *choriambes*, plus une syllabe :

Visē-|bāt gēllidā || sidērā brū-|mæ. BOET.
Jam nunc | blanda melos || carpe Dio-|ne ³. CAP.

PENTAMÈTRE. — Ce vers, nommé aussi *grand asclépiade*, prend un *spondée*, trois *choriambes* et un *iambe* ou un *pyrrhique* ⁴. Il a seize syllabes :

Nūllām, | Vārē, sācrā || vitē priūs || sēvērīs ār-|bōrem. H.
Annum | cardō rotat, || dum fruimur || sole volu-|bili. PRUD.

Il conserve fidèlement les deux repos ⁵.

¹ Voy. *Mar. Vict.* p. 2583.

² Ci-dessus, p. 262. C'est l'opinion d'Atilius Fortunatianus (p. 2682), et une des deux manières proposées par Diomède (p. 517).

³ Cf. *T. Maur.* p. 2426; *Mar. Vict.* p. 2577. Voy. ci-dessus, p. 264, *Asclépiade spondatque*. Ce vers peut être rapporté au système *dactylique* :

Jam nunc | blanda me-|los || carpe Di-|one.

⁴ Cf. *Diom.* p. 510; *Mar. Vict.* p. 2616.

⁵ Outre cette manière de scander, généralement admise, et qui se trouve dans Diomède (p. 520), ce grammairien en indique une autre (p. 519), qui ramènerait ce vers au système *dactylique*. Elle consiste à le décomposer en un *spondée*, un *dactyle* suivi d'une longue, un autre *dactyle* également suivi d'une longue, plus deux *dactyles*.

Nullam, | Vare, sa-|crā || vite pri-|hs || severis | arborem.

Scandé ainsi, ce vers présente un rapport sensible avec l'*asclépiade*

Nullam | vite pri-|hs || severis | arborem.

CHAPITRE XXXIV.

DIFFÉRENTES ESPÈCES D'HEXAMÈTRE.

VERS PRIAPÉEN (dactylique). — Ce vers *priapéen* diffère de celui dont il a été parlé ci-dessus ¹, et qui a une origine *trochaïque*. Le *priapéen dactylique* ² est simplement l'*hexamètre* quand il est coupé après le troisième pied ³. Ex. :

Tertia pars patri data, | pars data tertia matri. Cat.
Cui non dictus Hylas puer, | et Latonia Delos? V.
Aut Ararim Parthus bibet, | aut Germania Tigrim. V.
Est mihi namque domi pater, | est injusta noverca. V.

Térentianus ⁴ dit que cette coupe de l'*hexamètre* ne convient pas à l'épopée :

Hexametrum pedibus cernes constare receptis :
Qui tamen heroon ⁵ factis indignus habetur ;
Namque tomé media est versu non apta severo.

VERS BUCOLIQUE. — Le vers *bucolique* n'est autre chose qu'un *hexamètre* ayant un repos après le quatrième pied, lequel est toujours un *dactyle* ⁶. Comme son nom l'indique, il avait été particulièrement con-

¹ Pag. 290.

² C'est le nom que lui donne Atilius Fortunatianus, *Priapeum dactylicum* (p. 2896). Cf. *Mar. Vict.* p. 2598.

³ Cf. *T. Maur.* p. 2444; *Maxim. Victor.* p. 1962; *Mar. Vict.* p. 2599.

⁴ Pag. 2444. Cf. *Mar. Vict.* p. 2599 : *Abhorret ab heroi lege.*

⁵ Génitif pluriel grec de *heros*.

⁶ Cf. *Diom.* p. 494; *Serv.* p. 1821; *T. Maur.* p. 2430; *Mar. Vict.* p. 2563.

sacré à la poésie pastorale. On le trouve fréquemment dans Théocrite; il est plus rare dans Virgile.

Ex.

Dic mihi, Damocla, cujus pecus. | An Melibeï?
Non, verum Ægonis : nuper mihi | tradidit Ægon. V.

Servius ¹ en donne cet exemple :

Rustica silvestrem resonat bene | tibia cantum.

Le repos de ce vers s'appelle *coupe* ou *césure bucolique* (*bucolice tomé*).

HEXAMÈTRE MIURUS OU TÉLIAMBE. — On appelle ainsi ² un vers *hexamètre* qui a un *iambe* au dernier pied. Térentianus en donne ainsi la règle et l'exemple :

Dactylici finem versûs si cludat iambus,
Hoc est, pro longâ, brevis ut penultima fiat,
Auribus acciderit novitas inopina mellûs :
Nile pater, propera, sitiunt sata, Nile, propéra.

On voit dans Homère :

Τρῶες δ' ἐβρίγησαν, ὅπως ἔδον αἰόλον Ὀφιν.

vers *miurus*, que Térentianus traduit ainsi :

Attoniti Troes viso serpente pavitant.

Servius ³ en donne ce modèle :

Mortem contemnunt laudato vulnere Getae.

¹ *Centim.* p. 1821.

² Cf. *Diom.* p. 499; *Serv.* p. 1824; *T. Maur.* p. 2425; *Mar. Vict.* p. 2511. *Μείσωπος*, de *μείων*, *ὀψρά*, cui *cauda minor*; *τελιαμβος*, de *τελος*, *ταμβος*, qui in *iambum desinit*. Les Grecs l'appelaient encore *scazon*, au rapport de Diomède, qui l'appelle en latin *ecaudis*.

³ *Centim.* l. cit.

Au rapport des grammairiens¹, ce mètre avait été employé par Livius Andronicus, dans un chœur de sa tragédie d'*Ino*. Quatre vers qu'on en cite offrent le *miurus* et l'*hexamètre* régulier revenant alternativement :

Et jam purpureo suras include cothurno ;
 Balthens et revocet volucres in pectore sinus ;
 Pressaque jam gravidâ crepitem tibi terga pharêtrâ ;
 Dirige odorisequos ad nota cubilia cænes².

¹ T. Maur. et Mar. Vict. l. cit. Malgré ces témoignages, on doute avec raison que ces vers soient du plus ancien poète de Rome. Il y a erreur de nom (on pense qu'il s'agit peut-être de Lævius), ou ils ont été retouchés. Ce n'est pas là le style de Livius, à en juger par quelques fragments ; il est même beaucoup plus moderne que celui de Névius et de Plaute. En outre, il est à peu près démontré qu'avant Ennius, le vers *hexamètre* n'était pas connu des Romains (Cf. Herman. Elem. Doct. metr. p. 332. On lit dans les fragments ajoutés par Heusinger à son édition de Mallius Théodore, p. 93 : *Hexametros autem Ennius primum fecisse traditur, eosque longos appellavit*). Cependant il y a des savants qui maintiennent ici le nom de Livius Andronicus (cf. Santen. ad Ter. Maur. p. 131).

² Quoiqu'on ne cite guère que le vers d'Homère, qui est tout simplement un *hexamètre* défectueux, il est probable que les Grecs avaient employé séparément l'*hexamètre* *tétiambe*. Hermann (p. 355) transcrit un fragment de Lucien, où l'on voit treize vers de cette mesure qui se suivent.

CHAPITRE XXXV.

VERS DACTYLIQUES, OU DÉRIVÉS DE L'HEXAMÈTRE.

ADONIQUE. — Le vers *adonique*¹ a les deux derniers pieds de l'*hexamètre*². Nous l'avons déjà vu terminer la *strophe saphique*³. Ex. :

Tèrrût | ūrbem. H.

Ce mètre n'a guère été employé seul par les Latins. On trouve un exemple de cet emploi dans Boëce⁴ :

Gaudia pelle,
 Pelle timorem,
 Spemque fugato,
 Nec dolor adsit :
 Nubila mens est,
 Vinctaque frenis,
 Hæc ubi regnant.

On lit aussi dans Ennodius :

Lux mea, Fauste,
 Spesque salusque,

¹ Cf. T. Maur. p. 2431. On l'appelle encore *dimètre hérotque*, vers *pentasyllabe* (Mar. Vict. p. 2519), *dimètre dactylique* (Plot. p. 2640), *dactylique dimètre catalectique* (Atil. Fortun. p. 2691). Il est dit *catalectique* parce que le second pied n'est pas un *dactyle*. Voici des exemples de l'*acatalectique* : *Arma sonantia* (Mar. Victor. l. cit.), *tibia personæ* (Serv. p. 1821). Ce dernier mètre est surnommé *hymenæicum* (Serv. l. cit. ; Plot. p. 2640).

² Nous allons voir différents mètres provenant de fragments plus ou moins longs du vers *hérotque*. Ces fragments sont empruntés au commencement ou à la fin de ce vers. *Heroici versus hexametri cola seu comata, alia sunt, ut Græci dicunt, ἀρκτικά, αἰα τελικά, αἰα κοίνα*. (Mar. Vict. p. 2519.) Il cite pour exemple de ce dernier cas : *Mensorem cohibent Archyta*, qui peut être un commencement ou une fin d'*hexamètre*.

³ Cf. dessus, p. 266.

⁴ *Consol.* I, 7.

Litterularum
Munera parva
Suscipe lætus.

Ce mètre est trop court, et il devient bientôt monotone ¹.

ARCHILOQUIEN. — Il a deux *dactyles* plus une syllabe. C'est la seconde moitié du vers *pentamètre* ², ou la *penthémimère dactylique*. Ex. :

Pūvis et | ūbrā sū-|mus. H.
Bruma re-|curret in-|ers. H.

Horace ne l'emploie pas seul.

Remarque. On trouve une fois dans Sénèque un *dactylique* de deux pieds et demi qui commence par un *spondée* :

Quō nōn | nata jacent ³.

Ausone, qui a laissé une longue pièce en *archiloquiens*, admet le *spondée* au premier lieu, quelquefois même au second ⁴:

Et tu, Concordi,
Qui profugus patriā,
Mutāsti sterilem
Urbe aliā cathēdrā.

¹ Voy. ci-après l'anapestique monomètre.

² *Mar. Vict.* p. 2518. Cf. *Diom.* p. 526; *Sere.* p. 1820. Ausone le décrit en ces termes :

Sunt quōs hexametri creant revulsi,
Ut penthemimeres prior locetur. (*Epist.* IV.)

³ *Troad.* 404. Ce vers est placé dans une tirade d'*asclepiades*. Il forme le premier hémistiche de ce mètre.

⁴ Voici un exemple de Sénèque (*Œdip.* 484) :

Sanguine inundavit.

GLYCONIQUE. — Le *glyconique* ¹, tel qu'il est en usage chez les Latins, a une origine *dactylique* ². C'est un *trimètre* composé d'un *spondée* et de deux *dactyles* ³ :

Sic tē | divā pō-|tēns Cypri. H.

Horace ne l'emploie pas seul.

Regem non faciunt opes,
Non vestis Tyriæ color,
Non frontis nōta regii,
Non auro nitidæ trabes. SEN.

Sénèque en a fait plusieurs fois un semblable usage.

On lit dans une préface de Prudence

Lucis fortè sub exitu,
Quum vesper croceus rubet,
Curvam vulserat ancoram,
Captans flamina linteis,
Et transare volens fretum.

Ce mètre se trouve aussi dans Boëce et dans Martianus Capella ⁴.

Remarque. Il y a un *dactylique trimètre* composé de trois *dactyles* :

¹ On le nomme encore *trimètre dactylique*, *trimètre épique*, *trimètre acatalectique* et vers *octosyllabe* (*Mar. Vict.* p. 2518, 2519 et 2557). On rattache aussi ce vers au système *choriambique* (voy. ci-dessus, p. 277).

² Voy. le *glyconique trochatique*, p. 260.

³ Cf. *Diom.* p. 511; *Sere.* p. 1824; *T. Maur.* p. 2441; *Mar. Vict.* p. 2611; *Plot.* p. 2639; *Cæs. Bass.* p. 2664.

⁴ Le *glyconique* est quelquefois *hypermètre*. Sa finale est élidée sur le vers suivant. Ex. :

Cur facunda parum decoro
Inter verba cadit lingua silentio ? H.

Indŭē | pällŭā | sērīca ¹.

On en voit cet exemple dans Sénèque ² :

• Et fremuit malè subdolo.

PHÉRÉCRATIEN. — Le *phérecratien*, ainsi nommé du poète Phécrate, est un autre *trimètre dactylique*, qui présente un *dactyle* entre deux *spondées* ³ :

Grās dō-|-nābērīs | hēdo. H.
Vis for-|-mosa vi-|-deri. H.

Horace le joint toujours à un autre vers.

Martianus Capella l'a employé seul dans une pièce qui se termine ainsi :

Temnit noctis honorem ;
Praefert antra subulci,
Rupe et durā quiescit ;
Et post regna Tonantis,
Stramen dulcius herbæ est.

1^{re} Remarque. La réunion du *glyconique* et du *phérecratien* produit le vers *priapeen* ⁴ :

Cui non dictus Hylas puer, | et Latonia Delos ?

2^e Remarque. Contre l'usage, Boëce admet l'*anapeste* ⁵ au premier pied, concurremment avec le *spondée* :

¹ Dans Servius, p. 1820. Il l'appelle *Simonidium*.

² *Agam.* 635.

³ Cf. *Diom.* p. 518; *Serv.* p. 1824; *T. Maur.* p. 2445. On le surnomme *heptasyllaba* (*Mar. Vict.* p. 2599).

⁴ *Atil. Fortun.* p. 2697. Voy. ci-dessus, p. 296.

⁵ *Consol.* III, 6; IV, 2. Voy. la note à la p. 317.

Septos tristibus armis...

Vani tegmina cultūs...

Söllī culmine reges...

Rābīē cordis anhelos.

TÉTAMÈTRE ARCHILOQUIEN. — Ce vers ¹ a les quatre derniers pieds de l'*hexamètre*. Servius ² en donne le modèle suivant :

Ārēnt | sōlstīlī-|-ō sōllā | tērræ.

On le trouve dans Horace :

Ibimus, o socii, comitesque...

Certūs enim promisit Apollo...

O fortes, pejoraque passi !..

Cras ingens iterabimus æquor.

Il est quelquefois *spondaique* :

Mensorem cohībēt, Ārchŷta. H.

Horace l'allie à l'*hexamètre*.

Boëce ³ l'a employé seul :

Puro clarum lumine Phæbum

Mellifui canit oris Homerus, etc.

ALCMANIEN. — L'*alcmalien*, qui doit son nom au poète Alcman, est également un *dactylique tétramètre* ⁴. Il renferme les quatre premiers pieds de

¹ Cf. *Diom.* p. 506; *T. Maur.* p. 2430; *Mar. Vict.* p. 2614; *Atil. Fort.* p. 2703. Il est surnommé *Archilochium* par Servius (p. 1820) et par Mar. Victorinus (l. cit.); Plotius (p. 2638) l'appelle *Anacreontium*, parce que Anacréon en avait fait un fréquent usage (cf. *Hephest.* p. 48).

² Je transcris ce vers de Servius, parce qu'il est incomplet dans Putsch (p. 1820). Le mot *arēnt* manque. Je l'ai rétabli d'après les deux manuscrits dont j'ai déjà parlé.

³ *Consol.* V, 2.

⁴ Cf. *Diom.* p. 512; *T. Maur.* p. 2430; *Mar. Vict.* p. 2518; *Atil. Fort.* p. 2703. Diomède l'appelle *tetrametrum heroum ex superiore*.

l'*hexamètre*¹. Le dernier pied est toujours un *dactyle*.

Cicéron² cite ce fragment d'un ancien tragique :

Jāmqū mā-|rī mā-|gnō clās-|sīs cīta
 Textur; exitium examen rapit;
 Advēnit, et fera velivolantibus
 Navibu' complevit manu' littora.

Voici deux vers *alcmanniens* d'Attius :

Heus, vigiles, properate, exurgite;
 Pectora tarda sopore expergite³.

Horace n'a pas employé ce mètre.

On le trouve dans Sénèque :

Anceps forma bonum mortalibus,
 Exigui donum breve temporis,
 Ut velox celeri pede laberis!

Ainsi que Sénèque, le poète Pomponius Sécundus⁴ l'avait souvent employé dans ses drames. On cite⁵ de lui ce fragment :

Pendeat ex bumeris dulcis chelys,
 Et numeros edat varios, quibus
 Assonet omne virens latē nemus,
 Et tortis errans qui flexibus, etc.

Ausone et Boëce en ont aussi fait usage.

PHALISQUE. — Le *phalisque* est ainsi nommé du poète

¹ *Alomanium constat tetrametro acatalecto.* (Serv. p. 1820.)

² *Dieln.* I, 31.

³ *Apud Non.* p. 104. On met ordinairement *expergite* au premier vers, et *exurgite* au second.

⁴ Contemporain de Quintilien (cf. *Quint.* VIII, 3, 31; X, 1, 98).

⁵ *T. Maur.* p. 2431; *Mar. Vict.* p. 2563; *Aug. de Music.* IV, 31.

Phalisque. Il a trois *dactyles* et un *iambe* ou un *pyrrhique*¹.

Septimius Sérénus en avait fait usage² :

Quāndō flā-|gellā li-|gās, itā | jūgā,
 Vitis et ulmus uti simul eant :
 Nam nisi sint paribus fruticibus,
 Umbra necat teneras amineas.

On le trouve également dans Boëce³ :

Qui serere ingenuum volet agrum,
 Liberet arva prius fruticibus,
 Falce rubos filicemque resecat.

TÉTRAMÈTRE CATALECTIQUE. — Il est composé de trois *dactyles* plus une syllabe. C'est la césure *hepthémère* du vers *hexamètre*⁴. On cite⁵ les vers suivants de Septimius Sérénus :

Inquit ā-|micūs ā-|gēr dōmī-|no :
 Si bene mi facias, memini...
 Pinea brachia quum trepidant,
 Audio canticulum zephyri.

Ausone a fait quelques vers dans ce mètre; Prudence l'a employé plusieurs fois.

TÉTRAMÈTRE HYPERCATALECTIQUE. — On peut considérer comme un *tétramètre hypercatalectique* un vers qui a quatre pieds, plus une syllabe longue au milieu,

¹ Voyez, sur ce vers, Servius, p. 1824; *T. Maur.* p. 2427; *Mar. Vict.* p. 2580.

² *Apud T. Maur.* et *Mar. Vict.* I, cit.; *Aug. de Music.* IV, 30.

³ *Consol.* III, 1.

⁴ *Mar. Vict.* p. 2578.

⁵ *Ter. Maur.* et *Mar. Vict.* I, cit.

et que nous avons considéré comme un *asclépiade spondaïque*¹ et comme un *choriambique*². Il se compose de la césure *penthémimère* et de l'*adonique*. Bédā³ cite l'exemple suivant, de saint Ambroise :

Squālēt | ārvā sō-|-li || pūlvērē | mūlto;
Pallet siccus ager, | terra fatiscit;
Nullus ruris honos, | nulla venustas,
Quando nulla viret | gratia florum.

Boèce s'est servi une fois de ce mètre. Comme il admet dans le premier hémistiche la *penthémimère héroïque* avec ses substitutions, son vers ne peut être rangé parmi les *choriambiques* :

Heu! quān prācipitū | mersa profundo...
Hic quondām cōelo | liber aperto...
Tēdit in extēnas | ire tenebras...
Flāminā sōllēitent | æquora ponti⁴.

DACTYLIQUE PENTAMÈTRE. — Ce vers est extrêmement rare en latin. Servius en donne ce modèle⁵ :

Parthēnō-|-pētūs ē-|-rāt pūer | Arcādī-|-ā dēcus.

J'en vois un dans un chœur de Sénèque⁶ :

Heu! quān dulce malum mortalibus additum!

DACTYLIQUE HEXAMÈTRE. — Ce vers diffère de l'*hexamètre* ordinaire, ou vers *héroïque*, en ce qu'il n'a pas

¹ Ci-dessus, p. 264.

² Ci-dessus, p. 295.

³ Pag. 2377.

⁴ *Consol.* I, 2. Le premier et le quatrième vers pourraient seuls rentrer dans le système *choriambique*.

⁵ *Centim.* p. 1820. Il est surnommé *Simonidium* par Servius et par Mar. Victorinus (p. 2518). Diomède (p. 606 et 512) en donne des modèles. Ce vers n'a point de rapport avec le vers appelé ordinairement *pentamètre*.

⁶ *Agam.* 589. Mallius Théodore en compose un exemple (p. 25).

les *césures* exigées par ce dernier¹. Servius² propose ce modèle :

sīdera | pallida | diffugi-|-unt, face | territa | luminum.

On attribue³ quelquefois à Virgile plusieurs de ces vers :

Et spumas miscent argenti, vivaque | sulphurā...
Bis patriæ cecidere manus. Quin protinus | omniā.

Mais il vaut mieux expliquer ces licences, tantôt par l'*élision* pratiquée d'un vers à l'autre⁴, tantôt par la *synérèse*⁵.

GRAND ASCLÉPIADE. — Ce vers, que nous avons rangé parmi les *choriambiques*⁶, est quelquefois scandé comme il suit⁷, à cause de la fixité des césures :

Diēs | hēu! quōtī-|-ēs || tē spēcū-|-lō || vidēris | āltērū. H.

On en trouve alors l'analyse dans le vers *hexamètre*. Il a cinq pieds, plus deux demi-pieds.

GRAND ARCHILOQUIEN. — Il se compose de la réunion de l'*alcmānien* et de l'*ithyphallique*⁸. Nous l'avons fait connaître dans le chapitre des *vers trochaïques*⁹.

¹ C'est ce qu'atteste Marius Victorinus (p. 2514). Il l'appelle *Ibycium*, du nom du poète Ibycus.

² *Centim.* p. 1821.

³ *Maxim. Vict.* p. 1960.

⁴ Ci-dessus, p. 82.

⁵ Ci-dessus, p. 86.

⁶ Ci-dessus, p. 295.

⁷ *Diom.* p. 519. Voy. la note à la p. 295.

⁸ *Commixtum est ex heroico et ithyphallico.* (Cæs. Bassus, p. 2665.)

⁹ Ci-dessus, p. 290.

CHAPITRE XXXVI.

DU VERS ANAPESTIQUE.

Le vers *anapestique* tire son nom du pied *anapeste*. Il admet comme substitutions : le *spondée* aux lieux pairs ; le *spondée* et le *dactyle* aux lieux impairs ¹. On y voit rarement le *procéleusmatique* ² et le *tribraque* ³.

MONOMÈTRE ⁴. — L'*anapestique monomètre* a deux pieds, qui sont deux *anapestes*, ou les équivalents dont nous venons de parler. Ex. :

Lēvīo-|rē mānu...
En, dī-|-vā, fāve...
Nūdent | silvas. SEX.

Ce vers a été employé seul par Ausone ⁵. Mais ordinairement il vient après des *anapestiques dimètres*. Il sert de *clausule*, et indique la fin d'une idée.

¹ Diom. p. 504; Serv. p. 1821.

² Diom. p. 504; Serv. p. 1821; Mar. Vict. p. 2520; Atil. Forl. p. 2692. Saint Augustin reconnaît l'affinité des différents pieds de quatre temps : *Spondeum, et dactylum, et anapestum, et procéleusmaticum amicos inter se atque copulabiles video* (de Music. II, 26).

³ Diom. p. 504. Le *tribraque* ne peut remplacer l'*anapeste* qu'aux lieux pairs, c'est-à-dire à la fin d'une dipodie, parce que le vers est alors considéré comme *asynartète*. Voy. ci-après *anapestique dimètre*.

⁴ Ici le mot *mètre* redevient synonyme de *dipodie*.

⁵ Profes. 6. Comme il admet différentes combinaisons, il n'a pas la monotonie de l'*adonique* :

O flos juvenum,	Dedit et rapuit.
Spes lieta patris!	Solstitialis
Non mansuris	Valut herba solet,
Ornate bonis :	Ostentatus,
Omnia præcox	Raptusque simul,
Fortuna tibi	Pubere in ævo. Ats.

Il est douteux que Sénèque le philosophe l'ait employé dans l'*Apocolocyntosis*. Je suis plutôt disposé à croire qu'il a écrit en *anapestiques dimètres*.

MONOMÈTRE HYPERCATALECTIQUE. — Ce vers se nomme *anapestique chorique* ¹. En voici le modèle donné par Servius ² :

Animūs | mālē fōr-|-tis.

Ausone parle de ce mètre. Il le considère comme ce qui reste du vers *hexamètre* après la césure hephthémimère : *Septem semipedes cum anapestico chorico* ³. On peut donner pour exemple la fin de ce vers :

Accelerat simul Æneas | simūl āg-|-mīnā Teū-|-crām. V.

DIMÈTRE. — L'*anapestique dimètre*, ou simplement l'*anapestique*, a quatre pieds. Il admet l'*anapeste* et le *spondée* à tous les lieux, le *dactyle* aux lieux impairs ⁴. On le coupe après la première dipodie ⁵. Ex. :

Aūdāx | nīmīum || qui frētā | primus
Rate tam | fragili || perfida | rupit,
Terras-|-que suas || post ter-|-ga videns,
Animam | levibus || credidit | auris;
Dubio-|-que secans || æquora | cursu.
Potuit | tenui || fidere | ligno. SEX.

Ce mètre est fréquent dans les chœurs de Sénèque.

L'ancienne tragédie latine, comme la tragédie grecque, en avait fait un fréquent usage. On le retrouve dans beaucoup de fragments. En voici un de la tragédie d'*Atrée*, par Attius :

¹ C'est-à-dire employé souvent dans les chœurs.

² Centim. p. 1821.

³ Eidyf. Paulo suo.

⁴ Je ne vois pas le *procéleusmatique* dans Sénèque.

⁵ *Anapæsticum melos binis pedibus amat sensum includere* (Mar. Vict. p. 2522). Atilius Fortunatianus dit la même chose en d'autres termes (p. 2692).

Sed quid tonitru turbida torvo
 Concussa repentè æquora cœli
 Nissimu' sonère ' ?

L'*anapestique dimètre* a été rarement employé par les comiques latins. En voici un exemple de Plaute :

Aperite atque appropere, fores
 Facile ut pateant ; removete moram.
 Nimmis hæc res sine curâ geritur :
 Vidè quàm dudum hic adsum et pulso.

Boëce et Martianus Capella en ont fait usage.

1^{re} *Remarque.* Il faut éviter les *anapestiques* purs, ainsi que les *iambiques* purs. On a reproché à Ovide le vers suivant, de sa *Médée* ² :

Gëllidum | Bôrëan || gëllidum-|-quë Nôtam.

On y trouvait quelque chose de trop sautillant, qui dérogeait à la gravité tragique.

L'*anapestique* est lourd quand il n'est composé que de *spondées* :

Nëc môr-|-tâli || câptûs | fôrma. Sex.

2^e *Remarque.* Sénèque, qui a conservé à ce mètre toute sa sévérité, n'admet jamais le *dactyle* au deuxième lieu. On trouve ce pied dans Boëce :

Spirat florifer annus odores...
 Hiemem dellûs irrigat annus.

3^e *Remarque.* Le repos après la première dipodie

¹ Voy. encore ci-après, au paragraphe du *parémiaque*. Dans le dernier vers d'Attius, sonère est une ancienne forme pour sonère (cf. Non. p. 505).

² Tragédie perdue.

est nécessaire. Quelquefois elle contient le commencement d'un mot composé. Nous avons vu dans un exemple de Plaute :

Aperite atque ap-|-properate, fores...

On lit dans Boëce :

An nulla est dis-|-cordia veris?

4^e *Remarque.* On dit que ce vers est *asynartète*, et qu'après la première dipodie, le poète peut allonger une brève ou omettre l'éllision. Mais les exemples cités ne sont pas concluants ¹. Dans bien des passages qui présentent deux ou trois fois de suite ces licences, on peut les faire disparaître par l'addition ou le déplacement d'un *monomètre*. Souvent même ce changement profite à la juste distribution des idées.

PARÉMIAQUE. — Le vers *parémiaque* ² est un *anapestique dimètre catalectique*. Les anciens tragiques latins l'employaient ³ comme *clausule* du *dimètre* :

¹ En voici un plus décisif. Un chœur de Sénèque (*Octav.* 273) commence par ce vers :

Quæ fama modò | venit ad aures ?

Encore pourrait-on dire que le poète a fait longue la dernière de *modò*, à l'exemple des anciens.

² *Parémiaque* (*παρομιαικός*). Il est ainsi nommé parce qu'il servait particulièrement pour les proverbes. Varron l'appelle *archiloquien*, et en donne cet exemple :

Ex littoribus properantes.

On sera sans doute curieux de lire l'exemple de Servius, qui manque dans Putsch (p. 1821) :

Aditum Veneris fuge, virgo.

³ A l'imitation des Grecs. Sur l'emploi que les anciens tragiques avaient fait du *parémiaque*, voyez un passage important de Bentley (*Epist. ad Mill.* p. 474, sq.).

Tu quoque, Ulysses,
 Quanquam graviter cernimus ictum,
 Nimi' pæne animo es molli, qui agere
 Ævum | cōsuē-|tūs in ar-|-mis. PAC.

Voici un exemple tiré du *Philoctète* d'Attius :

Heu! quis salsis fluctibu' mandet
 Me ex sublimi vertice saxi?
 Jamjam absumor; conficit animam
 Vis vulneris, ulceris æstus.

Il est étonnant que ce mètre ne se trouve pas dans Sèneque.

Varron même avait inséré quelques *parémiaques* dans ses satires :

Detis habenas animæ leni,
 Dum nos ventus flamme sudo
 Suavem ad patriam perducit.

On ne peut affirmer que les poètes de la république n'aient pas employé ce mètre isolément². Diomède³ cite deux vers qui ont bien l'air d'un ancien fragment :

Agite, o pelagi cursores,
 Cupidum in patriam portate.

On le trouve seul dans les poètes de la décadence.

Ex. :

Decus hoc matrisque meumque
 In tempore puberis ævi,
 Vis percudit invida fati. Aus.

On lit dans Boèce :

¹ Apud Non. p. 234.

² Cratinus l'avait employé de cette manière, au rapport d'Héphestion (p. 50).

³ Pag. 512.

Felix nimium prior ætas,
 Contenta fidelibus arvis,
 Nec inertī perdita luxu;
 Facili quæ sera solebat
 Jejunia solvere glande.

On le voit aussi dans Martianus Capella¹.

Remarque. On peut considérer le *parémiaque* comme la terminaison du vers héroïque² :

Agita-|taque nu-|-mina Tro-|-jæ. V.

Hosidius Géta, poète qui a fait une tragédie de *Médée* avec des centons de Virgile, a employé le *parémiaque* dans un chœur :

Rerum cui summa potestas,
 Precibus si flecteris ullis,
 Et si pietate meremur,
 Nostro succurre labori³.

DIMÈTRE BRACHYCATALECTIQUE. — Ce vers, surnommé *aristophanien*⁴, a trois pieds. Servius en donne ce modèle :

Vēnt ō-|-plūmā Cāl-|-liōpe⁵.

Je n'aurais point parlé de ce mètre, s'il n'en était peut-être question dans Cicéron. Il dit que le philosophe Hiéronyme s'était fait un malin plaisir de si-

¹ Pag. 30.

² Cf. T. Maur. p. 2422; Mar. Vict. p. 2579.

³ Poet. Min. VII, p. 448 (Lemaire).

⁴ Serv. Centim. p. 1821.

⁵ Ajoutez Mar. Victorinus (p. 2521) :
 Super ardua fertur equis.

gnaler dans les discours d'Isocrate des *iambiques trimètres* et des *anapestiques aristophaniens* ¹.

ARCHÉBULIQUE. — Ce vers, ainsi nommé du poète Archébule ², se compose de quatre *anapestes*, suivis d'un *bacchius*. Il est *trimètre catalectique*. Ex. :

Tibi nā-|-scitūr om-|-nē pēcūs, | tibi crē-|-scit hērba ³.

Térentianus Maurus en donne à la fois la règle et l'exemple :

Anāpēstus inest quater, ultimus antibacchus.

Nous n'avons pas en latin de pièce écrite en ce mètre.

TRIMÈTRE. — Servius, qui en donne le modèle ⁴, l'attribue à Stésichore. Marius Victorinus ⁵ nous a conservé un exemple d'Attius :

Inclŷtē, pārvā | prāditē patriā, | nōminē cēlēbri,
Claroque potens pectore, Achivis classibus auctor.

ANAPESTICO-TROCHAÏQUE. — Il y a un autre *anapestique trimètre*, formé d'un mélange de l'*anapestique*

¹ Factus est anapestus is qui Aristophaneus nominatur (Orat. 56). Je ne saurais dire s'il s'agit ici du *tétramètre catalectique*, qui porte par excellence le nom d'Aristophane. Mais il semble que Cicéron ait plutôt parlé de deux petits vers, qui échappent à un orateur plus facilement que de grands vers.

² Cf. *Hephest.* p. 52. Archébule n'était pas l'inventeur de ce mètre; mais il l'employa exclusivement (*Attil. Forl.* p. 2673).

³ *Apud Diom.* p. 513; *T. Maur.* 2425; *Mar. Vict.* p. 2582; *Attil. Forl.* 2873. Térentianus donne *herbus*, au lieu de *herba*. Je soupçonne que ce vers est de Septimius Sérénus.

⁴ *Centim.* p. 1822. Cf. *Mar. Vict.* p. 2521. Voici un exemple rapporté dans le fragment attribué à Censorin (p. 2728) :

Aglis sonipes | rapitur celeri | sonitu trepidans.

⁵ *Pag.* 2522. On pourrait aussi partager ce fragment en *dimètres*.

et du *trochaïque*. Il prend trois *anapestes*, suivis de l'*ithyphallique*. Pétrone en a fait usage :

Pēdē tēn-|-ditē, cūr-|-sum additē, || cōnvō-|-lātē | plāntā.

Térentianus Maurus a traité de ce mètre ¹. Voici un de ses vers :

Rhythmis magis hic Jugiter | invenitur aptus.

TÉTAMÈTRE CATALECTIQUE. — Ce vers est très-fréquent dans Aristophane, et se nomme pour cette raison *aristophanien* ². Marius Victorinus en donne ce modèle :

Alius citharā sonituque potens | volūcres pecudesque mōvere.

Censorin ³ cite un *tétramètre catalectique*, emprunté peut-être à un ancien tragique :

Axena Ponti per freta, Colchos | denique delatus adhæsi.

Plaute avait fait usage de l'*anapestique* ⁴. Quoique les scènes où l'on croit reconnaître ce mètre soient assez difficiles à constituer dans leur ensemble, il est quelques passages dans lesquels la présence du *tétramètre catalectique* est frappante. Tel est le début d'une scène de la *Casina* (V, 2) :

Neque quo fugiam, neque ubi lateam, | neque hoc dedecu' quomodo
[celem, ®]

¹ *Pag.* 2415. Le repos après les trois *anapestes* a ordinairement lieu.

² *Mar. Victor.* p. 2521. Voyez, à la page précédente, la note sur le *dimètre brachycatalectique*.

³ *Pag.* 2728.

⁴ Sisenna, cité par Rufin (p. 2711), disait, dans son commentaire sur Plaute, qu'une scène de l'*Aululaire* était en vers *anapestiques*.

Scio. Tantum herus atque ego flagitio | superavimū nūptiis nostris.
Ita nunc pudeo, atque ita nunc paveo atque | in ridiculum sumus
[ambo :
Sed ego insipiens nova nunc facio; | pudet quod ¹ prius non pudi-
[tum unquam est.

TÉTAMÈTRE. — Ce mètre est reconnu par les grammairiens ². Censorin en fournit un exemple ³, qui est probablement une citation :

Hôrè, beato lumine volitans, | qui per cælum candidus equitas.

Voici quelques *tétramètres* de Plaute :

Quàm magis in meo pectore foveo, | quas meus filiu' turbas turbet...
Nec placitant mores, quibu' video | vulgo gnatis esse parentes...
Ita me scelus auro usque attondit | dolis ⁴ doctis inductum, ut lu-
[bitum est.

Térence n'a pas employé ce mètre, non plus que le précédent ⁵.

¹ *Pudet quod* forment un spondée, plutôt qu'un bacchius.

² *A dimetro ad tetrametrum ampliatur.* (Diom. p. 505.) Cf. Sere. p. 1822.

³ Pag. 2726. Putsch donne *ore*, qui n'a pas de sens. Quoique Hermann (*Elem. doct. metr.* p. 411) ait reproduit ce mot, je n'ai pas hésité à corriger. On sait que *Horus* était une divinité égyptienne, adoptée par les Romains. Elle avait les mêmes attributs qu'Apollon ou le Soleil.

⁴ *Dolis* ne compte ici que pour une syllabe.

⁵ Cf. Hermann (*Elem. Doctr. metr.* p. 92 et 389). Certains *trochaisques tétramètres* de Térence présentent plusieurs *dactyles* et plusieurs *anapestes*; mais on y trouve bien un pied pour le moins qui les rattache à leur système. Voici un exemple tiré de *l'Eunuque* :

Atqui si illam digito atigerit | uno, oculi illico effodientur.

Le *trochée* qui commence *illico* exclut la possibilité du *tétramètre anapestique*.

CHAPITRE XXXVII.

DES VERS IONIQUES.

I. IONIQUE MINEUR.

Ce vers tire son nom du pied ¹ appelé *petit ionien* (◡ ◡ --), qui est à peu près le seul admis dans l'*ionique mineur*.

DIMÈTRE. — Les grammairiens latins reconnaissent un *ionique mineur dimètre*, ou de deux pieds ². Marius Victorinus :

Ararim sic | sup̄er altum.

Servius ³ :

Sapientes | Amor odit.

Quelques éditeurs pensent qu'Horace a fait usage de ce mètre ⁴.

Remarque. On trouve dans Boëce ⁵ quelques vers qui forment par le fait des *ioniques mineurs dimètres* :

Solli cul-|-mine reges...

Rabie cor-|-dis anhelos.

¹ *Ionicus minor*, ἰωνικός ἀπ' ἐλάσσονος. Cf. Diom. p. 510; Sere. p. 1823; Mar. Vict. p. 2539; Plat. p. 2658; Mail. Theod. p. 50.

² Sere. l. cit.; Mar. Vict. p. 2641 et 2642. Voyez Alaman cité par Hesthion (p. 73).

³ Ce vers manque dans l'édition de Putsch. Des manuscrits me le fournissent, et il avait déjà été restitué, d'après plusieurs bonnes autorités, par Santen (*ad Ter. Maur.* p. 336).

⁴ Voyez, à la fin du volume, la note de la page 319.

⁵ *Consol.* IV, 2.

Mais comme les vers analogues de cette pièce débent souvent par un *spondée*, on regarde avec raison ¹ ce mètre comme une altération du *phérecratien* ².

TRIMÈTRE. — Il a trois pieds. Servius en donne ce modèle :

Sōnāt āltā | trābē fixūs | tībī nīdus ³.

La plupart des grammairiens latins ⁴ disent qu'Horace a divisé par *trimètres*, du moins partiellement, les *ioniques mineurs* qu'il a employés une fois ⁵. Térentianus laisse la chose dans le doute; cependant comme il emploie lui-même le *trimètre* et le *tétramètre*, il est probable qu'il a voulu reproduire les deux divisions d'Horace :

Ita binā | variantur, | neque cedunt
Repetitā | vice longā | brevibus per | synphian ⁶.

Le même grammairien cite un fragment qu'on peut partager en *tétramètres* ⁷, mais qui semble mieux se prêter à la division en *trimètres* :

Diomedem modō magnum
Dea fecit, dea belli dominatrix,

¹ Cf. Perott. *De metris Boetii* (ancienne édition sans date).

² Voy. ci-dessus, p. 302.

³ Héphestion (p. 74) cite un vers semblable de Sapho.

⁴ *Diom.* p. 510 et 524; *Mar. Vict.* v. 2618; *Plot.* p. 2660; *Atil. Fort.* p. 2704; *Acro in Horat.*

⁵ Voy. ci-après *tétramètre*.

⁶ Pag. 2429.

⁷ Comme fait Santen, p. 94;

Diomedem modō magnum
Dea fecit, dea belli dominatrix, Phrygas omnes
Ut in armis superaret. Patulis agmina campis, etc.

Je n'aime pas qu'une nouvelle idée commence ainsi au milieu du vers.

Phrygas omnes ut in armis superaret.
Patulis agmina campis jacuerunt
Data leto; pavidi tergaque dantes
Petierunt trepidæ mœnia Trojæ.

TÉTRAMÈTRE. — Il a quatre pieds. Voici un exemple, qui est probablement une citation ¹ :

Mōdō quā prō-|nā pēr Hāmī | fūgīt, ēt pā-|scūā tōndet.

On s'accorde à reconnaître ce vers dans Horace ². Térentianus ³ confirme cet emploi fait par le lyrique latin :

Simili lege sonantes numeros ad Nebulen ⁴
Dedit uno modulatus lepidè carmine Flaccus.

L'ode dans laquelle Horace s'est servi du *petit ionien* ⁵ présente un repos après dix de ces pieds. La manière de diviser cette strophe qui m'a paru préférable ⁶ consiste à la composer d'un *tétramètre*, suivi de deux *trimètres* :

Simul unctos | Tiberinis | humeros lā-|vit in undis,
Eques ipso melior Bellerophonte,
Neque pugno, neque segni pede victus :
Catus idem per apertum fugientes agitato
Grege cervos jaculari, et celer arcto
Latitantem fruticeto excipere aprum.

¹ *Apud Mar. Vict.* p. 2542. Voy. aussi le modèle composé par Servius, p. 1825. Héphestion (p. 74) cite un *tétramètre* d'Alcée.

² Cf. *Mar. Vict.* p. 2496, 2507, 2538 et 2618. Certains éditeurs constituent même l'ode d'Horace uniquement avec des *tétramètres*.

³ Pag. 2429.

⁴ Je ne puis comprendre que Santen ait, dans son édition, joint *dedit uno* à la première ligne, forgeant un *pentamètre*, et faisant déroger l'auteur à l'usage qu'il a de donner en même temps l'exemple des mètres qu'il décrit. Bentley devait d'ailleurs le prémunir contre cette erreur.

⁵ *Carm.* III, 12.

⁶ Voy. la note à la fin du volume.

Martianus Capella offre un couplet de onze *ioniques mineurs tétramètres*. En voici quelques-uns :

Venerandos mihi fatus reverendosque secuta,
Réferam jussa pedem, atque ilicet exorsa silebunt...
Tamen uni famulandum est tibi, virgō : reticemus.

TÉTRAMÈTRE CATALECTIQUE. — Ce mètre ¹ a un *anapeste* au dernier lieu. Servius :

Tibi veris | ferō donum, | sōla quod dant | Veneri ².

Remarque. Saint Augustin ³ offre un *tétramètre catalectique* dont le dernier pied est un *spondée* :

Volō tandem | tibi parcas : | labor est in | chārtis,
Et apertum ire per auras animum permittas.

Suivent deux vers qui ont, après deux *petits ioniens*, les trois derniers pieds du *seazon* :

Placet hoc nam, sapienter | remittere interdum
Aciem rebus agendis | decenter intentam.

Nous ne voyons aucun modèle de ces mètres, ni en latin ni en grec.

II. IONIQUE MAJEUR.

L'*ionique majeur* doit son nom au pied ⁴ appelé *grand ionien* (— — — —).

¹ Cf. *Contim.* p. 1823; *Mar. Vict.* p. 2542; *Attil. Fort.* p. 2695. Héphas-tion (p. 74) cite deux vers *tétramètres catalectiques* du tragique Phrynicius. Servius appelle ce mètre *Phrynicium*.

² Ce vers est très-corrompu dans l'édition de Putsch. Je donne, d'après mes manuscrits, une rectification qui se trouve concorder avec celle de Santen (*ad Terent. Maur.* p. 335).

³ *De Music.* II, 22 et 26.

⁴ *Ionicus major*, ἰωνικός ἀπὸ μεγάλου.

TÉTRAMÈTRE CATALECTIQUE OU VERS SOTADÉEN. — On nomme ce vers *sotadéen* ou *sotadique* (*Sotadeus*, *Sotadicus*) d'un certain Sotadès, poète grec qui avait composé des satires en ce mètre ¹. Il renferme trois *grands ioniens*, plus un *spondée* ². Diomède ³ en donne l'exemple suivant :

Pānsa optīmē, | dīvōs cōlē, | si vis bōnūs | esse.

Térentianus Maurus :

Vocalia | quādam memo-|rant, consona | quādam...
Exemplar ūtrumque ex facili sumere possis ⁴.

Ce vers est le plus fréquent des *ioniques majeurs* ⁵.

TÉTRAMÈTRE. — Il a quatre pieds, tous *grands ioniens*. Atilius Fortunatianus cite ce vers, qui pourrait bien être de Mécène ⁶ :

Ūvās nīl-|dis frōndībūs | Evān hēdē-|ris illigat.

AUTRE SOTADÉEN (*tétramètre*). — Ce vers reçoit deux *grands ioniens*, un *péon premier* et un *bacchius*. On lit dans Pétrone :

¹ Cf. *Hephæst.* p. 70.

² Cf. *Diom.* p. 505; *Mar. Vict.* p. 2496 et 2536.

³ Pag. 513.

⁴ Pag. 2385 et 2429. Servius (p. 1824) donne cet exemple :

Salpinx cane; tempus fugit; intende laborem,

Je corrige, d'après les manuscrits, la leçon vicieuse de Putsch, *intendito*.

⁵ Quintilien (IX, 4, 90) montre qu'on peut faire un *sotadéen* en retournant un certain hexamètre héroïque (qui présente alternativement le dactyle et le spondée) :

H. Astra tenet coelum, mare classes, area messem.

S. Messem area, | classes mare, | coelum tenet | astra.

⁶ *Tetrametrum acatalectum, quod apud Mæcenatem invenitur, ex duobus colis conjunctum* (p. 2694). Mar. Victorinus (p. 2537) rapporte le même vers : je lui ai emprunté la leçon *frondibus*, au lieu de *floribus*.

Ferrum timu-|i, quod trepi-|dō mālē dā-|bāt ūsum.
Nec jam poteram quod modō | conficere | libebat ¹.

PENTAMÈTRE. — Ennius avait écrit des satires en vers *sotadéens* ². On en trouve un dans Aulu-Gelle ³, qu'il est facile de scander, parce qu'il se rapporte à un modèle bien connu. Le *sotadéen pentamètre* renferme deux *grands ioniens*, plus un *ithyphallique* :

Nam qui lepi-|dē postulat | alte-|rum fru-|strari ⁴. Enn.

Térentianus Maurus ⁵ en donne le modèle suivant :

Pars muta soni comprimet | ōrā | mōll-|ētām :
Illis sonus obscurior | impeditiorque ;
Utrumque tamen promitur | ore semiclusō.

Ce mètre se trouve dans Pétrone ⁶ :

Ter corripui terribilem manu bipennem...
Sic furciferæ, mortifero timore lusûs.

La longue qui commence ce vers peut être remplacée par deux brèves. On a alors cette autre forme :

Elémentā rû-|dēs quæ pūē-|ros docent magistri...
Geminumque réfert auribus | ex ūtrāque sensum ⁷.

¹ Denys d'Halicarnasse (*de Comp. Verb.* c. 4), offre un pareil *sotadéen* :
"Εὐθ' οἱ μὲν ἐκ ἀρχαίων παλαιῶν νέκυνς ἔδεικτο.

² Cf. *Fest.* in v. *Cyprio*.

³ XVIII, 2.

⁴ Le deuxième pied de l'*ithyphallique* est altéré.

⁵ Pag. 2385. Mar. Victorinus (p. 2601) décrit ainsi ce vers, et en offre l'exemple : *Qui constat ex basi ionica* (c'est-à-dire une dipodie ionique) et *tribus trochaicis* :

O quam relevârunt segetes meum laborem !
Stobée (*Serm.* 96) rapporte un vers de cette espèce :
Αὐτὸς γὰρ ἔων παντογενῆς ὁ πάντα γενῶν.

⁶ *Satyr.* c. 132.

⁷ *T. Maur.* p. 2384 et 2385. Voici un exemple en grec :

Μέγας ἐστὶ ταχυτίης, ἀτυχῆ πεποικῆ ἀνδρῶν.
(*Apud. Stob.* l. cit.)

CHAPITRE XXXVIII.

DE QUELQUES AUTRES MÈTRES.

I. VERS CRÉTIQUE.

Le vers *crétique* est ainsi nommé du pied *crétique* ¹ ou *amphimacré* (- ∪ -). Quatre de ces pieds forment le *crétique tétramètre*, qui est le plus usité. Diomède ² en donne ce modèle :

Ālmā lūx, | rōscidā | primā flām-|mā nltens.

On lit dans le fragment attribué à Censorin ³ :

Horridi | transeunt | ad pedes | ex equis.

Ce mètre, comme tous les autres, est d'origine grecque. Voici un exemple de Simmias ⁴ :

Μάτρει δὲ πότνια, κλυθὲ, νομφῶν ἄδραν.

Le pied *crétique* peut dédoubler ses longues en brèves ⁵, c'est-à-dire qu'il admet comme substitutions le *péon premier* (- ∪ ∪ ∪) et le *péon quatrième* (∪ ∪ ∪ -). Les Latins remplacent aussi le *crétique* par le *molosse* (trois longues), excepté au dernier lieu.

¹ On l'appelle pied *crétique* parce que les Carètes, dans leurs danses, faisaient usage de ce rythme (*Diom.* p. 475 ; *Plot.* p. 2615 ; *Ter. Maur.* p. 2414).

² Pag. 513. Servius ne parle pas de ce vers dans le *Centimètre*, non plus que Térentianus Maurus.

³ Pag. 2728.

⁴ *Apud Hephæst.* p. 53.

⁵ Voilà pourquoi les Grecs rangent dans la même classe le vers *crétique* et le vers *péonique* (*Hephæst.* p. 80 sq. Cf. *Mar. Vict.* p. 2543 ; *Plot.* p. 2661). Cicéron dit, dans l'*Orateur* (c. 64) : *Cræticus, qui est e longd et brevis, et ejus æqualis pæon, qui spatia par est, syllabâ longior.*

Ferrum timu-|i, quod trepi-|dō mālē dā-|bāt ūsum.
Nec jam poteram quod modō | conficere | libebat ¹.

PENTAMÈTRE. — Ennius avait écrit des satires en vers *sotadéens* ². On en trouve un dans Aulu-Gelle ³, qu'il est facile de scander, parce qu'il se rapporte à un modèle bien connu. Le *sotadéen pentamètre* renferme deux *grands ioniens*, plus un *ithyphallique* :

Nam qui lepi-|dē postulat | alte-|rum fru-|strari ⁴. Enn.

Térentianus Maurus ⁵ en donne le modèle suivant :

Pars muta soni comprimet | ōrā | mōll-|ētām :
Illis sonus obscurior | impeditiorque ;
Utrumque tamen promitur | ore semiclusō.

Ce mètre se trouve dans Pétrone ⁶ :

Ter corripui terribilem manu bipennem...
Sic furciferæ, mortifero timore lusûs.

La longue qui commence ce vers peut être remplacée par deux brèves. On a alors cette autre forme :

Elémentā rû-|dēs quæ pūē-|ros docent magistri...
Geminumque réfert auribus | ex ūtrāque sensum ⁷.

¹ Denys d'Halicarnasse (*de Comp. Verb.* c. 4), offre un pareil *sotadéen* :
"Εὐθ' οἱ μὲν ἐκ ἀρχαίων παλαιῶν νέκυνς ἔκλυοντο.

² Cf. *Fest.* in v. *Cyprio*.

³ XVIII, 2.

⁴ Le deuxième pied de l'*ithyphallique* est altéré.

⁵ Pag. 2385. Mar. Victorinus (p. 2601) décrit ainsi ce vers, et en offre l'exemple : *Qui constat ex basi ionica* (c'est-à-dire une dipodie ionique) et *tribus trochaicis* :

O quam relevârunt segetes meum laborem !
Stobée (*Serm.* 96) rapporte un vers de cette espèce :
Αὐτὸς γὰρ ἑὼν παντογενῆς ὁ πάντα γενῶν.

⁶ *Satyr.* c. 132.

⁷ *T. Maur.* p. 2384 et 2385. Voici un exemple en grec :

Μέγας ἐστὶ ταχυτίης, ἀτυχῆ πεποικῆ ἀνδρῶν.
(*Apud. Stob.* l. cit.)

CHAPITRE XXXVIII.

DE QUELQUES AUTRES MÈTRES.

I. VERS CRÉTIQUE.

Le vers *crétique* est ainsi nommé du pied *crétique* ¹ ou *amphimacré* (- - -). Quatre de ces pieds forment le *crétique tétramètre*, qui est le plus usité. Diomède ² en donne ce modèle :

Ālmā lūx, | rōscidā | primā flām-|mā nltens.

On lit dans le fragment attribué à Censorin ³ :

Horridi | transeunt | ad pedes | ex equis.

Ce mètre, comme tous les autres, est d'origine grecque. Voici un exemple de Simmias ⁴ :

Μᾶτερ εἰ πότνια, κλυθε, νεμεῖν ἄδραν.

Le pied *crétique* peut dédoubler ses longues en brèves ⁵, c'est-à-dire qu'il admet comme substitutions le *péon premier* (- - - -) et le *péon quatrième* (- - - -). Les Latins remplacent aussi le *crétique* par le *molosse* (trois longues), excepté au dernier lieu.

¹ On l'appelle pied *crétique* parce que les Carètes, dans leurs danses, faisaient usage de ce rythme (*Diom.* p. 475 ; *Plot.* p. 2615 ; *Ter. Maur.* p. 2414).

² Pag. 513. Servius ne parle pas de ce vers dans le *Centimètre*, non plus que Térentianus Maurus.

³ Pag. 2728.

⁴ *Apud Hephæst.* p. 53.

⁵ Voilà pourquoi les Grecs rangent dans la même classe le vers *crétique* et le vers *péonique* (*Hephæst.* p. 80 sq. Cf. *Mar. Vict.* p. 2543 ; *Plot.* p. 2661). Cicéron dit, dans l'*Orateur* (c. 64) : *Cræticus, qui est e longd et brevi, et ejus æqualis pæon, qui spatia par est, syllabâ longior.*

On trouve quelques restes de ce mètre dans les fragments des tragiques. Attius¹ :

Quæ ægritu-|-do insolens | mētem attēn-|-tat tuam ?

Nous voyons dans Ennius :

Quid petam præsi-|-di, aut exsequar ?

Quove nunc aut auxilio aut fugâ freta sim ?

Arce et urbe orba sum. Quò accedam ? quò applicem ?

Plaute s'est servi plusieurs fois de ce mètre² :

Pessuli, heus ! | pessuli, | vos sala-|-to lubens.

Vos amô, | vos volô, | vos peto at-|-que obsecro :

Gêrite amân-|-ti mihi | morem amœ-|-nissimi ;

Fite cau-|-sâ mēâ | ludii | barbari ;

Subsili-|-te, obsecro, et | mittite i-|-stanc foras,

Quæ mihi | misêro amân-|-ti ebibit | sanguinem.

Hoc vide, ut | dormiunt | pessuli | pessimi,

Nec meâ | gratiâ | commovent | se ocisus³ !

Il faut ramener au vers *crétique* le passage suivant⁴, qui me paraît mal divisé dans les éditions de Plaute :

Nulla sum, | nulla sum ! | Tota, to-|-ta occidi !

Cor metu | mortuum est ! | Mēbrâ misê-|-ræ treunt !

¹ Apud Non. p. 322.

² Priscien (p. 1326) et Ruffin (p. 2705 sq.), traitant des mètres des Comiques, n'y reconnaissent ni le *crétique* ni le *bacchique*. Priscien dit simplement : *Terentius trochaico mixto vel confuso cum iambico utitur in sermone personarum quibus maximè imperitior hic convenit ; quem puto ut imiletur, hanc confusionem rhythmorum facere*. Les exemples qu'il cite montrent qu'il désigne ici le vers *crétique* et le vers *bacchique*. Marius Victorinus dit que le vers *crétique* a été souvent employé non seulement par les lyriques, mais encore par les tragiques et les comiques : *Usus ejus apud lyricos, sed et tragicos et comicos frequens est* (p. 2543). En admettant qu'il ne parle ici que des Grecs, on est autorisé à conclure que les comiques latins ont emprunté aux comiques grecs le vers *crétique*, comme leurs autres rythmes. Hermann, trouvé avec raison les mètres *crétique* et *bacchique* de Plaute et de Térence assez réguliers pour en faire deux classes à part.

³ Curcul. I, 2, 60.

⁴ Casin. III, 5, 1, sq.

Nescio un-|-de auxili, | præsi-|-di, | per fugi,
Mi aut opum | copiam | comparem aut | expetam¹.
Tanta fa-|-ctis modô | mira ve-|-ris modis
Intû' vi-|-di novam at-|-que intêgram au-|-daciam.

On voit aussi des *crétiques* dans Térence :

Tanta vecordia innata cuiquam ut siet,
Ut malis gaudeant, atque ex incommodis
Alterius sua ut comparent commoda².

Les vers précités de Plaute sont très-rigoureux, et n'offrent même nulle part le *molosse*. Voici quelques exemples de l'emploi de ce pied :

Aut solutos sinat, quôs argênto emerit. P.

Unum exôrare vos sinite nos. Quidam id est ? P.

Remarque. Quelquefois le *crétique tétramètre* est *catalectique*. Le dernier pied est alors un *spondée* ou un *trochée* (peut-être aussi un *tribraque*). Ex. :

Duc me, amabo. Cavê ne cadâs : | adsta...

Si cades, non cades, quin cadam | tecum³. P.

TÉTRAMÈTRE TÉLIAMBE. — On trouve dans Plaute un *crétique téliambe*, dont le dernier pied est un *iambe* :

Meliùs an-|-no hoc mihi | non fuit | dômi,

Nec quando esca ulla me jüverit | mägis.

Prandium uxor mihi perbonum | dedit⁴.

¹ Le passage d'Ennius cité plus haut offre un rapport frappant avec celui-ci, tant pour la pensée que pour le mètre.

² Andr. IV, 1. Je rectifie le dernier vers d'après Nonius, p. 256.

³ Most. I, 4. Denys d'Halicarnassé a remarqué que Démosthène commence son discours pour la Couronne par un vers *crétique* (dont le dernier pied est un *spondée*) :

Τοῖς θεοῖς εὐχομαι πάντα καὶ πάσαις.

⁴ Most. III, 2. Mar. Victorinus (p. 2545) parle d'un *crétique euripi-déen* qui prend deux *iambes* après trois *crétiques* :

Aureo sub toro tollit æ-|-mulas | faoes.

Censorin¹ cite un fragment qui semble être d'un tragique. On y voit un *tétramètre télumbe* suivi d'un *tétramètre régulier* :

Quis meum nominans nomen ex-|-ciat?
Quis tumultum, invocans incolarum fidem?

CRÉTIQUE DIMÈTRE. — Il n'a que deux pieds :

Oritur | cor mihi². P.

Remarque. — Les poètes latins qui nous restent n'ont pas fait usage du *péonique* proprement dit. Marius Victorinus³ en donne le modèle suivant :

Sic Tibēris | implācūdus | in mārīā | lābītur.

Il a trois *péons premiers*, suivis d'un *crétique*⁴.

II. VERS BACCHIAQUE.

Le vers *bacchique* est ainsi nommé du pied *bacchius* (— —). Quatre de ces pieds forment le *bacchique tétramètre*. Diomède⁵ :

Mārītū | bēātī, | pārēmūs | nēpōtes.

¹ Pag. 2726.

² Pers. V, 2, 24, d'après la division de Hermann, p. 215.

³ Pag. 2497. Sur le *péon*, voy. le même, p. 2543; Atil. Fort. p. 2679.

⁴ Diomède (p. 506) : *Pæonicum metrum constat priore pæone. Admittit verò et quartum creticum et bacchium... Elegantissimum est quum per singulos pedes pars orationis impietur.*

⁵ Pag. 513. Il y a dans ce passage *antibacchius*. C'est effectivement le nom qu'on donne quelquefois au *bacchius*, et dans ce cas le *bacchius* est une brève précédée de deux longues. Térentianus (p. 2414) :

Quum duas longas sequetur una brevior syllaba,
Pes erit bacchius; antibacchus autem tunc erit
Quum brevem primam locabis, et duas longas dein.

Mais le *bacchius* est plus ordinairement une brève suivie de deux longues. Quintilien (IX, 4) : *Duabus longis brevem sequentibus, bac-*

Le *bacchique* admet, comme substitution du *bacchius*, le *péon* (qui remplace une des longues par deux brèves), le *molosse* et ses équivalents.

Ennius avait employé ce mètre :

Quid hoc hic | clāmōris? | quid hoc hic | tūmūlti est?
Nōmēn qui ū-|sūrpāt meūm? | quid in cā-|stris strēplīti est?

Plaute en a fait un fréquent usage :

Sātīn' pār-|-vā rēs est | vōlūptā-|tum in vitā
Atque æta-|-te agundā, | præ quā quod | molestum est?
Itā cuique est | in æta-|-te hominum com-|-paratum :
Ita dis est | complacitum, | vōlūpta-|-tem ut mœror
Comes con-|-sequatur; | quin incom-|-modi plus
Malique il-|-lico adsit, | boni si ob-|-tigit quid¹.

On le trouve aussi dans Térence :

Adhuc, Archylis, quæ adsolent, quæque oportet
Signa esse ad salutem, omnia huic esse video.
Nunc primum fac, istæc lavet; post deinde,
Quod jussi ei dare bibere, et quantum imperavi,
Date : mox ego huc revertar².

Héphestion dit que ce mètre était assez rare en grec. Il en cite³ deux vers (*tétramètres purs*) dont il ne mentionne pas l'auteur. En voici deux exemples des tragiques :

chius; totidem longis brevem præcedentibus. huic contrarius palimbacchius erit. Diomède lui-même, délimitant les pieds (p. 475), donne Athènes pour modèle du *bacchius*, et natura pour modèle du *palimbacchius*. Voyez encore Héphestion (p. 50). Saint Augustin (*De Music. IV, 10*) compose cet exemple d'un vers *bacchique tétramètre catalectique* :

Laborat | magister | docens tar-|-dos.

¹ *Amphit. II, 2* (ut ferè Herman. p. 297). Cf. *Panul. I, 2*; *Mostel. I, 2*.

² *Andr. III, 2*. C'est à tort qu'on lit *istæc* et *lavet*.

³ Pag. 85.

Τίς ἄχῳ, τίς ὀδῶν προσέπτῃ, μ' ἀρετῆς ἄρῃς;
 Ὅτ' ἐς τόνδ' Ἀτρεΐδῳ θεοῖς πᾶσ' ἐχώρει¹.

Remarque. Le *bacchique* et le *crétique* se trouvent quelquefois mêlés ensemble. Ils font l'un et l'autre partie du système *péonique*.

TÉTRAMÈTRE TÉLIAMBE. — C'est le *tétramètre* ayant un *iambe* au dernier pied. Ex. :

Tutélur, | quàm si ipse ad-|sit, aut re-|ctius...
 Potiora es-|se, cui cor | modestè | situm est.

Dans ce passage de Plaute², les *téliambes* son mêlés aux *tétramètres* réguliers.

ANTIBACCHIAQUE. — Quelques grammairiens latins décrivent un mètre qui est l'inverse du *bacchique*. Il prend quatre fois le *palimbacchius* ou *antibacchius*.

Charisius, cité par Ruffin³ :

Lātārē, | bācchārē | prāsēntē | Frōntōne.

Dionède⁴ :

Lātare, | baccharē, | frontemque | præcinge.

III. VERS DOCHMIAQUE.

Le pied nommé *dochmius*, qui peut à lui seul

¹ *Æschyl. Prom.* 115.

² *Soph. Philoct.* 396.

³ *Men.* V, 6.

⁴ *Pag.* 2719. Ce vers se trouvait dans un traité *De Metris*, qui est perdu aujourd'hui.

⁵ *Pag.* 513. Je recueille *præcinge frontem*. Il l'appelle vers *bacchius*, suivant la remarque qui a été faite précédemment. *Censorin* (p. 2728) désigne l'*antibacchius* quand il dit : *Bacchius non facit numerum*

former un vers *dochmique*, est composé d'un *bacchius* et d'un *iambe*¹. Cicéron le définit², et il en donne ce modèle :

Amicōs | tēnes.

Hermann³ en cite cet exemple, très-contestable, de Plaute :

Bonus sit | bonis,
 Malus sit | malis⁴.

Héphestion⁵ cite ces deux vers :

Κλύειν μάλιστα
 Τὸν ἐγγώριον.

Remarque. Le vers *dochmique* est un *antispastique monomètre hypercatalectique*. L'*antispastique* est un pied composé d'un *iambe* et d'un *trochée* :

Amicōs tē-|nes.

Les Grecs ont employé des *antispastiques* de différentes mesures. Les grammairiens latins définissent ce mètre, et en proposent des modèles⁶; mais les poètes latins qui nous restent n'en ayant pas fait usage, nous n'en parlerons pas.

¹ *Est dochmius qui fit ex bacchio et iambo, vel iambo et oritico.* (*Quintil.* IX, 4, 97).

² *Orat.* 64 : *Dochmius e quinque syllabis, brevi, duobus longis, brevi, longâ.* L'exemple de Cicéron est rappelé par *Mart. Capellu* (p. 169).

³ *Elem. doct. met.* p. 221, extrait des *Bacchid.* IV, 4, 15 ou 26.

⁴ *Pag.* 61. Ajoutez cet autre de Sophocle (*Œd. tyr.* 650) :

Ἄναξ, λιτομαί.

⁵ *Diom.* p. 505; *Serv.* 1823; *Mar. Vict.* p. 2497, 2507 et 2533; *Plot.* p. 2656; *Atil. Forl.* p. 2694; *Mall. Theod.* p. 46.

IV. VERS PROCÉLEUSMATIQUE.

On nomme *procéleusmatique*, ou *procéleumatique*¹, un vers où figure le pied *procéleusmatique* (~ ~ ~ ~), ou deux *pyrriques*, ou encore un dipodie *pariam-bique*.

Saint Augustin a composé des modèles de *procéleusmatiques* ayant différentes mesures². Les Latins semblent n'avoir employé que le *procéleusmatique tétramètre catalectique*³, composé de trois *procéleusmatiques* et d'un *tribraque*. Les grammairiens⁴ nous ont conservé le vers suivant de Septimius Sérénus :

Pērit, āblt | āvipēdis | ānimulā | lēpōris.

Diomède en rapporte un autre du même poète⁵ :

Animula | miserula | properiter | obiit.

Certains critiques⁶ pensent qu'Ausone⁷ abrégéa d'une syllabe le vers employé dans les exemples précédents :

Et amita Veneria celeriter | obit.

¹ *Proceleusmaticus* ou *proceleumaticus*. Isidore (*Orig.* I, 16) donne l'étymologie de ce mot : *Proceleumaticus, eo quod sit ad canendam ce-leuma aptus*.

² *De Music.* IV, 4. Probablement les Grecs en reconnaissaient de plusieurs mesures. On lit dans Euripide (*Orest.* 149, 150) deux *procéleusmatiques tétramètres acatalectiques*, ou de quatre pieds complets. Toutefois Héphésion (p. 51) ne mentionne que celui dont nous allons parler. Diogène Laërce a composé dans ce mètre une élégante épigramme (VI, 79).

³ *Mar. Victor.* p. 2546 et 2595 ; *Atil. Fort.* p. 2679.

⁴ *Ter. Maur.* p. 2415 ; *Mar. Vict.* p. 2595 ; *Capel.* p. 169.

⁵ *Pag.* 513. Ce vers me semble venir à la suite du précédent. Je voudrais dans les deux endroits le verbe *abire* ou le verbe *obire*.

⁶ Santen (*ad T. Maur.* p. 113).

⁷ Parent. 27.

Mais d'autres maintiennent avec raison, dans la pièce en question, le *procéleusmatique* ordinaire. Elle n'a que quatre vers :

Et amita Veneria properiter | obiit :
Cūi brevia melea¹ modifica | recino ;
Cinis uti placidula sup̄er ita | vigeat²,
Celeripes et adeat loca tacita | Erebi.

CONCLUSION. — Si nous avons la collection complète des poètes latins, il faudrait encore décrire bien des vers. Les auteurs de la décadence pensaient renouveler la poésie latine en transportant dans leur langue une foule de mètres négligés par leurs devanciers. Septimius Sérénus avait particulièrement montré ce goût d'innovation, et ses essais avaient été bien accueillis³. Plusieurs fois nous l'avons cité comme unique autorité d'une certaine sorte de vers.

On peut voir dans Diomède (p. 516) d'autres mètres du même poète. Nous les omettons à dessein, parce qu'ils sont assez étranges, et surtout parce que le texte en est très-corrompu.

¹ Carey (*Latin Prosody*, p. 306) a proposé *melea*, pour *mela*, qui est la leçon ordinaire. J'avais fait la même conjecture.

² Ce vers nous est parvenu très-altéré. Les anciennes éditions portent : *Cinis ut placidulus operta vigeat*. Scaliger l'a imparfaitement rectifié : *Cinis uti placidula supera vigeat* (ce vers manque d'une syllabe). Il reste encore à trouver quelque chose qui soit tout à fait satisfaisant.

³ Térentianus Maurus (p. 2427) dit, en le désignant :

Nemo tamen culpet, si sumo exempla novella :
Nam melius nostri servarunt metra minores.
Septimius, docuit quo ruris opuscula libro,
Hoc generē assidue cecinit.

CHAPITRE XXXIX.

DU MÉLANGE DE DIFFÉRENTS VERS.

Quand une pièce ne contient qu'une seule espèce de vers, elle est *monocolos* (μονόκωλος, *unimembris*). Si elle en contient de deux espèces, elle est *dicolos* (δίκωλος, *bimembris*); de trois espèces, elle est *tricolos* (τρίκωλος, *trimembris*).

Si deux espèces de vers se succèdent alternativement, la pièce est *dicolos distrophos* (δίστροφος). A cette classe appartiennent les *Épodes* d'Horace, dans lesquelles le grand vers est toujours le premier¹. C'est proprement le petit vers qui s'appelle *epodus*, ἐπώδος².

S'il y a succession de trois mètres différents, la pièce est *tricolos tristrophos* (τρίστροφος).

Une strophe de quatre vers où il entre deux sortes de mètres est *dicolos tetrastrophos* (τετράστροφος).

Une strophe de quatre vers présentant trois mètres différents est *tricolos tetrastrophos*.

MÉLANGE DE DEUX ESPÈCES DE VERS.

1° HEXAMÈTRE ET PENTAMÈTRE :

Ut recitem tibi nostra rogas epigrammata. Nolo :
Non audire, Celer, sed recitare cupis³. M.

¹ On trouve par exception dans ces *Épodes* deux pièces où il n'est fait usage que d'un seul mètre. (Cf. *Attil. Fort.* p. 2706.)

² Cf. *Diom.* p. 482; *T. Maur.* p. 2422; *Mar. Victor.* p. 2501, 2565 et 2611; *Isid. Orig.* I, 38; *Hephæst.* p. 132.

³ Les *distiques* sont très-fréquents en latin, et il est singulier qu'Horace n'en ait pas fait usage.

MÉLANGE DE DIFFÉRENTS VERS.

333

2° HEXAMÈTRE ET TÉTRAMÈTRE ARCHILOQUIEN :

Tempora populeâ fertur vinixisse coronâ,
Sic tristes affatus amicos⁴. H.

3° HEXAMÈTRE ET ALCMANIEN :

Tunc me discussâ liquerunt nocte tenebrae,
Luminibusque prior rediit vigor⁵. BOËT.

4° HEXAMÈTRE ET ARCHILOQUIEN :

Diffugère nives; redeunt jam gramina campis,
Arboribusque comæ⁶. H.

5° HEXAMÈTRE ET IAMBIQUE *trimètre* :

Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
Suis et ipsa Roma viribus ruit⁷. H.

6° HEXAMÈTRE ET IAMBIQUE *dimètre* :

Nox erat, et cœlo fulgebat luna sereno
Inter minora sidera⁸. H.

7° HEXAMÈTRE ET IAMBÉLÉGIQUE :

Te manet Assaraci tellus, quam frigida parvi
Findunt Scamandri flumina, lubricus et Simois⁹. H.

8° ALCMANIEN ET ARCHILOQUIEN :

Quam thalamo tædisque jugalibus
Invida mors rapuit¹⁰. Aus.

¹ Horace a réuni ces mètres dans quatre odes.

² On ne trouve ce mélange que dans une pièce de Boèce (*Cons.* I, 3).

³ On voit ce mélange une fois dans Horace, et deux fois dans Ausone.

⁴ Se trouve une fois dans Horace et une fois dans Martianus Capella.

⁵ Mélange employé deux fois par Horace. On le trouve aussi dans Ausone et dans Martianus Capella.

⁶ Une fois dans Horace.

⁷ Une fois dans Ausone (*Parent.* 25)

9° ALCMANIEN ET IAMBIQUE *dimètre* :

Aeris immensi superat globum,
Nubesque post tergum videt ¹. BOET.

10° TÉTRAMÈTRE (*dactylique*) catalectique et PHÉRECRATIEN :

Hic clausit membris animos
Celsâ sede petitos ². BOET.

11° GLYCONIQUE (*dactylique*) et ASCLÉPIADE :

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera ³. H.

12° IAMBIQUES *trimètre* et *dimètre* :

Beatus ille qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium ⁴. H.

13° IAMBIQUE *trimètre* ET VERS PENTAMÈTRE :

Quamvis fluente dives auri flumine,
Non expleturas cogat avarus opes ⁵. BOET.

14° IAMBIQUE *trimètre* ET ÉLÉGIAMBIQUE :

Pecti, nihil me, sicut antea, juvat
Scribere versiculos, amore percussum gravi ⁶. H.

15° SCAZON ET IAMBIQUE *dimètre* :

Verona docti syllabas amat vatis;
Marone felix Mantua est. ⁷. M.

1 Une seule fois dans Boëce (*Consol.* IV, 1).

2 Exemple unique (*Consol.* III, 6).

3 Mélange qui se trouve douze fois dans Horace.

4 Système employé dix fois par Horace. On le voit souvent dans Ausone, et quelquefois dans Paulin de Nole, Boëce et Martianus Capella. Sénèque a entremêlé seize *iambiques trimètres* et *dimètres* dans sa *Médée* (771 sq.).

5 Une seule fois (*Consol.* III, 3).

6 Exemple unique.

7 Je ne connais qu'une pièce où l'on trouve cette alliance de vers (*Mart.* I, 62).

16° ANACRÉONTIQUE ET PHÉRECRATIEN :

Quisquis volet perennem
Cautus ponere sedem ¹. BOET.

17° ASCLÉPIADE ET PHÉRECRATIEN :

Si quantas rapidis flatibus incitus
Ventus versat arenas ². BOET.

18° ASCLÉPIADE ET IAMBIQUE *dimètre* :

Heu heu! quam miseros tramite devio
Abducit ignorantia ³! BOET.

19° SAPHIQUE ET GLYCONIQUE :

Quum polo Phœbus roseis quadrigis
Lucem spargere cœperit ⁴. BOET.

20° PHALÉCIEN ET PENTAMÈTRE :

Quid tantos juvat excitare motus,
Et propria fatum sollicitare manu ⁵? BOET.

21° PHALÉCIEN ET DACTYLICO-TROCHAÏQUE :

Quamvis se Tyrio superbus ostro
Comeret et niveis lapillis ⁶. BOET.

22° GRAND ARCHILOQUIEN ET IAMBICO-TROCHAÏQUE :

Solvitur acris hiems gratâ vice veris et Favoni,
Trahuntque siccas machinæ carinas ⁷. H.

1 Une seule fois (*Consol.* II, 4).

2 *Consol.* II, 2. Exemple unique.

3 *Consol.* III, 8. Exemple unique.

4 *Consol.* II, 3. Exemple unique.

5 *Consol.* IV, 4. Exemple unique.

6 *Consol.* III, 4. Exemple unique.

7 Dans une seule ode. Prudence offre un exemple de ce mélange

23° TROCHAÏQUE *septénaire* et IAMBIQUE *trimètre* :

Ore pulchro, et ore muto, scire vis quæ sim? — Volo.
— Imago Rufi rhetoris Pictâvici¹. Aus.

24° TROCHAÏQUE *dimètre catalectique* et IAMBICO-TROCHAÏQUE :

Non ebur, neque aureum
Meâ renidet in domo lacunar². H.

25° TROCHAÏQUES *dimètre catalectique* et *dimètre brachycatalectique* :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ;
Tuber adstrue gibberum;
Lubricos quate dentes:
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine³.

26° ARISTOPHANIEN et GRAND ALCAÏQUE :

Lydia, dic, per omnes
Te deos oro, Sybarin cur properes amando⁴... H.

27° TROCHAÏQUE *dimètre* et PHÉRÉCRATIEN :

Purpurâ claros nitente,
Septos tristibus armis⁵. BOËT.

28° TROCHAÏQUE *dimètre hypercatalectique* et ALCAÏQUE SPONDAÏQUE :

- 1 *Epig.* 51. Exemple unique, de quatre vers.
2 Mélange employé dans une seule ode.
3 Vers de Mécène, conservés par Sénèque. (*Epist.* 101). Le dernier vers est dactylique.
4 Une seule fois dans Horace.
5 *Consol.* IV, 2. Exemple unique.

Si quis Arcturi sidera nescit
Propinqua summo cardine labi¹. BOËT.

Jusqu'ici les vers se succèdent alternativement. D'autres fois le vers *épodique* est précédé de plusieurs vers plus grands et semblables entre eux :

1° Trois SAPHIQUES et un ADONIQUE :

Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater, et rubente
Dexterâ sacras jaculatus arces,
Terruit urbem². H.

Dans la tragédie, l'*adonique* ne vient qu'après un nombre indéterminé de *saphiques*, et sert de *clausule*. C'est par exception qu'un chœur de Sénèque présente le retour constant d'un *adonique* après huit *saphiques*. Voici une de ces strophes :

Quisquis audacis tetigit carinæ
Nobiles remos, nemorisque sacri
Pelion densâ spoliavit umbrâ;
Quisquis intravit scopulos vagantes,
Et tot emensus pelagi labores,
Barbarâ funem religavit orâ,
Raptor externi rediturus auri,
Exitu diro temerata ponti
Jura piavit³.

2° Trois ASCLÉPIADES et un GLYCONIQUE :

- 1 *Consol.* IV, 5. Exemple unique.
2 On reconnaît la *strophe saphique*, qu'Horace a employée dans trente-trois odes. On la trouve aussi dans Catulle, Ausone, Paulin de Nole, Prudence, Sidoine, Ennodius, Fortunat.
3 *Med.* 607 sq. Ces grandes strophes sont précédées de la *strophe saphique* ordinaire.

Jam veris comites, quæ mare temperant,
Impellunt animæ linthea Thraciæ;
Jam nec præta rigent, nec fluvii strepunt
Hibernâ nive turgidi ¹. H.

3° ANAPESTIQUES *dimètre* et *monomètre* :

Felix Priamus, dicimus omnes :
Secam excedens sua regna tulit ;
Nunc Elysii nemoris tutis
Errat in umbris, interque piis
Felix animas Hæctora quarit.
Felix Priamus ! felix quisquis
Bello moriens omnia secum
Consumpta videt ! ^{SEX}.

Le système qui précède le *monomètre* a plus ou moins de vers.

Ausone ² a composé une strophe de deux *anapestiques dimètres* suivis d'un *monomètre* :

Tu quoque in ævum, Crispe, futurum
Mæsti venies commemoratus
Munere threni.

4° Deux ou trois GLYCONIQUES *trochaïques* suivis d'un PRIAPÉEN :

Tu cursu, dea, menstro
Metiens iter annuum,
Rustica agricolæ bonis tecta frugibus explens. ^{CAT.}

Sit suo similis patri
Manlio, et facile insciis
Noscitur ab omnibus,
Et pudicitiam suæ matris indicet ore. ^{IB.}

¹ Neuf odes d'Horace présentent cette strophe.

² Prof. 21.

5° Trois ANACRÉONTIQUES et un CHORIAMBIQUE :

Age, cuncta nuptiali
Redimita vere tellus,
Celebra toros heriles ;

Omne nemus cum fluvii, omne canat profundam ¹. ^{CL.}

6° Un IONIQUE MINEUR de quatre pieds et deux IONIQUES MINEURS de trois pieds :

Simul unctos Tiberinis humeros lavit in undis,
Eques ipso melior Bellerophonte,
Neque pugno, neque segni pede victus ². H.

RÉUNION DE TROIS ESPÈCES DE VERS.

1° Deux ALCAÏQUES, un IAMBIQUE *dimètre hypercatalectique* et un DACTYLICO-TROCHAÏQUE :

O diva, gratum quæ regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos ³. H.

2° Deux ASCLÉPIADES, un PHÉRÉCRATIEN et un GLYCONIQUE :

Dianam teneræ dicite virgines ;
Intosum, pueri, dicite Cynthium,
Iatonamque supremo
Dilectam penitus Jovi ⁴. H.

¹ Sur ce vers de Claudien, voy. ce qui a été dit plus haut, p. 294.

² Horace n'a employé qu'une fois le mètre *ionique mineur*. Sur la manière de diviser cette strophe, voyez, à la fin du volume, la note de la p. 319.

³ Ces quatre vers forment la strophe *alcaïque*, dont Horace a fait usage trente-sept fois. C'est le rythme dont il offre le plus d'exemples.

⁴ Cette strophe se trouve sept fois dans Horace.

3^e GLYCONIQUE, ASCLÉPIADE ET CHORIAMBIQUE *pentamètre* :

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus; septimus insuper
Annum cardo rotat, dum fruimur sole volubili¹. PAUP.

SUCCESSION IRRÉGULIÈRE.

Les chœurs des tragédies présentent quelquefois une succession irrégulière, où figurent des vers non-seulement de mesure inégale, mais encore de nature différente, où, par exemple, le système *trochaïque* est allié au système *iambique*. Nous nous bornerons à un exemple de Sénèque :

Argos nobilibus nobile civibus,
Argos iratae carum novercae,
Semper ingentes educas alumnos.
Imparem aequasti numerum deorum;
Tuus ille bisseño meruit labore
Allegi caelo magnus Alcides :
Cui lege mundi Jupiter rupta
Roscidae noctis geminavit horas,
Jussitque Phœbum tardius celeres
Agitare currus, et tuas lentè
Remeare bigas, pallida Phœbè², etc.

¹ *Cathem. praef.* Prudence n'a employé qu'une fois ce système. On remarquera que les trois vers sont *choriambiques*.

² *Agam. 808 sq.*

CHAPITRE XL.

DE L'ACCENT¹.

Dans tout mot de plusieurs syllabes, il y en a une sur laquelle on appuie plus fortement que sur les autres. Cette élévation de la voix est ce qu'on appelle *accent tonique*, ou simplement *accent*, en grec *προσῳδία*, en latin *accentus*, *tonus*, *tenor*, *fastigium*, *apex*, *acumen*, *cacumen*².

Ce principe fondamental de l'accent est le même pour toutes les langues : elles diffèrent quant à la place de cet accent.

Les unes lui assignent trois places, la dernière syllabe, la pénultième et l'antépénultième. Telles sont le grec (*καλός*, *ἡμέρα*, *πόλεμος*) et l'italien (*virtù*, *pàdre*, *amàbile*).

D'autres ne donnent que deux places à l'accent. De ce nombre est le français, qui le met toujours sur la dernière quand cette syllabe est sonore, et sur la pénultième quand la dernière est muette : *vertu*, *vertueuse*. Le latin n'affecte également à l'accent que deux places différentes.

On appelle *arsis* l'action d'élever la voix sur une

¹ Dans tout ce chapitre il est question de l'accent *parlé*. Nous dirons peu de chose de l'accent *écrit*. Quant aux signes conventionnels dont les modernes se servent quelquefois pour distinguer des homonymes latins, nous n'avons pas à nous en occuper. Il suffit de se rappeler qu'ils ne sont pas destinés à noter l'accent tonique.

² Ces quatre derniers mots sont empruntés par métaphore à l'accent écrit. On voit encore dans Aulu-Gelle (XIII, 6), *notas vocum*, *moderamenta*, *accentunculas*, *voculationes*.

3^e GLYCONIQUE, ASCLÉPIADE ET CHORIAMBIQUE *pentamètre* :

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus; septimus insuper
Annum cardo rotat, dum fruimur sole volubili¹. PAUP.

SUCCESSION IRRÉGULIÈRE.

Les chœurs des tragédies présentent quelquefois une succession irrégulière, où figurent des vers non-seulement de mesure inégale, mais encore de nature différente, où, par exemple, le système *trochaïque* est allié au système *iambique*. Nous nous bornerons à un exemple de Sénèque :

Argos nobilebus nobile civibus,
Argos iratae carum novercae,
Semper ingentes educas alumnos.
Imparem aequasti numerum deorum;
Tuus ille bisseño meruit labore
Allegi caelo magnus Alcides :
Cui lege mundi Jupiter rupta
Roscidæ noctis geminavit horas,
Jussitque Phœbum tardius celeres
Agitare currus, et tuas lentè
Remeare bigas, pallida Phœbè², etc.

¹ *Cathem. præf.* Prudence n'a employé qu'une fois ce système. On remarquera que les trois vers sont *choriambiques*.

² *Agam. 808 sq.*

CHAPITRE XL.

DE L'ACCENT¹.

Dans tout mot de plusieurs syllabes, il y en a une sur laquelle on appuie plus fortement que sur les autres. Cette élévation de la voix est ce qu'on appelle *accent tonique*, ou simplement *accent*, en grec *προσῳδία*, en latin *accentus*, *tonus*, *tenor*, *fastigium*, *apex*, *acumen*, *cacumen*².

Ce principe fondamental de l'accent est le même pour toutes les langues : elles diffèrent quant à la place de cet accent.

Les unes lui assignent trois places, la dernière syllabe, la pénultième et l'antépénultième. Telles sont le grec (*καλός*, *ἡμέρα*, *πόλεμος*) et l'italien (*virtù*, *pàdre*, *amàbile*).

D'autres ne donnent que deux places à l'accent. De ce nombre est le français, qui le met toujours sur la dernière quand cette syllabe est sonore, et sur la pénultième quand la dernière est muette : *vertu*, *vertueuse*. Le latin n'affecte également à l'accent que deux places différentes.

On appelle *arsis* l'action d'élever la voix sur une

¹ Dans tout ce chapitre il est question de l'accent *parlé*. Nous dirons peu de chose de l'accent *écrit*. Quant aux signes conventionnels dont les modernes se servent quelquefois pour distinguer des homonymes latins, nous n'avons pas à nous en occuper. Il suffit de se rappeler qu'ils ne sont pas destinés à noter l'accent tonique.

² Ces quatre derniers mots sont empruntés par métaphore à l'accent écrit. On voit encore dans Aulu-Gelle (XIII, 6), *notas vocum*, *moderamenta*, *accentunculas*, *voculationes*.

syllabe, *thesis* l'abaissement de la voix sur la syllabe suivante. Dans *natura*¹ l'*arsis* a lieu sur la syllabe *tu*, la *thesis* sur la finale *ra*².

RÈGLES GÉNÉRALES.

1° Tout mot qui ne s'unit pas à un autre par la prononciation³ a un accent, et ne peut en avoir qu'un seul.

2° Dans les disyllabes, quelle qu'en soit la quantité, l'accent est toujours sur la première syllabe : *rosa*, *templum*, *mâtres*, *bônus*, *fortes*, *méum*, *amant*, *bene*, *mâle*, *intus*, etc.

3° Dans les polysyllabes qui ont plus de deux syllabes, l'accent est sur la pénultième, quand cette pénultième est longue : *Românas*, *apportant*, *inimici*, *insidiâtos*.

4° Et il est sur l'antépénultième, quand la pénultième est brève : *dôminus*, *cônsulis*, *âtria*, *Claudius*, *Horténsius*, *fuerat*, *tûrpiter*, *pénitus*, *mirâberis*, *supellécilem*. Peu importe que la dernière soit longue : *dômino*, *âcuunt*, *hódie*, *sédule*, *âspere*⁴.

1 Ou plus exactement *natura*, d'après ce qui sera dit plus loin.

2 *Quando dicimus natu, elevatur vox, et est arsis in tu; quando cæro ra, deprimitur vox, et est thesis.* (Priso. de Accent. p. 1289.)

3 Les grammairiens latins disent : Tous les mots qui ont un sens par eux-mêmes, *aliquid significantia* (cf. Diom. p. 426; Capel. p. 61), afin de préparer l'exception des *prepositions*, qui, suivant Priscien (p. 930), ont besoin d'être jointes à un autre mot pour offrir un sens à l'esprit : *Græci proprium dicunt esse præpositionis ut nihil per se, positæ sine aliis partibus orationis, significare possint.*

4 Cela est remarquable, si l'on songe qu'en grec l'accent n'est jamais sur l'antépénultième quand la dernière est longue.

Comme on le voit, l'accent est subordonné à la quantité. D'où il suit que la connaissance de l'une est nécessaire pour qu'on puisse donner à l'autre sa place convenable. Ainsi l'on ne pourrait déterminer l'accent de *diæi* et de *fidei*, si l'on ne savait préalablement que l'*e* est long dans le premier de ces mots et bref dans le second. Ceci une fois reconnu, on mettra l'accent sur la pénultième dans *diæi*, et sur l'antépénultième dans *fidei*.

DIFFÉRENTES SORTES D'ACCENTS.

Les Latins, pas plus que les Grecs et les Français¹, n'écrivaient pas l'accent tonique, mais ils avaient des signes avec lesquels ils pouvaient le noter, quand ils traitaient théoriquement de la place de l'accent. Ces signes étaient précisément ceux qui sont encore aujourd'hui en usage.

On applique par extension à l'accent parlé les dénominations de l'accent écrit.

L'accent aigu est proprement l'accent tonique. Le mot *dôminus* a l'accent aigu, ou l'accent tonique, ou simplement l'accent, sur la première syllabe.

1 On sait que l'usage de l'accentuation ne se trouve généralement établi dans les livres grecs que vers le iv^e siècle de notre ère. On sait également que les *apices*, *acumina*, *fastigia*, qui se voient quelquefois sur les inscriptions latines, ne représentent pas l'accent tonique. Quintilien (1, 7) dit qu'il serait ridicule de vouloir marquer d'un signe toutes les longues, mais qu'il est bien de les noter pour distinguer deux homonymes, *aut malus utrùm arborem significet an hominem, non bonum, apice distinguitur*. Mais, d'après le sens de tout le passage, ces signes n'étaient pas d'un emploi général; ensuite *apex*, *nota*, indiquent ici, selon moi, le signe de la longue, et non le signe de l'accent.

En français, les accents écrits n'ont aucune influence sur l'accent parlé. Si dans *bonté*, *alôître*, les deux accents se trouvent concorder, dans le mot *hâter* la syllabe accentuée est précisément celle qui ne porte pas de signe écrit.

Ce qu'on appelle accent *grave* n'est autre chose que l'absence d'accent. Ainsi dans le mot *dominus*, la seconde et la troisième syllabes ont l'accent *grave*. Nous nous dispenserons de marquer cet accent.

L'accent *circumflexe* fait élever, puis abaisser la voix sur la même syllabe ¹. Il ne peut donc affecter que des voyelles qui aient deux temps, c'est-à-dire des voyelles longues par nature ².

1° Les monosyllabes naturellement brefs, bien qu'ils soient longs par position, prennent l'accent aigu. Tels sont : *mél*, *fél*, *vtr*, *fâx*, *pix*, *nix*, *nôx*, *nix*, *dûx*, *ars*, *pârs*, *pâx*, etc.

2° Ceux qui sont longs par nature prennent l'ac-

¹ *Circumflexus eo quod deprimat atque acuat* (Prisc. p. 1286). *Flexam nihil aliud esse quam has duas (prosodias) in una syllabâ* (Servius, *Analect. gramm.* p. 530). *Circumflexus de acuto et gravi constat : incipiens enim ab acuto, in gravem desinit* (Isid. Orig. I, 17).

Je ne sais s'il est aussi difficile qu'on le pense généralement de se faire une idée de l'accent *circumflexe* latin. Nous avons en français des syllabes longues formées d'une voyelle et d'un e muet, sur lequel par conséquent la voix s'abaisse. On prononçait jadis : il li-e-ra, en trois syllabes : on a accéléré la prononciation, et l'on dit : il liera ou li lira. La première syllabe de ce mot me semble reproduire à peu près la prononciation de l'accent *circumflexe* latin. *Trempe*, voilà l'accent aigu des latins ; *trempee*, l'accent *circumflexe*. *Liquor* (substantif) se prononçait comme *potre* dans le *lit* ; *liquor* (verbe) prolongeait la durée de la première syllabe, comme nous le faisons pour le mot *la lie*.

² Il faut bien faire cette distinction. Dans la versification toutes les syllabes longues sont traitées sur le même pied ; mais elles n'étaient pas toutes également longues pour l'oreille. Les longues dites *longues par position* étaient comparativement brèves. Là serait peut-être la plus grande difficulté, si l'on voulait rétablir la véritable prononciation des Latins. Les anciens nous ont laissé peu de détails à cet égard. Diomède (p. 428) distingue les cas où la préposition *cum* devient longue dans la composition, et ceux où elle reste brève : elle est toujours brève, excepté quand le mot qui suit commence par *f* ou *s*, comme dans *confero*, *consulo*, etc. Auligelle (IV, 17) dit la même chose (*confecit*, *constituit*), et blâme ceux qui, se préoccupant trop de la quantité des vers, altéraient la prononciation de certaines voyelles brèves par nature, qui devenaient longues par position. Dans *objiciebat*, *conjectere*, *subjicit*, *injicere*, la préposition doit conserver sa prononciation brève.

cent *circumflexe* : *rôs*, *dôs*, *môs*, *flôs*, *spês*, *rês*, *lêx*, *sôl*, *lûx* ¹, *lis*, *mônus*, *fônus*, etc.

3° Toute pénultième longue par nature prend l'accent *circumflexe* si la dernière est brève : *mêta*, *lâna*, *brâma*, *rhêtor*, *Crêta*, *Rôma*, *Românus*, *Cethêgus*, *perôsus*, *lectica*, etc.

4° Une pénultième longue par nature ne prend que l'accent aigu, si la finale est longue : *Athênæ*, *Mycênæ*, *Cethêgi*, *rêges*, *lêges*, *lecticæ* ², etc.

5° Une pénultième longue par position ne prend dans tous les cas que l'accent aigu : *Catullus*, *Metellus*, *pûlcher*, *âsper*, *ârtis*, *ârtes*, *côdex*, *sôlers*, *docte*.

RÈGLES PARTICULIÈRES.

I. ACCENT ARBITRAIRE.

1° Quand la pénultième d'un mot est suivie d'une consonne muette et d'une liquide, et que sa quantité peut être commune ³, l'accent en prose est sur l'antépénultième : *lâtebræ*, *tênebræ*, *mânipli*. Mais dans le cas où la poésie allonge la pénultième, c'est cette pénultième qui prend l'accent : *lâtebræ*, *tênebræ*, *mânipli* ⁴.

On dira de même : *volucris*, *pérâgrat*, et par licence poétique : *volûcris*, *pérâgrat*.

¹ *Lux* et *nux* ont tous deux un accent, mais cet accent diffère. On peut comparer les mots français *hôte* et *hotte*.

² Cet affaiblissement de l'accent, quand la dernière est longue (*immânis* et *immânez*) peut être comparé à ce qui a lieu en français dans *grâce* et *gracieux*, bien que les circonstances diffèrent.

³ Il va sans dire que, si la voyelle est longue par nature, l'accent sera toujours sur la pénultième : *mâtris*, *ardîtrum*, *spectâtrix*, etc.

⁴ Toutefois, dans certains mots très-usités, la force de la prononciation

2° Le génitif singulier de *ille*, *ipse*, etc., a en prose l'accent sur la seconde syllabe, qui par conséquent est longue : *illius*, *ipsius*, *ullius*, *nullus*, *untus*, *solius*, *utrius*, *tottus*. Quelquefois cette seconde syllabe est abrégée en poésie¹. Alors l'accent se déplace et passe sur l'antépénultième : *illius*, *unius*, *nullius*, etc.

En prose, *alterius* a toujours l'accent sur l'antépénultième, parce que la pénultième est brève². Cette pénultième est quelquefois allongée en poésie; et l'accent se met sur l'avant-dernière : *alterius*³.

3° Certains verbes de la deuxième conjugaison, qui ont une forme archaïque de la troisième, déplacent l'accent dans ce dernier cas : *fervere*, *effulgere*; forme archaïque et poétique : *fervere*, *effulgere*.

II. ENCLITIQUES.

En latin, comme en grec, il y a des mots qui s'appuient par la prononciation sur le mot qui précède. On les nomme *enclitiques*. L'enclitique se combine avec le mot précédent, en sorte qu'un seul mot résulte de leur fusion.

1° Les enclitiques *que*, *ve*, *ne* (interrogatif), *ce*, déplacent l'accent, et l'attirent sur la finale du mot

était telle que la poésie n'osait déplacer l'accent. Ainsi *genitrix* avait toujours la première accentuée, et la seconde ne pouvait s'allonger dans les vers.

¹ *Seu (quum syllaba) longa corripitur, ut, Unius ob noxam et furias. Extra carmen non deprehendas; sed nec in carmine vitia ducenda sunt.* (Quintil. I, 5, 27.)

² *Prisc.* p. 970.

³ Le génitif *altus* n'abrège pas la pénultième.

auquel elles sont jointes : *hominum*, *hominumque*; *dés*, *désve*; *venisti*, *venistine*; *limina*, *liminaque*; *cuncta*, *cunctane*¹.

Remarque. La particule *que* entre dans certains mots comme élément inséparable. Alors, en cessant d'être conjonction, elle cesse d'être enclitique. On prononce donc *dénique*, *itaque*, *indique*, *utique*, suivant la règle générale. Si l'on prononçait *itaque*, ce serait l'adverbe *ita* et la conjonction *que* (et ainsi).

Toutefois, l'accent de *plerique*, *plerumque*, étant sur la seconde, le neutre *pleraque* conserve le même accent. De même *utérque*, *utràque*, *utrumque*.

2° Les enclitiques *pse*, *pte*, *te*, viennent toujours après des syllabes longues, et l'accent se place sans difficulté sur la pénultième : *reapse*, *tuapte*, *tâte*.

3° Les particules inséparables *met*, *dem*, *dum*, *nam*, sont de véritables enclitiques, qui attirent l'accent sur la finale des mots auxquels elles sont jointes : *nosmet*, *vobismet*, *ibidem*², *interdum*, *abidum*³, *ubinam*⁴, *quānam*.

4° L'adjectif déterminatif *quis* est considéré comme

¹ Le français nous offre aussi des déplacements de l'accent tonique opérés par des monosyllabes : *j'aime*, *aimé-je*. Dans *siez* l'accent est sur la dernière; cette même finale cesse d'être accentuée dans *siez-vous*, et ces deux mots perdent l'accent par l'addition d'un troisième : *siez-vous-y*.

² *Sero. ad Eneid.* I, 116. Doivent être soumis à la même règle les mots analogues : *itidem*, *indidem*, *totidem*. Je ne vois rien dans les grammairiens latins sur l'accent de *idem* dans toute sa déclinaison. Je pense que *eādem* avait l'accent sur la pénultième, aussi bien que *idem*, *ejusdem*, *eisdem*.

³ Je crois qu'il faut par conséquent accentuer sur la pénultième *agēdum*, *agitēdum*.

⁴ *Sero.* l. cit. Le grammairien observe que l'accent de *ubinam*, *ibidem*, faisait difficulté.

une enclitique quand il est précédé de *si*, de *ne*, ou de *num*, avec lesquels il peut ne former qu'un seul mot : *si quis* ou *siquis*, *ne quis* ou *néquis*, *núm quis*, *númquis* ou *núnquis*, *si quem*, *ne quem*, etc.

Il en est de même de *si quando* ou *siquando*, *ne quando* ou *néquando*¹.

III. PROCLITIQUES. — ANASTROPHE.

Certains mots qui ont un accent lorsqu'ils sont pris absolument, le perdent dans le discours, parce qu'ils s'appuient sur le mot suivant. On les nomme *proclitiques*. Il y a des proclitiques en latin, comme en grec et en français², et ce sont généralement les mêmes parties du discours.

1^o Les prépositions s'unissent d'ordinaire par la prononciation au mot suivant, et conséquemment elles sont muettes³ : *per hostes*, *inter arma*, *ab uno*, *clam té*, *circum littora*⁴.

Il en est de même des adverbes-prépositions : *infra tectum*, *intra urbem*, *extra unam*, *pone tribunal*, *circa forum*, *contra inimicos*, *supra montem*, *adversum hostem*.

Mais quand il y a une anastrophe, c'est-à-dire quand

¹ Prisc. p. 1011.

² Quand nous disons : *le jardin*, *la rose*, *les hommes*, *je porte*, *vous portez*, *qui vient*, *deux hommes*, les monosyllabes *le*, *la*, etc., sont des mots sans accent. Pareillement *que je vois* semble former un mot de trois syllabes, ayant l'accent sur la dernière.

³ Si on les isole pour les citer, elles ont l'accent sur la finale. (*Diom.* p. 428; *Prisc.* p. 977, 1228, et passim.)

⁴ *Nam quum dico circum littora, tanquam unum enuntio, dissimulata distinctione.* (*Quintil.* I, 5, 26.)

la préposition est placée après son régime, elle prend l'accent, si elle est monosyllabe; elle a la pénultième aiguë si elle est polysyllabe : *Transtra per et remos* (Virg.), *Spemque metumque inter dubii* (Virg.), *te sine* (Virg.), *te propter* (Virg.), *tuis ex*, *inelyte*, *chartis* (Lucr.), *i praé* (Terent.).

Il faut excepter le cas où la préposition placée après son régime est suivie d'un génitif : alors elle reste sans accent : *Virtutem propter imperatoris, corpus in Aecidae*¹ (Virg.).

Si la préposition, placée après son régime, pouvait se confondre avec un autre mot, on l'accentuerait sur la finale, et non sur la pénultième : *Maria omnia circum* (Virg.), et non *circum*, mot qui serait l'accusatif de *circus* ou l'adverbe².

2^o Les adverbes-prépositions, comme *extra*, *intra*, *infra*, *prope*, *ante*, *super*, etc., prennent l'accent sur la première quand ils sont employés adverbialement : *Vides toto properari littore circum* (Virg.), *extra meute* (Pers.), *homines venerunt supra*.

3^o Lorsque la préposition *cum* s'unit avec le relatif, elle prend l'accent sur la finale : *quocum*, *quacum*, *quicum*, *quibuscum*. C'est la règle ordinaire pour le cas de l'anastrophe.

Il n'en est pas de même pour les pronoms qui se combinent avec *cum* : ils prennent l'accent sur la pé-

¹ Ce mot rentre dans une exception dont nous parlerons.

² Cette règle, donnée expressément par Priscien (p. 977) était ignorée de Ramsborn, qui, dans sa Grammaire latine (p. 7), met ici l'accent sur la première syllabe de *circum*. Je ne tiens pas beaucoup à l'explication que j'ai transcrite de Priscien; mais le fait est incontestable. Servius dit de même sur ce passage (*ad En.* I, 32); *In fine accentum ponimus contra morem Latinum.*

ultième : *mécum, técum, sécum, nobiscum, vobiscum*.

4° Les conjonctions se placent plus généralement au commencement de la phrase subordonnée, et elles se lient par la prononciation au mot suivant. Alors elles restent muettes, quel que soit le nombre de leurs syllabes. *Et, jam, tum, aut, ut, at, sed, si, atque, quando, postquam, etc.*, seront également sans accent. *Vérum* est le substantif, *verum* la conjonction.

Mais si elles ne commencent pas la phrase subordonnée, elles prennent l'accent sur la première. En cela elles suivent la règle des prépositions rejetées après leur régime. Ainsi : *tu quoque, ille etiam, nos autem, hic vero, hoc saltem, vos igitur; Etrusca præter et volatæ littora* (Hor.); *Candidior postquam tondenti barba cadebat* (Virg.); *terrestria quando Mortales animas vivunt sortita* (Hor.); *Vilibus aut onerat pomis* (Virg.); *Scinditur atque animo* (Luer.); *Fluctus uti* (Virg.); *Fecissentque utinam* (Virg.); *Vixit inæqualis, clarum ut mutaret in horas* (Hor.).

Ne, quand on défend, prend l'accent aigu : *né sævi*. Dans une proposition subordonnée, il est sans accent : *timeo ne veniat*. *Ne*, adverbe affirmatif, prend l'accent circonflexe¹, *né* (en grec *νή*).

Sic, ainsi, reçoit l'accent circonflexe (*sic*). Le même mot est muet lorsqu'il est suivi de *ut, uti*². Il perd également son accent dans les formules de souhait³ : *Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos ! V.*

1 *Diom.* p. 388 ; *Prisc.* p. 1242.

2 *Prisc.* p. 1247.

3 *Prisc.* p. 1020 et 1247.

Quando, adverbe interrogatif, prend l'accent sur la première (*quando*). Le même mot est muet, ainsi que nous l'avons vu, lorsqu'il est conjonction¹.

5° Les adjectifs conjonctifs et déterminatifs *qui*², *quis*, *qualis*, *quantus*, perdent leur accent dans la suite du discours : *Homo qui sapit, qualis erat, quantus erat*³.

Bien entendu, l'enclitique exercera toujours son effet : *qualis quantusque*.

Les mêmes mots gardent leur accent quand ils sont interrogatifs : *quis auctor? qualis tibi videtur? quantus erat? qui nominat me?* Il en est de même lorsqu'ils terminent une phrase non interrogative : *tudis non memini quibus* (Phèdre).

Il est probable que, dans le cas de l'anastrophe, *qui* conservait son accent : *Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris* (Virg.).

Quot a l'accent (*quot*) quand il est interrogatif, il le perd quand il est le conséquent de *tot*.

IV. SYNCOPE, APOCOPE, SYNÈRESE.

1° Les noms et les adjectifs en *as* (*atis*) prennent l'accent circonflexe sur la dernière : *Mæcenas, Arpi-*

1 *Mar. Vtct.* p. 1952. Je pense que *ubi, unde*, avaient également l'accent sur la première lorsqu'ils étaient interrogatifs, et devenaient muets quand ils étaient affirmatifs.

2 *Qui per se accipitur, in relatione vero gravatur* (*Prisc.* p. 1267.) Sur *qui, quis, qualis, quantus, etc.*, voy. *Priscien*, p. 1226 et 1256. Je ne vois rien dans les grammairiens sur *qui* suivi de *quidem*. Je pense que *qui-quidem* avait un seul accent, sur la première, comme *siquidem*.

3 *Quintilien* (I, 5, 25) dit que certains grammairiens accentuaient la dernière de *qualis, quantus*, quand ces mots servaient à comparer. Mais c'était là une singularité que l'usage réprouvait.

4 *Qui inveniunt etiam pro quis, atque tunc circumflectitur* (*Prisc.* p. 1267).

*nás, Suffenás, Larinás, Capenás, nostrás, vestrás, cujás, primás*¹, etc. Cela vient de ce que leur forme primitive était en *atis* (*Arpinátis*, neutre *Arpináte*; *nostrátis, nostráte*). On a fait la syncope (*nostrátis, nostráts, nostrás*), et l'accent est resté sur la syllabe qu'il affectait d'abord².

2° Les parfaits syncopés de la quatrième conjugaison retiennent l'accent sur la syllabe qui était accentuée avant la syncope : *audívi, audíi; lenívit, leníit; cupívit³, cupíit*, etc.

3° Le vocatif en *i* des noms en *ius* est une apocope de *ie*. *Virgilius, Ovidius, Mercurius, Valérius*, gardent leur accent au vocatif, comme si la finale n'avait pas disparu : *Virgili, Ovidi, Mercuri, Valéri*⁴.

4° Les impératifs qui ont subi une apocope conservent l'accent de leur forme primitive : *addúe, produúe, benedúe*, pour *addúce, produúce, benedúce*⁵.

5° *Illic, istic* (adjectifs démonstratifs), sont des

¹ Je pense, quoique les grammairiens ne le disent pas, que *Samnis* avait également le circonflexe sur la dernière, parce que le primitif était *Samnitís*.

² C'est par la même raison que les Italiens accentuent exceptionnellement la finale de quelques mots : *virtú, pietá* (apocope de *virtúte, pietáte*), etc. On remarquera que, si nous accentuons fréquemment nos finales, nous conservons précisément ainsi l'accent latin : *certá, bonté, horreúr*. On retrouve cette marque essentielle de leur origine dans une foule de mots, tels que *portér, fier* (adj.), *exemple, court, cour, aspect, arbre, contraire, supplice, apótre*, etc., et même dans *utile* (*utílitís, docíle* (*docíbilís*)).

³ Ce parfait appartient, par sa forme, à la quatrième conjugaison.

⁴ Je m'étonne que Ramshorn (p. 7) accentue ces mots sur la première.

⁵ Je ne vois rien sur l'accent des composés de *fer*. Je croirais plutôt que *profer, differ*, avaient l'accent sur la première.

abréviations de *illicce, istice* : ils ont l'accent de leur primitif : *illic, illac, illunc, istic*, etc.

6° L'accent déplacé par l'enclitique reste sur la même syllabe, quand l'apocope fait disparaître la voyelle finale : *vidén', audín'*, etc. Ainsi dans Virgile : *Pyrrhín' connubia servas? Tantón' me crimine dignum Duxisti?* Et dans Horace : *Nemón' oleum fert ocius?*

7° Quand le génitif des noms de la deuxième déclinaison en *ius* est contracté en *i*, au lieu de *ii*, l'accent se comporte comme si cette contraction n'avait pas eu lieu : *Valerius, Valérii* et *Valéri*; *tugúrium, tugúrii* et *tugúri*.

8° Les parfaits de la quatrième conjugaison qui présentent une synérèse après la syncope conservent l'accent sur la syllabe accentuée dans le primitif : *audívit, audit; munívit, munit; petívit, petit; obívit, obit*¹.

V. MOTS COMPOSÉS.

Les mots composés suivent d'ordinaire les règles générales de l'accent. Ainsi l'on dit : *concavus, transfuga, homicida, infero, participo, signifer, fidicen, tibicen, agricola, terrigena, Públipor, Públipores, omnipotens, admodum, áffatim*, etc.

Ces règles souffrent cependant quelques exceptions.

1° Les adverbes composés de *inde* précédé d'une

¹ Cette différence d'accent faisait distinguer à l'oreille l'un et l'autre temps.

préposition reculent l'accent sur l'antépénultième : *déinde, éxinde, périnde, próinde, súbinde*.

2° Les composés de *facio* qui ne perdent pas l'a dans la composition, retiennent l'accent sur la syllabe accentuée dans le simple : *fácio, fácis, fácit; calefácio, calefácit; tepefácit, arefácit*. De même au passif : *calefit*.


Hors ce cas, les composés de *facio* suivent la règle générale : *afficit, conficit, ædifico, ludificor*.

3° Un mot s'unit quelquefois par l'usage à un autre mot. Que ces deux mots s'écrivent en un seul, ou qu'on indique la continuité de la prononciation par un signe nommé *hyphen*¹, ou qu'on les sépare, le fait reste le même pour l'oreille : il n'y a qu'un seul accent pour les deux mots.

On réunit généralement *antévolans, antétulit, malesanus, hujusmodi, hujuscemodi*.

On peut diviser ou réunir *simul ac* ou *simulac*², *si quando* ou *siquando*³, *benesanus, jurisconsultus*.

Les composés qui suivent, quoiqu'ils s'écrivent ordinairement en deux mots, n'ont pourtant qu'un accent : *Interea-loci*⁴, *Italiam-versus, Siciliam-ver-*

¹ Cf. Diom. p. 429; Prisc. p. 1287; Donat. p. 1742. Ce signe, qui se figurait ainsi , se plaçait au-dessous de la ligne, et avait la valeur de notre trait d'union. On remarquera qu'en français les composés de deux ou de plusieurs mots n'ont également qu'un accent : *hèreses, porte-feuille, porte-coût, essuie-main, chef-d'œuvre, arc-en-ciel*.

² Simulac hyphen legendum est : est enim una pars orationis. (Diom. l. cit.) J'indique l'accent à mes risques et périls.

³ Voy. ci-dessus, p. 348.

⁴ Les grammairiens répètent bien souvent que ces deux mots n'ont qu'un accent (Diom. p. 428; Prisc. p. 1287; Donat. p. 1741), mais ils ne disent pas où il se place.

*sus*¹, *suaverubens*², *tribunus-plébis, tribunus-militum*³, *præfectus-urbis*⁴, *orbis-terræ, orbis-terrarum*⁵. Ajoutez *semper-floréntis* de Lucrèce, *héri semper-lénitas* de Térence⁶.

4° On note comme une chose tout à fait exceptionnelle que le mot composé *Argiletum*⁷ ait deux accents (*'Argiletum*).

VI. MOTS ÉTRANGERS.

L'accentuation des mots empruntés aux langues étrangères, et notamment au grec, faisait souvent difficulté pour les Romains. Les grammairiens établissent en principe que les mots grecs conservent généralement en latin leur accent primitif⁸; mais ils reconnaissent qu'il y a ici divergence, et même un peu d'arbitraire⁹. En voici la cause.

Il y avait dans l'ancienne langue latine un grand

¹ Prisc. p. 1019. Il les appelle *adverbia composita*. Du reste, il n'indique pas la place de l'accent.

² Prisc. p. 1253.

³ Prisc. p. 665 et 668.

⁴ Prisc. p. 668 et 1078. Suivant la remarque du grammairien, *præfectus urbi* a un autre sens, et conserve les deux accents.

⁵ Prisc. p. 668.

⁶ Andr. 1, 2, 4. Ubi Donatus.

⁷ Sciendum etiam uni vocabulo accedere omnes tres accentus posse, ut est Argiletum. (Capel. p. 53.) C'est que ce mot n'était pas tellement composé qu'on ne pût en séparer les deux éléments. Ainsi Martial dit : *Argiletum letum* (l, 118, et II, 17).

⁸ Diomède (p. 428) : *Verba græca græcis accentibus efferimus, si iisdem litteris pronuntiacerimus*. Sergius (p. 1836) : *Græca suis accentibus pronuntianãa*. Cf. Donat. p. 1741; Cleidon. p. 1888; Sero. *Analect. gramm.* p. 525.

⁹ Diom. et Cleidon. (l. cit.). Priscien (p. 1287) : *In peregrinis verbis et barbaris nominibus nulli sunt certi accentus : ideoque in potestate uniuscujusque consistunt*.

nombre de noms qui lui étaient communs avec la langue grecque. Ils suivaient naturellement les règles de l'accent latin, et différaient souvent de l'accent grec¹. Les plus anciens auteurs de la littérature latine, tout en puisant aux sources grecques pour le fond de leurs ouvrages, soumettaient les mots aux lois de leur grammaire et de leur prononciation. Mais plus tard, sous Auguste et sous les empereurs, alors qu'on étudiait le grec presque à l'égal du latin, les hommes instruits et surtout les grammairiens prirent en grande considération la déclinaison et l'accent grecs, quand il s'agissait de mots transportés dans leur langue. De là cette lutte entre l'accent du peuple et l'accent des puristes².

1° La langue latine se séparait généralement de la langue grecque pour l'accentuation du nominatif à la première déclinaison, parce qu'elle faisait toujours brève la finale *a*. Elle accentuait donc : *Mæonia*, *Cilicia*, *Dardania*³, *Thessalia*, *Libya*, *Sicilia*, *Urania*, *historia*, *philosophia*, comme elle faisait pour ses propres substantifs : *Italia*, *Aricia*, *Placentia*, *Lucretia*, *mæstitia*, *justitia*, etc. En grec l'accent était sur la pénultième : *Κιλίκια*, *Λιβύη*, *φιλοσοφία*⁴, etc.

Elle différait encore du grec quand elle prononçait

¹ Ils prenaient l'accent du dialecte éolien.

² La même chose a lieu chez nous. Le français déplace bien souvent l'accent des noms propres étrangers. On se singularise quand on veut les accentuer correctement.

³ Prisc. p. 681.

⁴ Réciproquement les Grecs, dominés par les exigences de leur langue, déplaçaient l'accent dans beaucoup de noms qu'ils transcrivaient du latin. Ainsi *Lucretia*, *Lucilia*, devenaient *Λουκρητία*, *Λουκιλλία*, et aux autres déclinaisons, *Campani*, *Cicero*, *Καμπάνοι*, *Κικέρων*.

Corsica, *Crética*, *Pontica*, *Libyca*, *Andromacha*, *Hélèna*, *Cápua*, *Dánaa*¹.

J'ajouterais *Cytheréa*, *Alexandrèa* ou *Alexandria* (au lieu de *Κυθήρεια*, *Ἀλεξάνδρεια*).

Elle accentuait pareillement, suivant son système, *Creüsa*, *Arethüsa*², tandis que le système grec demandait *Κρέουσα*, *Ἀρέθουσα*. Cependant ce n'était pas une faute de prononcer : *Créusa*, *Aréthusa*³. Dans ce cas, il fallait avoir grand soin de suivre l'accent grec aux cas obliques : *Creüsa*, *Creüsa* (abl.). Il fallait aussi se mettre en garde contre une fausse analogie, et ne pas imiter ces beaux parleurs qui disaient *Cássandra*, *sibylla*⁴, tandis que la règle du grec, comme celle du latin, demandait l'accent sur la seconde.

Cependant, quand les poètes latins suivaient, par exception, la déclinaison grecque, et allongeaient l'*a* final qui était bref en latin, l'accent devenait celui du grec⁵. Ainsi, dans Stace, *Nemèa*, *Tegèa*, parce que la dernière est longue.

Les noms patronymiques en *ides* s'accentuaient également comme en grec, même ceux que les Latins avaient formés par analogie : *Priamides*, *Eacides*, *Epytides*, *Scipiades*, *Memmiades*⁶. Mais cela n'avait pas lieu pour les noms autres que les patronymiques, tels que *Númidæ*.

¹ Prisc. p. 1290.

² Prisc. p. 1238; Serv. ad Virg. Ecl. 10, 1.

³ Prisc. p. 1238. C'était l'accent des savants.

⁴ Serv. ad Ecl. 10, 1; Serv. Anal. gramm. p. 529.

⁵ Prisc. p. 681.

⁶ Prisc. p. 1238; Serv. Anal. gram. p. 528. Cependant Priscien permet de conserver l'accent latin.

2° A la deuxième déclinaison, on accentuait suivant la règle latine les mots de date très-ancienne, et ceux qui suivaient la déclinaison commune, tels que *Olympus*¹, *tyrannus*², *Evandrus*³, *Corinthus*, *Menedæus*, *Danai*, etc., tandis que le grec voulait Ὀλυμπος, τύραννος, Εὐάνδρος, Κόρινθος, Μενέλαος, Δαναοί.

Néanmoins ce n'était pas une faute, du moins sous les empereurs, d'accentuer la première de *tyrannus*⁴, *Olympus*⁵, *Evandrus*⁶. Seulement il fallait dans ce cas se conformer à toutes les exigences de l'accent grec, et ne pas tomber dans l'erreur de ces demi-savants qui conservaient aux cas obliques l'accent du nominatif⁷, tandis qu'il fallait le reporter sur la seconde (τυράννου, Ὀλύμπου).

Les noms dont l'introduction était plus moderne, à plus forte raison ceux qui conservaient les flexions de la déclinaison grecque, prenaient plus volontiers l'accent de la langue originaire : *Épiros*⁸, *Electrum* ou *electron*, *Aracynthos*, *Centaurus*, *Sergestus*⁹. Toutefois Sergius ne défend pas de donner à ces mots l'accent latin. Si l'on adopte l'accentuation grecque, il faut avoir égard à l'observation faite ci-dessus pour

1 Capel. p. 62.

2 Sere. Anal. gramm. p. 529.

3 Sere. l. cit.

4 Quintil. (I, 5, 61); Sere. Anal. gramm. p. 529.

5 Quint. l. cit.

6 Sere. l. cit.

7 Sere. Anal. gramm. p. 529.

8 Sere. ad Georg. I, 59.

9 Sere. Anal. gramm. p. 529. Il ajoute *Antandrus*.

les cas obliques, et dire : *Evândri*, *electro*, *Sergesto*, et non *electro*, *Sérgesto*¹.

Tropaëum a l'accent latin, parce que la désinence est latine; mais le pluriel *tropæa*, ayant exactement la forme grecque, prendra l'accent grec : *tropæa*².

3° Il faut prononcer suivant l'accent grec les noms de la troisième déclinaison en *des*, bien que la pénultième soit brève : *Miltiâdes*, *Asclepiâdes*³.

On conservait l'accent grec dans les noms féminins en *is* et en *as*, au nominatif et aux cas obliques : *Nais*, *Naidis* ou *Naidos*; *Phyllis*, *Phyllidis*; *Aulis*, *Aulidis*⁴; *Troâs*, *Troâdis*; *Pallâs*, *Pallâdis*; *Thyîas*, *Thaumanthiâs*⁵, etc. (*Periphas*, *antis*, nom masculin, ne rentrait pas dans cette règle⁶ : *Periphas*.)

De là une source d'erreur pour quelques puristes maladroits, qui, égarés par une fausse analogie, prononçaient *Figridis*, *Thetidis*, *Daphnidis*, *Tibridis*, et même des mots purement latins : *cuspidis*, *cassi-*

1 Sere. Anal. gramm. p. 529.

2 Sere. ad Æn. X, 542.

3 Sere. Anal. gramm. p. 528. C'est en qualité de patronymiques que ces noms sont traités de la sorte; mais je ne pense pas que l'exception s'étendit aux autres noms en *as*, tels que *Achilles*, *Ulysses*, *Pericles*, *Demosthenes*, *Diogenes*, etc. Ces mots devaient, ce me semble, prendre l'accent latin.

4 Cledon. p. 1888; Mar. Victor. p. 1943; Sere. Anal. gramm. p. 527.

5 Sere. Anal. gramm. p. 527; Mar. Victor. p. 1943; Val. Probus, p. 1459. Ce dernier grammairien fait observer que l'accent mis sur la pénultième indiquerait un nom masculin, ayant le génitif en *æ*, comme *Peltas*. Il faut corriger une faute que présente le traité de Servius publié dans les *Analeceta grammatica*. On y lit, p. 525 : *Nam et quum dicimus, Hylas, Nais, acutum habebit posterior accentum*. Corrigez, d'après le bon sens et d'après Mar. Victorinus (p. 1943), *Thyias*, au lieu de *Hylas*.

6 Sere. ad Æn. II, 476.

dis, tandis que le grec, d'accord avec le latin, exigeait : *Thétidis*, *Daphnidis*¹, etc.

On accentuait encore à la grecque les noms contractes en *o*, comme *Themistó*, *Callistó*, *Calypsó*, *Theanó*², *Didó*³, *Allectó*, *Sapphó*, *Mantó*, génitif *Mantús*⁴.

De même *Orpheús*, *Orphei*⁵; *Atreús*; *Nereús*, *Nerei*; *Tereús*, *Tereti*⁶; *Cisseús*, accus. *Cisséa*⁷.

Ajoutez *Dàreta*, *lébetas*⁸.

L'accent de *aer* variait selon qu'on suivait la déclinaison des Grecs ou celle des Latins. On prononçait *áeris* (comme *ásseris*, *ánseris*), *áerem*, et au contraire *áera*⁹, et de même *athéra*.

On disait *cyclopum*, suivant la déclinaison latine; on accentuait la première de *cyclopas*, suivant la déclinaison grecque¹⁰.

On accentuait comme en grec : *Pán*, *Panós*, *Pani*, *Pána*; *lynx*, *lyncós*, *lynxi*¹¹.

De même *Acaraná*¹², *Adonis*¹³.

Simóis retenait l'accent grec au nominatif : autre-

¹ Serv. Anal. gramm. p. 527.

² Gledon. p. 1888; Mar. Vict. p. 1943; Serv. Anal. gramm. p. 519.

³ Je crois que c'est pour cela que Virgile n'a jamais élidé la finale de *Dido*. Néanmoins il a élidé la même lettre dans *Allecto* (*Æn.* VII, 341).

⁴ Serv. Anal. gramm. p. 527.

⁵ Serv. Anal. gramm. p. 527.

⁶ Quint. I, 5, 24. Cet auteur dit que, dans sa jeunesse, il avait entendu les vieillards accentuer la première de *Atreus*.

⁷ Serv. Anal. gramm. p. 527.

⁸ Serv. l. cit.

⁹ Serv. Anal. gramm. p. 528.

¹⁰ Serv. ad *Æn.* III, 569.

¹¹ Serv. ad Virg. *Ecl.* 2, 31.

¹² Serv. Anal. gramm. p. 527.

¹³ Serv. ad *Ecl.* 10, 18.

ment ce mot aurait été accentué sur l'antépénultième¹. Mais au génitif on prononçait *Simóentis*, *Thermodóntis*², bien qu'en grec ces mots reculent l'accent sur l'antépénultième.

On pouvait prononcer *Sarpedón* ou *Sarpédon*, parce que le grec admettait cette variété, le génitif étant dans Homère *Sarpedonis* ou *Sarpédontis*³.

Je conclus du silence des grammairiens que les noms neutres en *a*, *atis*, se réfèrent au système latin : *poéma*, *diadéma*, *epigramma* (en grec *ποίημα*, *διάδημα*, *ἐπίγραμμα*).

Les mots puniques en *al*, *ar*, suivaient également la règle générale : *Annibalis*, *Amílcaris*, *Bóstaris*⁴.

4° Les noms hébreux qui conservent la terminaison hébraïque, conservent aussi leur accent. Il se place le plus ordinairement sur la finale : *Abrahám*, *Joséph*, *Michaél*, *David*, *Nazaréth*, quelquefois sur la pénultième : *Noé*, *Jáphet*.

Quand les noms hébreux sont latinisés, ils prennent l'accent latin : *Joséphus*, *Iacóbus*, *Júda*.

VII. INTERJECTIONS.

Tous les grammairiens⁵ s'accordent à dire que l'accentuation des interjections n'est pas bien déterminée. Toutefois les interjections monosyllabiques étant

¹ Serv. ad *Æn.* I, 104.

² Serv. Anal. gramm. p. 523.

³ Serv. ad *Æn.* I, 104.

⁴ Prisc. p. 1291.

⁵ Diom. p. 428; Donat. p. 1741; Prisc. 1024, 1287 et 1300.

naturellement accentuées, *hém, ó, áh, heù*, il ne peut y avoir de difficulté que pour les polysyllabes.

On peut dire, en général, que les interjections entièrement latines s'accroissent suivant les règles du latin, tandis que les interjections empruntées au grec retiennent l'accent de cette langue. On prononce *papáé, évax*¹, et probablement *evoé*.

L'adverbe latin *ehódum* a, je pense, l'accent sur la seconde, à cause de l'enclitique *dum*.

VIII. DES HOMONYMES.

Les règles de l'accent, d'accord avec celles de la quantité, servent à faire distinguer une foule de mots à double sens, dont il suffira de citer quelques-uns.

Les homonymes sont tantôt deux substantifs qui s'écrivent de même, tantôt un substantif et un adjectif, tantôt deux verbes, etc.

Substantifs et adjectifs :

<i>ácer</i> , érable.	<i>ácer</i> , adj.
<i>cómis</i> (de <i>coma</i>).	<i>cómis</i> , adj.
<i>cupido</i> (de <i>cupidus</i>).	<i>cupido</i> , subst. f.
<i>frétum</i> , la mer.	<i>frétum</i> (de <i>frétus</i>).
<i>idem</i> , neutre.	<i>idem</i> , masculin.
<i>lepóris</i> (de <i>lepus</i>).	<i>lepóris</i> (de <i>lepos</i>).
<i>málus</i> , adj.	<i>málus</i> , pommier.
<i>mátum</i> , adj. n.	<i>mátum</i> , pomme.

¹ *Prisc.* p. 1300. C'est, à mon avis, cette variation dans l'accent qui a donné lieu à l'observation des grammairiens latins. Mais je ne saurais croire que l'incertitude allât jusqu'à laisser à la fantaisie l'accentuation d'un mot, comme je le vois dans la grammaire de Ramshorn, qui permet d'accentuer *ohé* sur la première ou sur la seconde syllabe.

<i>nóta</i> , subst.	<i>nóta</i> , adj.
<i>ós</i> (<i>óris</i>).	<i>ós</i> (<i>óssis</i>).
<i>pálus</i> (<i>palúdis</i>).	<i>pálus</i> (<i>páli</i>).

Présent :	Parfait :
<i>légit</i> ,	<i>légit</i> .
<i>émit</i> ,	<i>émit</i> .
<i>venit</i> ,	<i>venit</i> .
<i>venimus</i> ,	<i>venimus</i> .

Verbes ayant deux sens :

<i>óccidit</i> , il tombe.	<i>occidit</i> , il tue.
<i>éducat</i> (de <i>educare</i>).	<i>educat</i> (de <i>educere</i>).
<i>cánet</i> (de <i>cano</i>).	<i>cánet</i> (de <i>caneo</i>).
<i>mánet</i> (de <i>maneo</i>).	<i>mánet</i> (de <i>mano</i>).
<i>páret</i> (de <i>paro</i>).	<i>páret</i> (de <i>pareo</i>).
<i>fidit</i> (de <i>findo</i>).	<i>fidit</i> (de <i>fido</i>).
<i>cécidit</i> (de <i>cado</i>).	<i>cecidit</i> (de <i>cædo</i>).
<i>éxcitus</i> (de <i>excio</i>).	<i>excitus</i> (de <i>excio</i>).

Substantifs et verbes :

<i>lábor</i> , le travail.	<i>lábor</i> (<i>laberis</i>).
<i>liquor</i> (<i>liquoris</i>).	<i>liquor</i> (<i>liqueris, itur</i>).
<i>ámbitus</i> , subst.	<i>ámbitus</i> , participe.

Le discernement de ces homonymes a lieu par l'application même des règles de l'accent. Mais quelquefois on a dérogé à ces règles dans la seule intention de faire distinguer deux mots qui auraient pu se confondre¹.

¹ Les grammairiens ont reconnu que le déplacement de l'accent n'a parfois d'autre objet que la clarté : *Accentuum legem vel distinguendi*,

1° L'adverbe *ergo* (à cause de) prend l'accent sur la dernière, *ergó* : *Illius ergó Vénimus* (Virg.). L'adverbe *pone* a l'accent aigu sur la dernière : *Poné sequens* (Virg.). Le déplacement de l'accent distingue ces mots de la conjonction *ergo*, qui est muette, et de l'impératif *pone* (place).

2° Les adverbes en *o* prennent l'accent sur la dernière, *falsó*¹; ce qui empêche de les confondre avec l'adjectif.

On met également l'accent sur la dernière des adverbes *uná*, *istíc*, *illíc*².

3° Contrairement à la règle générale, on prononce *aliquando*. Priscien³ dit que le déplacement de l'accent empêche de confondre ce mot avec *aliquánto*. Nous avons déjà vu une semblable exception dans *siquando* ou *si quando*.

vel pronuntiandi, vel discernenda ambiguitatis necessitas saepe conturbat. (Dion. p. 429, et Donat. p. 474. Cf. Prisc. p. 1288.)

Pareille chose a lieu en français pour les accents écrits. Ils sont quelquefois uniquement destinés à particulariser deux homonymes. La préposition *à* est exactement la même chose pour l'oreille que le verbe *a*. L'accent du mot *cru* rappelle la suppression d'une lettre; mais la prononciation ne diffère pas de celle du participe *cru*.

¹ Si in *o* (*terminantur adverbia*), *causa differentiae, in ultimo seruant accentum, ut falsó.* (Prisc. p. 1299.) Mais les adverbes en *e* suivent la règle générale de l'accent.

² Prisc. p. 1299.

³ Pag. 1008. Cette explication du grammairien montre que la prononciation du *d* et celle du *f* avaient beaucoup d'analogie : *antrum* devait sonner *androm*. Quintilien (1, 4, 16) : *Quid T littera cum D quadam cognatio? Quare minus mirum si in vetustis operibus urbis nostrae et celebribus templis legatur Alexander, et Cassantra.* D'après le témoignage du même auteur (1, 6, 31), souvent *Triquetra* était incorrectement écrit *Triquetra*.

NOTES.

PAGE 64.

ANASTROPHE DE LA PRÉPOSITION. — Nous avons donné un exemple d'*anastrophe* assez rare dans Virgile :

Dardana qui Paridis direxisti tela manusque
Corpus in Æacida.

Dans ce cas, le génitif qui suit diminue beaucoup la hardiesse de l'*anastrophe*¹, et cette construction se rapproche de cette autre, si fréquente : *Corpus in Hectoreum*.

Voici des exemples analogues :

Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur. La.
Fata vocant, metasque dati pervenit ad ævi. V.

L'*anastrophe* est plus étrange quand un mot sépare l'adjectif du substantif :

Is rigat Ægyptum medium per saepe calorem. La.
Injiciant ipsis ex vincula sertis. V.

Les plus anciens poètes admettaient des *anastrophes* encore plus dures. On trouve les suivantes dans Lucrèce :

Et quasi jam leti portas cunctarier ante.

¹ La preuve en est que dans ce cas la préposition ne prenait pas d'accent (Voy. ci-dessus, p. 349.)

1° L'adverbe *ergo* (à cause de) prend l'accent sur la dernière, *ergó* : *Illius ergó Vénimus* (Virg.). L'adverbe *pone* a l'accent aigu sur la dernière : *Poné sequens* (Virg.). Le déplacement de l'accent distingue ces mots de la conjonction *ergo*, qui est muette, et de l'impératif *pone* (place).

2° Les adverbes en *o* prennent l'accent sur la dernière, *falsó*¹; ce qui empêche de les confondre avec l'adjectif.

On met également l'accent sur la dernière des adverbes *uná*, *istíc*, *illíc*².

3° Contrairement à la règle générale, on prononce *aliquando*. Priscien³ dit que le déplacement de l'accent empêche de confondre ce mot avec *aliquánto*. Nous avons déjà vu une semblable exception dans *siquando* ou *si quando*.

vel pronuntiandi, vel discernenda ambiguitatis necessitas saepe conturbat. (Dion. p. 429, et Donat. p. 474. Cf. Prisc. p. 1288.)

Pareille chose a lieu en français pour les accents écrits. Ils sont quelquefois uniquement destinés à particulariser deux homonymes. La préposition *à* est exactement la même chose pour l'oreille que le verbe *a*. L'accent du mot *cru* rappelle la suppression d'une lettre; mais la prononciation ne diffère pas de celle du participe *cru*.

¹ Si in *o* (*terminantur adverbia*), *causa differentiae, in ultimo seruant accentum, ut falsó.* (Prisc. p. 1299.) Mais les adverbes en *e* suivent la règle générale de l'accent.

² Prisc. p. 1299.

³ Pag. 1008. Cette explication du grammairien montre que la prononciation du *d* et celle du *f* avaient beaucoup d'analogie : *antrum* devait sonner *androm*. Quintilien (1, 4, 16) : *Quid T littera cum D quadam cognatio? Quare minus mirum si in vetustis operibus urbis nostrae et celebribus templis legatur Alexander, et Cassantra.* D'après le témoignage du même auteur (1, 6, 31), souvent *Triquetra* était incorrectement écrit *Triquetra*.

NOTES.

PAGE 64.

ANASTROPHE DE LA PRÉPOSITION. — Nous avons donné un exemple d'*anastrophe* assez rare dans Virgile :

Dardana qui Paridis direxisti tela manusque
Corpus in Æacida.

Dans ce cas, le génitif qui suit diminue beaucoup la hardiesse de l'*anastrophe*¹, et cette construction se rapproche de cette autre, si fréquente : *Corpus in Hectoreum*.

Voici des exemples analogues :

Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur. La.
Fata vocant, metasque dati pervenit ad ævi. V.

L'*anastrophe* est plus étrange quand un mot sépare l'adjectif du substantif :

Is rigat Ægyptum medium per saepe calorem. La.
Injiciant ipsis ex vincula sertis. V.

Les plus anciens poètes admettaient des *anastrophes* encore plus dures. On trouve les suivantes dans Lucrèce :

Et quasi jam leti portas cunctarier ante.

¹ La preuve en est que dans ce cas la préposition ne prenait pas d'accent (Voy. ci-dessus, p. 349.)

Suppeditas præcepta, tuisque *ex*, inclÿte, chartis.
 Discidium fuerit, quibus *e* sumus uniter apti.
 Ignibus *ex* ignes, humorem humoribus esse.
 Interdum ramos *e* igni corpore vivo.
 Nec, quæ nigra cluent, de nigris, sed variis *de*.
 Percipe, ne fortè hæc albis *ex* alba rearis
 Principiis esse.

Virgile ne transpose jamais ainsi la préposition. La poésie latine, en se perfectionnant, tendait à se débarrasser de cette licence. Ovide et les poètes postérieurs n'imitent même plus les deux exemples de Virgile cités plus haut.

PAGE 66.

TMÈSE. — Lucrèce emploie la *tmèse* suivante :

Conlaxat, rareque facit lateramina vasis.

Et, faisant en outre une anastrophe, il dit *facit are*, au lieu de *arefacit* :

Principio terram sol excoquit et *facit are*.

Il divise encore *reapse* :

Esse deum matrem, dum *re* non sit tamen *apse*.

Les anciens poètes latins prodiguaient la *tmèse*. Les grammairiens citent les deux vers suivants, qui sont probablement d'Ennius :

Massili portant juvenes ad littora tanas¹.

Et saxo cere comminuit brum².

pour *Massilitanas*, *cerebrum*.

¹ Donat. p. 1777.

² Donat. p. 1777; Serv. ad *Æn.* 1, 416.

Mérula¹ avait trouvé dans Calpurnius Pison² cette citation de Sempronius Gracchus :

Stultum est *medi* spernere *cinam*.

Joignez *medicinam*.

Lucilius avait, pour sa part, abusé de cette licence. C'est ce que nous apprend Ausone³ :

Invenies præsto subjuncta petorrita mulis.

Villâ *Lucani* sic potieris *aco*.

Resciso disces componere nomine versum :

Lucill vatis sic imitator eris.

Saint Eugène, poète chrétien, plaisante agréablement sur le même sujet :

O *Io* versiculos nexos quia dispicis *hannes*⁴,

Excipe, *di* solers si nôsti jungere *visos*.

Cerne *ca* pascentes dumoso in littore *melos*,

Et *por* triticea verrentes gramina *cellos*;

Ar sitibunda⁵ petunt lympharum pocula *menta*,

Atque *bu* glandifero recubant sub tegmine *bulci*;

Nunc *pas* lanigeras ducunt ad pascua *tores*,

Et *se* consumunt fraudantes munera *turae*.

Ut tibi *pro* nostro veniant ex carmine *sectus*,

Instar Lucilli, cogor disrumpere versus.

¹ *Ad Æn.* p. 308 (ed. Hessel.).

² Auteur dont les ouvrages ont disparu depuis.

³ *Epist.* 5.

⁴ C'est-à-dire *Johannes*, *divisos*, *camelos*, *porcellos*, etc.

⁵ La deuxième syllabe de ce mot est souvent abrégée dans les poètes de la décadence.

PAGE 68.

ELLIPSE. — Voici quelques exemples d'*ellipses* plus fortes, qu'il faut remarquer, mais que nous ne pouvons pas imiter :

Deiphobe Glauci (*filia*). V.

Eneas hæc de Danaïs victoribus arma (*vovit*). V.

Unde tibi frontem libertatemque parentis (*sumis*)? J.

Tunc duos unâ sævissima vipera cœnâ (*occidisti*)? J.

Sed mihi tam faciles unde meosque deos (*sperem*)? O.

Quò mi, inquit, mutam speciem, si vincor sono (*dederunt*)? Pa.

Quid te, flave Cydon, quid te per colla refusis

Intactum, Crenæe, comis (*dicam*)? Sr.

Ergo nunc Dama sodalis

Nusquam est! Unde mihi tam fortem tamque fidelem? H.

PAGE 69.

PLÉONASME. — L'ancienne langue latine employait beaucoup de *pléonasmes* qui peu à peu sont tombés en désuétude. On trouve encore dans les vieux poètes : *nusquam gentium* ou *terrarum*, *ubi gentium*; *e regione loci*, *inde loci*, *interea loci*, *postidea loci*, *adhuc locorum*²; *post deinde*, *post inde*; *quippe etenim*, *ergo igitur*, *ast autem*.

Le *pléonasme* de *rerum est* assez fréquent :

Omnia transformat sese in miracula rerum. V.

Quid agis, dulcissime rerum? H.

Quelquefois les poètes mettent *ait* ou *inquit*, après avoir déjà annoncé un discours par une périphrase :

¹ Sous-entendez *petam* ou *parabo*.

² Horace a dit : *quo locorum*.

Sic incipiens hortatur avantes. V.

Et, dix vers plus loin, Virgile ajoute :

Ite, ait, egregias animas... decorate supremis Muneribus.

PAGE 73.

HYPALLAGE. — Quelques *hypallages* plus hardies semblent renverser entièrement la construction grammaticale :

Consilium vultu tegit, et spem fronte serenat.

c'est-à-dire *spe fronte*.

Herculeis sopitas ignibus aras (*excitat*). V.

c'est-à-dire *ignes sopitos in Herculeis aris*

Lacrimis æquare labores? V.

c'est-à-dire *lacrimas laboribus*

Non tamen Anna novis prætexere funera sacris Germanam credit. V.

c'est-à-dire *nova sacra funeribus*.

Mais, si l'on analyse plus attentivement ces exemples, on pourra les expliquer littéralement et sans cette permutation entre le régime direct et le régime indirect.

On dit en latin : *spargere humum floribus*, et *spargere humi flores*. Ce sont deux locutions équivalentes; l'une n'est pas pour l'autre. *Permittere classibus euros*, pourra se dire comme *permittere classes euris*. De même *mutare Lucretilem Lycæo*, est la même chose que *mutare Lycæum Lucretili* : des deux côtés, c'est quitter le mont Lycée pour visiter le mont Lucretile. D'où l'on

conçoit l'assimilation de *æquare lacrimis labores*, avec *æquare lacrimas laboribus*. Pareillement *prætexere funera sacris*, c'est « couvrir les apprêts de mort d'une apparence de sacrifice. » Nous disons : *l'espoir brille sur son front, et son front brille d'espérance.*

On lit souvent qu'il y a une *hypallage* dans ce vers :

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram. V.

c'est-à-dire *obscurâ soli*. Servius permet, mais n'exige pas cette explication. Il vaut mieux, selon nous, expliquer rigoureusement : « Ils allaient invisibles dans la nuit solitaire. »

At si virgineum suffuderit ore ruborem. V.

« Mais si elle répand sur son visage un modeste incarnat. » *Suffundere ora rubore*, est une expression corrélatrice.

Solane perpetuâ morens carpere juventâ? V.

Assurément on s'éloignerait beaucoup du sens si l'on traduisait par, *ton éternelle jeunesse*. Mais *perpetuus* garde ici son premier sens, le sens qu'il a par excellence au physique, celui de *continuus*. C'est donc : *ta jeunesse entière, tu te mineras sans cesse, pendant toute ta jeunesse*. Il n'est pas besoin d'expliquer *perpetuâ* par *perpetuô*.

Vina, bonus quæ deicidæ cadis onerârat Acestes...

Dividit. V.

Ce n'est pas là une *hypallage*, pour *quibus cados onerârat*; mais *onerare* admet en latin une double construction, de même qu'en français nous disons : *charger de vin un navire, et charger du vin sur un navire*.

En ramenant cette sorte d'*hypallage*¹ à la signification littérale, on débarrasse la poésie latine d'un de ses plus étranges privilèges.

PAGE 82 (1).

VERS HYPERMÈTRES. — Voici tous les exemples dans lesquels Virgile a mis à la fin de l'*hypermètre* d'autres mots que *ve* ou *que* :

Aut dulcis musti vulcano decoquit humorem,

Et foliis undam, etc. (G. I, 295.)

Jamque, iter emensi, turres ac tecta Latinorum

Ardua cernebant. (Æ. VII, 160.)

Et spumas miscent argenti, vivaque sulphura,

Idæasque pices. (G. III, 449.)

Inseritur verò ex fetu nucis arbutus horrida,

Et steriles platani, etc. (G. II, 69.)

Praferimus manibus vittas ac verba precantia,

Et petiere sibi, etc. (Æ. VII, 257.)

Ces derniers vers ont fait avancer à quelques critiques qu'il y avait des vers *dactyliques*, comme des vers *spondaiques*. Mais il est évident que ces exemples ne diffèrent pas de ceux qui offrent *que* ou *ve*; car on ne trouve jamais ce dactyle que lorsque le vers suivant commence par une voyelle, ou qu'il peut y avoir une *synérèse*².

On a vu dans quelques mètres lyriques d'Horace³ l'éélision avoir lieu d'un vers à l'autre, comme dans les exemples qui précèdent.

¹ Ce mot est très-vague, et a différents sens dans les grammairiens

² Voy. p. 307. Cf. *Mar. Victor.* p. 1369.

³ Ci-dessus, p. 259, 269, 270, 301.

ÉPENTHÈSE. — Il est tout à fait contre la mode d'écrire, dans le cas de l'ectase (je devrais dire de l'épenthèse, mais c'est un mot qui, dans le système de mes adversaires, n'aurait plus d'application), *relligio*, *reppulit*, *rettulit*¹, etc. Dausquius² et Cellarius³ ne traitent pas la question comme ils auraient dû le faire. On lit dans Carey (*Latin Prosody*, p. 210) : « Quelques critiques avancent que, dans ce cas, la consonne se redouble après *re*, et ils écrivent *relligio*, *repperit*. Mais les plus célèbres éditeurs modernes, tels que Burmann, Heyne, Wakefield, etc., ont imprimé ces mots par une seule consonne, d'après l'autorité des anciens grammairiens, qui déclarent que telle était l'orthographe primitive des Romains. » Quels sont ces grammairiens? nous aurions désiré les connaître.

Dans son édition de Virgile, Heyne⁴ donne : *Troas*, *reliquias Danaum* (*Æn.* 1, 30), et il ne daigne pas même mentionner de variante. Son nouvel éditeur, M. Wagner, ajoute cette petite note : *Ceterum relli-*

¹ Comme aussi d'écrire ordinairement *littera*, *littus*, etc.

² T. II, p. 267, 270, 271. Il préfère la consonne simple. Du reste, il indique d'une manière fort incomplète l'opinion des grammairiens. Je ferai remarquer qu'il signale l'écriture *repperit* dans un important manuscrit des Pandectes, celui de Florence. Ainsi un très-ancien manuscrit donne en prose le mot *repperit*! Il fallait expliquer d'où pouvait provenir cette erreur.

³ T. I, p. 340. Il admet, avec Manuce, le redoublement de la consonne en poésie. Je note cet autre fait, analogue au précédent : *Rettulit tamen, duplici t, est in Capitolino Marcelli triumpho et in inscriptione quadam apud Manutium* (*ibid.*).

⁴ Il suit partout le même système.

quias. *Palat*. Ce n'était guère la peine de parler de *reliquias* pour le confirmer d'une si triste manière. Mais si l'on consulte l'édition de Pottier, qui a donné les variantes des meilleurs manuscrits, entre autres de celui de Médecis, on verra *reliquias*, SANS AUCUNE VARIÉTÉ¹. Il faudrait que Heyne eût en sa faveur de bien graves autorités pour être admis à abandonner la leçon unanime des manuscrits².

Or, quelles sont ces autorités? Ce ne peuvent être des inscriptions; car il s'agit ici d'une chose particulière à la poésie. Il faut donc que ce soient des grammairiens latins. J'avoue que leur témoignage doit être d'un grand poids; car, s'il faut prendre en considération la leçon des manuscrits très-anciens, et l'on est rarement aussi favorisé que pour Virgile, on reconnaît cependant que les grammairiens les plus graves leur sont encore antérieurs.

Si l'illustre éditeur allemand avait joint à son édition le commentaire de Servius, ce qui, selon moi, était son premier devoir, il aurait permis aux lecteurs d'apprécier la valeur de son orthographe. On y aurait lu cette note sur le vers précité : *Ut stet versus, genuavit* 1; *nam in prosâ reliquias dicimus*.

Il est peu de questions dont les grammairiens latins se soient plus occupés que celle de l'épenthèse, et l'on pourrait s'étonner du crédit qu'a obtenu, dans le cas présent, la suppression illégitime d'une lettre, si

¹ Je me suis assuré que les plus anciens manuscrits de la Bibliothèque royale, dont plusieurs sont du IX^e siècle, portent *reliquias*. Du reste, Pottier les avait déjà collationnés.

² Je parle des manuscrits d'une date ancienne.

l'on ne savait que les éditeurs se reposent ordinairement sur l'autorité d'un grand nom, sans prendre la peine de remonter aux sources. Je vais transcrire, non seulement pour appuyer mon opinion, mais encore pour dispenser les philologues d'assez longues recherches, tous les passages où, à ma connaissance, il est traité du point en litige.

Charisius, p. 248 : « *Paréntesis* est quum inter primam et ultimam syllabam aut littera adjicitur, aut syllaba. Littera, ut : *Hac casti maneant in religione nepotes*, pro *religione*. »

Diomède, p. 436 : « *Epenthesis* est appositio quum inter primam et ultimam syllabam aut littera adjicitur, aut syllaba. Littera, ut : *Hac casti maneant in religione nepotes*, pro *religione*. »

Donat, p. 1767 : « Per adjectionem litteræ fiunt barbarismi, sicut : *Reliquias Danaum atque immitis Achilli*, quum *reliquias* debeamus dicere. » — Et p. 1772 : « *Epenthesis* est appositio ad mediam syllabam litteræ aut syllabæ, ut *reliquiis*, pro *reliquiis*. »

Val. Probus, p. 1434 : « Etiam positione longas de brevibus facit (Virgilius), ut *Reliquias Trojæ*, et *Religione sacræ*. L litteram consonantem contra regulam geminavit. »

Priscien, p. 1279 : « *Reliquia*, quod poetæ interpositâ *l*, *reliquia*, metri causâ, proferunt. » — Et p. 1036 : « Bis idem elementam accipitur, ut *reliquias*, *reddo*. »

Pompée ³ : « *Putâ* : *Reliquias Danaum atque immitis Achillis*.

¹ C'est un autre nom de l'*epenthèse*. Cf. *Donat*, p. 1772.

² Le même, dans son commentaire sur Térence (*Andr. Prolog. 25*), à propos de *æquid spe sit reliquum*, dit que le poète a redoublé la lettre *l* ou la lettre *u* (*reliquum* ou *relicuum*). Bentley donne *reliquum*. M. Carey aurait dû, pour plus d'une raison, le compter parmi les célèbres éditeurs.

³ De *Barbarismo*, ed. Lindemann, p. 419.

Posses stare iste versus? Non : est enim (*re*) naturaliter brevis. Ergo, quod adjecit unam litteram Virgilius, et dixit *reliquias*, ideo adjecit non quoniam imperitus fuerat; sed voluit addere quoniam voluerit occurrere necessitati metri. Ergo, quoniam artem contempsit, necessitate metri, *metaplasmus* est. Si autem, nullâ necessitate exstante, faceret, diceretur *barbarismus*. »

Cassellius ou *Cæsellius* ¹ : « *Re*, præpositio, nonnunquam, quum ad consonantes accedit, geminat illas, ut *duco*, *redduco*; *cado*, *reccido*; *tuli*, *rettuli*; *pello*, *reppello*; *do*, *reddo*; *lego*, *rellego*; unde *reliquias* et *religionem* scribunt. Quod apud poetas ita oportere scribi concesserim, tametsi apud oratores quoque antiquos est. »

M. Claud. Sacerdos ² : « *Epenthesis* est quum in medio verbo aut littera additur, ut *reliquias*, aut syllaba, ut *Mavors*. »

Beda, p. 2344 : « *Re*, præpositio, sæpe, quum ad consonantes accedit, geminat illas : quod plerumque apud antiquos est, ut *cado*, *reccido*; *tuli*, *rettuli*; *pello*, *reppello*; *do*, *reddo*; *lego*, *rellego*. »

Isidore, I, 34 : « *Epenthesis*, appositio in medio, ut *reliquias*, pro *reliquias*, et *Maneant in religione nepotes*, pro *religione*. »

Je n'ai pas à discuter les passages contraires, puisqu'on n'en produit aucun. Mais je veux dire un mot d'une phrase de Varron qu'on cite souvent pour autoriser les consonnes simples. Varron écrivait, comme tout le monde, *terra*; mais il remarque que, dans de très-anciens monuments de la langue, on trouvait écrit *tera*, et cela lui est agréable, parce qu'il croit y trouver le moyen d'appuyer une mauvaise étymologie,

¹ Apud *Cassiod. Gramm.* 10. Je crois que Cassellius, et Beda, qui va être cité, ont conclu illégitimement de *reppuli* à *reppello*, et de *religio* à *rellego*.

² *Analecta grammatica*, p. 29.

*terra de tero*¹. Plusieurs inscriptions de la république confirment la remarque de Varron; mais ce n'est pas aux origines d'une langue qu'on va chercher les règles de son orthographe.

Dans la question qui nous occupe, l'autorité des manuscrits (j'excepte toujours les plus anciens) est presque sans valeur; car s'ils suppriment la deuxième consonne dans *relligio*, *reppulit*, etc., ils le font d'après un système général, que les philologues qui l'adoptent en un cas se gardent bien de suivre dans les autres. Rien de plus fréquent que d'y trouver *intervalum*, *atulit*, *afuit*, *tranquilus*, *malle*, *belus*, *Catulus*, etc., pour *intervallum*, *attulit*, *affuit*, *tranquillus*, *malle*, *bellus*, *Catullus*, etc., et cependant ces fautes d'orthographe n'ont pas encore trouvé de défenseurs.

Que résultera-t-il de cette discussion, où je crois avoir établi une doctrine inattaquable? c'est que l'on continuera à écrire *reliquias*, *religione*, *reperit*, dans le cas de l'épenthèse; que les éditeurs seront tout glorieux d'employer cette orthographe *savante*, et auront une triste idée de celui qui doublera la consonne, ce que bien des gens regardent comme un procédé d'invention moderne pour allonger une brève.

PAGE 84.

FINALE BRÈVE SUIVIE DE DEUX CONSONNES. — Jusqu'ici j'ai cru devoir établir, dans une longue note, la né-

¹ Terra dicta ab eo, ut Aelius scribit, quod teritur; itaque terra in Augurum libris scripta cum r uno (De L. L. V, 21).

cessité, non pas d'allonger la brève suivie d'un mot commençant par *sc*, *sp* et *st*, mais d'éviter ce rapprochement. Aujourd'hui ma cause est gagnée, et la règle que j'ai posée, ou plutôt constatée, est généralement adoptée dans nos collèges. Je puis donc supprimer toute discussion, et je me borne à conserver la liste des exemples incontestables dans lesquels les poètes classiques ont allongé la finale suivie de deux consonnes. Ce sera là une réponse permanente opposée à ceux qui voudraient faire revivre une doctrine erronée.

- Ferte citi flammas, date telâ, scandite muros. (V. Æ. IX, 57.)
 Nulla fugæ ratio, nullâ spes; omnia muta. (Cat. 64, 186.)
 Nec deprecor jam, si nefariâ scripta. (Id. 44, 18.)
 Si potè stolidum repente excitare veterum. (Id. 17, 24.)
 Hoc quid putemus esse? Qui modò scurra. (Id. 22, 12.)
 Ut apud nivem et ferarum gelidâ stabula forem. (Id. 65, 55.)
 Quid gladium demens Romanâ stringis in ora. (Mart. V, 69.)
 Ut dignâ speculo fiat imago tuo. (Id. II, 66.)
 Occultâ spolia, et plures de pace triumphos. (Juv. 8, 107.)
 Pro segelè spicas, pro grege ferre dapem. (Tib. I, 5, 28.)
 Jura darè statuas inter et arma Mari. (Prop. III, 11, 46.)
 Aut pretium: quippè stimulo fluctuque furoris. (Luc. V, 118.)
 At quinquè stellæ diversâ lege feruntur. (Germ. 454.)
 Præceleres, Agilè studium et tenuissima virtus. (St. Th. VI, 551.)
 Immugit; omnes undiquè scopuli adstrepunt. (Sen. Hipp. 1026.)
 Quidquid autumnus gravis,
 Hiemsque gelido frigidâ spatio refert. (Id. H. F. 949.)

Exemples d'une finale brève allongée par deux consonnes dont la seconde est une *liquide*:

- Patria, o meâ creatrix, patria, o mea genitrix. (Cat. 65, 50.)
 Propontidâ, trucesve Ponticum sinum. (Id. 4, 9.)

Et inde tot per impotentia freta. (*Id.* 4, 18.)

Habebat uncti, et ultimam Britannia. (*Id.* 29, 4.)

Nil opus est mortem pro me, sed amore fideique. (*O. Trist.* V, 14, 41.)

Officii causa pluribus esse dati. (*Id. Pont.* I, 7, 66.)

Leve est miserias ferre; perferre grave. (*Sen. Thyest.* 507.)

Jam bellaria adorea pluebant. (*Stat. Silv.* I, 6, 10.)

Abeo, valete, et plaudite: plures boni. (*Aus. Sept. Sap.* 206.)

A ceux qui prétendent que l'allongement de la brève doit être attribué ici à la *césure*, j'objecterai plusieurs des vers précédents, l'usage constant des poètes grecs¹, enfin les textes des grammairiens latins, qui établissent la règle d'une manière générale. Térentianus Maurus², qui veut que la double consonne ait toujours son effet sur la brève qui précède, cite ou suppose les cas suivants :

Quisque scire cupit, vel: Quisque scribere curat;

Ante stare decet, quum dico, et separo verbum;

Ante Stesichorum vatem natura creavit...

Incipe, si dicas, et scire aut scribere jungas,

Creteus efficitur pes...

Scire etenim quum dico, et stare spumeus amnis...

Unde scissa coma³ est, aut: Unde spissa corona?

Eccè stagna madent...

Unde scire potes? Percussa spumat arena.

¹ En ceci, comme dans tout le reste, l'influence de la poésie grecque est d'autant plus sensible qu'on remonte plus haut dans l'histoire de la littérature latine. On a vu quel riche contingent Catulle fournit à notre liste. Les vieux poètes contenaient sans doute beaucoup d'exemples analogues. En voici deux :

Auspicio regni stabilita scamma polumque. *ENV.*

Nisentes alius alios, quæ maxima divis

Lætitia stat, tunc longè gratissima Phœbo. *VARR.*

² Pag. 2406 sq.

³ Cet exemple, cité plusieurs fois par les grammairiens (*Donat*, p. 1738; *Serg.* p. 1830; *Capel.* p. 64), est certainement d'un poète connu. C'est à Virgile que Donat emprunte d'habitude ses citations. *Unde spissa corona* se trouve également dans *Sergius*.

Il tolère dans ce cas un nom grec commençant par une lettre double, mais non l's suivie d'une autre consonne :

Pontibus instratis conjunxit littora *Xerxes*,

Sanguine turbatus miscebat littora *Xanthus*...

Pro duplici contra gemina est si consona, lædit :

Pontibus instratis conjunxit littora *Sciron*¹.

Sans doute il y a dans les poètes² des exemples de finales brèves conservant leur quantité malgré le voisinage de deux consonnes, et plusieurs de ces exemples ont été cités par les grammairiens. Comme je n'ai produit la doctrine de Térentianus Maurus que pour en tirer une raison de s'abstenir, je ne craindrais pas de citer parallèlement les passages où sa règle est enfreinte. Mais je dois abrégéer une discussion qui, après tout, est du ressort de la *prosodie*. J'ai toujours l'intention de réunir un jour, dans un ouvrage de quelque étendue, tous les faits de quantité latine que je recueille depuis plus de vingt ans.

PAGE 85.

FINALE LONGUE ABRÉGÉE DEVANT UNE VOWELLE. — Ce qui était une rare exception dans la poésie latine était une règle générale de la poésie grecque, du moins de la poésie homérique. Il suffira d'en citer quelques exemples :

¹ Pag. 2408.

² Virgile excepté. *Ponite*; *apes sibi quisque*, exemple dans lequel il y a un repos nécessaire entre le premier mot et le second, est plus que balancé par cet autre: *Date tela, scandite muros*.

Προφρεστώτη ἔστιν ἀπασιών. (Hesiod.)
 Χρυσῶν ἀνὰ σκήπτρῳ. (Hom., Iliad. I, 36.)
 Οἶκῳ ἐν ἡμετέρῳ. (Il. III, 233.)
 Τοῦ κέρα ἐκ κεφαλῆς. (Il. IV, 109.)
 Ἢ δ' ἰμεῦ ἀγγεὶ σάσα, ἔπος φάτο. (Il. IV, 370.)
 Πάντῃ ἐπιχόμενοι. (Il. VI, 80.)
 Βαλῶ ἐπὶ λείῳ. (Il. XXIII, 202.)

PAGE 86.

SYNÉRÈSE, DIÉRÈSE. — Nous ne répéterons pas, avec la plupart des Prosodies, que l'on prononce, *genva, arjete*¹. La prononciation reste la même, seulement elle est plus précipitée. Au lieu de dire *genou-a*, on dit *gen-oua* (*gen-oua* pour les Anglais); au lieu de *a-ri-e-te*, on dit *ar-ie-te*. De même *flou-iorum, o-mnia, te-nou-io-re* (plutôt que *ten-wio-re*, comme d'autres l'expliquent). Dans les *diérèses* qui suivent, la prononciation est retardée plutôt qu'altérée : au lieu de *dis-sol-wan-tour*, on dit *dis-so-lou-an-tour*. Une foule d'autres mots varient dans leur quantité, suivant la manière dont on fait ressortir telle syllabe. Ainsi l'on dit : *Ca-i-us*, ou bien *Cai-us*; *Ple-i-a-des*, ou *Plei-a-des*, etc.

Voici ce que Bentley (*Terent. præf.*) écrit à ce sujet : *Notum est eruditibus consonantes I et U apud Latinos eodem fuisse sono et potestate quo hodie Y et W. Pronunties igitur cuyus, nowo, lewi, et mollior fiet crasis. Ita noster twa, swa, grandyuscula, stellyonino; planè ut Virgilius stellyo, abyete, etc.*

¹ A moins qu'on ne prononce le j comme les Italiens, *ajuto, noja*.

Eodem ratione, quum jam efferebant, ut nos hodie iam, pro lubitu dissolvebant : nunc iam.

Notre langue offre des analogies. Nous disons *oui*, d'une seule syllabe, et le participe *oui* en a deux. *Hier*, que les poètes font aujourd'hui de deux syllabes, pouvait n'en avoir qu'une, même encore sous Louis XIV. Il *pri-e-ra* était primitivement de trois syllabes : les premiers poètes qui ont dit, en deux syllabes, il *prie-ra*, ont fait une *synérèse*, et aujourd'hui la *diérèse* n'est plus permise. *An-cien* est disyllabe; autrefois ce mot était trisyllabe : *an-ci-en*. Nous écrivons *éperon*; on trouve dans nos vieux poètes *épron*, de deux syllabes. *Avec* n'a que deux syllabes; mais que l'on traîne un peu sur la dernière, et l'on dira avec Boileau :

Tous les jours je me couche avecque le soleil.

C'était là une ancienne licence, dont Racine s'est abstenu, et qui a péri avec Boileau.

PAGE 90.

HEXAMÈTRES D'HORACE. — Horace a dit (*Epist. II, 2, 65*):

*Præter cetera, me Romæne poemata censes
 Scribere posse, inter tot curas totque labores!*

Port-Royal fait sur le premier de ces vers une remarque fort judicieuse : « Horace, voulant marquer la peine qu'il avait à s'appliquer à faire des vers parmi le tracas de la ville, l'a fait par ce vers sans césure, qui n'a presque pas la forme d'un vers. »

Si l'on veut poursuivre cette idée, on trouvera

qu'Horace, auteur d'un goût si parfait, a souvent donné une leçon par l'absence même des qualités qu'il jugeait nécessaires à la poésie soutenue. Ainsi il recommande au poète qui médite un grand ouvrage, de ne pas imiter la négligence du style épistolaire. Il lui trace son travail :

Recideret omne quod ultra
 Perfectum traheretur, et in versu faciendo
 Sæpe caput scaberet, vivos et roderet ungues.
 Sæpe stilum vertas, iterum quæ digna legi sint
 Scripturus. (*Sat. I, 10, 69.*)

Nous voyons ici le précepte et l'exemple : *in versu faciendo, quæ digna legi sint*, voilà des vers qui ne sont pas faits ; *sæpe stilum vertas* montre que le style de l'auteur n'a pas été assez retourné.

Dans le passage suivant (*Art. Poet. 263*), Horace met à l'épreuve le jugement du lecteur, prêt à se moquer de lui s'il n'est pas frappé du manque de cadence :

Non quivis videt immodulata poemata iudex.

Ailleurs il critique Lucilius, et il rend la satire plus piquante en versifiant suivant la manière négligée de ce poète :

Quærere num illius, num rerum dura negarit
 Versiculos natura magis factos, et euntes
 Mollius ac si quis, etc. (*Sat. I, 10, 57.*)

Mais quand Horace ne parle plus en moraliste, quand il rencontre une idée poétique qui exige un ton élevé et une facture sévère, il ne le cède dans l'exécution à aucun autre poète. Témoin ce passage de l'*Art Poétique* (v. 15) :

Purpureus, latè qui splendeat, unus et alter
 Assuitur pannus, quum lucus et ara Dianæ,
 Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
 Et flumen Rhenum aut pluvius describitur arcus.

Il décrit en quelques vers (*Sat. I, 5, 73*) un commencement d'incendie, et aussitôt son style se colore :

Nam vaga per veterem dilapso flamma culinam
 Vulcano, summum properabat lambere tectum.
 Convivas avidos cœnam servosque timentes
 Tum rapere, atque omnes restinguere velle videres.

Ailleurs (*Sat. II, 1, 12*) il se dit incapable de célébrer les hauts faits d'Auguste, et il s'en défend dans des vers dignes de l'épopée :

Cupidam, pater optime, viros
 Deficiunt : neque enim quivis horrentia pilis
 Agmina, nec fractâ pereuntes cuspidè Gallos,
 Aut labentis equo describat vulnè Parthi.

Nous allons voir, dans quelques vers, la pompe du style héroïque et la simplicité de la satire rapprochées avec un goût exquis (*Epist. II, 1, 248*) :

Nec magis expressi vultus per aenea signa,
 Quàm per valis opus, mores animique virorum
 Clarorum apparent. Nec sermones ego mallem
 Répentes per humum, quàm res componere gestas,
 Terrarumque situs et flumina dicere, et arces
 Montibus impositas, et barbara regna, tuisque
 Auspiciis totum confecta duella per orbem,
 Claustraque custodem pacis cohibentia Janum,
 Et formidatam Parthis te principe Romam.

Enfin, nous renverrons, pour la noblesse et la cadence du vers, aux hexamètres des Épodes, nous bornant à en transcrire un seul fragment (16, 43, sq.).

Ici le poëte a été inspiré par la peinture des îles Fortunées :

Reddit ubi cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret usque vinea;
Germinat et nunquam fallentis termes oliva,
Suamque pulla ficus ornat arborem;
Mella cavâ manant ex ilice; montibus altis
Levis crepante lymphâ desillit pede.
Illic injussæ veniunt ad mulctra capellæ,
Refertque tenta grex amicus ubera;
Nec vespertinus circumgemit ursus ovile,
Nec intumescit alta viperis humus.

La poésie latine n'offre rien de plus élégant, de plus pittoresque, de plus harmonieux.

PAGE 155.

SUR LES CÉSURES DU VERS HEXAMÈTRE. — Dans cette discussion, je prendrai le mot *césure*¹ dans le sens propre, qui est celui de *coupure*. Elle désigne le point où un vers hexamètre (puisque nous ne parlons ici que de ce vers) se partage en deux parties.

Les poètes latins, depuis Ennius jusqu'à Virgile, avaient adopté le vers héroïque des Grecs; mais ce vers avait successivement subi diverses modifications. Il fut plié aux exigences de la langue latine, et reçut

¹ C'est par abus que nous définissons la *césure* une syllabe qui commence un pied. J'ai conservé cette définition dans ma *Prosodie latine*, parce qu'elle a une espèce de droit de possession dans nos collèges, et aussi parce qu'elle a le mérite de la brièveté et de la clarté. Elle remonte à Port-Royal: « On nomme de ce nom (*césure*) la syllabe qui demeure après un pied à la fin d'un mot, dont elle semble coupée. » De là cette locution employée plusieurs fois dans Port-Royal, et reçue dans nos classes, qu'un vers n'a pas de *césure*. Or elle ne signifierait rien, si l'on prenait le mot *césure* dans son sens primitif et véritable.

définitivement une forme plus sévère, qui, suivant mon opinion, satisfait à la fois aux lois de la quantité et à celles de l'accent.

Les grammairiens latins n'ont paru à Rome, comme dans tous les pays, qu'après que des œuvres littéraires d'un mérite éminent avaient déjà été produites. Comme l'hexamètre latin procédait de l'hexamètre grec, c'est dans les grammairiens grecs qu'ils allèrent en chercher les règles. Au lieu d'étudier avec intelligence leur propre poésie, et d'analyser les changements délicats qu'elle avait subis, ils trouvèrent plus commode de copier ce qui avait été écrit pour le vers d'Homère, d'Hésiode et de Théocrite. De là l'insuffisance des règles qu'ils donnent pour apprécier la perfection relative du vers héroïque des Latins.

Que disent-ils de la *césure*? Absolument ce qu'en ont dit les Grecs¹. Il y a quatre *césures* (*cæsurae*, *incisiones*):

- 1° La *césure penthémimère* (*penthemimeres*), en latin *semiquinaria*, de deux pieds et demi;
- 2° La *césure hephthémimère* (*hephthemimeres*), *semiseptenaria*, de trois pieds et demi;
- 3° La *césure trochaïque* (*κατὰ τρίτον τροχαϊόν*), *secundum tertium trochaicum*, de deux pieds plus un trochée, ou de trois pieds moins une brève;
- 4° La *césure bucolique*.

¹ Cf. *Diom.* p. 495; *Mar. Vict.* p. 2508; *Bed.* p. 2369. Ausone (*Edyl. Paulo sub*) les décrit en ces termes: *Diffunditur per cæsuras omnes quas recipit versus heroicus, convenire ut possit aut penthemimeres cum reliquo anapæsto; aut trochaice cum posteriore segmento; aut septem semipedes cum anapæstico chorico; aut post dactylum et semipedem quidquid restat hexametro.* Les grammairiens latins ne parlent pas de cette quatrième *césure*, d'un pied et demi. Port-Royal l'appelle, d'après les Grecs, *trihémimère*.

Il faut négliger cette dernière césure, qui n'était qu'un accident particulier à la poésie pastorale¹, et ne dispensait pas d'une autre césure. Le vers grec avait le choix entre les trois premières césures. Or il n'en est qu'une, la césure *penthémimère*, qui suffise par elle-même au vers latin.

1° Césure *penthémimère* ou *sémiquinnaire* :

Conticuere omnes, | intentique ora tenebant. V.

Elle est également harmonieuse en latin comme en grec : c'est la césure par excellence. On me dispense d'insister sur ce point.

2° La césure *hephthémimère*, ou *sémisepténaire*, est assez fréquente en grec :

Οὐτε σοὶ οὔτε τῶν ἄλλων, ἐπεὶ... (Hom. Π. 1, 299.)

Ἄτρεπτα δ' ἔπειτα χόλος λάθην. (Ib. 387.)

Ἥρη δ' ἤδη Ποσειδάων. (Ib. 400.)

Elle est rare et insuffisante en latin :

Et jam cetera, mortales | quas suadet adire. La.

Immemorable per spatium | transcurrere posse. Ib.

Mollis inertia, cur tantam | diffuderit imis. H.

Pauper Opimius argenti. H.

Luxuriantia compescet. H.

Ut ridentibus arident. H.

Elle n'est bonne qu'avec la césure *trihémimère*, ou d'un pied et demi :

Accelerat | simul Æneas, | simul agmina Teucrùm. V.

Hic portus alii effodiunt. V.

Hortator scelerum Æolides. V.

¹ Voy. ci-dessus, p. 297

Elle devient excellente quand elle est jointe à la césure *penthémimère* :

Oceanum interea | surgens | Aurora reliquit. V.

3° La césure *trochaïque* est très-fréquente dans Homère :

Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα | διαστήτην ἐρίσαντε. (Il. 1, 6.)

Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός | ὁ γὰρ... (Ib. 9.)

Ἵμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν | Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες. (Ib. 18.)

Ἐοθ' ἄλλοι μὲν πάντες | ἐπευφήμησαν ἄγχιόι,

Αἰδέσθαι θ' ἱερῶν, | καὶ ἀγλά... (Ib. 22 et 23.)

Cette césure est insuffisante pour les Latins. En voici un exemple dans sa forme la plus défectueuse :

Sole cadente, juvencüs | aratra reliquit in arvo.

On la trouve surtout chez les anciens poètes, quand le vers latin n'avait pas encore toute sa sévérité, ou dans les genres qui comportaient une versification négligée :

Arbor homoque videtur, | et omnia de genere omni. La.

Falleret indepensus | et inextricabilis error. Cat.

Intonsosque agitarit | Apollinis aura capillos. H.

Post ingentia facta, deorum in templa recepti. H.

Largior arserit ignis, et ut, non testis inultus. H.

Hunc neque dira venena, nec hosticus auferet ensis. H.

In pede calceus hæret : at est bonus... H.

Dixero si quid fortè jocosius. H.

Cette césure ne vaut guère mieux quand elle est jointe à la césure *trihémimère* ou à la césure *hephthémimère* :

¹ Cf. Priac. p. 1275.

Existit | sacer ignis, | et urit, corpore serpens. *LR.*
 Omnia fanda, nefanda, | malo | commixta furore. *CAR.*
 Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas. *V.*
 Ut nostris tumefacta superbiat Umbria libris. *PROP.*
 Orphea delinisse feras, et concita dicunt. *IB.*
 Quòdque aliena capella gerat distentius uber. *H.*
 Quid faciam, præscribe. Quiescas. *H.*
 Jam pridem non tacta ligonibus arva bovemque. *H.*
 Cum servis urbana diaria rodas. *H.*
 Detereret sibi multa, recideret omne quod ultra
 Perfectum traheretur, et in versu faciendo. *H.*
 Hinc Bromii quadrantal¹, et hinc Sicana medimna. *AUS.*

La césure *trochaïque* devient excellente quand elle est unie simultanément à la césure *trihémimère* et à la césure *hepsthémimère* :

Posthabita | coluisse | Samo. *V.*
 Aeria fugere grues. *V.*
 Dumque sitim sedare cupit. *O.*
 Ignotis errare locis. *O.*
 Deditit jam pace ducem. *LUC.*
 Sarcophago contentus erit. *JUV.*
 Lucentes turhavit equos. *S.*
 Sidonii fregere duces. *EN.*
 Stat casta cortina domo. *V. FL.*
 Inferni raptoris equos. *CL.*

Cette césure est entièrement latine, et elle a flatté de plus en plus l'oreille des poètes de Rome. Les poètes grecs peuvent bien en offrir des exemples ; mais ces exemples ne sont qu'accidentels, et aucune

¹ On se sert heureusement de cette cadence exceptionnelle pour produire des effets :

Nec jam se capit unda ; | volat vapor ater ad auras. *V.*
 Littora deseruere : latet sub classibus equor. *V.*
 Funda jacit : volat illud, et incandescit eundo. *O.*

règle n'imposait une telle rigueur. Les grammairiens latins avaient sous les yeux des milliers d'exemples de cette césure *mixte*, et ils n'ont pas su en décrire les conditions.

PAGE 156.

ACCENTS A LA FIN DU VERS HEXAMÈTRE. — Il est incontestable que les poètes latins évitent de reporter une finale longue dans le cinquième et dans le sixième pieds du vers *hexamètre*. Nous pourrions nous contenter d'établir ce fait, et le précepte qui en découlerait aurait toute l'autorité suffisante. Tâchons cependant de pénétrer plus avant, et de découvrir, dans l'essence même du vers *hexamètre*, la raison du principe.

Tous les vers ont une désinence, que l'oreille juge surtout avec sévérité. En français, nous exigeons le retour de la rime ; les autres langues modernes font également usage de la rime, ou bien elles demandent à une certaine place une syllabe *accentuée*. Dans la poésie latine quelque chose répond à ce besoin : tous les vers d'une égale mesure, même ceux qui prennent le plus de licences, ont du moins une chute uniforme. S'il est question du vers *hexamètre*, on croit avoir tout dit quand on a établi qu'il finit par un *dactyle* et un *spondée*. Il est vrai que les Français, qui accentuent si mal la langue latine, n'y voient guère autre chose. Mais ce qu'on devrait ajouter, c'est que, au commencement du cinquième et du sixième pieds, il demande une syllabe *accentuée* :

Contiguere omnes ; intentique ora tenébant,
Inde toro pater Æneas sic órsus ab álto. V.

Nous qui prononçons *altó* comme *marteau*, nous ne faisons pas attention au respect des poètes pour les syllabes *fortes* qui doivent commencer les deux derniers pieds. Comme ces syllabes sont longues, et qu'elles sont en même temps *accentuées*, la fin des vers est marquée pour l'oreille d'une manière bien sensible.

On voit tout de suite pourquoi les *césures* au cinquième et au sixième pieds sont défendues. Le vers suivant :

Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur. La.

manque d'harmonie, parce que le cinquième pied ne commence point par une syllabe *accentuée*. Cependant le commencement de ce pied est un temps *fort* sous le rapport de la quantité : il faut donc, ou renoncer à ce temps *fort*, que la cadence exige, ou faire ressortir une syllabe non accentuée, une véritable muette.

Un défaut analogue se trouve dans les vers suivants :

El nova fictaque nuper, habebunt verba *fidem*, si
Græco fonte cadant. H.

Il faut prononcer *fidem*, et cependant le temps fort est sur *dem*.

Nec semel hoc fecit, nec, si retractus erit, jam
Fiet homo. H.

La syllabe *rit*, muette sous le rapport de l'accent, convient mal pour le temps frappé du sixième pied.

Pour rendre ce défaut plus sensible, j'avais, dans les précédentes éditions, comparé le vers hexamètre à notre alexandrin, et montré le jeu des *accents* dans celui-ci. Depuis lors, j'ai développé plus au long cette doctrine dans mon *Traité de Versification française* (p. 145 et suiv.), et j'ai été assez heureux pour qu'elle obtint l'approbation générale. Je renvoie au chapitre précité ceux qui désireraient la connaître.

PAGE 164.

CACOPHONIE. — A propos de *Dorica castra*, l'abbé Desfontaines cite avec éloge plusieurs exemples analogues. Le P. La Cerda, bien avant lui, avait vanté l'élégance de ce rapprochement (*leporis et venustatis plena*). Dirigeant donc mes observations de ce côté, j'ai recueilli des faits ; mais bientôt le nombre en est devenu si considérable, qu'il a fallu m'arrêter. J'ai fait plus : j'ai cherché des exemples où le plus simple déplacement dans la construction aurait fait éviter cette consonnance. J'ajouterai quelques citations aux précédentes :

Achaica castra — fama malum — date tela — Oceano nox —
flamma manu — ipsa satis — glaucà canentia — stirpe pedes — te
teneo — siliquà quassante — adverso sole — Iliaci cineres — aræ
renidenti — curvâ valle — si syrribus — falsi Simoentis — parere
recusa — illi limina — ascensu supero — triplici circumdata —
caecâ caligine — mittère relictâ — dente tenaci — si sinè pace tuâ
— aure reliquit — vi victus — primâ manu — arma manu — le-
ctissima matrum — clamore relinqui — tela Latinorum — Turne
nefas — veniendi discerè — tempora ramis — incubat atra — cede
deo — non ulla laborum — teque querelis — ad sidera raptim —
ego te terras — te tendere contrâ. V.

Oppetere, et latè terram consternere tergo. V.
Dumque aliquid superest de me, me tange, manumque. O.

Lis est cum formâ magna pudicitia. O.

Solus amor morbi non amat artificem. PROP.

Nidum ponit, Ilyn flebiliter gemens. H.

Parcè gaudere oportet, et sensim queri. PU.

Quàm multi tineas pascunt blattasque diserti! M.

Lacrimas lacrimis miscere juvat. SEN.

Toutefois, je ne verrais point une beauté dans ce rapprochement, et je ne saurais croire qu'il fût recherché par les poètes. Conclure qu'ils y trouvaient du charme d'après les nombreux exemples de ce cas, c'est juger du latin avec les idées françaises. *Dorica castra*, en raison de l'accent, ne produisait pas pour les Latins une cacophonie comme pour nous, et cette consonnance était à peu près indifférente. Un rapprochement qui les eût choqués davantage, c'aurait été la succession de deux syllabes semblables et portant accent : *Castra capit, satis sapiens*, etc.

PAGE 166.

VERS LÉONINS. — La question des vers *léonins* (ou *demi-léonins*) ne me paraît pas mériter l'importance qu'on lui donne. Dans les premières éditions de cet ouvrage, j'attaquais leurs partisans, et je disais qu'il ne fallait pas s'évertuer à produire cette harmonie. Je demandais si Virgile ne pouvait pas l'introduire dans les vers suivants :

Silvestrem tenui musam meditaris avenâ.

Non tam presentes alibi cognoscere diuos.

Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas.

Ipsa Jovis rapidum jâcalata e nubibus ignem.

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora.

Je faisais remarquer qu'un simple déplacement de mots eût converti les vers suivants en *demi-léonins* :

Et liquidum spisso secrevit ab aere cælum. O.

Et tandem læti notæ advertuntur arenæ. V.

Vivis gaudebat digitos incendere gemmis. ST.

Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ. V.

Taurino quantum possent circumdare tergo. V.

Virgineas ausi divæ contingere vittas. V.

Liceat Phrygio servire marito. V.

Punicis ibant evincti tempora tæniis. V.

Dum variis tumulo referunt solennia ludis. V.

Punicum curvâ decerpserat arbore pomum. O.

Non habuit tellus doctos antiqua colonos. O.

Attonita flebant demisso crine ministræ. O.

Et sacro decies repetis pallatia clivo. M.

Enfin je disais que, quelle que fût la place de l'épithète, il valait mieux qu'elle ne rimât pas avec le substantif :

Et freta destituent nudos in littore pisces. V.

At nos hinc alii sittentes ibimus Afros. V.

Ferret hiems stipulamque levem culmumque volentem. V.

Ille frementes

Ad juga cogit equos. V.

M. de Féletz a jadis plaidé la cause des *demi-léonins*. Il en a trouvé dans Virgile 924, sur 12914 vers; ce qui donne un *demi-léonin* pour 14 vers. Au lieu d'inférer de là que les Latins recherchaient la rime en question, voici le résultat que m'a fourni une observation attentive.

Il est hors de doute que les Latins aimaient que le mot placé à la césure *penthémimère* se rapportât

grammaticalement avec le mot qui termine le vers. Si nous opposons au compte de M. Féletz un catalogue exact de vers *non-léonins* qui remplissent la condition dont nous parlons ici, tels que les suivants :

Castra, nec exanimés pœsunt retinere magistri.
Erigit, et volucrum trajecto in fune columbam.
Et casum insontis mecum indignabar amici.
Multaque per cacam congressi prœlia noctem.
Dixerat, et tenues fugit ceu fumus in auras.
Ipse volans tenues se sustulit ales in auras. V.

il reconnaîtrait peut-être qu'il n'a pas trouvé la véritable cause des faits qu'il a bien observés, et que ce n'est pas la similitude de consonnance, mais la relation logique que les poètes recherchaient ici. Cette relation est si forte, qu'elle prévaut contre certaines constructions qui pourraient produire amphibologie :

Et nunc æquali tecum pubesceret ævo. V.
Non te vicino remorabitur obvía Marte
Gallia, nec latis audax Hispania terris,
Nec fera te Tyrio tellus obsessa colono. Prop.
Quòd si me toto laudet vicinia pago. J.

Ce cas doit être soigneusement distingué des autres, où le *demi-léonin* est vicieux :

Ceruleus Thybris, cœlo gratissimus amnis. V.
Quin lanient mundum : tanta est discordia fratrum. O.

PAGE 192.

VERS SPONDAÏQUE. — Les poètes grecs ont fait du vers *spondaïque* un plus fréquent usage que les poètes latins. Ceux-ci l'ont insensiblement réservé pour produire des effets. Toutefois, au début de la littérature,

ils l'employaient, comme les Grecs, sans lui donner de valeur. Ennius écrivait :

Olli respondit rex Albai Longai.
Romani muris Albam cinæerunt Longam.
Cives Romani tunc facti sunt Campani.

Catulle, qui, sous le rapport de la versification, semble un intermédiaire entre les Grecs et les Latins, fait souvent du *spondaïque* un semblable usage :

Quæque regis Golgos, quæque Idalium frondosum.
Regia, fulgenti splendent auro atque argento.
Electos juvenes, simul et decus innuptarum
Cecropiam solitam esse dapem dare Minotauro :
Queis angusta malis quum'mœnia vezarentur.

Lucrèce dit, sans plus d'intention :

Omnia quum rerum primordia sint in motu.
Appellare suemus, et hæc eadem usurpare.
Circum se foliis ac frondibus involventes.

Horace n'use pas de cette liberté; elle reparait dans Juvénal :

In vallem Egeriæ descendimus, et speluncas...
Et subiti casus improvidus, ad cœnam si
Intestatus eas.
Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimbo
Vere locuturi.

Les poètes du siècle d'Auguste, qui consacèrent presque toujours cette finale grave à des effets d'harmonie imitative, l'ont cependant encore admise quand le vers est terminé par un nom propre. Il semble qu'ils fassent cette concession au vers *spondaïque* en considération de son origine; car ces fins de vers sont souvent des traductions du grec, ou au moins elles en ont la couleur :

Quales Threicia quum flumina *Thermodontis*. V.
 Pallantis proavi de nomine *Pallanteum*.
 Pilumno quos ipsa decus dedit *Orithyia*.
 Armatumque auro circumspicit *Oriona*.
 Nec non et sacri monstrat nemus *Argileti*.
 Posse viam ad muros et moenia *Pallantea*.
 Quaesilum *Anean* ad moenia *Pallantea*.
 Atque *Gela*, atque *Hebrus*, et *Actias Orithyia*. V.
 Nec non *Esonides*, sed *Phasias Aetine*. O.
 Castori *Amyclæo*, et *Amyclæo Polluci*.
 Cinctaque pinetis, nemoris juga *Nonacrini*.
 Dilectaque diu caruit deus *Orithyidæ*.
 Sacra Jovi quercus de semine *Dodonæo*.
 Hæc enixa jugo cupressiferæ *Cyllenæs*.
 Hostis ut hospes init penetralia *Collatini*. O.

Alors on trouve souvent au cinquième pied une élision omise ou une césure allongée :

Tunc ille *Aneas* quem *Dardaniò Anchisæ*. V.
 Nereidum matri, et *Neptunò Egæo*.

Pampineo gravidus *autumno*.

Antiquum in *Buten*. Hic *Dardaniò Anchisæ*.
 Ardea, Crustumérique, et turrigeræ *Antemnae*.
 Servabat senior, qui *Parrhasiò Evandro*. V.
 Eurytidosque toles atque insanî *Alcidæ*. O.
 Semivir occubuit in letiferò *Eveno*.
 Nubibus esse solêt, aut purpureâ *Auroræ*.
 Hæc *Helenum* cecinisse *Penatigerò Aneæ*.
 Orgia tradiderat cum *Cecropiò Eumolpo*.
 Penelopesque soror cum *Parrhasiò Ancæo*.
 Hinc sata *Pleione* cum cœliferò *Atlantæ*. O.

Nous avons remarqué¹ que des noms propres de quatre syllabes, composés de deux brèves et deux

¹ Voy. ci-dessus, p. 145.

longues, sont aussi admis à la fin du vers hexamètre :

Glauco, et *Pânopææ*, et *Inoo Melicertæ*. V.
Ismarus, aut *Rhodopè*, aut extremi *Garamantes*. V.
Ilus, et *Assaracus*, raptusque Jovi *Ganymedes*. O.

L'analogie sera encore plus frappante, si l'on observe que dans ce cas le cinquième pied offre assez souvent une élision omise ou une césure allongée :

Ulla moram fecere, neque *Aoniè Aganippe*. V.
Amphion Diræus in *Actæo Aracyntho*.
 Ille latus niveum molli fultus *hyacintho*.
 Etas *Lucinam* justosque pati *hymenæos*.
 Graius homo, infectos linquens profugus *hymenæos*.
 Evolat infelix, et femineò *ululatu*.
 Sustinet, et *Turni* natæque canit *hymenæos*. Id.
 Arsit et *œnides* in *Mænaliâ Atalantæ*. O.
 Ut *Tegeæus* aper, cupressiferò *Erymantho*.
 Ille *Noto Zephyroque* et *Sithoniò Aquiloni*.
 Tympanaque, et plausus, et *Bacchæi ululatus*.
 Cumque *Pheretiadè*, et *Hyantèo Iolao*. O.
 Jam veniet virgo, jam dicetür *hymenæus*. CAT.
 Cum facibus spirisque et *Tartareò ululatu*. V. PL.
 Gorgonis hic proles in *Pieriò Helicone*. GERM.

Ces licences, nous le répétons, dérivent toutes de l'imitation des Grecs.

PAGE 208.

VERS PENTAMÈTRE. — L'étymologie du mot *pentamètre* indique que ce vers est composé de cinq pieds. On dit alors que le troisième est un *spondée*, et les deux derniers des *anapestes*.

Quintilien reconnaît que le *pentamètre* a un *spondée* au troisième lieu ; mais il fait observer en même

temps que la première longue de ce pied doit finir un mot, et la seconde en commencer un autre ¹. La manière de scander que nous avons adoptée, d'après les meilleures autorités, dérive de cette nécessité d'une césure, et la fait mieux ressortir.

La description que les grammairiens latins donnent de l'*élégiacque* ² rentre dans celle d'Héphestion ³. Il le dit composé de deux fois la césure *penthémimère dactylique*. Le second hémistiche doit avoir sept syllabes : ce qui établit la nécessité des deux *dactyles*. Servius dit, d'une manière plus précise, que l'*élégiacque* est une césure *penthémimère héroïque*, suivie d'une *penthémimère dactylique*.

On ne sait à qui rapporter l'invention de ce vers :

Quis tamen exiguus elegos invenerit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub iudice lis est. H.

Les savants l'attribuent à Théoclès, à Archiloque, à Terpandre, à Callinoüs.

Le vers *élégiacque* ⁴ était primitivement consacré à des sujets tristes :

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Pòst etiam inclusa est voti sententia compos. H.

Il a étendu son domaine ; mais dans ses attributions variées, il ne convient point aux sujets sublimes.

¹ Est enim quoddam in ipsâ divisione verborum latens tempus, ut in pentametri medio spondeo, quæ, nisi alterius verbi fine, alterius initio constat, versum non efficit. (Inst. Orat. IX, 4, 98.)

² Dion. p. 502; Serv. p. 1824; T. Maur. p. 2421 sq.; Mar. Vict. p. 2508, 2552, 2556, 2557, 2561; Atil. Fort. p. 2700.

³ Pag. 100.

⁴ L'étymologie du mot *έλεγος* est *έλεγω*.

Ce vers n'est point usité dans la tragédie. Euripide seul en a introduit quelques-uns dans son *Andromaque*. Ovide indique que c'est une chose nouvelle pour la tragédie de s'exprimer en vers *pentamètres*, lorsqu'il fait dire à l'*Élégie*, s'adressant à la Muse tragique :

Imparibus tamen es numeris dignata moveri :
In me pugnasti versibus usa meis.

Le vers *pentamètre* ne s'emploie pas seul ; et la raison en est simple : coupé en deux parties égales, et reproduisant toujours son indispensable césure, il eût offert une grande monotonie. Il ne faut voir qu'un court et ingénieux badinage dans ces vers, attribués à Virgile :

Sic vos non vobis nidificatis, aves.
Sic vos non vobis vellera fertis, oves.
Sic vos non vobis mellificatis, apes.
Sic vos non vobis fertis aratra, boves.

Dans une pièce d'Ausone, où il a rapporté, en mètres différents, les sentences des sept Sages de la Grèce, le dernier paragraphe est en vers *pentamètres* :

Turpe quid ausurus, te sine teste time.
Vita perit; mortis gloria non moritur.
Quid facturus eris, dicere sustuleris.
Crux est, si metuas, vincere quod nequeas.
Quum verè objurgas, sic, inimice, juvas;
Quum falsò laudas, tunc, et amice, noces.
Nil nimium. Satis est : ne sit et hoc nimium.

Je citerai encore six vers faits contre l'empereur Commode ¹ :

¹ Apud Lampr. (Anton. Diadum. 7).

Commodus Herculeum nomen habere cupit;
Antoninorum non putat esse bonum :
Expers humani juris et imperii,
Sperans quin etiam clarius esse deum,
Quàm si sit princeps sanguinis egregii.
Non erit iste deus, nec tamen ullus homo.

On peut voir dans Martianus Capella (p. 307) une pièce de 28 vers *pentamètres*, sur Orphée, Arion et Amphion.

PAGE 214.

PENTAMÈTRES LÉONINS. — Dans la première édition de cet ouvrage, je conseillais, avec Port-Royal, d'éviter les *pentamètres léonins*, comme celui-ci :

Quærebant flavos per nemus omne favos. O.

Cependant il m'est venu une réflexion : Pourquoi, me suis-je dit, le poète n'a-t-il pas mis :

Flavos quærebant per nemus omne favos.

Ne pourrait-il pas se faire qu'il y eût quelque charme dans cette consonnance même ? J'ai reconnu, par une infinité de passages, qu'il en était ainsi. On en jugera sans doute de même quand j'aurai cité quelques exemples où un simple déplacement de mots eût pu faire éviter le vers *léonin* :

Posset servitium mite tenere tuum. Prop.
Neptunus fratri par in amore Jovi.
Neu subeant labris pocula nigra suis.
Nam sine te nostrum non valet ingenium.
Posses in tanto vivere flagitio?
Non est ingenii cymba gravanda tui.
Mollia sunt parvis prata terenda rotis.

Mi sat erit Sacra plaudere posse viâ.
Et teneat culti jugera multa soli. Prop.

Nec semper longæ deditus esse viâ. Tib.
Nec sonitus placidæ ducere possit aquæ.
Picta docet templis multa tabella tuis.
Tellus in longas est patefacta vias.
Et Canis arenti torreat arva siti. Id.

Ne violent puros exanimata focos. O.
Fient Parrhasiæ sacra relata deæ.
Mugitum rauco furta dedere sono.
Nec sterilis culto surgat avena solo.
Ne violent lacrimis numina nostra suis.
Non tibi sunt mœstâ sacra canenda lyrâ.
Et suberat flavæ jam nova barba comæ.
Hoc dederat studiis bellica turba suis. Id.

Quæ saturat Calabris culta Galæsus aquis. M.
Et tegitur pictis sordida calva comis.
Et redimunt soli carmina docta coqui. Id.

PAGE 269.

ADONIQUE. — Héphestion¹ dit que la strophe saphique se termine par un vers de cinq syllabes, composé d'un dactyle et d'un trochée. L'existence propre de l'*adonique* est généralement reconnue par les grammairiens². Néanmoins la connexion du troisième et du quatrième vers de la strophe saphique est quelque chose de frappant. Il ne nous reste que onze strophes de Sapho, et trois fois cette connexion a lieu :

¹ On aurait pu mettre : *Arentique Canis*.

² Pag. 78.

³ *Diom.* 517; *Mar. Vict.* p. 2564; *Plot.* p. 2640; *Atil. Fort.* 2101.

..... αἰθέ-
 ρος διὰ μέσσω.
 ἀδὺ φωνῶ-
 σαι τ' ὑπακούει.
 ἐπιρρομ-
 εῖνσι δ' ἀκοναί.

Catulle, ce fidèle imitateur des Grecs, n'a laissé que dix strophes *saphiques*, et nous y trouvons deux fois la fusion du troisième et du quatrième vers :

Gallicum Rhenum, horribiles et ultimi-
 mosque Britannos.
 Sed idētidem omnium
 illa rumpens.

Horace, on ne saurait trop méditer ce fait, a quatre fois coupé des mots¹, si l'on sépare l'*adonique* du dernier *saphique*. Il faut négliger dans cette question les exemples des vers *hypermètres*, qui se trouvent à d'autres places de la strophe *saphique* et dans des odes d'un autre rythme. Mais les mots partagés en deux dans cette seule strophe, et à cette seule place, indiquent une connexion qu'Horace a voulu imiter de Sapho, et dont les exemples disparaissent après lui.

Voltaire, qui souvent parle légèrement de choses qu'il n'entend pas, s'égaye beaucoup sur le compte de Pindare et d'Horace, dont il trouvait les mots divisés dans nos éditions :

« Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce Pindare couper si souvent ses mots en

¹ Voy. ci-dessus, p. 263.

deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, et l'autre moitié au commencement du vers suivant.

« Je sais bien que vous me direz que c'est en faveur de la musique; mais je ne suis pas moins étonné de voir dès la première strophe :

*Chrysea formigx Apol-
 nos, kai ioplokamon.*

« Voudriez-vous mettre, dans un opéra :

Lyre d'or d'Apol-
 lon, et des cheveux violets.

« Que dire de :

... *amphi te La-
 toida.*
 ... le fils de La-
 tone.

« On aurait pu, ce me semble, faire de la musique grecque sans cette étrange bigarrure. Les odes d'Anacréon étaient chantées, et Anacréon ne s'avisait jamais de couper ainsi les mots en deux.

« On prétend aussi que les rhapsodes chantaient les vers d'Homère, et il n'y a pas un seul vers d'Homère taillé comme ceux de Pindare.

« Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voir dans Horace :

Jove non probante u-
 xorius amnis.

Jupiter condamnait le cour-
 roux du fleuve amant de sa femme.

« Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprover une méthode qu'Horace adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français

se moqueraient de nous, si nous prenions la liberté que Pindare et Horace ont prise. » (*Lettre à M. de Chabanon, Corresp. gén. t. II.*)

On voit qu'il n'y a rien de solide dans toutes ces plaisanteries. Est-ce la faute de Pindare et d'Horace si nous ne savons pas scander leurs vers?

PAGE 289.

GRAND ALCAÏQUE. — Ce vers a beaucoup occupé les grammairiens. On le classe généralement parmi les *choriambiques*, dont il ne diffère que par le premier pied.

Diomède (p. 519) : « *Anacreontium ex choriampo et bacchio* :

Lydia, dic, | per omnes ¹.

Item *Alcaicum constat ex hippio seu epitrito secundo et duobus choriambis, et bacchio, sic* :

Te deos o-|-ro, Sybarin | cur properes | amando. *

Marius Victorinus et Atilius Fortunatianus ² font le procès à Horace, et lui reprochent de n'avoir pas mis un *choriambe* au premier pied :

Te deus o-|-ro, Sybarin || cur properes | amando.

Ce vers serait conforme au modèle connu :

Jane pater, | Jane tuens, || dive biceps, | biformis.

On peut voir la défense du lyrique latin dans le

¹ Priscien (p. 1215) scande ainsi.

² *Mar. Vict.* p. 2533; *Atil. Fort.* p. 2683. Cf. *Ter. Maur.* p. 2424; *Mar. Vict.* p. 2614 et 2621; *Atil. Fort.* p. 2683 et 2703.

commentaire de Bentley (*ad Hor.* p. 710). Ce critique pense, ce qui est très-probable, qu'Horace a reproduit ici un type grec, et il croit le retrouver dans un vers de Sapho.

Quoi qu'il en soit, la relation du *grand alcaïque* avec le système *trochaïque* est sensible. Elle l'est particulièrement avec le mètre *saphique* :

S. Te deos oro, properes amando.

A. Te deos oro, *Sybarin cur properes amando.*

PAGE 290.

VERS PRIAPÉEN. — C'est à ce mètre qu'il faut rapporter la pièce du même poète, *ad Coloniā* (*Carm.* 17) :

O colonia, quæ cupis | ponte ludere longo.

Quelques éditeurs divisent ce vers. A la vérité les deux mètres se trouvent ailleurs dans Catulle pris isolément; mais les passages suivants prouvent suffisamment que dans cette pièce le *priapéen* ne doit pas être séparé :

Ipsæ qui sit, utrū sit, an non sit, id quoque nescit...

Si potè stolidum repente excitare veterum...

Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.

Je partage l'avis de ceux qui réunissent en un seul les deux derniers vers d'une strophe du même poète (*Carm.* 34) :

Tu cursu, dea, menstruo

Metiens iter annum,

Rūstī-|-ca āgricō-|-lā hōnis || tēctā | frūgībūs | ēples.

Il est probable, d'après la strophe suivante, qu'ils doivent être réunis¹ :

Montium domina ut fores,
Silvarumque virentium,
sālŭ-|-ŭmqŭē rē-|-cōndītō-|-rum, amnī-|-ŭmqŭē sō-|-nāntūm.

Je réduirais de même à quatre vers les strophes de l'*Épithalame* (*Carm.* 61), dont la dernière se termine par ce vers :

Mūnē-|-re assidū-|-ō vālēn-|-tem ēxēr-|-cētē jū-|-vēntam.

PAGE 319.

IONIQUE MINEUR. — Les grammairiens latins et les éditeurs d'Horace sont peu d'accord sur la manière de distribuer les vers de l'ode *Miserarum est* (*Carm.* III, 12). Les premiers disent assez généralement que ces vers sont *trimètres*², du moins en partie. Marius Victorinus³, Atilius Fortunatianus⁴ et le scholiaste Acron sont plus explicites : ils avancent que les deux premiers vers sont *trimètres* et le troisième *tétramètre*.

D'autre part, Marius Victorinus se met en contradiction avec lui-même, et cite plusieurs fois⁵ le premier vers de l'ode, augmenté de *neque dulci*, comme un modèle du *tétramètre*.

¹ A la vérité l'éllision pourrait avoir lieu d'un vers à l'autre par la connexion.

² *Diom.* p. 510 et 524; *Plot.* 2660; *Atil. Fort.* p. 2695.

³ *Duobus trimetris conjunctis, uno tetrametro eis subjecto* (p. 2618).

⁴ *Duo primi trimetri, tertius tetrameter* (p. 2704).

⁵ Pag. 2496, 2507 et 2518.

La division en deux *trimètres* suivis d'un *tétramètre* a été longtemps adoptée presque sans partage¹. On l'attribue généralement à Térentianus Maurus², quoiqu'il y ait doute, aucune description ne venant dans cet endroit la confirmer.

Bentley³ a discuté l'arrangement de ces vers avec une grande supériorité; et, bien que sa conclusion puisse ne pas être admise⁴, il a établi certains points d'une manière inattaquable.

Et d'abord il a noté, d'après l'autorité d'Héphes-tion⁵, que la strophe était composée de dix *petits ioniens*. De cette façon il a circonscrit la difficulté.

Ensuite il a démontré que l'ordre indiqué par Marius Victorinus et Atilius Fortunatianus est inadmissible, et cela en citant la troisième strophe :

Simul unctos Tiberinis humeros la-
vit in undis, eques ipso melior Bel-
lerophonte, neque pugno neque segni pede victus.

Il n'a rien dit d'une transposition qui consiste à finir cette strophe par le premier vers :

Eques ipso melior Bellerophonte,
Neque pugno neque segni pede victus,
Simul unctos Tiberinis humeros lavit in undis.

C'est là une correction d'Alde, qui a été adoptée

¹ Je citerai parmi les éditeurs du seizième siècle, Alde, Glaréanus, Fabricius, Lambin, Chabot, et au dix-septième, Jean Bond. Déjà, au quinzième, Perotti avait indiqué la même division.

² Pag. 2429. Santen la maintient.

³ *Ad Horst.* p. 191.

⁴ Beaucoup d'éditeurs postérieurs à Bentley se sont séparés de lui. Santen (*ad Ter. Maur.* p. 337) trouve ses raisons peu concluantes.

⁵ Pag. 130.

par plusieurs éditeurs¹. Comme elle a contre elle le témoignage de tous les manuscrits², et le commentaire d'Acron, où *simul* commence la phrase, Bentley n'a pas daigné en parler.

Je dois aussi dire préalablement quelques mots du système qui constitue entièrement l'ode d'Horace en *tétramètres*³, et qui a trouvé de nombreux partisans. Il présente deux grands défauts : le premier, de faire disparaître entièrement le *trimètre*, malgré l'autorité des grammairiens anciens ; le second, de ne pas respecter le repos après le dixième *ionien*. Ainsi l'on est choqué de voir réuni dans un même vers :

Patruæ verbera linguæ. Tibi qualum Cythereæ.

La première condition est de terminer la strophe après *linguæ*.

J'ajoute que les manuscrits, tout en divisant fort différemment les vers de chaque strophe, sont unanimes pour assigner à chacune la même étendue. Partout *Miserarum*, *Tibi qualum*, *Simul unctos*, *Catus idem*, commencent un vers.

Bentley partage chaque strophe en deux *tétramètres* suivis d'un *dimètre* :

Simul unctos Tiberinis humeros lavit in undis,
Eques ipso melior Bellerophonæ, neque pugno
Neque segni pede victus.

¹ Glaréanus, Fabricius, Lambin, Jean Bond, etc.

² Voy. Braunhard. Les quatre plus anciens manuscrits de la Bibliothèque royale confirment cet ordre.

³ Cette division, qui paraît appartenir à Cuninghame (1721), est adoptée par Jani, par l'éditeur de Deux-Ponts, par Mitscherlich, Féa, Dœring, Lemaire, Peerkamp, etc., et approuvée par Carey (*Latin Prosody*, p. 295).

Hermann (p. 472) approuve cette division ; Braunhard et Orelli la reproduisent dans leur édition d'Horace, et ils renvoient à la dissertation du philologue anglais, que Gaisford insère dans son édition d'Héphestion (p. 254). L'opinion de Bentley semble donc faire loi aujourd'hui parmi les savants.

On peut cependant élever contre ce système plusieurs objections qui me paraissent de quelque poids.

1° Et d'abord aucun grammairien latin ne nous apprend qu'Horace ait composé des ioniques *dimètres*. Puisqu'ils lui empruntent des modèles de deux autres ioniques, il eût été assez naturel qu'ils le citassent aussi pour le *dimètre*.

2° Ensuite ce système néglige d'une manière trop hardie le témoignage des anciens, qui disent, dans une foule de passages, que l'ode d'Horace contient des *trimètres*, et plus de *trimètres* que de *tétramètres*.

3° Une grave autorité a échappé à Bentley, laquelle vient confirmer encore le mètre qu'il a destitué. Je veux parler de cette élégante épigramme intitulée *Pasiphae*, dans laquelle un grammairien ancien a réuni tous les mètres d'Horace. Cette omission a d'autant plus lieu de surprendre, que Bentley lui-même a inséré cette pièce dans son édition d'Horace. On y trouve, comme modèle de l'*ionique mineur*, précisément le *trimètre* :

Et amoris pudibundi malesuadis.

4° Attachant une grande importance à ce que l'idée fût distribuée naturellement, je désirais, à la fin de la première strophe : *metuentes patruæ verbera lin-*

guae, au lieu de placer *metuentes* à la fin du vers précédent, comme le fait Bentley. Pareillement à la troisième strophe :

Eques ipso melior Bellerophonte,
Neque pugno neque segni pede victus.

Je trouvais plus de symétrie dans cet arrangement que dans l'addition de *neque pugno* au premier de ces deux vers. Ce qui n'était chez moi qu'un soupçon s'est changé en certitude, quand j'ai découvert deux passages omis par Bentley, et qui me paraissent trancher la question. Censorin donne deux fois (p. 2726 et 2728) un exemple de l'*ionique mineur*; et au lieu de citer le premier vers de l'ode d'Horace, comme font les autres grammairiens, il cite le troisième :

Metuentis patruæ verbera lingua.

Donc la strophe finit par un *trimètre*.

La manière que je propose me semble lever toutes les difficultés. Elle maintient le *tétramètre* au commencement, ce que Marius Victorinus indique dans trois passages; elle concilie, en les admettant à la fois, les opinions des grammairiens, et cela sans tomber dans l'inconvénient de couper des mots.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉFACES.		
INTRODUCTION.		1
CHAP. I.	Des Équivalents.	2
CHAP. II.	Des Synonymes.	6
CHAP. III.	Changements du Substantif.	8
CHAP. IV.	Changements dans les Nombres et dans les Cas.	14
CHAP. V.	Changements de l'Adjectif.	19
CHAP. VI.	Changements du Verbe.	21
CHAP. VII.	Changements de l'Adverbe.	28
CHAP. VIII.	Changements des Conjonctions.	29
CHAP. IX.	Changements de Tourure.	31
CHAP. X.	Des Périphrases.	38
CHAP. XI.	Des Épithètes.	42
CHAP. XII.	Des Sources de Développements.	54
CHAP. XIII.	Des Licences poétiques.	63
CHAP. XIV.	Analyse d'un morceau de Virgile.	87
CHAP. XV.	Du Style poétique.	89
CHAP. XVI.	Abus du Style poétique.	106
CHAP. XVII.	De l'Usage des Développements.	117
CHAP. XVIII.	De l'Imitation.	130

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. XIX.	Du Vers hexamètre.	143
CHAP. XX.	De l'Élision.	150
CHAP. XXI.	De la Césure.	155
CHAP. XXII.	De l'Harmonie en général.	152
CHAP. XXIII.	De la Cadence.	167

guae, au lieu de placer *metuentes* à la fin du vers précédent, comme le fait Bentley. Pareillement à la troisième strophe :

Eques ipso melior Bellerophonte,
Neque pugno neque segni pede victus.

Je trouvais plus de symétrie dans cet arrangement que dans l'addition de *neque pugno* au premier de ces deux vers. Ce qui n'était chez moi qu'un soupçon s'est changé en certitude, quand j'ai découvert deux passages omis par Bentley, et qui me paraissent trancher la question. Censorin donne deux fois (p. 2726 et 2728) un exemple de l'*ionique mineur*; et au lieu de citer le premier vers de l'ode d'Horace, comme font les autres grammairiens, il cite le troisième :

Metuentis patruæ verbera lingua.

Donc la strophe finit par un *trimètre*.

La manière que je propose me semble lever toutes les difficultés. Elle maintient le *tétramètre* au commencement, ce que Marius Victorinus indique dans trois passages; elle concilie, en les admettant à la fois, les opinions des grammairiens, et cela sans tomber dans l'inconvénient de couper des mots.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉFACES.		
INTRODUCTION.		1
CHAP. I.	Des Équivalents.	2
CHAP. II.	Des Synonymes.	6
CHAP. III.	Changements du Substantif.	8
CHAP. IV.	Changements dans les Nombres et dans les Cas.	14
CHAP. V.	Changements de l'Adjectif.	19
CHAP. VI.	Changements du Verbe.	21
CHAP. VII.	Changements de l'Adverbe.	28
CHAP. VIII.	Changements des Conjonctions.	29
CHAP. IX.	Changements de Tourure.	31
CHAP. X.	Des Périphrases.	38
CHAP. XI.	Des Épithètes.	42
CHAP. XII.	Des Sources de Développements.	54
CHAP. XIII.	Des Licences poétiques.	63
CHAP. XIV.	Analyse d'un morceau de Virgile.	87
CHAP. XV.	Du Style poétique.	89
CHAP. XVI.	Abus du Style poétique.	106
CHAP. XVII.	De l'Usage des Développements.	117
CHAP. XVIII.	De l'Imitation.	130

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. XIX.	Du Vers hexamètre.	143
CHAP. XX.	De l'Élision.	150
CHAP. XXI.	De la Césure.	155
CHAP. XXII.	De l'Harmonie en général.	152
CHAP. XXIII.	De la Cadence.	167

	Pages
CHAP. XXIV. De la Période poétique	172
CHAP. XXV. De l'Harmonie imitative.	181
CHAP. XXVI. Du Vers pentamètre.	208
CHAP. XXVII. Du Vers iambique.	215
CHAP. XXVIII. Vers et Strophe alcaïques.	255
CHAP. XXIX. Du Vers asclépiade.	262
CHAP. XXX. Vers et Strophe saphiques.	265
CHAP. XXXI. Du Vers phalécien.	271
CHAP. XXXII. Du Vers trochaïque.	275
CHAP. XXXIII. Du Vers choriambique.	292
CHAP. XXXIV. Différentes espèces d'Hexamètre.	296
CHAP. XXXV. Vers dactyliques, ou Dérivés de l'Hexamètre.	299
CHAP. XXXVI. Du Vers anapestique.	308
CHAP. XXXVII. Des Vers ioniques.	317
CHAP. XXXVIII. De quelques autres Mètres.	323
CHAP. XXXIX. Du Mélange de différents Vers.	332
CHAP. XL. De l'Accent.	341
NOTES.	365

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A

ABLATIFS poétiques, p. 57.
 ACATALECTIQUE (sens de ce mot), 244.
 ACCENT tonique (de l'), 341. — Accents à la fin du vers hexamètre, 389.
 ACCUMULATION, 62. — Son usage, 122.
 ADJECTIF (changements de l'), 19.
 ADONIQUE, 266, 299, 401.
 ADVERBE (changements de l'), 28.
 ALCAÏQUE (vers, strophe), 255. — Système alcaïque, 260. — Alcaïque spondaïque, 261. — Grand alcaïque, 289, 294, 404.
 ALCMANIEN (vers), 303.
 AMPLIFICATION, 60. — Son emploi, 117.
 ANACREONTIQUE (vers), 246, 279.
 ANALYSE d'un morceau de Virgile, où l'on montre l'emploi des ressources poétiques, 87.
 ANAPESTIQUE (vers), 308; monomètre, *ib.*; monomètre hypercatalectique, 309; dimètre, *ib.*; parémiaïque, 311; dimètre brachycatalectique, 313; trimètre catalectique ou Archébullique, 314; trimètre, *ib.*; anapestico-trochaïque, *ib.*; tétramètre catalectique, 315; tétramètre, 316.
 ANASTROPHE (licence de construction), 63. — Anastrophe de la préposition, 365.
 ANTIACCHIAQUE (vers), 328.
 ANTIPASTIQUE, 329.
 ANTI THESE, 97. — Abus de l'antithèse, 106.
 ANTONOMASE, 101.
 APOCOPE, 83.
 APOSTROPHE (fig. de rhét.), 98. — Abus de l'apostrophe, 107.
 APPPOSITION, 55.
 ARCHEBULLIQUE (vers), 314.

ARCHILOQUIEN (vers), 300. — Grand archiloquien, 291. — Archiloquien tétramètre, 303.
 ASCLEPIADE (vers), 262. — Asclépiade spondaïque, 264. — Grand asclépiade, 307.
 ASYNARTÈTE (sens de ce mot), 251; iambique septénaire, *ib.*; trochaïque septénaire; 286; sabbique, 269; anapestique, 311.
 ATTRACTION (nominatif pour accusatif par), 76. — Substantif prenant le cas de l'adjectif conjonctif, 89.

B

BACCHIAQUE (vers) tétramètre, 326; tétramètre téliambe, 328.
 BACCHUS (pied) au commencement de l'iambique trimètre, 235; — dans le vers bacchique, 327.
 BRACHYCATALECTIQUE (sens de ce mot), 244.
 BREVE (finale) allongée par les deux consonnes d'un mot qui suit, 34, 376; — allongée par la césure, 85.
 BUCOLIQUE (hexamètre), 296. — Césure bucolique, 385.

C

CACOPHONIE, 391.
 CADÈNE du vers hexamètre, 167; de l'iambique trimètre, 220.
 CAS (changements dans les), 15.
 CATALECTIQUE (sens de ce mot), 244.
 CENTON, 446.
 CÉSURE (de la) dans les vers hexamètres, 155. — Différentes césures du vers hexamètre, 384. — Césure du vers pentamètre, 212; de l'iambique trimètre, 221; de l'anacréon, 257; de l'asclépiade,

- 262; du saphique, 267; du phalécien, 272.
- CHANGEMENTS** du substantif, 8; dans les nombres, 14; dans les cas, 15; — de l'adjectif, 19; — du verbe (dans les modes, les temps, les nombres), 21 à 27; — de l'adverbe, 28; — des conjonctions, 29; — de tournure, 31.
- CHORAIQUE**, 275.
- CHORIAMBIQUE** (vers), 292; monomètre hypercatalectique, *ib.*; dimètre, *ib.*; trimètre, 293; trimètre catalectique, 294; tétramètre, *ib.*; tétramètre catalectique, 295; pentamètre, *ib.*
- CLAUSE** (sens de ce mot), 244; iambique, *ib.*; saphique, 268; trochaïque, 275, 277; anapestique, 308.
- Colobus*, 249.
- COMIQUES** (versification des), 227; apologie et modèle de leur versification, 238, 239.
- COMPARAISON** (son usage, ses qualités), 125.
- CONJONCTIONS** (changements des), 29.
- CONNEXION** de l'adonique dans la strophe saphique, 268, 401.
- CONSONNANCES PAREILLES**, 163, 185.
- CONTRACTION**, 84.
- COUPES** (différentes) de la période poétique, 172.
- CRASE**, 84.
- CRÉTIQUE** (pied) au commencement de l'iambique trimètre, 236; — Vers crétiq. (tétramètre), 323; tétramètre téliambe, 325; dimètre, 326.
- D**
- D** ajouté anciennement après les voyelles finales, 234; — supprimé à la fin des mots, 234.
- DACTYLICO-TROCHAIQUE** tétramètre, 256, 258, 269.
- DACTYLIQUES** (vers), 299; dactylique dimètre, *ib.*; dimètre hypercatalectique (ou archiloquien), 300; trimètre, 301; tétramètres, 303, 304; phalécien, 304; tétramètre catalectique et hypercatalectique, 305; pentamètre (autre que l'élegiaque), 306; hexamètre (autre que l'héroïque), *ib.*
- DESCRIPTION** (usage de la), 123.
- DEVELOPPEMENTS** (sources de), 54. — Développement d'une pensée, 59. — Usage des développements, 117.
- DIASTOLE**, 82, 83.
- DIÈRESE**, 86, 380. — Dièrèses des comiques, 232.
- DIPLASIASME**, 82.
- DOCHMAIQUE** (vers), 328.
- E**
- ECTASE**, 82.
- ELEGIAMBIQUE** (vers), 254.
- ELEGIAQUE** (vers), 208.
- ELISION** (de l'), 150. — Elision omise, 85, dans les comiques, 233. — Elision servant à produire l'harmonie imitative, 202. — Elision dans les vers pentamètre, 213. — Elisions des comiques, 230.
- ELLIPSE**, 66, 368.
- ENFLURE** (du style), 108.
- ENJAMBEMENT** interdit au vers pentamètre, 209; — de l'iambique trimètre, 222.
- ENUMÉRATION** des parties, 61. — Son usage, 119.
- ENFLURE**, 82, 372.
- ÉPIPHÈSE** (en général), 42; — tirées de la nature des choses, 44; épithètes de caractère, 45; de circonstance, *ib.* — Emploi de plusieurs épithètes, 48. — Place des épithètes, 51. — Épithètes remplaçant un pronom, 93. — Épithète à la fin du vers hexamètre, 148.
- EQUIVALENTS**, 2.
- G**
- GALLIAMBIQUE** (vers), 253.
- GENITIF** en *ai*, 76. — Genitif pris dans un sens actif, 80.
- GERONDIF** pris dans un sens passif, 81.
- GLYCONIQUE** (trochaïque), 277; dactylique, 301.
- H**
- HARDIESSE** d'expression, 99.
- HARMONIE** (en général), 162. — Harmonie imitative, 181; résultant du choix de certaines lettres, de certaines syllabes, 183; du choix des dactyles et des spon-

- dées, 185; résultant des rejets, 192; résultant des suspensions, 198; résultant des élisions, 202; résultant des césures, 204.
- HEXACASYLLABE** (ou PHALÉCIEN), 271.
- Hendiadyin*, 78.
- HEPHTHEMIMÈRE** (césure), 155, 385.
- HEXAMÈTRE** (vers), 143. — Fin du vers hexamètre, 144. — Sur les hexamètres d'Horace, 89, 381. — Différentes espèces d'hexamètres, 296. — Dérivés de l'hexamètre, 299. — Hexamètre dactylique, 306.
- HIATUS** entre un vers et le suivant (dans les strophes), 259, 269.
- HYPALLAGE**, 72, 369.
- HYPERCATALECTIQUE** (sens de ce mot), 244.
- HYPERMÈTRE** (hexamètre), 81, 146, 371. — Différents vers hypermètres, 259, 270, 279, 301.
- HYSTÉROLOGIE**, 79.
- I**
- IAMBLÉGIAQUE** (vers), 254.
- IAMBICO-TROCHAIQUE**, 289.
- IAMBIQUE** trimètre, 215. — Fin de l'iambique trimètre, 220; césure, 221; enjambement, 222. — Trimètres des anciens tragiques et de Phédre, 223; des comiques, 226. — Iambique monomètre, 244; monomètre hypercatalectique, *ib.*; dimètre, 245; anacréontique, 246; dimètre hypercatalectique, 248; dimètre brachycatalectique, *ib.*; trimètre catalectique, 249; trimètre brachycatalectique, 250; septénaire, *ib.*; tétramètre ou octonaire, 252.
- Ille, iste*, abrégéant la première syllabe dans les comiques, 234.
- IMITATION** (de l') chez les anciens, 130; chez les modernes, 134.
- INCISE**, 56.
- IONIENS** (pieds), 317, 320.
- ONIQUE MAJEUR**, 320; trimètre catalectique ou Vers sôbadéen, 321; tétramètres, *ib.*; pentamètre, 322.
- ONIQUE MINEUR** (vers), 317; dimètre, *ib.*; trimètre, 318; tétramètre, 319; sur la strophe d'Horace, 406; tétramètre catalectique, 320.
- HYPHALLIQUE** (vers), 242, 271, 279, 291.
- L**
- LÉONINS** (vers), 166, 214, 264, 392, 400.
- LICENCES POÉTIQUES**: grammaticales, 63; métriques, 81. — Licences de la versification des comiques, 227, 286.
- LONGUE** (finale) abrégée devant une voyelle, 85, 379; dans les comiques, 233; finale longue abrégée à la deuxième personne de l'impératif (1^{re}, 2^e et 3^e conj.), 231.
- M**
- Mad*, 234.
- MÉLANGE** de différents vers, 332.
- MÉTAPHORES** de mauvais goût, 110.
- Miurus* (hexamètre), 297.
- MODES** (changements dans les), 21.
- N**
- NOMBRES** (changements dans les) des substantifs et des verbes, 14, 25.
- NOMINATIF** pour le vocatif, 75.
- O**
- Octonarius*, octonaire, 252, 287.
- P**
- PARAGOGÉ**, 71.
- PAREMIAQUE** (vers), 311.
- PARODIE**, 142.
- PARTICIPÉ** présent à la fin du vers hexamètre, 149.
- PENTAMÈTRE** ou **ELEGIAQUE** (son usage), 208. — Fin du vers pentamètre, 210; césure, 212; élision, 213; consonnance *léonins*, 214, 400. — Pentamètre choriambique, 295; dactylique, 306; ionique majeur, 322.
- PENTHEMIMÈRE** (césure), 155, 285; dans le vers pentamètre, 212, 398; dans l'iambique trimètre, 221; dans l'alcaïque, 257; dans l'asclepiaque, 263; dans le saphique, 267.
- PÉRIODE** poétique, 172.
- PERIPHRASE**, 38, 100; — trop prolongée, 112.
- PHALÉCIEN** (vers), 271.
- PHALISQUE** (vers), 304.
- PLEONASME**, 68.

POLYPTOTE, 96.
 PRÉSENT au lieu du passé, 77; au lieu du futur, *ib.*
 PHIAPEEN (trochaïque), 290, 405; (dactylique), 296.
 PROCELEUSMATIQUE (pied), 218, 235; — vers, 330.
 PROSOPOPEE (courte), 102.

Q

Quadratus (iambique), 252.
 QUANTITE (la) n'a pas varié chez les Latins, 236.

R

REDOUBLÉE (expression), 54.
 RÉPÉTITION, 54, 96.

S

Syllabe supprimée, 227.
 SAPHIQUE (vers, strophe), 265.
 SATURNIEN (vers), 241.
 SCAZON (vers), 240.
Semiquinaria, semiquinaire (césure), 155, 386.
Semiseptenaria, semiseptenaire (césure), 155, 386.
Senarius, sénaire (iambique), 215.
Septenarius, septenaire (iambique), 229; trochaïque, 282.
 SOTADEENS (différents vers), 321.
 SPONDAIQUE (hexamètre), 146, 190, 394; — alcaïque, 261; asclepiade, 264.
 STROPHES (modèle des différentes), 337, 338, 339, 340; — non terminées par un repos, 258, 267.
 STYLE poétique, 89; — pittoresque, 103; — abondant, 104. — Abus du style poétique, 106. — Style enflé, 108; prétentieux, 109; obscur par excès de recherche, *ib.*; exagéré dans le genre pittoresque, 113; diffus, 114.

SUBSTANTIF (changements du), 8.
 SYLLEPSE, 73, 80.
 SYSCOPE, 69. — Syncope des nominaux, 230.
 SYNÈRESE, 84, 86, 386. — Synèrèses des comiques, 228.
 SYNONYMES, 6.
 SYSTOLE, 83.

T

Ted, 234.
 TÉLIAMBE (hexamètre), 297; — crétaïque, 325.
 TEMPS (changements dans les), 28. — Emploi irrégulier de deux temps différents, 78.
 TETRAMÈTRE (iambique, trochaïque, anapestique, dactylique, etc.). Voy. ces mots.
 TMESE, 65, 386.
 TOURNURE (changements de), 31. — Tournure non suivie, 74.
 TRIÈMINÈRE (césure), 385, 386, 387, 388.
 TRIMÈTRE (iambique), 215. — Trimètre (trochaïque, dactylique, ionique mineur, etc.). Voy. ces mots.
 TROCHAÏQUE (vers), 275; — monomètre, 275; monomètre catalectique et hypercatalectique, 275, 276; dimètre, 276; dimètre catalectique, 277; glyconique, *ib.*; dimètre brachycatalectique, 279; dimètre hypercatalectique, 280; trimètre, 281; trimètre catalectique, brachycatalectique et hypercatalectique, 281, 282; septenaire, 282; tétramètre, 282. — Césure trochaïque, 387.

VERBE (changements de)
 Verbes actifs employés sans réfléchi, 77.
 VOCATIF pour le nominatif, 113.